

ÉTAPES MARITIMES
SUR LES CÔTES D'ESPAGNE
DE LA CATALOGNE A L'ANDALOUSIE.

NB Cette édition, tirée à TROIS-CENT-DOUZE EXEMPLAIRES, dont
les 12 premiers sur papier vélin, demeure la propriété de
l'auteur, dont tous les droits sont réservés.

EXEMPLAIRE N° CXII.

ÉTAPES MARITIMES

sur les

CÔTES D'ESPAGNE

DE LA CATALOGNE A L'ANDALOUSIE

SOUVENIRS D'UN VOYAGE EXÉCUTÉ EN 1847

PAR

M. ANATOLE DE DÉMIDOFF.

Urbem orant: tædet pelagi perferre laborem.
Vino. Æneid. lib V.

TOME PREMIER.

FLORENCE.

IMPRIMERIE DE FÉLIX LE MONNIER.

MDCCCLVIII.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.



Ce livre n'est autre chose qu'un Album de Voyage, où ont été consignées au jour le jour, pendant quatre mois, les remarques recueillies dans une agréable excursion faite en 1847 sur le littoral de l'Espagne. Destinés dès lors à Mon Ami le plus cher, ces récits sont présentés ici dans leur forme primitive de lettres familières.

Lorsque je revins en Italie à la fin de 1847, j'avais le dessein de compléter mes notes par des recherches plus approfondies sur certaines vues, et de concentrer mon sujet en le coordonnant. Peut-être le public eût-il accueilli ce nouvel essai avec un peu de cette bienveillance qui encouragea mes études sur « la Russie Méridionale et la Crimée ». Je réservais cet emploi de mes loisirs pour l'année 1848 : les événemens

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

qui à partir de cette époque désastreuse ont si tristement rempli la longue période d'agitations qui s'est écoulée depuis, m'ont contraint d'abandonner mon projet. Au milieu de tant de préoccupations passionnées, quel intérêt était capable d'exciter cette simple narration d'un voyage entrepris dans les conditions les plus calmes, et où nous n'étions occupés que du bonheur de visiter un admirable pays, — glanant çà et là quelques aperçus modestes, choisis autant que possible en dehors de la voie explorée jusqu'ici par de brillans et illustres devanciers ?

Il m'eût été pénible, cependant, de condamner ce travail à un oubli complet : non que je me fasse illusion sur sa valeur ; mais j'avais à acquitter des dettes sacrées de reconnaissance : avant tout, envers la ROYALE ET AUGUSTE BONTÉ qui par une faveur aussi gracieuse qu'insigne a daigné agréer la Dédicace anticipée de ce livre, et aussi envers les personnes dont l'admirable hospitalité a entouré de soins inappréciables chaque journée de mon excursion en Espagne.

Je donne donc mon ouvrage tel qu'il a été conçu et écrit en 1847, sans trop me préoccuper du tems considérable qui s'est écoulé entre cette heureuse année et l'époque actuelle. Parmi les faits peu nombreux mais intéressans que mon cadre restreint m'a permis d'observer, si quelques uns ont vieilli, ce ne peut être que dans le sens d'une maturité complète, grâce au progrès décidé dans lequel l'Espagne marche aujourd'hui d'un pas sûr. Les institutions déjà parfaites au moment de notre visite, et qui avaient en vue le bien des classes souffrantes, se seront consolidées ; celles qui laissaient encore

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

quelque chose à désirer auront acquis leur entier perfectionnement. J'ose donc compter sur l'indulgent intérêt de quelques lecteurs. — Ce livre s'adresse, au reste, à bien peu de personnes : celles qui doivent y trouver un témoignage respectueux de ma profonde reconnaissance, et celles qui m'ont permis autrefois de leur soumettre mes premiers travaux.

ANATOLE DE DÉMIDOFF

San Donato près Florence, 24 Mars 1858.

A SA MAJESTÉ

DONA ISABEL SECONDE

REINE DES ESPAGNES.



MADAME,

Il y a dix ans, je parcourais la région maritime de VÔTRE beau Royaume d'Espagne, de la Catalogne à l'Andalousie, de la Méditerranée à l'Océan. Je n'avais d'autre but que celui de recueillir à mon tour quelques uns de ces heureux souvenirs que l'Espagne prodigue

à ceux qui la visitent, et qui l'aiment parce qu'ils l'ont connue.

Porté de préférence vers l'étude des faits qui caractérisent le génie d'une nation, j'ai rencontré dans le cours borné de mon voyage des institutions où éclatent, avec un merveilleux accord, le Bon sens et la Charité, c'est-à-dire les qualités qui distinguent la société Espagnole dans son milieu le plus respectable. Je n'ai rien découvert assurément, mais saisissant ce point de vue inexploré par la plupart de mes devanciers, comme on choisit un sentier solitaire et peu battu, je m'y suis aventuré sans me dérober toutefois au charme de l'ensemble.

Le livre qui retrace ces fugitives sensations de voyage, je l'aurais laissé dans l'oubli où semblaient devoir le reléguer les graves préoccupations de ces dernières années; mais les indulgentes instances de mes hôtes Espagnols d'autrefois, qui sont restés mes amis d'aujourd'hui, me persuadent que ces modestes pages pourront être encore acceptées, ne fût-ce que comme un témoignage de ma

gratitude toujours présente, pour la plus généreuse hospitalité.

S'il en est ainsi, MADAME, mon premier devoir étant d'exprimer à VOTRE MAJESTÉ ma respectueuse reconnaissance pour les gracieuses marques de bienveillance dont ELLE a daigné m'honorer, je prends la liberté de déposer ce livre à SES pieds, en LA suppliant d'en agréer l'humble Dédicace.

Trop heureux si LA REINE me fait la grâce d'interpréter mon souvenir pour l'Espagne comme un faible hommage de ma vénération et de mon dévouement pour SON AUGUSTE PERSONNE, j'ose me dire,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ

Le très-humble, très-obéissant et très-respectueux serviteur
ANATOLE DE DÉMIDOFF.



BARCELONE.

Juillet 1847



Vous avez exigé de moi à mon départ pour l'Espagne la promesse de vous rendre compte des sensations que j'allais recueillir dans ce pays. J'ai pris l'engagement de faire ce que vous désiriez, et me voici prêt à vous raconter les simples souvenirs d'une excursion trop rapide à mon gré.

Vous savez ce qui me conduisait en Espagne : quatre ou cinq mois de loisir à dépenser, le désir de visiter un peuple que j'aimais alors par instinct, et que j'estime aujourd'hui par conviction, la pensée de respirer en liberté, de voyager au jour le jour et un peu à l'aventure, de voir et d'apprendre le plus possible, et de rentrer dans mes quartiers d'hiver poussé par le premier souffle d'occident qui s'élève en Novembre. Tel était mon plan général ; quant aux détails, je ne les avais pas non plus négligés.

Les voyageurs qui font des projets et dressent des itinéraires à l'aide de la carte ou du calendrier, ressemblent assez à ces convives sensuels qui, appelés à une table somptueuse, promènent sur un abondant service un regard centralisateur et se disent : tout ceci est à moi. Ils s'aperçoivent, bientôt, qu'ils ont compté sur des forces qui leur manquent, et le proverbe populaire — *les yeux plus grands que le ventre* — dépeint parfaitement la situation. Tel j'étais, cependant, au moment où je combinais mon voyage en Espagne; énumérant toutes les impressions, tous les bonheurs que je pouvais raisonnablement me promettre dans un espace de cinq mois; et je vous assure que je n'y épargnais rien, ni Madrid, ni Tolède, ni Cordoue; je trouvais à l'avance du tems et de l'ardeur pour suffire à tout. Si d'autres voyageurs, me disais-je, ont pu parcourir en trois mois les Espagnes, et donner au monde littéraire de piquants récits, remplis de faits et d'aventures, que ne ferons-nous pas en cinq mois, nous qui n'avons à nous arrêter à rien de spécial, et qui ne voyageons réellement *que pour avoir voyagé*, selon l'expression d'un ingénieux écrivain Français. C'est ainsi que je faisais mes préparatifs à l'avance; fixant mes étapes et précisant mes dates, ni plus ni moins que si j'eusse été un voyageur novice; comptant pour rien, ou pour peu de chose, cette influence souveraine qui préside aux voyages et qu'on appelle *l'imprévu*. L'imprévu est cependant ce qu'il faut le plus prévoir, surtout lorsqu'il s'agit de l'Espagne.

Eh bien! ce programme si minutieusement préparé, à peine ai-je eu touché le rivage catalan, je me suis aperçu que je pouvais y renoncer, et brûler, non pas mes vaisseaux, mais mon itinéraire. Cet espace de tems qui me paraissait si large, ces cent cinquante jours d'été, se sont incroyablement évanouis; si bien, que, sans avoir perdu un moment, sans avoir rien sacrifié à l'indolence qui vous sollicite sans cesse sous un climat brûlant, je suis parvenu à peine à visiter le littoral de l'Espagne de Barcelone à Séville. C'est comme qui dirait la splendide hor-

dure d'un manteau, où la bure et l'or se trouvent accouplés et rapprochés plus qu'on aucun pays du monde. Désert et jardin, misère et grandeur, tel est, on l'a dit, le caractère saisissant du sol central de l'Espagne; mais sur la côte, tout est grand, tout est empreint d'une beauté tour à tour sévère et gracieuse. L'Espagne se fait belle pour se mirer dans la mer, et de quelque point qu'on l'aborde, on la trouve noble et fière dans sa physionomie africaine.

En vous traçant les impressions successives de ce voyage, en esquisant pour vous cette magnifique silhouette de côtes, qui se déroule du cap de Creux au Guadalquivir, je conserverai fidèlement mes sensations locales. Vous les recevrez intactes, avec leur cachet du moment, augmentées seulement de ce que la réflexion m'aura suggéré, lorsque j'en suis venu à coordonner l'ensemble de mes idées.

Je ne prétends pas, vous le croyez bien, me faire l'historien des faits qui se sont produits pendant mon séjour en Espagne; ces faits pris isolément, séparés des antécédents qui les préparent sans les expliquer toujours, n'auraient qu'un intérêt médiocre, lorsqu'il s'agit surtout d'un pays où l'histoire du mois passé est si vite et si complètement oubliée. Je n'ai pas non plus, vous le savez, la prétention d'enrichir l'Espagne d'une nouvelle illustration littéraire. Depuis longtemps tout me paraît épuisé de ce côté, et si bien épuisé, que les plus récentes tentatives ont offert le spectacle de voyageurs, qui voulant à toute force amuser leurs lecteurs, n'ont rien rencontré d'aussi amusant qu'eux-mêmes, et ont parlé de l'Espagne, tout juste assez pour que l'on comprenne que la scène de leur joyeuse excursion n'était pas Saint-Germain ou Montmorency. Ainsi n'a pas fait un autre Touriste à la fois poète et philosophe, qui sous le titre le plus modeste a trouvé dans ses inspirations la matière d'un livre éloquent, mais fantastique, le plus souvent, comme une leçon d'histoire. Je n'oserais me placer ni de ce côté ni de l'autre. En vous écrivant mes *impressions*. (pardon

pour le larcin, mais le mot a fait une si juste fortune, que tout autre est désormais impossible) je désire vous conter, tout simplement, un peu de tout ce que l'on recueille dans une excursion faite en commun. Charmante et fructueuse manière de voyager! éternelle comparaison de la ruche! Chacnn rapporte à la masse le butin d'une journée, les conquêtes d'une excursion et surtout les dessins fidèles, qui mieux que la plume retracent les mœurs d'une nation. Voyageant sans système arrêté d'avance, je ne saurais être qu'impartial. J'ai essayé d'observer, de voir le plus possible, et surtout de voir juste. Je parlais d'ailleurs avec un désir extrême de trouver beaucoup de choses bonnes dans cet intéressant pays d'Espagne. Si quelques unes de mes observations, ce que je ne saurais prévoir sans regret, semblent inexactes aux lecteurs Espagnols, c'est que je me serai trompé; mais à coup sûr, aucune ne paraîtra malveillante à dessein. Une entière bonne foi est ma règle et mon excuse.

J'espère avoir échappé au point de vue exclusivement pittoresque qui a jusqu'ici séduit tant de voyageurs. Sous sa couleur originale et séduisante, j'ai essayé parfois de dessiner l'Espagne sérieuse, et je dois dire que je n'ai pas eu de peine à rencontrer des hommes animés des meilleures vues et des sentiments les plus honorables, des institutions et des coutumes bienfaisantes, fécondes en civilisation et en amélioration sociale. J'essaierai de vous dépeindre chaque chose en son lieu, sans suivre d'autre méthode que l'ordre successif du voyage: c'est vous dire que les objets les moins analogues pourront être traités dans une même lettre, comme ils ont été observés dans un même jour. Tel est le privilège des voyageurs; ils peuvent faire passer dans leur récit ces contrastes qui donnent un certain charme aux plus modestes écrits; et le lecteur leur sait gré de ce mérite, qui n'est, après tout, qu'une question de changement de lieu.

Mon point de vue de voyageur et de narrateur ainsi posé, il

ne tient qu'à vous d'assister à notre embarquement à Livourne , par une belle matinée de juillet ; singulier goût, disaient les amis que nous laissions à Florence, que de choisir le tems des ardeurs caniculaires pour aller visiter un pays où les étés sont si brûlans, qu'on les a comparés justement aux étés de l'Afrique. Pour moi, je suis de ceux qui pensent qu'il faut voir un pays dans sa physionomie la plus habituelle ; Pétersbourg en hiver et Séville en été. Les observations faites dans des conditions d'exception , n'apprennent rien sur les mœurs des nations, ni sur celles des hommes. C'est dans les températures extrêmes, que se manifestent les types les plus accentués ; et autant la théorie des lignes isothermes de mon illustre et vénérable ami, M^r de Humboldt, est une conception ingénieuse, autant un voyage entrepris dans la condition de suivre uniquement des zones uniformes, serait une fastidieuse étude.

Nous voguons donc vers Gênes sur le *Capri*. De Gênes, le *Castore* nous transporte à Marseille, et nous arrivons à grand' peine jusqu'au quai renommé de la Canebière, en glissant dans les défilés étroits, et quelque peu fétides, que laissent à peine ouverts, sous leurs proues, les mille navires qui encombre le port.

Le *Mercurio* recueillait des passagers pour la côte d'Espagne, et nous primes nos places sur ce petit navire, sans nous arrêter davantage dans la fière cité provençale, Marseille, nouvellement enrichie de tous les millions que lui avait apportés la crise des céréales. Je n'avais jamais eu l'occasion de visiter l'observatoire de Marseille, et j'y trouvai réunis quelques instrumens ingénieux et nouveaux pour les études météorologiques. Vous savez que ces études m'intéressent. Derrière les monts Ourals, dans un modeste observatoire que j'ai créé, quelques hommes assidus recueillent aussi, heure par heure, comme ici, cette patiente histoire de la température; grain de sable de chaque jour, jeté dans le grand sablier de la Science.

Quels immenses travaux se préparent hors des murs de la Ville Phocéenne ! — On a tracé dans la rade un vaste espace enceint d'une muraille, dont chaque pierre est un bloc colossal immergé sous les eaux. Toute la ligne est tracée déjà par ces cubes aux angles hérissés. C'est une activité incessante; et jugez de l'immensité de la tâche ! Quand on demande aux conducteurs des travaux « Aurez-vous bientôt fini ? » « Oh ! dans quinze ans, répondent-ils, cela sera bien avancé ! »

Le voyage commence réellement pour nous, sur le pont exigü du *Mercurio*, où nous voilà groupés, un moment après le lever du soleil. Notre départ s'opère avec une lenteur désolante, au milieu de plus de cent navires, sortant sans ordre de ce noir bassin de Marseille. Trois compagnons de voyage ont consenti à tenter avec moi l'aventure, et parmi eux il faut bien, malgré notre répugnance pour les mentions personnelles, que je vous signale Raffet, qui veut essayer son talent sur les types nouveaux et éminemment séduisants que lui promet une excursion en Espagne. Raffet et son crayon populaire auront sur ce voyage une influence assez marquée pour qu'il me soit permis de l'excepter de notre collective obscurité. Citer son nom, c'est faire une promesse aux arts.

Parmi les mille entreprises qui vivent et qui veulent s'enrichir par le transport des voyageurs, en est-il une, le croyez-vous ? qui s'occupe quelquefois, rarement même, mais qui s'occupe enfin sérieusement du bien-être de ces voyageurs ? J'en doute fort pour ma part, et je n'ai pas mis une seule fois le pied sur un paquebot, dans une voiture publique, ou dans un wagon de chemin de fer, sans que mes doutes ne se changeassent en négation formelle. Le *Mercurio* ne fait point exception à cette règle d'insouciance ; il a même un régime particulier : c'est une égalité parfaite dans la jouissance de l'emplacement réservé aux passagers. Toutes les catégories de prix, et il y en a trois, usent, en toute liberté, du droit d'habiter telle partie du pont qui leur convient le mieux : d'où

il suit, que les voyageurs de la classe inférieure se mettent en possession des meilleurs postes; pratique tant soit peu *icarienne*, mais fort logique et très commode pour les moins fortunés. Ceux-ci étant malheureusement les plus nombreux, et la partie de l'arrière du navire étant la plus confortable, vous voyez d'ici la foule qui se presse sous la tente. Ajoutez à cela les victimes du mal de mer, qui, dans l'égoïsme de la souffrance, s'arrangent en gémissant sur deux ou trois bonnes places. Tout ceci n'est rien, direz-vous, c'est le régime ordinaire des voyages. Ce qui est moins ordinaire, c'est de faire faire aux passagers un trajet assez long, hors de leur route, pour aller chercher des expéditions; c'est-à-dire, faire signer, dans un port d'où l'on ne part pas réellement, certains papiers, sans lesquels on ne saurait naviguer, sous peine d'être réputé pirate. C'est à cette circonstance, toute fiscale, que les voyageurs embarqués pour l'Espagne, doivent le plaisir d'apercevoir la *Ciotat*, petite ville située à quelques lieues dans l'Est de Marseille. On débute ainsi par une perte de tems de plus de quatre heures, perte peu sensible dans les longues journées d'été; mais assurément très préjudiciable, et peut-être compromettante, dans la saison d'hiver. Au bout d'une heure, le *Mercurio*, en règle avec la douane et la gabelle, favorisé des plus admirables apparences qui puissent faire augurer une heureuse traversée, tourne son beaupré vers l'Espagne.

Tout est, à bord du petit navire, repos et sécurité. Le soir, chacun s'arrange de son mieux, et ceux qui ne dorment pas peuvent entendre, pendant toute la nuit, les sons étouffés d'une guitare et des chants monotones berçant doucement la veillée de quelques pauvres passagers Espagnols.

Le jour suivant se lève, en éclairant les terres montuenses de la Catalogne. Palamos, le cap au nom antique, est devant nos yeux, et bientôt de nombreux villages, quelques uns grands comme des villes, fuient rapidement à nos côtés.

C'est ainsi que nous remarquons Tosa, Blanes, Canet, et enfin Mataro, ce bourg qui renferme 15000 habitans. Puis apparaît Barcelone, assise dans une belle plaine. Mont-Juich la domine, Mont-Juich, tuteur sévère de la grande cité, qui la défend ou qui la menace, selon la politique des tems. Cette célèbre forteresse borne au midi la baie de Barcelone; au nord s'étend Barcelonette, fondation du Marquis de la Mina, qui, dans le siècle dernier, voulut rendre à Barcelone une partie des quartiers rasés par Philippe V pour l'érection de la citadelle. Barcelonette est une ville ouverte, alignée comme un camp, dont toutes les grandes rues parallèles débouchent vers la mer. Lorsqu'on se présente entre ces deux points, et qu'on découvre, au fond d'un vaste port, les beaux remparts de Barcelone, ses imposans édifices couronnés des vieilles tours de la cathédrale, on conçoit de cette grande cité une idée qui n'est pas démentie par des abords vraiment dignes d'une capitale.

On pénètre dans l'enceinte de Barcelone par deux portes jumelles, dont la construction n'est point achevée. L'architecte a jugé à propos de donner à ces entrées d'une ville éminemment Européenne, un style emprunté à l'Alhambra, le monument le plus arabe qui soit resté en Espagne. Toutes les époques, tous les goûts, sont représentés tout d'abord sur la place immense qui annonce splendidement Barcelone : d'un côté le palais de la Douane, revêtu de marbres et orné de statues de ce dessin négligé et cependant imposant, qui distinguait l'art sous le règne de Charles III, le grand architecte de l'Espagne; puis le palais de la Reine, récemment restauré dans le goût gothique; de l'autre côté, la Bourse remplissant tout une face du vaste espace, de ses belles lignes grecques, et enfin quelques maisons particulières nouvellement élevées, qui rappellent les plus élégantes maisons de Paris ou de Bordeaux. Tel est le premier aspect de la ville catalane, et cet aspect est empreint de grandeur.

Les rues de Barcelone sont étroites et tortueuses dans l'ancienne ville, selon l'usage rationnel des pays baignés par le soleil méridional; mais on y rencontre quelques larges et récentes percées, où l'alignement s'est fait jour. C'est en traversant ces vieux et respectables quartiers de l'antique cité Carthaginoise, qu'on arrive à la Rambla, vaste coupure qui partage la ville en deux parties à peu près égales, et qui la rafraîchit, en servant de canal aux brises bienfaisantes de la mer. La Rambla, c'est le boulevard de Paris, la perspective de Pétersbourg, la promenade centrale, le mouvement, la vie de Barcelone. Une magnifique chaussée, ombragée de plusieurs rangs de platanes et d'acacias, est réservée aux promeneurs, tandis que deux rues latérales servent à la circulation des voitures; disposition raisonnable et rassurante pour les piétons, et qui se reproduit dans plusieurs promenades connues, entr'autres dans la belle *allée des tilleuls*, de Berlin. C'est sur la Rambla que se trouvent réunis les théâtres, les cafés, les magasins les plus élégans et les auberges les moins primitives. Lorsque vient le soir, quand le gaz brille entre les feuilles, un triple rang de chaises se remplit, de chaque côté de l'avenue, d'une foule élégante et animée, tandis qu'un double courant de promeneurs circule en marquant sa trace par le nuage odorant qui s'exhale des cigarettes.

Jadis rempart ou fossé, la Rambla portait à la mer les eaux des montagnes voisines et débouchait aux Atarazanas, vaste arsenal, que nous allons visiter tout-à-l'heure. Le torrent détourné et comblé a fait place à une délicieuse promenade, ou plutôt à une rue magnifique; mais le nom primitif, qui est arabe et qui signifie un petit ruisseau, est resté pour en marquer l'origine et l'histoire. Barcelone, comme toutes les villes antiques, est fière de ses vestiges d'occupation Romaine, et parmi les plus importants, elle constate, sous le sol même de la Rambla, les débris d'un de ces larges égouts, comme les Romains savaient les construire. Canal souterrain

assez spacieux, dit-on, pour qu'un cavalier monté pût le parcourir d'une extrémité à l'autre.

Lorsqu'on a jeté sur la ville ce premier coup d'œil, je vous assure qu'on ne se trouve pas dépaysé le moins du monde. C'est Marseille, ou Livourne, avec moins de cris, moins de mouvement et d'agitation inutile. Ce n'est que vers le soir, lorsque se produisent les Barcelonaises vraiment dignes de ce nom, avec leurs mantilles et leur gracieux vêtement noir, que vous pouvez saisir, comme on dit, un coin de couleur locale.

Un heureux hasard nous avait fait rencontrer, au moment même où nous descendions sur le quai de Barcelonette, au milieu du chaos des portefaix, des curieux et des cochers, un personnage dont le nom s'est fait universellement connaître par des actes auxquels toutes les nations accordent une égale estime. C'était d'un heureux augure que d'être accueillis sur ce premier rivage espagnol par M. Ferdinand de Lesseps, consul général de France. M. de Lesseps venait à la rencontre d'une personne de sa famille, et nous nous présentâmes tout simplement à lui. Un moment après, nous étions d'anciennes connaissances et complètement sous la sauvegarde de son hospitalité. Un élégant omnibus plus que suffisant pour notre tribu, nous transporta au son de mille grelots, cachés dans le harnachement des mules, jusqu'à la *Fonda des quatre Nations*, sur ce charmant boulevard de la Rambla que je vous ai fait connaître par anticipation. Nous étions là au cœur de Barcelone et nous ne pouvions choisir un meilleur point de départ pour nos courses. Nous commençâmes, en véritables voyageurs indépendans, par le plus classique, le plus banal des divertissemens. On nous avait avertis qu'il y avait une représentation au *Lyceo*, et M. de Lesseps avait eu l'aimable attention de nous envoyer la clef d'une loge; nous nous rendîmes donc paisiblement au théâtre: mais quelle ne fut pas notre surprise lorsque nous eûmes mis le pied seulement dans le vestibule de ce

théâtre neuf, dont on nous avait, par raffinement d'hospitalité, ménagé la première impression! — Au pied de l'escalier de marbre, nous avons deviné déjà un édifice de premier ordre. C'est, en effet, une salle qui n'a point de rivale en Europe, soit comme grandeur soit comme élégance, et je n'en excepte ni la Scala de Milan, ni San Carlo de Naples. Le coup d'œil est saisissant. Quatre mille spectateurs peuvent trouver place dans l'enceinte, largement, commodément assis sur de moelleux fauteuils de peau rouge; et l'espace est si peu ménagé, que les neuf cents fauteuils qui composent le parterre peuvent s'allonger, au moyen d'un mécanisme simple, et se transformer en un siège confortable, vrai fauteuil de coin du feu. La décoration est noble et riche; un lustre immense projette une brillante clarté dans toute la salle, dont le fond vert est très-favorable à la lumière.

C'est au moyen d'une souscription recueillie parmi le hant commerce de Barcelone, que s'est élevé en moins de 18 mois cet admirable théâtre. Un architecte français a dirigé les constructions, les habiles décorateurs de l'Opéra de Paris ont orné la salle et la scène, et Barcelone a inauguré, au mois d'Avril dernier, toutes ces magnificences. Telle est l'histoire de cette entreprise, où, cette fois, on a placé en première ligne le bien-être et le plus grand agrément du public. Chaque loge est précédée d'un petit salon simple et commode; les abords sont vastes, aérés; le foyer, le café, dignes en tout de l'élégance de ce théâtre modèle.

Convenons, après avoir rendu justice à tous ces consciencieux efforts du talent et du bon goût, que la façade extérieure du Lyceo, qui aurait pu être un des ornemens de la Rambla, ne répond pas à la disposition grandiose de l'intérieur. Le beau théâtre de Barcelone ne s'annonce que par un portique auquel on peut reprocher une lourdeur monotone. Rien n'est moins ambitieux que cette façade, qui ne ressort pas assez sur les édifices contigus. Un autre défaut inhérent à cette gigan-

tesque entreprise, mais celui-là purement administratif, c'est que les souscripteurs du capital de 1600 mille francs, qu'il a fallu réunir pour la mener à fin, sont devenus propriétaires d'une partie notable des loges. D'où il résulte que le nombre de places disponibles ne saurait produire un revenu suffisant pour entretenir un théâtre où tout se ressent des énormes proportions de la conception; personnel, machines et décors. Le créateur courageux de toutes ces belles choses, M. de Gispert, n'a rien épargné, ni talent, ni persévérance, ni fortune; mais n'est-il pas à craindre que ses efforts désintéressés n'échouent un jour, devant les impossibilités matérielles dont sa création est grevée? Il faudrait que la ville de Barcelone, si richement dotée par le zèle et le dévouement d'artiste de l'un de ses concitoyens, se décidât à couvrir par une large subvention les frais d'un établissement glorieux pour elle, et qui satisfait l'une des passions les plus prononcées d'une population à laquelle on a enlevé les émouvans spectacles du cirque.

En quittant ce théâtre, nous reportons nos souvenirs sur une autre salle dont nous avons vu naguère la brillante inauguration: je parle du grand Opéra de Berlin. Sur un plan moins vaste, ce théâtre vraiment Royal, réunit toutes les conditions les plus accomplies, d'élégance, de bon goût et de recherche. A quelques mois de distance et sur deux points passablement éloignés l'un de l'autre, il nous a été donné d'apprécier les deux salles de spectacle les mieux entendues, dont l'amour des arts et le luxe moderne puissent s'enorgueillir.

Dès le matin, le lendemain, nous étions armés de toutes pièces pour commencer nos excursions. Nous avions déjà la liste exacte des monumens publics, des établissemens, des antiquités, qui doivent de préférence exciter la curiosité des voyageurs les plus difficiles.

Dans l'embarras du choix parmi les guides les plus complaisants, nous nous livrâmes à l'empressement de la personne,

dont ses rapports avec mon pays me rendaient les services plus naturellement agréables ; et pour commencer par le point le plus rapproché de notre demeure, nous nous dirigeâmes vers un établissement militaire, situé à l'extrémité de la Rambla ; l'Arsenal des Atarazanas, que nous devions visiter sous ses auspices.

Avant d'entrer dans cette habitation guerrière, permettez-moi une courte digression. Parmi les accidens les plus agaçans de la vie d'un touriste, à la tête des mille riens insupportables qui constituent ce qu'on appelle « un voyage charmant, » je place, sans contredit, la rencontre d'un guide trop zélé. Je ne parle pas ici de ces odieux *ciceroni* d'auberge : ceux-là, je les proscriis absolument. J'entends un homme honorable, bien placé, à qui vous êtes recommandé, et qui, pour votre malheur, prend son rôle au sérieux, jusqu'à la tyrannie. Vous touchez à peine le seuil de l'hôtellerie, que déjà votre officieux vient se mettre à vos ordres, et dès ce moment vous lui appartenez, vous êtes son bien, et il vous fait faire tout ce qui lui passe par la tête. Il trace chaque jour le programme du lendemain ; vous n'avez rien à y redire ; si vous parlez de la cathédrale, il vous conduit sur le rempart, et sans s'informer de votre degré de vocation pour le génie (le génie qui creuse des fossés et aligne des contrées) il vous entraîne autour des 48 bastions de la citadelle et de la place. Ces bastions portent tous des noms de saints ; votre ami sait tous ces noms par cœur et vous les dit sans pitié. Pour échapper aux feux d'un soleil tropical, qui vous cuit dans la contrescarpe et vous asphyxie dans le chemin couvert, vous demandez à grands cris d'aller voir des boutiques. — Conduisez-nous, de grâce, chez un libraire. — En cinq minutes vous débarquez à la porte d'un bijoutier de la rue de la Plateria, qui vous offre des boucles d'oreille en girandoles, d'un demi-pied de longueur. Vous voulez voir des tableaux de l'Ecole Espagnole ? C'est ici que l'ami triomphe : il vous conduit droit chez lui, où il exhibe,

paternellement, les œuvres de son propre fils, jeune avocat, passionné pour le paysage. Là, pendant qu'on apprête, en votre honneur, l'eau glacée et les azucarillos, vous avez le loisir d'admirer quelques toiles retraçant invariablement un bouquet d'arbres, une rivière, un pont et un clocher ; si bien que vous vous attendez à tout moment à entendre sonner midi, par un de ces lugubres timbres, cachés sous ces perfides toiles, guet-à-pens de peinture et d'horlogerie, dont raffolent l'Allemagne et la Suisse. Mais c'est l'heure où chacun fuit la chaleur et recherche la solitude : votre excellent ami n'a garde de s'opposer à vos projets de repos ; seulement, il vous suit chez vous. — Nous causerons, dit-il. Il parle assez couramment votre langue, mais il ne la comprend pas ; chose beaucoup plus commune qu'on ne pense : de là, une conversation burlesque, hachée, sautillante et qui deviendrait pénible, si elle n'était interrompue par le dîner. Plus tard, voici la fraîcheur du soir, la brise de mer entre dans la Rambla ; elle frémit sous les feuilles des platanes, et le riant boulevard étincelle de fleurs, de mantilles et d'éventails, qui s'agitent comme des ailes de papillons. C'est l'heure de descendre, et de voir de près cette foule heureuse et rafraîchie. Hélas ! vous avez compté sans votre officieux ami. Il vous presse, il vous gourmande. — De grâce, hâtons-nous, chers Messieurs, voici le moment : la Brambilla va chanter sa grande Cavatine, *Vamos, vamos, por dios, Señores!* et avant même d'être gantés, vous vous trouvez transportés au théâtre, assis dans une atmosphère d'étuve, sous la lumière rouge et poudreuse des lustres ; pendant qu'un rayon d'or, un rayon de vrai soleil, perce encore les cintres, comme un reproche, ou comme une ironie, et vous fait honte d'employer ainsi le plus doux, le plus frais moment de la journée.

Dans cette esquisse de fantaisie ne cherchez pas, je vous prie, un portrait véritable. De pareils officieux se rencontrent dans tous les pays ; mais ils sont plus rares que partout ail-

leurs en Espagne, où les premières relations s'environnent d'une gravité quelque peu froide, qui devient bientôt une aisance de bon goût. Ce qu'il y a de vrai, en tout ceci, c'est que notre bonne étoile nous adressa, tout d'abord, à Barcelone, à une nature empreinte au plus haut degré de la vivacité Catalane. Désordre obligeant, confusion active, incessante, mais pleine de bonhomie, hospitalité à marches forcées, déroutée continuelle de tout projet suivi; tel est le régime violent que notre présence imposa, pendant cinq jours, à un excellent homme, qui n'est peut-être pas, dans ses habitudes, l'homme le plus posé de Barcelone, mais qui est, assurément, un des citoyens les mieux placés et les plus dignes d'estime de la riche cité Catalane.

Revenons cependant aux Atarazanas, et laissez-moi vous dire, tout en cheminant sous les premières voûtes, quelques mots de l'histoire de cet ancien et important établissement.

Au tems de ses premiers Comtes, Barcelone régnaît sur les mers, à l'égal de Venise, de Gênes et de Pise. Guerriers et navigateurs également courageux, ses enfans passaient, depuis les Romains, pour les meilleurs marins des Espagnes, et lorsque Don Jaime 1^{er}, le conquérant, se rendit maître de Barcelone, il n'eut garde de négliger d'aussi honorables antécédens. La Marine Catalane devint bientôt la première du monde, et pendant deux siècles elle donna à la Couronne d'Aragon une prépondérance décisive dans la politique de l'Europe. Elle s'illustra dans de sanglantes actions, dont la Corse, la Sardaigne, Naples, la Sicile, la Grèce et l'Afrique furent successivement le théâtre. Le commerce maritime prit, en même tems, des développemens brillans; nuls constructeurs n'égalèrent les charpentiers catalans, et leurs traditions ne sont pas perdues de nos jours; car les barques Catalanes, à la fois élégantes, sûres et rapides, font encore l'admiration des gens du métier. Le premier code de navigation et de commerce date de cette époque et fut donné en 1258, sous le titre d'Ordonnances ma-

ritimes de la Junta des prud'hommes du port de Barcelone. Cette cité commerçante nommait elle-même ses consuls, juges d'équité, qui prononçaient sur tous les cas de trafic et de navigation, dans un ressort très-étendu. Barcelone était donc, à la fois, un grand arsenal maritime et un riche port de commerce.

Depuis les tems les plus reculés, l'emplacement nommé Atarazanas avait servi de magasins et de chantiers; mais Don Jaime 1^{er} d'abord, et Don Pedro III ensuite, se plurent à y fonder un puissant établissement: aussi trouve-t-on, dès ce tems là, des indices d'accroissement notable. En 1282, ce même Don Pedro III armait aux Atarazanas une importante expédition contre la Sicile, et quarante ans plus tard, sous Don Jaime II, vingt-cinq grandes galères flottaient, protégées et couvertes, dans les bassins du vaste arsenal. Plus on avance vers l'époque moderne, et plus on voit les rois d'Espagne soigneux de fortifier et d'agrandir cette place. Don Pedro IV en 1378, Don Juan 1^{er} en 1390, traitent avec les conseillers municipaux, pour pousser les travaux de concert. Ce dernier monarque entend même, que les conseillers lui bâtiront dans la forteresse un palais « pour l'habitation du Seigneur Roi et de toute sa famille, » en récompense de quoi, il leur accorde la cession perpétuelle des droits de navigation sur les navires qui trafiquent avec l'Egypte et la Syrie. Ce qu'il advint de ce traité, on ne saurait le dire; ce fut véritablement dans cette période que s'acheva la construction des Atarazanas, à peu près telle qu'on la retrouve de nos jours; mais on ne remarque dans leur enceinte aucun vestige de palais.

Ce grand établissement est devenu un arsenal militaire, enclavé dans les fortifications de la place et appuyé sur un ouvrage qui commande, à la fois, au port et au chemin de Mont-Juich. Toute l'antique importance de cet arsenal se résume aujourd'hui dans la masse imposante de ses constructions: nefs immenses et hardies, séparées par neuf rangées

de solides arceaux, sur lesquels s'élève une belle toiture en charpente : cet ensemble est austère et grandiose. Quant à l'ancienne destination nautique du lieu, aucune trace ne l'indique plus. Un rempart massif sépare du port ces beaux hangars qui ont autrefois abrité les galères royales, et la mer, qui s'est graduellement abaissée sur ce rivage, a quitté pour toujours les nobles arcades qu'elle reflétait jadis.

Comme une épave d'une époque inconnue, on conserve ici deux bateaux, à fond plat, assez informes et grossièrement fabriqués, mais dont la matière est du fer battu, uni par des clous rivés. On dit que ces barques furent trouvées jadis sous le sol, en creusant les fondemens des édifices actuels. Quelque soit l'âge de ces reliques, préservées aujourd'hui de la rouille avec un soin particulier, on y trouve une preuve de l'emploi du fer aux constructions de bateaux, dans un temps assurément très-éloigné du nôtre.

La signification du nom d'Atarazanas, imposé depuis les temps les plus reculés à cet ensemble d'établissements maritimes, ne se retrouve que dans les traditions. Les plus raisonnables disent que tous les mots suivans : *Tarazana*, *Dressina*, *Darsena*, ayant une signification équivalente, s'appliquaient à un port fermé, un abri pour les vaisseaux, ou un chantier de construction. La langue maritime du midi s'est emparée de ce terme, et vous savez que la plupart des ports de la Méditerranée ont une *darse*, c'est-à-dire, un refuge où les navires sont rangés à l'abri de l'agitation des flots extérieurs.

Une vaste caserne d'artillerie occupe la partie des Atarazanas qui se lie à la ville et s'élève sur l'un des côtés de la Rambla ; quant à l'arsenal de construction, il est uniquement réservé à l'artillerie, et n'a plus aucune attribution navale. Les immenses ateliers sont occupés par une centaine d'ouvriers militaires, qui fabriquent des affûts et réparent les armes d'infanterie. De vastes salles, remplies de fusils hors de service ; quelques modèles, vestiges dépareillés d'une ancienne splen-

deur, telles sont les seules richesses actuelles d'un établissement qui a vu de meilleurs jours, et qui les reverra sans doute, si l'esprit d'ordre et d'organisation qui préside actuellement aux destinées de l'armée espagnole, porte tous les fruits qu'on en doit attendre. Les fourneaux d'une magnifique fonderie y sont éteints depuis 45 ans: c'est Séville, nous dit-on, qui fournit les pièces de canon à tout le royaume: à Barcelone, on ne fond plus que des balles pour les cartouches d'infanterie.

Dans le même tems que notre guide, avec son obligeante étourderie, nous faisait visiter tous les détails de cet arsenal, veuf de ses gloires, nous étions attendus dans la cour de la caserne voisine, où un intéressant spectacle nous était préparé. C'était la réunion d'une batterie d'artillerie montée sur mulets, système de campagne, dont l'adoption a produit les meilleurs effets dans cette partie de l'Espagne. Les chefs et les soldats, rassemblés sous les armes depuis une heure, demeuraient là immobiles tandis que notre bouillant cicérone s'évertuait à nous entraîner partout ailleurs qu'aux lieux fixés par son propre programme. Heureusement nos excuses furent acceptées avec une franchise toute militaire, et les manœuvres commencèrent à l'instant.

Cette artillerie est belle et élégante; les hommes sont choisis et la tenue martiale. L'uniforme bleu, avec des ornemens rouges, rappelle exactement l'artillerie française; mais la troupe a aussi, dans cette saison brûlante, une tenue de coton blanc, de l'effet le plus coquet. — Quant au système d'artillerie de campagne, il est fort simple: un mulet, portant l'affût, est suivi par un autre, chargé de la pièce, qui est un obusier de bronze. Le caisson de munition est le partage d'un troisième mulet; les douze canonniers, répartis en trois escouades de quatre hommes, marchent sur les flancs sans jamais abandonner la surveillance des quinteuses bêtes. Le montage et le démontage des pièces est l'affaire de quelques minutes, et nous vîmes répéter trois fois cet exercice, avec une égale précision.

Le chef de cette troupe intelligente mit le plus aimable empressement à satisfaire à nos demandes et à nous donner toutes les notions capables d'instruire des artilleurs aussi profanes que nous. Mais qui parmi nous s'applaudissait le plus d'un tel spectacle? c'était Raffet. Peintre ordinaire de tous les *troupiers* du monde, Raffet était là dans son domaine; et quel bonheur pour lui, d'avoir de si beaux modèles, et si bien disciplinés, et posant dans une immobilité si parfaite! Le commandant poussa la bonne grâce jusqu'à faire revêtir à ses hommes leurs trois tenues différentes : les deux dont nous avons parlé, et une tenue de route à la fois commode et caractérisée. Nous nous retirâmes émerveillés de cette politesse militaire, dont nous n'avions aucun droit de réclamer les témoignages, et charmés d'avoir vu de près de jeunes et élégants officiers, alliant aux plus engageantes manières un air de retenue et de dignité, indice d'une éducation distinguée. Plus nous avancerons dans ce voyage, et plus nous pourrons nous convaincre que ce charme et cette séduction sont ici un don général. Je ne sais si, comme on le disait autrefois, tous les Espagnols sont *Hidalgos*, mais à coup sûr, toute cette nation est bien née, et la courtoisie est un héritage qu'elle a sauvé de toutes ses révolutions.

Nous n'avons eu garde de manquer au classique pèlerinage de Mont-Juich, nom pour lequel les étymologistes ont trouvé, cette fois sans trop d'efforts, l'origine de « Mons Jovis. » Nous avons parcouru les batteries menaçantes, et touché les mortiers qui, dans ces derniers tems, jetèrent à deux reprises sur Barcelone révoltée, des bombes toujours obéissantes! Nous sommes descendus, à la lueur des flambeaux, dans les vastes citernes, sorte de Styx aux sombres eaux, dont la vue fait frissonner, tout autant que l'air glacial qu'on y respire.

Bientôt les mules fringantes et coquettes, qui nous avaient hissés à grand'peine sur le sommet escarpé de la forteresse, nous ramenèrent aux portes de la ville, avec une vitesse

étourdissante. — Nous n'étions pas, au reste, au bout de nos fortifications. L'influence qui disposait de notre sort, nous entraîna tout d'un trait dans la citadelle, ce cadeau de joyeux avènement du Roi Philippe V à sa bonne ville de Barcelone. C'est un vaste ouvrage à la Vauban, qui, du côté opposé au Mont-Juich, commande de loin au rivage, et de beaucoup plus près à la ville elle-même. Nous affrontâmes sur les cinq bastions, avec un sang-froid d'ingénieurs, le feu de 30 degrés de chaleur. Nous prîmes note exacte des dimensions de la tour de S^r Claire, où sont enfermés les prisonniers, et nous achevâmes cette journée stratégique par une lente promenade sur la Muraille de mer de Barcelone, rempart qui sert, à la fois, à la sûreté et à l'agrément de la cité.

La Muraille de mer est encore un lieu charmant de réunion, mais il faut attendre pour en jouir, que les ombres soient descendues des montagnes sur la ville. S'y risquer avant l'heure où le soleil se rapproche de l'horizon, c'est s'exposer à une chaleur torride, dont les habitants, dans leur expérience, se défendent avec le plus grand soin. La vue s'étend au loin sur la mer, et ce tableau, borné d'un côté par le Mont-Juich, et terminé de l'autre par le phare, rappelle le site, plus grandiose et plus riche, de Gênes, cette autre reine de la Méditerranée. La Muraille de mer est un lieu célèbre dans l'histoire de Barcelone: elle a eu ses phases d'émotions populaires, et les flots de promeneurs insoucieux et paisibles qui viennent respirer l'air âcre et salubre de la mer sur ce majestueux rempart, ont été plus d'une fois agités par de grandes et dramatiques passions. Peut-être vous dirai-je quelques nnes de ces histoires de l'antique liberté catalano; mais pour cette fois, c'est sur une scène plus paisible que je veux appeler vos regards.

Voici ce qu'on me racontait pendant que je parcourais à pas comptés, le soir, la promenade à la mode, qui est comme l'élégant péristyle de la Rambla.

En 1543, le 9 Juin, la foule dut se presser compacte et

impatiente sur ce rivage: il se passait en effet, ce jour-là, dans le port de Barcelone, un fait bien digne d'exciter la curiosité d'une population maritime. Un navire devait voguer, aux yeux de tous, sans le secours de rames ni de voiles. Blasco de Garay, capitaine de marine, avait obtenu de l'Empereur Charles V (1^{er} d'Espagne) la faveur de faire l'expérience publique d'un mécanisme dont il avait le secret. L'épreuve se fit sur un bâtiment de 200 tonneaux, nommé la *Trinité*, commandé par le Capitaine Don Pedro de Escarza; et par ordre de Charles V, plusieurs personnes de haut rang furent désignées pour assister à cette nouveauté. C'étaient D. Henrique de Tolède, le gouverneur D. Pedro Cardona, le trésorier Rabago, le vice-chancelier, l'intendant de Catalogne D. Francisco Gralla, et beaucoup d'autres, parmi lesquels plusieurs capitaines de marine, qui se tinrent, les uns sur le navire, les autres dans des embarcations. Tout ce que l'inventeur permit de voir de son mécanisme, c'est qu'il comportait une grande chaudière d'eau bouillante et deux roues sur les flancs du bâtiment. Dans le rapport qui fut envoyé à l'Empereur après l'expérience, cette ingénieuse invention fut généralement approuvée; elle était, disait-on, particulièrement remarquable par la facilité et la promptitude avec lesquelles on pouvait virer de bord. Cependant l'œuvre nouvelle avait déjà un ennemi, le trésorier Rabago, qui, dans un rapport particulier, assurait que le navire faisait seulement deux lieues en trois heures; que la machine était très-compiquée et trop coûteuse, et que la chaudière était exposée à une explosion. Les autres commissaires affirmaient au contraire, que le vaisseau virait de bord avec autant de facilité que le meilleur voilier, et qu'il faisait au moins une lieue à l'heure. Aussitôt après que l'expérience fut terminée, Blasco de Garay rassembla toutes les pièces composant sa machine, excepté les ouvrages en bois; il les déposa dans l'Arsenal de Barcelone. L'invention fut approuvée en fait, et malgré l'opposition du trésorier, le monde eût possédé dès ce

moment un nouveau, un merveilleux moteur, si Charles V, entraîné dans une expédition guerrière, n'eût laissé le projet sans soutien, et l'inventeur sans protection. Le Monarque, toutefois, accorda un grade à Blasco de Garay, il lui fit compter une gratification de 200,000 maravédis, c'est-à-dire environ 1500 francs de ce tems-ci, et ordonna que tous les frais de la déconverte et de l'expérience fussent supportés par le trésor royal ; mais tout en resta là.

Vous voyez que la vapeur a fait plus d'une tentative pour prendre sa place dans le monde, et cette anecdote, entourée de toutes les preuves possibles d'authenticité, concorde singulièrement avec ce qui se passa, dit-on, au commencement de ce siècle, entre un autre inventeur et un autre empereur. Les tems n'étaient pas venus, sans doute, et l'ordre éternel qui préside au progrès des nations n'avait pas permis que ce jet de la pensée humaine se produisît trop près de ces deux autres grands jalons de la civilisation, la poudre et l'imprimerie. Où en serait le monde, vraiment, si Blasco de Garay ne fût pas rentré dans l'oubli ? Notons en passant, que Barcelone, qui faillit deviner la vapeur, est la première ville d'Espagne où fut introduite l'imprimerie. N'est-ce pas un heureux pronostic pour la destinée future d'un pays, que ces deux éclairs de progrès ?

Les archives de Simancas renferment le procès-verbal authentique de l'expérience du 9 Juin 1543. Vous savez que Simancas est une petite ville, peu importante, située à une lieue de Valladolid, et dans laquelle on conserve les archives générales du Royaume. J'ai obtenu une copie de cette pièce intéressante, qui avait, du reste, été communiquée déjà au Baron de Zach, en 1825, et qu'on retrouve dans la correspondance astronomique et géographique de ce savant.

Me voici arrivé à la limite que je m'étais imposée pour cette lettre. Je ne veux pas vous faire partager les fatigues que nous ressentons déjà dans cette première journée d'explo-

rations. D'ailleurs j'ai besoin de recueillir mes souvenirs et de mettre quelque méthode dans mon récit. Nous avons, chemin faisant, enrichi de quelques faits bons à noter, nos calepins de voyage. Ce sera l'objet d'une prochaine lettre. J'ai déjà recueilli un mot plein de grâce par lequel les Espagnols ont coutume de désigner le lieu qui les a vus naître. Un homme né à Barcelone ne se dit pas Barcelonais; le natif de Séville ou de Grenade évite de se dire Sévillan ou Grenadin : ces désinences fâcheuses effaroucheraient la pompe de leur majestueux idiome. Les Espagnols sont *fils* de l'Espagne, *hijos de España*, fils de la ville où ils ont pris naissance. C'est un mot bien doux et d'un heureux présage, car les fils d'une même patrie sont nécessairement tous des frères. Espérons que la Catalogne elle-même, cette famille trop souvent troublée, verra renaitre la paix dans son sein, comme dans toute l'Espagne, et permettez-moi d'emprunter au noble langage de cette nation cette locution touchante et vraie, qui sera, une fois pour toutes, la signature de ces lettres.

UN HUIO DE LA RUSIA.



BARCELONE.

Juillet 1847



Lorsque l'on entreprend un voyage, où les points d'arrêt sont fixés à l'avance et les séjours limités par le tems, il faut se garder de s'oublier et de laisser courir des heures, toujours si bien remplies, qu'elles semblent glisser avec une rapidité insaisissable. En voyageur prudent, il convient, dès l'arrivée, d'assurer son départ et de se poser à soi-même des bornes serrées, qu'on franchit toujours assez pour dérouter toutes les prévisions. Le *Mercurio* se reposait sur la rade de Barcelone pendant que nous visitions, hier, militairement, les forteresses et les remparts ; mais aujourd'hui le *Mercurio* veut continuer sa route, et nous voici placés dans cette alternative, ou de quitter ainsi une ville intéressante, dont nous ne connaissons que les murailles, ou de prendre le tems comme il vient, c'est-

à-dire, le plus agréablement du monde, et de nous rendre à Valence à notre aise, par la route de terre qui touche à Tarragone. Mais ici est la difficulté, et nous voici entrés dans le domaine des brigands, des factieux et de tous les épouvantails qui écartent trop souvent les étrangers de ces belles contrées. Que dire de tout ce que nous entendons de l'état de la Catalogne, et en particulier, de la sûreté des routes? Dans les bureaux de diligences, on nous affirme que la route de Valence, celle que nous voulons suivre, est parfaitement sûre et suffisamment garnie de troupes. Les habitants de Barcelone assurent, au contraire, que rien n'est plus aventureux que de suivre la route de terre. Même à peu de distance de Barcelone, nous disent-ils, vous pouvez être arrêtés. Les consuls ne se montrent guère plus rassurans; ils conseillent le voyage par mer. On se complait dans les histoires d'attaques à main armée, de voyageurs entraînés dans des repaires, d'où ils ne sortent que moyennant de grosses rançons. Si par malheur la victime est pauvre, elle paie cette rançon moyennant une oreille. Que vous dirai-je? les gens les plus raisonnables accueillent ces récits et nous conseillent sérieusement la voie maritime. En tout ceci, voici la vérité, si tant est qu'on puisse recueillir un mot de vérité sur tout ce qui se passe aujourd'hui en Catalogne.

Depuis l'exécution du partisan Tristani, les bandes sont peu nombreuses, mais elles ont perdu leur caractère de faction politique. Elles se livrent tout simplement au brigandage, et elles sont difficiles à atteindre, vu l'activité reconnue des montagnards, qui, en douze ou quinze heures, mettent aisément trente lieues entre le poursuivant et le poursuivi. Il paraît constant, que sur la route de Madrid à Barcelone il y a eu quelques coups de main contre des voitures publiques: on épargne, dit-on, les diligences et les voyageurs qu'elles transportent, tandis que les malles-postes, ces messagers du gouvernement, sont exclusivement attaquées et brûlées. D'un autre côté, les journaux annoncent aujourd'hui même, qu'avant hier, une bande

nombreuse s'est emparée d'une diligence, et qu'elle la pillait avec ardeur, lorsqu'un détachement de troupes, arrivant sur le lieu de la scène, est tombé sur les assaillans et en a tué dix. Si vous en croyez les optimistes, les factieux sont aux abois. Réduits à cinq ou six cents, au lieu de trois mille qu'ils étaient il y a peu de mois, ils n'ont plus ni chefs ni discipline, et n'ont d'autre ressource que le brigandage. Ainsi, pendant que les uns voient s'évanouir les derniers symptômes de la guerre civile, les autres assurent que les dangers actuels sont encore assez menaçans pour donner une idée sinistre des dangers à venir. Entendez-vous les personnes qui se préoccupent de la politique générale? L'Espagne est aux progressistes, affirment les uns. — L'Espagne est à la faction, quand une des puissances de la quadruple alliance le voudra, répondent les autres. — Et l'Espagne constitutionnelle, régie par un gouvernement sage et des pouvoirs justement balancés? Qui donc en parle? N'y a-t-il donc point de foi dans cette nation, pour cette noble conquête de ses jours de gloire, pour cette constitution qu'elle a achetée au prix de tant de noble sang? Il est vrai que nous sommes en Catalogne, pays éminemment réfractaire à tout ce qui n'entre pas dans les vues de ses anciennes libertés et de son commerce. Nous sommes à Barcelone, cette bouillante cité qui respire dans l'agitation, comme dans la brise acérée de la mer, un souffle régénérateur pour ses brûlans poumons. Barcelone l'indépendante, corporation alerte, audacieuse, intelligente, qui porte au front la trace des bombes de tous les régimes, et qui s'en enorgueillit comme un vaillant soldat se pare de ses cicatrices.

Le corps consulaire de Barcelone est digne des intérêts importans qui s'agitent dans cette grande ville. En vous rappelant que c'est M. Ferdinand de Lesseps qui représente la France comme Consul général, je n'aurai pas de peine à vous remettre en mémoire le dévouement chevaleresque à toutes les infortunes, la vigueur noble et digne, la conduite droite et

courageuse, qui caractérisent cette honorable renommée, M. de Lesseps réunit, en outre, toutes les qualités qui rendent si éminemment aimables les hommes bien élevés de sa nation. Un intérieur charmant, une hospitalité de bon goût, accueillent, sous le pavillon consulaire de France, les voyageurs de tous les pays, et on s'estime heureux, vraiment, de participer, ne fût-ce que quelques jours, à la considération et à l'estime visibles dont les Barcelonais de toutes les classes et de tous les partis entourent cette maison tutélaire.

Le corps consulaire tout entier, vient de mettre à fin une entreprise dont il s'occupait depuis longtemps et qui méritait toute sa sollicitude. Croirait-on qu'en 1847, dans l'Espagne constitutionnelle, et dans la province si éclairée, si franchement libérale, de Barcelone, il existait encore une de ces sauvages exclusions de sépultures, une de ces démarcations scandaleuses et injurieuses pour l'humanité, dont les temps de persécution et de barbarie offrent seuls des exemples? Les cultes non catholiques n'étaient point admis aux honneurs funèbres; loin de là, l'insulte et l'ironie les suivaient encore dans la tombe. Pour ensevelir sans pompe, dans le sable, au bord de la mer, les restes des chrétiens dissidents, il fallait traverser un champ de repos contigu, qui n'est autre que le cimetière des suppliciés; et comme, en vertu de la plus étrange coutume, ces derniers sont inhumés par les fons, rien ne pouvait garantir les tombes voisines, des profanations qu'un tel régime laisse assez supposer. Sur l'initiative du représentant de la France, tous les consuls étrangers s'unirent pour demander au gouvernement de la province un emplacement convenable, et leur persistance a enfin triomphé des obstacles que la routine et le fanatisme avaient trop longtemps suscités à cet acte religieux. La concession du terrain a eu lieu; et c'est aux frais des différentes puissances intéressées, que s'élèvent aujourd'hui les murs de clôture et les dépendances d'un cimetière, où tous les chrétiens séparés du catholi-

cisme dormiront sous la garde de la suprême et divine tolérance.

Un autre membre du corps consulaire nous a laissé de trop aimables souvenirs, pour que je ne cède ici au plaisir de tracer une légère esquisse d'une personnalité spirituelle et originale, dans la plus flatteuse acception du mot. Que ne puis-je, en même tems, vous reproduire une conversation, empreinte de sarcasme innocent, d'épigrammes coquettes et de vérités énoncées avec un certain fiel plein de bonhomie! Figurez-vous un vieillard assez négligé, courbé par l'âge; vivant aux champs, au milieu de l'âcre senteur des moissons qu'on vanne tout autour de sa demeure, une humble ferme; et retiré, tout découragé, des affaires de ce monde, depuis qu'il voit qu'une puissance rivale, active, remuante, a tout envahi en Espagne et ne laisse plus rien à faire au modeste et candide représentant des idées les plus désintéressées. Avec quel regret ne nous a-t-il pas parlé de ce peuple catalan, si peu intelligent à l'endroit du bien que veut lui faire une nation amie! Quel tableau charitable de ce qui se passe en Espagne et ailleurs! quelles définitions brèves et précises des procédés politiques suivis par certains cabinets! quelle liberté de traduction des axiomes gouvernementaux professés à certaines tribunes! Je regrette de bon cœur que le plan de ces rapides souvenirs de voyage n'admette pas le récit de ces entretiens coupés, entamés en ville, repris dans la chande atmosphère du soir, au sein de cette grande et silencieuse nature des montagnes de Grazia. S'il m'était permis de m'étendre ici sur de plus graves sujets que ceux que comporte une simple narration de touriste, j'aurais pu vous dire, d'après un aussi bon esprit, des choses fort sensées et probablement très-vraies sur l'état actuel de l'Espagne. Mais il me faudrait pour cela franchir les limites que je me suis imposées, et d'ailleurs je n'ai ni sollicité ni obtenu la permission d'être indiscret. Si vous voulez savoir cependant ce que pense du com-

merce Espagnol notre spirituel solitaire, vous le trouverez dans un fragment que je ne puis m'empêcher de transcrire, et qui donne l'idée la plus exacte de sa manière. Cet extrait d'un discours prononcé au Parlement Anglais, bien peu de jours après les conversations dont je vous parlais tout-à-l'heure, reproduit si merveilleusement les idées et presque les termes de notre interlocuteur, qu'on ne saurait trop admirer la coïncidence qui existe entre la parole d'un homme d'état de Londres et les simples réflexions d'un pauvre vieillard, retiré dans un ermitage.

Voici ce qui se disait en Parlement, il y a peu de jours :

« L'Espagne, en dépit de toutes les leçons de l'expérience, exclut et interdit une grande partie du commerce qui autrement affluerait dans ses ports. Je ne crois pas exagérer. J'ai dernièrement appris d'une personne parfaitement au courant de ce qui se passe, qu'il y a en Espagne 130,000 personnes notoirement occupées à faire la contrebande ; c'est une chose monstrueuse. Il y a aussi 12, 15, peut-être même 20,000 personnes employées publiquement à surveiller ces contrebandiers. Ainsi l'on compte en Espagne 150,000 personnes au moins, qu'occupe, de manière ou d'autre, le commerce de la contrebande ; c'est-à-dire qu'une partie de la population active et intelligente, l'élite de la population espagnole, qui, s'employant différemment, contribuerait à la prospérité du pays, ne se consacre qu'à des intérêts tout personnels. Le Gouvernement Espagnol répond par ces mots à ceux qui demandent l'abolition des prohibitions grevant le commerce légitime : « C'est impossible, il faut que nous protégions l'industrie indigène. » Cette industrie indigène, c'est la contrebande ; il n'y en a pas d'autres. La vérité est qu'une grande partie des cotonnades et des soieries que l'on dit être produites par les industriels artisans de la Catalogne et des autres provinces, sont introduites par trois ou quatre maisons de Barcelone, maisons de grands contrebandiers, de contrebandiers capitalistes, qui reçoivent régulièrement de Manchester et de Lyon, des cotonnades et des soieries

de bonne fabrique anglaise et française : seulement, on les timbre avec des estampilles d'Espagne, et puis on les distribue comme produits de l'industrie indigène. Ainsi l'Espagne s'appauvrit, parce qu'elle le veut bien, de tous les droits qui frapperaient un commerce plus légal, et elle ne fait qu'encourager l'industrie de la contrebande qui tend à démoraliser les populations et engendrer le mépris des lois. Le contrebandier d'aujourd'hui peut devenir voleur demain, et celui qui, aujourd'hui, fait passer dans les montagnes des objets de contrebande, pourra demain détrousser le voyageur égaré dans les gorges de ces mêmes montagnes ! Voilà la situation de l'Espagne, voilà les principes qui président à son commerce. Elle sacrifie volontairement et gratuitement un large revenu annuel, qui serait plus que suffisant pour désintéresser ses créanciers étrangers. »

« Les efforts du gouvernement Anglais, ajoutait l'orateur, pour persuader aux ministres successifs de l'Espagne, de changer ce système absurde et insensé, ont été malheureusement paralysés et balancés par des influences venues d'autre part. »

Telles sont les idées dont par un singulier hasard nous avons entendu le développement à Barcelone bien peu de jours avant de les retrouver dans les journaux ; mais c'est surtout lorsqu'il s'agissait des influences auxquelles il est fait allusion dans ces dernières lignes, que l'énergique causeur trouvait des mots et une attitude empreints de *l'humour* le plus incisif. — Qu'on cesse, s'écriait-il, qu'on cesse une bonne fois, d'appliquer à une grande et honnête puissance cette épithète de perfide, ramassée dans la poésie des Bulletins de l'Empire. Cherchez ailleurs vos perfides ! et si vous les cherchez bien, vous les trouverez affublés des dehors de la sagesse et de l'habileté. Les perfides ! — et ici trois ou quatre longues tirades à boulets rouges, sur des personnes qui sous l'auréole du malheur ont, depuis, mérité les respects du monde, — les perfides enfin, ce sont les gens qui n'ont ni Dieu, ni foi, et qui ne reconnais-

sent d'autre politique que les faits accomplis! Les faits accomplis! théorie insolente, philosophie impie! Excuse moqueuse, que la politique admet avec une rare niaiserie tandis que les tribunaux la poursuivent chaque jour.— Puis s'interrompant tout à coup, avec un éclat de rire qui sifflait sous sa moustache grise, car ce satirique personnage portait, au mépris de l'usage britannique, une petite moustache hérissée en hrosse: — Eh! ne vais-je pas me fâcher, moi le plus résigné et le plus inutile des hommes! Comme si la Providence ne prenait pas note de toutes ces iniquités pour les punir en son tems! comme si nous n'avions pas nos vengeances prêtes! Laissons donc aller le monde, et prenons notre thé en paix, Messieurs. Après tout, que signifie ce nuage passager qui semble obscurcir les plus légitimes desseins de civilisation? Cette influence passera; mais ce qui ne passera jamais, c'est l'intérêt actif, persévérant, qui commande à l'Angleterre de veiller sur l'Espagne. Pendant cet interrègne de l'entente cordiale, le sage doit se retirer sous sa tente; — et notre hôte nous montrait, avec un sourire, les vastes granges de Grazia. — Un jour viendra où nous tiendrons encore une fois le dé, et rira bien qui gagnera la partie. Après tout, croyez-vous que nous en vendrons une livre de coton de moins? Détrompez-vous. Les Anglais sont peut-être une centaine à Barcelone. Leurs alliés et voisins y figurent au nombre de 10 mille (exagération de 50 pour cent échappée à l'improvisation). Mais pendant que ceux-ci fraternisent avec leurs vieux confrères en révolutions, les Catalans, et déclament en beau langage, dans les cafés, un cours de politique fanfaronne, les cent insulaires agissent sans relâche et ourdissent autour de la Catalogne un fort réseau de monopole, dont les fils sont tissus du plus beau coton de Manchester. —

La nuit était depuis longtemps étendue sur tout le pays de Grazia, lorsque notre équipage fut appelé, et nous entendions encore le petit rire aigu de notre aimable philosophe, lorsque les mules nous emportaient à travers des chemins, qui

sonmettent les voitures Barcelonaises à des épreuves excessivement satisfaisantes pour leur solidité.

Grazia est un de ces grands villages dont Barcelone est environnée. Chaque maison bordant une vaste rue, renferme un magasin de liquides, et il règne une activité incessante entre cet entrepôt et la ville. Une belle plantation, ornant une triple allée, conduit de Barcelone à Grazia, et ce chemin est parcouru sans cesse par une multitude de voitures, dont les attelages volent avec une vigueur et une rapidité vraiment effrayantes. Les trous affreux dont le sol est parsemé, ajoutent encore aux dangers de cette locomotion emportée. Heureusement que, par une précaution fort sage, les charrois ne peuvent se croiser dans la même allée : l'une des chaussées latérales est consacrée aux voitures qui sortent de Barcelone ; la chaussée opposée est parcourue par celles qui viennent de Grazia, et l'espace du milieu, comme on le voit sur la Rambla, est le refuge assuré des piétons, qui sans cette disposition courraient les plus grands risques, au milieu de ces communications toujours voilées par des nuages de poussière.

Mataro, que je vous ai nommé lorsque nous passions en revue les nombreux villages qui font ressembler la côte de Catalogne aux plus beaux sites de la rive de Gènes, Mataro, situé à quelques lieues au nord de Barcelone, est un grand centre de population active et intelligente, que des besoins de tous les momens mettent en communication avec cette ville. Une compagnie moitié Anglaise, moitié Catalane, a entrepris un chemin de fer entre ces deux points. Les études de ce chemin et les premières opérations ont été d'abord entravées par la population de la grève ; et il a fallu employer quelquefois la force, et user surtout de moyens patients et réitérés pour pouvoir mettre la main à l'œuvre. Aujourd'hui les travaux se poursuivent sans encombre. L'intérêt de ces populations maritimes se trouvait froissé, en ce que le chemin longeait exactement le rivage et était tracé sur les terrains vagues et

sans valeur de la côte, condition favorable aux entrepreneurs, mais qui blessait les riverains, et trompait leurs espérances de spéculation. De plus, cette partie de la population qui se livre exclusivement à la pêche, et qui a l'habitude de tirer ses barques sur la plage, se voyait en quelques localités séparée de ses places d'embarquement. Tels étaient les obstacles principaux qui grondaient autour de l'œuvre, sans parler de l'élément anglais, qui choquait les esprits ombrageux des Catalans. Tout est cependant terminé à la satisfaction générale : l'entreprise a fait entrer son tracé plus avant dans les terres ; elle s'est montrée favorable aux calculs les plus difficiles à satisfaire, et Barcelone possédera dans peu de mois une voie ferrée, utile et productive.

Le Capitaine général de la Catalogne, première autorité militaire, et vu l'état des choses, la seule autorité réelle de la province, avait droit à nos prévenances, et nous lui avons demandé de recevoir notre visite dans son palais, sur la Muraille de mer. Un salon tout guerrier, rempli d'aides de camp à l'uniforme élégant, annonce assez l'état de guerre du quartier général. Le général Pavia est encore jeune, sa figure est austère et martiale. Il nous reçut avec cette politesse distinguée, mais un peu froide, qui caractérise en Espagne toutes les premières relations entre gens bien élevés. Nous le trouvâmes, tout d'abord, disposé à nous être agréable, tant par des recommandations pour ses collègues du littoral, que par les dispositions qu'il nous offrit de prendre lui-même, pour assurer la sécurité de notre voyage. Ayant appris que j'inclinais à gagner Valence par la voie de mer, il approuva ce projet, comme le plus prudent ; — mais s'il vous plaisait, ajouta-t-il, de suivre le chemin de terre, j'enverrais sur la route des troupes suffisantes pour vous assurer un trajet exempt d'inquiétudes. — Nous remerciâmes le général sans mettre à l'épreuve son obligeance protectrice.

Le général Pavia est un officier dont la fortune militaire a

été prodigieusement secondée par les événemens. Il était l'un de ces hommes associés en 1841 pour la tentative d'une audace inouïe dont le palais de Madrid fut le théâtre. Réfugié à Barcelone, il s'y voyait environné de périls, lorsque le Consul de France, M. de Lesseps, ce courageux sauveur de tant d'infortunes politiques, le fit embarquer furtivement sur un navire qui partait pour la France. Rendu méconnaissable par un costume de cuisinier et porté comme tel sur le rôle d'équipage, le futur Capitaine général dut croire alors sa fortune fortement compromise; mais « les destins et les flots sont changeans, » comme l'a dit le chansonnier français, et en Espagne plus que partout ailleurs! — Ramené par les événemens, Pavia fit un brillant chemin, et nous le voyons aujourd'hui investi du premier commandement militaire de l'Espagne. C'est un général qui remplit ses devoirs avec le zèle et la rigidité d'un soldat que stimule une juste ambition. Né lui-même en Catalogne, il connaît les factieux désignés à ses armes, et nul, plus que lui, n'est propre à cette guerre civile implacable, dont la mort est la dernière raison, et on oserait presque dire le premier mot. Il y a trois jours, le général a fait une sortie; on a tué huit factieux à une certaine place, et dix dans une autre. La troupe est rentrée en ville, et chacun paraît satisfait. Tout cela, ici, se passe tranquillement. Qu'est-ce en effet que 18 malheureux tués par la balle, dans un pays où la balle n'est jamais redoutée?

Sans aucun doute, l'Espagne a éprouvé d'heureux changemens, et elle est entrée depuis quelques années dans la voie du progrès. Barcelone surtout offre aux yeux les moins attentifs, des signes évidens d'amélioration dans la fortune publique; mais dans cet heureux pays, c'est encore et toujours la vie qui sert d'enjeu pour répondre de tous les égaremens, et cet enjeu est devenu à ce point mesquin et banal, qu'il ne saurait rien changer, ni à la puissance des idées, ni au cours des événemens. Le mépris de la vie, qu'on regarde ailleurs comme l'effort sublime

des caractères d'élite, est ici tellement commun, tellement général, qu'on se surprend à ne plus l'admirer. Cela produit l'effet d'un tour de force qu'on voit exécuter tous les jours. Ce sentiment est cependant respectable chez ceux mêmes qui le prodiguent, car c'est un noble et magnifique mobile, capable de produire les plus grandes choses. On le retrouve empreint, du reste, dans la plupart des classes populaires en Espagne. Les toreros et les contrebandiers, les chevaliers de grand chemin et les factieux, cohorte impérissable, toujours prête à suivre le premier fusil qui passe, tous ces vaillans, tous ces aventureux champions, puisent leur sangfroid, leur énergie, leur audace, dans ce fier et souverain dédain de la mort. Le peuple leur applaudit, et les imite.

Dans un pays où ce courage superbe est l'apanage du plus grand nombre, on conçoit que la répression des factions soit empreinte d'une vigueur et d'une décision particulières. Les troupes lancées sur les montagnes à la poursuite des révoltés de la Catalogne, montrent une ardeur franche et dévouée; la garde nationale, lorsqu'elle existait, n'hésitait jamais à combattre les rebelles du jour; mais il n'y a plus de garde nationale à Barcelone. C'est à l'absence de cette institution, que la ville doit, dit-on, sa tranquillité. Il paraît prouvé que les Catalans ne sont aptes à juger sainement des affaires publiques, que lorsqu'on éloigne d'eux les armes et l'appareil de la force; autrement ils sont trop vite tentés de délibérer à coups de fusil. Dans cette ville, où se comptent tant de fortunes acquises par le travail et l'économie, tant d'ouvriers intelligens, tant de négocians habiles et prudents; dans ce pays où l'esprit de conservation, le bon sens commercial, et la finesse en affaires, sont des avantages presque généraux, il n'est pas permis de rassembler les citoyens au son d'un tambour et à l'ombre d'un drapeau, sans que, tout aussitôt, la guerre descende avec eux sur la place. C'est par un motif analogue, que depuis nombre d'années Barcelone ne voit plus de courses de taureaux. Les émotions du cirque étaient trop

dangereuses pour une population qui se passionne et se magnétise par sa seule agglomération. Après chaque combat il y avait *Bouillango*: c'est l'expression qui désigne en patois catalan, noise, coups et tumulte, et c'était une rude tâche pour le Gouvernement que de rétablir l'ordre. Barcelone n'a donc plus ces jeux, dont nous n'osons rien dire encore, mais qui sont certainement pour l'Espagne un besoin; et c'est une circonstance qui fait ressembler encore plus cette ville Espagnole à une ville française du midi.

Un élément excellent de sûreté publique et de discipline, une force énergique et efficace contre les factieux et les malfaiteurs de toutes les classes, gens qui se confondent trop souvent, c'est le corps des *Mozos de la escuadra*. Mot à mot, « les jeunes garçons de la compagnie. » Vous les voyez partout, graves et posés, revêtus d'un costume qui appartient moitié au chasseur, moitié au paysan; guerre ou chasse, en effet, c'est la même chose pour les montagnards et pour les *mozos de la escuadra*. Intrépides, patients et adroits, ils suivent la trace humaine avec une persistance et une abnégation souvent poussée jusqu'à l'héroïsme. Le *mozo* est vêtu d'une veste courte bordée de galons blancs; une large ceinture rouge, un pantalon étroit et souple, des guêtres de cuir, complètent son ajustement. Il porte un chapeau rond, de forme élevée, dont une des ailes redressée est décorée de la cocarde. Il est armé d'une carabine et d'une cartouchière, et roule sur son épaule le manteau qui l'abrite dans ses expéditions. Ainsi équipé, il entreprend des courses fabuleuses, et réellement, presque chaque jour, on raconte des merveilles de la valeur et du dévouement de cette brave et honnête milice. Il y a quelque tems, un peloton de *mozos* s'était mis sur la piste d'un malfaiteur, voleur ou assassin, je ne sais lequel: après 12 heures de marche pénible, les poursuivants durent céder à la fatigue; un seul d'entre eux voulut persister et continuer sa course. Le bandit fuyait toujours de montagne en montagne, et le *mozo* le sui-

vait à la trace; le voyant, le perdant, le retrouvant, c'était une chasse avec toutes ses émotions: la nuit venait cependant; il fallait en finir. Alors, par une manœuvre habile, mais qui épuise ses forces, le mozo arrive en vue du fugitif, mais à longue, longue portée de carabine; il l'ajuste et le tue; car ces soldats, j'allais dire ces chasseurs, sont des tireurs incomparables; pour eux, viser c'est toucher. Alors seulement, il s'aperçoit qu'il est mourant; il s'affaisse et se traîne près d'une source glacée; là, il boit à longs traits pour la dernière fois, et meurt après avoir indiqué à ses camarades, qui le rejoignaient, la place où ils trouveront l'ennemi abattu. A cet exemple, jugez ce peuple. Braves gens, soldats héroïques, direz-vous! que ne doit-on pas attendre d'hommes qui comprennent ainsi le devoir! Mais ceux qui, dans ce pays, se révoltent contre la loi, ceux qui se prononcent contre un système, ceux qui mettent leur carabine au service d'un nom ou d'une idée, ceux-là aussi, ne montrent ni moins de courage, ni moins de dévouement. Alors, vous comprenez qu'une guerre civile, en Catalogne surtout, est un effroyable malheur. Ce n'est pas qu'on ne le sente ici; chacun le sait, et on se le répète d'un air grave et recueilli; mais en vérité, je ne vois personne qui s'en préoccupe bien sérieusement. La *faction* est à la porte, elle intercepte les routes, elle fait main basse sur les gens et les choses du gouvernement! cela regarde le Capitaine général: quand il a battu ou repoussé les factieux, le public dit — *muy bien* — il va à ses affaires ou à ses loisirs de tous les jours, et tout est fini.

Le service qui répugne le plus au mozo, et au soldat espagnol en général, c'est l'escorte et la garde des prisonniers. Cette aversion s'explique, dit-on, par le peu de confiance qu'inspire l'action de la justice. Le soldat s'irrite, en effet, à la pensée qu'une évasion, parfois facilitée, peut ramener en face de lui un ennemi déjà dompté au prix de tant de fatigues et de dangers. Il s'ensuit des faits déplorables que nous n'osons

raconter, malgré l'attestation des personnes les plus dignes de foi. Il n'est que trop vrai qu'à la moindre démonstration de fuite, de malheureux prisonniers ont été frappés de mort, et soustraits de cette manière sommaire au jugement des tribunaux.

Voici quelle est l'origine du brave corps des Mozos de la Escuadra.

Après la guerre de succession, la Catalogne était infestée de malfaiteurs, et on reconnut la nécessité d'en purger la province. Pour cela, il fallait les traquer sans relâche et ne pas leur laisser de repos; c'est ce qui détermina la création d'une troupe qui n'eût pas d'autre emploi que cette police des montagnes. Par ordre royal du 21 Avril 1719, le Roi Philippe V concéda au Capitaine général Marquis de Castel Rodrigo, la faculté de lever des compagnies qui reçurent le nom de compagnies de fusiliers. Dans le principe, ce corps fut mis à la disposition du *Bayle*, ou *Alcade* de la ville de Valls, centre des opérations, et c'est pour cette raison qu'on l'appela aussi Escuadra de Valls. Il fut composé à son origine, d'un commandant en premier, d'un commandant en second, de quatorze sergens et de 105 mozos. A présent, outre le commandant qui a le grade de brigadier, grade intermédiaire entre le colonel et le général, et qui a servi comme simple mozo, cette milice comporte toujours 14 sergens. — Ces sergens, pour la plupart, obtiennent après de nombreuses actions d'éclat des grades de capitaines ou de chefs de bataillon dans l'armée. Les mozos sont au nombre de 500 divisés en 44 escuadras, lesquelles sont réparties dans les quatorze districts qui formaient autrefois la principauté de Catalogne.

Le corps se recrute parmi les bonnes familles de fermiers catalans. Selon la coutume du pays, les aînés cultivent l'héritage paternel; ce sont donc les cadets qui embrassent cette honorable et périlleuse carrière. Mais il ne suffit pas qu'ils y soient reconnus aptes par leur constitution physique et leur

bonne renommée, il faut encore qu'ils puissent prouver que depuis quatre générations l'honneur de la famille est resté irréprochable. Ce sont là de beaux quartiers de noblesse, et il n'y a pas d'exemple qu'un de ces vaillans soldats ait jamais terni son blason patriarcal.

Le droit d'aînesse existe encore dans les coutumes de la Catalogne; c'est un de ces *fueros* dont le maintien entrave si puissamment, dans cette province et dans les autres provinces septentrionales de l'Espagne, l'établissement du régime d'égalité proclamé par la constitution. La monarchie absolue, qui accorda ou conserva ces privilèges aux provinces en échange de leur annexion au Royaume, pouvait capituler avec les nécessités du tems, et rien ne l'obligeait à dispenser dans une mesure égale les droits civils à ses sujets. Une constitution, au contraire, ne saurait admettre ces sortes d'inégalités. De là les luttes incessantes où l'on voit l'exception combattre contre l'esprit d'unité; de là cette propension constante de la Catalogne à protester contre tout régime qui menace ses anciennes libertés. Si la forme représentative, à cause de son analogie avec les anciennes coutumes de leur pays, convient aux Catalans, ils n'admettent pas avec le même abandon toutes les lois qui régissent l'état constitutionnel, ce niveau général des droits des citoyens. Le recrutement de l'armée, par exemple, ne s'opère pas dans la ville de Barcelone; la Commune s'en est rachetée au moyen d'un impôt annuel, et le Gouvernement s'est prêté à cette transaction, dans un but de paix publique, qui, tout louable qu'il soit, n'en est pas moins une exception, une sorte de privilège, dans un régime qui, par son essence, n'admet pas les unes et repousse formellement les autres.

Le premier besoin de l'Espagne, c'est l'union, et cette union ne saurait être une vérité que sous l'influence de lois appropriées au pays, mais égales pour tous. Après quarante ans d'épreuves orageuses, dans lesquelles elle a prodigué

tant de noble sang et tant d'héroïsme, l'Espagne ne paraît pas être fixée encore sur la forme politique qui convient le mieux à ses intérêts, à ses mœurs, à son brillant caractère national. Attachée de sentimens à la monarchie, parce que la monarchie lui rappelle de magnifiques époques de son histoire, l'Espagne n'a pas encore d'opinion arrêtée, universelle, sur les limites qu'il lui convient d'assigner au pouvoir. Fièrre et ombrageuse, cette nation chevaleresque a toujours trouvé plus court d'en appeler à son épée pour vider les duels d'opinion. Elle ne semble unanime que sur un point : le plus profond dédain pour l'intervention étrangère. L'Espagne ressemble à ces fils de famille, beaux, braves et généreux, prodigues de leur vie comme de leur or, qui ne sauraient souffrir qu'une main prudente prétende à rétablir leurs affaires. Tous les grands sentimens palpitent encore dans le cœur de cette nation. Il ne faut pas vivre quatre jours dans une ville espagnole, pour être convaincu qu'un tel peuple conserve en lui les plus riches élémens de grandeur et de bonheur public. Que manque-t-il donc à la réalisation de ses destinées? l'union universelle, la fusion des intérêts et des partis. Le Gouvernement qui s'efforce d'accomplir cette œuvre, méritera à jamais la gloire et le renom qui s'attachent aux plus grands actes de civilisation.

Je ne sais pourquoi je me trouve entraîné malgré moi à vous parler de choses que je m'étais particulièrement interdites; mais il faut le reconnaître, visiter l'Espagne sans se préoccuper de son avenir, est un effort qui me paraît impossible. Si les étrangers se mêlent un peu trop, au gré de ce pays, de ses affaires publiques, la faute en est à lui-même; il ne doit imputer l'intérêt qu'il inspire, qu'à ses propres qualités, si brillantes, si attachantes, qu'on ne saurait se défendre d'une sympathie indiscrète peut-être, et dont les Espagnols ont peu de souci, mais qui n'en est pas moins un hommage sincère à la valeur incontestable d'une telle nation.

Voulez-vous que nous abordions quelque sujet moins brûlant? continuons nos visites, à peine commencées; et d'abord, sans quitter la Rambla, cette ville dans une ville, je vous introduirai au *Casino Barcelonès*. C'est un cercle où se réunit la meilleure compagnie, et où nous avons été inscrits dès la première heure de notre séjour, grâce à la politesse exquise, qui semble être la vie de ce peuple gentilhomme. De vastes salons, bien frais, bien silencieux, accueillent l'élite des gens de loisir; on y cause, mais à voix basse, comme si l'on craignait de troubler par une conversation trop animée ces heures qui appartiennent au repos et au recueillement; il est même interdit de parler dans les salles consacrées à la lecture des journaux. On vient ici s'imprégner silencieusement de politique, et la dose absorbée, c'est en plein air, sous les arbres de la Rambla, sous les tentes des cafés, que s'agitent les discussions animées, dont on tempère l'ardeur par l'action assoupissante de la cigarette.

Les cafés sont nombreux à Barcelone, et comme dans toute l'Espagne, ils offrent aux consommateurs, les plus agréables compositions rafraichissantes. Les habitants affectionnent ces lieux de délassement, et viennent se reposer sur des banquettes placées au dehors, et abritées par d'épaisses tentures; à tout prendre, c'est une douce vie. Les heures brûlantes de la journée sont des heures de repos; ceux qui préfèrent à la sieste un indolent *far niente*, se réennissent dans les cafés. Les *granitas*, globules glacés, parfumés avec l'orange ou le citron, l'*agras*, extrait édulcoré du verjus, les glaces de toute espèce, puis un singulier mélange de bière et de limonade gelée, tous ces rafraichissemens exquis causent au palais la plus agréable sensation, et calment l'agitation d'un sang élevé par la chaleur du dehors à la plus haute température. On se sent renaître pour de nouveaux loisirs.

Ne croyez pas cependant que Barcelone soit une ville inoccupée. Là, plus qu'en aucun lieu d'Espagne, on emploie

activement les momens de la journée consacrés aux affaires. Le mouvement est partout, surtout pendant la matinée. Les rues étroites de la vieille cité sont sillonnées de gens affairés; et comme ces rues, assez rudement pavées de petits cailloux, sont divisées par trois bandes de dalles unies, il y a dans l'allure de ce peuple, qui défile gravement sur ce triple sentier, un aspect processionnel tout-à-fait singulier. Les magasins et les boutiques ne brillent guère que le soir, lorsque le gaz donne à la plupart des rues une lumière éblatante qui leur est inconnue pendant le jour. La rue la plus opulente, sinon la plus large et la plus régulière, est celle de la Plateria (des Argentiers), dans laquelle, suivant la coutume observée jadis dans presque toute l'Europe et conservée dans l'Orient, tous les marchands d'une même espèce sont réunis côte à côte. L'orfèvrerie et la bijouterie du style catalan, se composent de peu de types, dont on voit que le goût traditionnel a été très peu modifié, mais qui n'ont rien de remarquable. Les pendants d'oreilles dont je vous ai déjà parlé, espèces de girandoles à plusieurs étages, où s'enchaînent des pierreries de diverses couleurs, ont un caractère assez original, portés surtout par des femmes aux grands yeux noirs, aux traits prononcés et à la brillante chevelure. Ces ornemens descendent quelquefois jusque sur l'épaule, et doivent être d'un poids incommode.

Barcelone excelle dans la fabrication et la broderie de ces élégantes mantilles qui donnent à la parure des femmes de l'Espagne son gracieux caractère. Les draps, les toiles peintes, les soieries, ont chacun leur quartier séparé, et les sombres magasins qui peuplent le labyrinthe de la vieille Barcelone, recèlent, en ce genre, de vraies richesses.

La librairie est en grand honneur dans cette ville, qui se souvient qu'elle a possédé la première presse en Espagne, et qui n'oublie pas sa vocation intellectuelle. Presque toutes les éditions d'ouvrages nouveaux, originaux ou traduits, sortent des imprimeries de Barcelone. Nous n'avons pas remarqué, au reste, que

la fabrication des livres se ressent beaucoup du progrès qui distingue les nations voisines. Les éditions Barcelonaises sont en général assez communes et attestent peu de soin. Le papier national, fabriqué avec solidité, manque d'éclat et de blancheur. Les livres ainsi faits, peuvent être utiles et durables, mais n'ont aucune prétention au luxe si facile et si usité aujourd'hui dans toutes les typographies de l'Europe.

La disposition des rues de la ville s'oppose à une active circulation de voitures; aussi les équipages sont-ils peu nombreux, obligés qu'ils sont de faire de longs détours pour aller d'un point à un autre. Au reste, les dalles des rues, les beaux espaces de la Rambla et de la Muraille de mer, préservent de tout contact incommode les pieds toujours délicatement chaussés des élégantes Barcelonaises; et si l'on va à la campagne, on emploie ces coquettes et rapides voitures que je ne saurais nommer autrement que des omnibus; voitures, au reste, très-comfortables, et dont on trouverait l'usage parfaitement satisfaisant, sans les abominables secousses des chemins.

On lit ici un grand nombre de journaux de la localité; c'est un besoin de toutes les classes. Ces feuilles n'en sont pas encore arrivées au grand format de l'Angleterre et de la France; elles ne paraissent pas non plus très-initiées à la spéculation de l'annonce, ce solide revenu des journaux, qui leur permet de donner à leurs abonnés de la politique à bon marché. A Barcelone l'affiche est restée modeste, l'enseigne véridique, et sous ce rapport l'Espagne a beaucoup à gagner, ou à perdre si l'on veut, pour atteindre à la haute science de la réclame si splendidement professée tout près d'elle.

Les établissemens scientifiques et artistiques sont peu nombreux. La renommée qui s'attache au culte fervent de la pensée s'édite à Barcelone, mais n'y demeure pas. Un peuple sage, sobre et sérieux, qui consacre son existence aux agitations et aux émotions du négoce, n'a pas beaucoup d'idées à dépenser en dehors de sa vie occupée et productive. La spé-

culatation étouffe le spéculatif. Au reste, la science a conservé en Espagne ses anciennes traditions de modestie et de recueillement. Certes il existe dans ce pays des hommes de savoir et de mérite, dont les travaux fournissent un estimable contingent à l'Europe intellectuelle; mais on n'y rencontre point encore, que nous sachions, de savans de profession, qui s'instituent savans, comme on se dit rentier sur un passeport. Savans universels, ou simplement spéciaux; savans monographes seigneurs et maîtres d'une question, propriétaires exclusifs d'une étude microscopique; vous êtes rares, dit-on, dans cet honnête pays d'Espagne! Reconnaissons cependant que nous avons rencontré à Barcelone un spécimen assez original de cette divertissante confrérie; et avant de passer à des explorations plus graves, laissez-moi terminer cette lettre par le récit d'une piquante expédition scientifique que nous fîmes au sein même de la grande ville.

Au nombre des curiosités signalées au touriste éclairé, dans la capitale de la Catalogne, on ne manque pas de citer un curieux cabinet d'histoire naturelle, propriété d'une famille adonnée aux sciences de père en fils. Or, dans une ville exclusivement commerciale, n'est-ce pas une heureuse chance, que de rencontrer une collection qui va vous donner, tout d'un coup, une idée générale des productions du pays dans les trois règnes de la nature? On y court donc, et vous jugez de l'empressement! Le maître du logis reçoit ses hôtes en personne, et avec une politesse légèrement pompeuse; c'est un homme jeune encore, de belle et vivante apparence, et on se sent tout heureux de voir la science se porter si bien. Cet aimable accueil est confirmé par deux graves Señoras, richement dotées de ces beaux yeux noirs qui n'ont point d'âge en Espagne: tout se passe donc à merveille, et les préliminaires achevés, on vous conduit enfin, comme le classique Boileau « dans une chambre haute. » Figurez-vous un chaos, un cataclysme, un soulèvement de bric-à-brac

vermoulu ! Peaux de lézards, dents fossiles, bocaux où se décomposent mille productions monstrueuses, tiroirs qui bâillent, laissant voir confondus dans la même poussière les minéraux et les végétaux. Ici des arcs et des flèches ; des moulins à vent en carton ; des épées ; de la vieille ferraille ; des vitraux et des insectes, qui ne sont pas tous à l'état de nature morte, car d'actives araignées, parfaitement vivantes, travaillent avec ardeur à mettre en communication, par leurs ponts suspendus, les innombrables corps de ce pandemonium. Vous êtes, en un mot, dans un fantastique magasin de toutes choses, entassées dans un espace de 30 pieds carrés, sous une alluvion poudreuse et moisie. Et cependant tout est là : histoire naturelle, inventions, archéologie, ethnologie, vieux débris d'herborisation et de pharmacie ; tout est jeté pêle-mêle dans des casiers ou dans des armoires, ou suspendu à des clous rongés, ou contenu à grand'peine dans des sacs éventrés. Ces haillons scientifiques obstruent et cachent une collection de livres non moins délabrés, et parmi lesquels il existe peut-être quelque richesse bibliographique. Mais la curiosité capitale de ce lieu, c'est une rangée de portraits qui domine toute la scène. Six générations de la même famille sont là, représentées par un type, choisi dans chacune d'elles. Depuis le premier anneau qui vivait vers 1650 et qui fut un herboriste et un savant, jusqu'au sixième chaînon qui fut un savant sans être un herboriste, toute la famille est exhibée sur des toiles égales, et elle a eu le bonheur de rencontrer six générations de peintres également habiles, pour transmettre ces figures à la postérité sans qu'aucun de ces tableaux fût un reproche pour l'autre.

Et à quoi bon, me direz-vous, toutes ces collections ruinées, toute cette gloire dynastique étouffée sous la poussière ? Je vais vous le dire. Toute la famille X***, — je m'abstiens naturellement de noms propres dans cette innocente critique de la science bourgeoise, — toute cette famille a vécu depuis deux siècles sous l'auréole savaute de son

auteur. Chaque génération a ajouté aux collections originales un portrait, et rien de plus. Le représentant actuel, plus avancé que ses prédécesseurs, a sacrifié aux idées du moment. Il a fait imprimer un splendide in-4°, orné des six portraits que vous savez. On lit dans cette brochure de fort bonnes choses sur Tournefort, qui protégea jadis les débuts herborisants de l'un des descendants de la maison. L'héritier de toute cette science, écrit sur la couverture jaune de l'opuscule une dédicace, un fougueux autographe, pour chacun des visiteurs; puis, en échange de cette politesse, il vous invite à écrire votre nom « et ce qu'il vous plaira d'ajouter » sur un gros registre qui n'est qu'une autre espèce de collection. Vous retrouvez là des signatures connues, des noms illustres, des impromptus, des vers, des expressions d'admiration sincère pour tant de science et d'efforts; puis, quand vous avez ajouté votre griffe et votre pensée approbative à cet album coercitif, vous êtes poliment accompagné jusqu'au seuil du sanctuaire; plus riche d'une brochure jaune, que vous avez payée d'un autographe.

L'incisif historien de Gil-Blas n'avait pas deviné ce caractère; car il n'eût pas manqué de l'enchâsser parmi ses mille tableaux, si vrais, si spirituellement observés, et dont on reconnaît encore des types frappants, même dans la ville *européanisée* de Barcelone.

Mais il est tems de vous entretenir de sujets plus solides et qui rentrent, mieux que ces légères ébauches, dans le cadre de notre promenade Espagnole. Nous venons de passer plusieurs heures dans la cathédrale et dans le Palais de l'Audience; nous avons encore les yeux assombris de la puissante et religieuse obscurité de l'église; charmés de la légèreté des dentelles gothiques dont se pare l'édifice national. Orangers verdoyans, fraîcheur murmurante des petites fontaines! nous avons trouvé enfin l'Espagne, dans le sein même des quartiers les plus peuplés de la Marseille Catalane. L'Espagne s'est cachée

dans le dédale des rues étroites, qui la défendront longtemps encore contre l'invasion du prosaïsme et de l'alignement. Nous vous dirons demain, comment nous avons pénétré dans ce labyrinthe Carthaginois Romain et Moresque. Là comme partout, l'histoire donne la main à l'art.



III.

BARCELONE.

Juillet 1847



Barcelone, nous l'avons dit, n'est point une ville Espagnole; à peine est-elle restée Catalane. Sentinelle avancée de la Péninsule, elle est plus Française qu'elle ne le croit elle-même. Barcelone est une porte ouverte au progrès, et le progrès ne lui fait pas défaut; mais, ainsi qu'il arrive dans les ports francs, les cargaisons intellectuelles qu'elle reçoit sans obstacles restent un peu concentrées dans ses murs. C'est un foyer qui ne rayonne pas au-delà d'un territoire circonscrit. De là cette surabondance d'élémens, cette richesse de sève, qui bouillonnent dans l'active cité et qui la rendent si différente des autres villes d'Espagne.

Barcelone est à bon droit fière de son intelligence et de son industrie; mais comme elle n'applique guère ces puissantes facultés que sur des idées importées, il s'ensuit qu'elle a beau-

coup perdu de son caractère propre, de son type national, et qu'elle adopte insensiblement la forme et les manières des nations qui alimentent son activité. Le voyageur à l'affût de la couleur locale, doit donc se tenir pour satisfait s'il saisit encore quelques vestiges à demi-effacés d'originalité dans les habitudes, les mœurs et les costumes de la population. Les Barcelonais sont des Français qui s'obstinent à parler Catalan. A peine voyez-vous quelques bonnets écarlates de montagnards, parsemer les marchés et les rues populeuses. Il n'y a pas trente ans, qu'un étranger, témoin d'une fête en Catalogne, comparait la foule agitée à un vaste champ de coquelicots dont le vent balançait les éclatantes pétales : cette comparaison n'est plus possible aujourd'hui. La foule des fêtes est noire, à Barcelone, comme dans toute l'Europe. Quant à la foule de l'émeute, nous ne l'avons pas rencontrée, heureusement, mais elle doit ressembler ici à celle des promeneurs de tous les jours. La sinistre blouse bleue, si redoutable lorsqu'elle ne représente plus l'ordre et le travail, n'a pas encore franchi les Pyrénées.

Les édifices de la Barcelone moderne sont exactement calqués sur les grandes maisons qui s'élèvent aujourd'hui d'un bout de l'Europe à l'autre, de Pétersbourg à Cadix. L'accroissement progressif de la population des villes a fait naître la nécessité de loger les nouveaux venus dans des cellules de plus en plus aériennes. Ne pouvant élargir le terrain, on se développe aux dépens de l'atmosphère. Les nouvelles maisons à quatre étages ne sont donc pas rares ; elles se distinguent par une architecture simple et sévère, et ressembleraient à toutes les grandes riches de même genre, si l'habitude de pousser en dehors de chaque fenêtre un store d'étoffe ou de natte, ne donnait à la façade des édifices et aux rues entières un caractère singulièrement gracieux. Avant d'en finir avec cette description, je dois citer un trait spécial de la physionomie, tant de l'ancienne que de la nouvelle ville : c'est la multitude de volières et de

pigeonniers qui couronnent le plus haut faite des maisons. — Durant tout le jour, des nuées rapides de pigeons sillonnent l'air et vont se réunir dans des cages gigantesques qui dominent les belvédères. Ce goût pour les oiseaux est presque général ; les gens qui ne peuvent se donner le luxe d'un colombier, se consolent en apprivoisant une caille solitaire. Celle-ci, de sa cage suspendue au dehors, réveille avant l'aurore tout le voisinage, et jette dans les rues retentissantes ses trois notes stridentes et monotones.

Mais je vous ai promis de vous guider dans la ville antique, dans la Barcelone du moyen-âge. C'est là que de curieux monumens, transportant nos pensées vers les tems écoulés, nous révéleront toute la vie de cette importante cité, depuis son commencement, perdu dans les nuages de la tradition, jusqu'aux jours où elle revêtit sa robe virile et marcha, « dans sa force et dans sa liberté. »

De l'origine antique de Barcelone on dit beaucoup de choses qui toutes me plaisent également, tant je trouve de charmes à ces vieilles chroniques qui ne sont jamais si gracieuses et si naïves que quand elles se confondent dans la fable. Que Barcelone doive son nom à Barcino, l'Amilcar Carthaginois, qu'elle ait porté longtems dans ses armes le bœuf de Carthage, en mémoire, disent les commentateurs, de ce que sa citadelle avait été construite dans l'emplacement que pouvait enclore une peau de bœuf coupée en lanières, vous retrouvez là nos vieilles et simples histoires, et vous reconnaissez, sous une contrefaçon peu déguisée, la fondation de Carthage elle-même. Il existe des partisans d'une origine Asiatique, qui veulent que des races de la grande Turquie soient venues fonder une colonie sur le rivage Ibérique. Une autre opinion attribuée à Hercule lui-même la création de la noble cité; et véritablement, on vous montrera dans la ville ancienne de belles colonnes monolithes, ornement d'un palais ou d'un temple inconnu dédié au vaillant demi-dieu. Sans me prononcer

entre ces différens systèmes, je tiens Barcelone pour une ville de très-illustre origine, de très-haut lignage, et j'aime son histoire toujours énergique et vivace. Colonie Romaine avant la naissance du Sauveur, Capitale de la Septimanie, c'est-à-dire de l'Hispano-Gothie sous Astolfo le Roi Goth ; opprimée par les Arabes et se réfugiant sous le sceptre puissant de Charlemagne ; puis enfin délivrée du joug et se constituant sous ses comtes, en puissance indépendante ; Barcelone se montre toujours valeureuse, entreprenante, avide de progrès et de richesses, jusqu'au moment où le commerce mit en ses mains le sceptre maritime de son tème.

La cité antique remplissait un espace qui n'égale pas la dixième partie de la surface de la ville actuelle. Elle s'élevait sur un point culminant qui domine aujourd'hui la mer d'une assez grande distance, mais qui devait alors se trouver moins éloigné de ses rivages. Le point le plus élevé de Barcelone est signalé par une dalle en forme de meule de moulin, qu'on remarque sur le sol d'une étroite ruelle nommée *Calle Paradis*. Ce plateau ne dépasse guère la hauteur très-moderée de 150 pieds au-dessus du niveau de la rade. L'ancienne enceinte, çà et là reconnaissable aux débris qui en restent, enfermait un dédale de rues, dont la physionomie n'a guère changé, et c'est du milieu de ce labyrinthe que surgit la Cathédrale.

Vous avez quitté tout-à-l'heure la pleine lumière du soleil, les rues encombrées et poudreuses, la ville alignée et bruyante, mais à peine avez-vous fait quelques pas dans une autre ville étroite et fraîche, entre des murailles grises et sonores qui vous renvoient l'écho de vos pas, tout à coup vous vous trouvez devant une modeste porte gothique ; vous entrez, et c'est un enchantement complet. Un cloître ravissant sert de vestibule à la cathédrale, ses galeries massives semblent légères, tant l'ornement gothique qui les décore est délicatement conçu ; la cour enfermée dans ce cloître est ombragée d'orangers plantés sans ordre, et qui se plaisent à ce demi-jour :

puis dans un coin, ainsi qu'un meuble de fantaisie dans un salon d'artiste, vous découvrez un élégant bassin, tout revêtu de mousses et de lianes, où s'épanchent en gouttes perlées les eaux d'une vasque digne du burin de Cellini. Une figurine charmante représentant un cavalier sur un cheval fougueux, couronne de son bronze vert ce délicieux monument, puis un jet d'eau imperceptible s'élançant du sommet, répand sur tout l'ensemble une petite pluie qui humecte d'une fraîche rosée le marbre, le bronze et les plantes. — Je ne saurais bien rendre ce que j'ai éprouvé dans cet aimable réduit : c'était d'abord une sensation de bien-être et de fraîcheur par opposition à la fatigue éprouvée ; puis, une douce satisfaction des sens, à l'aspect de ce noble et gracieux ensemble, religieux comme un cloître chrétien, voluptueux comme un palais oriental. Le silence à peine interrompu par les gouttelettes qui tombaient dans le bassin, invitait au repos et à la méditation ; aussi c'est avec un sentiment véritablement recueilli que nous fîmes le tour du cloître. Des chapelles s'enfoncent sous chaque travée, et des sépultures pavent le sol. Ces tombes, consacrées la plupart à la bourgeoisie des anciens tems, portent pour blason les armes parlantes qui indiquent un métier, telles que les ciseaux du tailleur et le marteau du forgeron : s'il s'agit d'une sépulture aristocratique, la figure couchée est invariablement sculptée en bas-relief avec un chien à ses pieds.

Nous allions franchir le seuil de la Cathédrale, lorsque nous fûmes retenus par quelques survenans. C'était l'heure d'un office : des prêtres se montrèrent sous le cloître, des mendiants, qui ne sont pas encore les mendiants Espagnols, s'approchèrent de nous civilement, sans cette importunité irritante qui rend si malheureux les touristes d'Italie. Pendant que Rafet faisait poser le patriarche de ces pauvres, vieillard proprement vêtu et de bonne mine, malgré les 92 ans qu'il accusait, nous remarquâmes de nouveaux hôtes du cloître, hôtes

discrets et silencieux tout-à-fait en harmonie avec l'impression générale du lieu. C'était une légion de chats paresseusement étendus à l'ombre ou se frottant sans bruit aux colonnes luisantes du pourtour. Un bon vieux prêtre nous expliqua la présence de ces animaux dans ce pieux asile. Le cloître de la Cathédrale est l'hospice des chats sans emploi. Un Vincent de Paule inconnu, épris de la race féline, a légué, dit-on, au chapitre une rente suffisante pour alimenter un certain nombre de ces gracieux pensionnaires. Les gens qui veulent se défaire de leurs chats ne chargent point ici leur conscience d'une exécution barbare. Au lieu de les jeter à la mer, on les porte au cloître, où une existence confortable les attend. D'un autre côté aussi, les ménagères qui sentent le besoin d'imposer aux souris du domicile une crainte salutaire, viennent faire leur choix dans la pieuse enceinte, et elles emportent chez elles un nouveau commensal parfaitement élevé, à l'œil doux et modeste sous sa fourrure bien lissée, en un mot « un saint homme de chat. »

Pénétrons enfin dans la Cathédrale. L'entrée est saisissante. Je ne me rappelle aucun monument ancien, aucune église gothique qui m'ait frappé d'une impression aussi soudaine. C'est le triomphe de l'effet et de la couleur. Nulle part on ne retrouve à un degré égal cette puissance de ton, ces magnifiques teintes brunes, dorées, irisées, cette chaleur transparente et en même tems cette profondeur solide qui vous arrêtent stupéfait sur le seuil de la Basilique. Nulle part je n'ai revu cette riche vapeur qui baigne toutes les surfaces, qui émousse tous les contours, qui jette sur les moulures ce reflet de cuivre bronzé. De magnifiques vitraux dardent dans cette obscurité colorée, des gerbes étincelantes de rubis, de saphir et de topaze. Tout respandit et tout est sombre. A mesure qu'on arrête son regard sur un objet, on voit cet objet s'illuminer d'une lueur teintée qui permet d'en distinguer tous les détails dans une harmonieuse atmosphère ; mais le jour ne se fait jamais

assez pour qu'on apprécie à leur vraie valeur d'optique, et les piliers et l'orgue et le chœur. Un tombeau souterrain s'ouvre sous le tabernacle, et l'on voit poindre dans l'obscurité la rouge lueur de quelques flambeaux. C'est la sépulture sacrée de Sainte Eulalie, aujourd'hui la patronne, jadis une simple citoyenne de Barcelone. On descend par un large escalier dans la crypte où reposent les reliques de la bienheureuse : tout cela est d'un grand effet. L'orgue qui domine la porte du cloître est une masse grandiose de sculpture en bois. Les reflets qui brillent sur le buffet assombrissent encore l'effet des noires figures de l'encadrement. Sous cet orgue est appendue une hidense tête, masque gigantesque de carton, à la barbe longue et pointue, et coiffée d'un turban. Cette affrenso représentation, qu'on retrouve quelquefois en Espagne, se nomme la *Cabeza del Moro*, la tête du Maure. C'est la dépouille fictive de quelque Goliath sarrasin qui tire une langue horrible et semble rouler des yeux effrayants ; le peuple se fait une grande joie de contempler cette colossale grimace.

Si vous jetez les yeux vers le chœur, vous y serez attiré par un plus riche ensemble : c'est une œuvre complète et d'un fini admirable : chaque stalle surmontée de son léger clocheton à jour, est un bijou de sculpture, de caprice et de goût. Il n'en fallait pas moins pour un chœur où peuvent s'asseoir à certains jours les plus augustes personnages : les Rois d'Espagne sont, de droit, chanoines de la cathédrale de Barcelone. Dans cette majestueuse enceinte se tint, en 1519, le 5 Mars, un chapitre général de l'ordre de la Toison d'or, sous la présidence de Charles V : d'un côté on avait élevé un trône caché dans une vaste draperie de velours noir, en mémoire du défunt Empereur Maximilien 1^{er} ; en face, l'Empereur vivant, le Roi des Espagnes, occupait un siège magnifique sous un dais de brocart et d'or. C'étaient d'illustres gentilhommes que ceux qui s'assirent ce jour là à la place des chanoines. L'église est

dignement reconnaître cet honneur mondain; le chapitre fit peindre sur le dossier de chaque stalle le blason du chevalier qui s'y était assis dans cette occasion solennelle. Les écussons de Christiern Roi de Danemark, de Sigismond Roi de Pologne, de Don Fadrique de Tolède Duc d'Albe, brillent encore d'un vif éclat, non loin des blasons des Mendoce, des Frias, des Zuniga. Au reste, peu de temples ont été appelés à sanctifier par leur prestige religieux un aussi grand nombre d'actes temporels et politiques. C'est dans cette noble église que les Rois avaient coutume de venir jurer les *fueros*, lorsqu'ils entraient pour la première fois à Barcelone. Sous ces mêmes voûtes, ils recevaient l'investiture de Comtes Souverains de la Catalogne. Don Juan II, en 1458, Ferdinand et Isabelle, ces deux belles figures de la renaissance Espagnole, en 1481, vinrent s'agenouiller dévotement devant l'autel de Sainte Eulalie. Charles V, après la splendide cérémonie de la Toison d'or, y déposa un moment la Couronne Impériale, pour ceindre la Couronne de Comte de Barcelone; disant qu'il tenait à plus grand honneur de porter ce titre que celui de Roi des Romains. Le dernier Roi d'Espagne, Ferdinand VII, a laissé à son tour dans la cathédrale un souvenir tout empreint de la dévotion qui distinguait ce Prince. Lorsqu'il se rendit à Barcelone avec sa troisième femme, Marie Amélie de Saxe, le Royal couple visita la belle Basilique, et s'arrêta pour faire ses dévotions devant une charmante figurine de Jésus enfant, qui, durant les fêtes de Pâques, reçoit, sur un autel privilégié, les adorations des fidèles. La Reine ne pouvait détacher ses yeux de ce doux et souriant visage. Elle revint à plusieurs reprises fléchir le genou devant la sainte image; puis ne sachant comment lui témoigner sa reconnaissance des sensations heureuses qu'elle avait sans doute puisées dans cette contemplation, entraînée par une pieuse illusion, elle détacha le ruban d'ordre qui décorait sa poitrine et le passa au col de la statuette, en exprimant le désir que l'enfant Dieu demeurât décoré à l'avenir de cette distinction mondaine.

L'Auguste époux, de son côté, ne voulut pas se montrer moins généreux, et déroulant sa ceinture de capitaine général, il entoura dans ses replis la délicate image. Une fondation convenable assurée, à perpétuité, le renouvellement des deux insignes appropriés aux dimensions de la statuette, et à certains jours de l'année, la foule émerveillée se porte devant l'autel du divin *Bambino*, chevalier et capitaine général. Je vous vois sourire, mais ne vous étonnez pas : en agissant ainsi, le Roi d'Espagne était tout simplement de son pays et de son tems. Croyez-le bien, les révolutions qui ont ensanglanté la terre d'Espagne, la lutte héroïque de l'indépendance, l'implantation orageuse du régime parlementaire, rien de tout cela n'a enlevé aux Espagnols le sentiment, j'oserais dire un peu charnel de leur dévotion. Ce qui serait considéré peut-être ailleurs comme une irrévérence, ne semble ici qu'un juste hommage rendu à la puissance céleste. N'avons-nous pas vu dans un tems encore plus rapproché de nous, un prince, compétiteur plus persistant qu'heureux de la couronne catholique, placer son armée sous le commandement spécial de la Vierge Marie ? Ne nous hâtons jamais de juger cette nation. Acceptons-la d'abord avec sa physionomie pittoresque et accentuée, et avant de la peser au même poids que les autres peuples de l'Europe, demandons-nous si elle ne doit pas à ses préjugés mêmes, son caractère toujours si brillant d'originalité, dans ses vertus comme dans ses défauts.

Après la première sensation de surprise, produite par le splendide effet de couleur que j'ai tenté bien faiblement de vous rendre, l'admiration du visiteur trouve dans le reste de l'édifice peu de sujets qui l'exaltent. Le style gothique du 14^e siècle se montre ici lourd et massif, et c'est précisément à cette solidité matérielle, à l'ampleur des piliers, à l'exiguité des fenêtres allongées en ogives aiguës, qu'on doit ces beaux partis de clair-obscur qui rappellent les toiles hardies de Rembrandt. Les nefs sont cependant remarquables par leur hauteur et par leur pureté de lignes, mais par-dessus tout, la teinte brune

et dorée de la pierre, qu'on a eu le bon goût de respecter, donne à chaque objet un aspect austère, une couleur mystérieuse, tout-à-fait dans l'esprit d'un temple chrétien des premiers âges. L'abside est parfaitement sombre, et c'est à grand'peine qu'on distingue, derrière les grilles massives des chapelles, à la lueur sépulchrale des lampes microscopiques, les tableaux, les mausolées illustres, les ornemens précieux, enfouis dans ces ombres douteuses. Là, tous les contours se fondent en une vapeur incertaine. Une atmosphère de cave, une odeur d'humidité que dissipent à peine les parfums égarés de l'encens et de la cire, semblent devoir éloigner la prière de ces noires retraites. Cependant ne vous hâtez pas encore ; un sentiment de pieuse curiosité doit vous arrêter devant l'un des objets les plus intéressans exposés à la vénération publique. Non loin de la sacristie et dans cet hémicycle obscur qui encoint le sanctuaire, au-dessus d'un autel environné de ténèbres, vous pouvez voir un crucifix grand comme nature, saillir pour ainsi dire du fond de la muraille. Le corps du Sauveur peint de couleur livide et merveilleusement modelé en bois, semble faire un effort convulsif pour se jeter du côté gauche. Cette image décorait la proue de la galère capitane *Victoria*, montée par D. Juan d'Autriche à la mémorable bataille de Lépante, et elle fut l'occasion d'un prodige peu connu autre part qu'en Espagne. Chacun sait bien que dans cette glorieuse journée, un soldat valeureux, nommé Miguel Cervantes Saavedra, reçut une blessure qui fit tomber l'épée de sa main mutilée, ce qui valut à l'Espagne l'une des œuvres les plus ingénieuses de l'esprit humain ; mais on connaît moins, assurément, la miraculeuse histoire du Christ de Lépante. L'emblème sacré, placé en avant de la galère la plus engagée dans l'action, se trouvait exposé aux premiers coups des Sarrasins. C'est alors qu'on put voir, et avec quelle sainte terreur ! la divine victime s'agiter de côté et d'autre pour éviter les traits meurtriers. C'est dans un de ces mouvemens violens qu'elle

est restée immobile, comme si Dieu eût voulu perpétuer le souvenir d'un tel miracle. L'esprit se confond devant un fait qui dépasse de si haut l'intelligence humaine: on admire et on se tait; mais la foi peut s'éclairer encore par des preuves plus palpables. En s'approchant du Christ (je n'ose plus dire de la statue), il est aisé de se convaincre que la croix est déchirée par les projectiles dont quelques-uns sont encore fixés dans le bois, tandis que le corps du Sauveur, n'a pas même été effleuré par cette tempête de fer et de plomb.

Les reliques sont nombreuses et riches dans la Basilique de Barcelone: elles méritent l'attention des artistes après la vénération des fidèles. Les sépultures historiques doivent arrêter le voyageur. Les Mausolées du Comte Raimond Berenguer et de sa femme Almodiz, noms chers à la mémoire des peuples catalans, exigent une station spéciale, surtout si l'on tient à lire les inscriptions modernes, dont un Chapitre, fervent latiniste, illustra trop libéralement en 1787 ces tombes restaurées.

Cependant il faut un terme à notre visite. Le jour et la lumière nous rappellent, et nous nous dirigeons vers un rayon éblouissant qui pénètre obliquement par un guichet entrouvert dans la noire Cathédrale. Nous voulons saluer encore en sortant notre cloître oriental et ses frais orangers. En traversant une dernière fois le sanctuaire, nos regards découvrent dans les régions les plus élevées de la voûte, une multitude de drapeaux qui pendent immobiles dans la vapeur bleuâtre. Ne pouvant nous expliquer à quelle époque se rapportent ces trophées, glorieux sans doute, si l'on en juge par la place qu'ils occupent, nous avons dû consulter un Guide de Barcelone, livre estimable et tout-à-fait hors ligne, dont les premières feuilles se publient au moment même de notre séjour, et nous y avons trouvé la mention suivante, dont nous laissons à son auteur la responsabilité quelque peu épigrammatique. « Le voyageur » *pourra se permettre un prudent sourire*, en portant ses regards » vers les colonnes du sanctuaire: il y découvrira, placées

» bien haut, les bannières qui, à différentes époques, ont servi
» d'insignes aux bataillons de la milice nationale de Barcelone. »

Comme beaucoup de monumens du moyen-âge, la Cathédrale de Barcelone, la *Seu* comme on dit ici, manque de façade, et l'exiguité des rues qui l'environnent est telle qu'on ne peut voir qu'avec effort les parties extérieures qui ont été plus ou moins achevées. Deux tours élégantes renferment les cloches, dont la principale, dit-on, est un cadeau offert par la République de Venise, en remerciement d'une copie des lois maritimes de la Catalogne que Barcelone avait donnée à la puissante oligarchie. C'est, si vous me pardonnez un mauvais jeu de mots, faire sonner bien haut sa reconnaissance administrative.

Le quartier où nous sommes, la Barcelone antique, est çà et là parsemé de vestiges évidemment Romains ; un musée fort riche a réuni un grand nombre de précieux débris qui occupent une maison connue sous le nom de *Casa dell'Arcediano*. Vous suivez une étroite ruelle toute gothique, murailles et manoirs ; puis tout à coup, par une porte entrouverte, vous apercevez dans un frais jardin, des pierres gravées, des médaillons, des inscriptions, des urnes, et au fond, un merveilleux cénotaphe de marbre blanc qui ressort pittoresquement sous l'ombre des orangers et des lauriers. C'est une délicieuse percée, une toile précieuse, encadrée dans la bordure gothique de la porte.

Mais je vous ferai grâce de l'archéologie : nous ne sommes pas venus en Espagne pour y rechercher la trace fabuleuse d'Hercule ou les monumens Puniques d'une époque plus positive. Nous prétendons, avant tout, faire connaissance avec les Espagnols de nos jours. Cependant, dans plus d'une cité de ce noble pays, et dans Barcelone plus que toute autre ville, nous serons amenés quelquefois à scruter à l'aide des monumens les tems où le caractère national a eu le plus d'accent, où la vie sociale a déployé sa plus grande énergie : c'est ainsi seulement qu'il est possible de s'initier aux mœurs d'un peu-

ple. L'existence contemporaine n'est qu'un résultat nécessaire de l'existence passée: une société qui a brillé d'un vif éclat quelques siècles avant nous, a dû laisser après elle des rejetons vivaces où la sève maternelle couve et bouillonne encore: si la Barcelone de nos jours est impatiente de tout joug un peu gênant, redoutable dans ses colères, spontanée dans ses résolutions, alerte et vive dans son active intelligence, c'est qu'elle est issue d'un sang généreux, c'est qu'elle fut forte et grande dans sa liberté; c'est qu'elle se gouverna jadis elle-même par des lois sages et puissantes, en vertu de droits noblement conçus et vaillamment défendus.

Vous le savez, Barcelone est une ville noble, et pour les nations comme pour les hommes, le vieil adage « noblesse oblige » est encore une vérité.

Si vous voulez jeter un coup d'œil rapide sur les beaux tems de Barcelone, les édifices historiques vont nous venir en aide. Une fois sur le théâtre, la mémoire invoque aisément le souvenir des acteurs. Je m'arrêterai peu au palais des Comtes de Barcelone: ce n'est plus qu'une ruine, imposante sans doute, mais où l'œil ne saisit aucune ordonnance. L'ensemble de ces palais devait se rapprocher de la Cathédrale, comme il se raccordait sans doute à deux fortes tours encore debout, appuis jumeaux de l'une des portes de la ville ancienne, et qui se trouvent aujourd'hui au point central de la cité. Ce qui frappe cependant dans ces débris du manoir des Comtes Catalans, c'est un aspect de solidité, une sorte d'austérité majestueuse, qui devait le faire ressembler aux vieux palais de Florence. Outre ces nobles mais tristes demeures, on sait que les puissans Comtes possédaient de plus riantes habitations: ils avaient *Bell squart*, « belle vue, » sur le penchant du Mont-Juich dans un site à la fois grandiose et salubre, et la *Casa de campo de vall d'aïra*, dans un petit ravin tout voisin de la ville, et dont le nom indique la fraîche température. Des bois touffus environnaient alors l'habitation champêtre dont il ne reste plus

qu'une seule tour, et la tradition populaire s'est bien gardée d'oublier qu'au fond de ces sombres forêts se cacha jadis un pénitent terrible — Juan Garin — l'Ermite de Montserrat.

Au risque de vous conter une légende connue, je ne puis me dispenser de vous dire ce que c'était que ce Juan Garin. Aussi bien, ne peut-on passer quatre jours à Barcelone sans que ce récit vous arrive soit par la bouche des plus graves antiquaires, soit en complainte, soit en huitains Catalans, avec ou sans illustrations. Juan Garin était donc un serviteur de Dieu, qui menait une vie sainte et exemplaire dans l'une des grottes de Montserrat. C'était au tems de Wifred el Velloso, premier Comte de Barcelone à la fin du IX^e siècle. Or le démon s'étant emparé du corps de Richildo, fille du Comte et âgée d'un peu plus de douze ans, on reconnut bientôt que Juan Garin, le saint ermite, était seul capable d'exorciser la jeune possédée : on la lui amena dans sa caverne, et en effet le miracle s'opéra sur l'heure même : mais voilà que le diablo délogé s'empare, séance tenante, de la tête et des sens du pauvre solitaire, qui, après avoir égorgé la malheureuse enfant, ensevelit dans la grotte les preuves d'un double et abominable crime. On ne dit pas ce qu'en pensa le Comte. Cependant le mauvais esprit se retira de Juan Garin par l'intercession de la Vierge. Le solitaire se repentit, alla à Rome, reçut l'absolution de ses péchés, et rentra dans sa thébaïde, pour s'y livrer à la pénitence la plus cruelle et la plus inouïe. Pendant sept années il vécut sans vêtement, marchant sur ses genoux et ses mains, à la manière des quadrupèdes, et broutant les herbes sèches du rocher. Ses cheveux et ses ongles ayant poussé, il ressemblait à s'y méprendre à une bête fauve, si bien que le Comte ayant un jour poussé une partie de chasse jusqu'à Montserrat, il y découvrit cet étonnant animal, s'en empara et le conduisit à son château où il le logea dans une ménagerie. Un jour, que le Comte Wifred régalaît quelques convives dans sa tour de Vall d'aïra, il voulut les divertir par la vue de son étrange capture, et fit amener la bête enchaînée

dans la salle du festin. Mais, ô miracle ! un enfant de trois mois, Miron, le fils du Comte, s'élance des bras de sa nourrice en s'écriant d'une voix forte : « Lève-toi, Juan Garin ! car Dieu t'a pardonné ! » Tout-à-coup, en effet, le martyr redevient homme, chacun s'écrie ! on s'explique, on court à la grotte pour y rendre les honneurs funèbres à l'innocente victime ; mais à la grande joie des parens, on la retrouve pleine de vie et de santé, ne conservant, dit la légende, qu'une légère cicatrice de sa blessure.

A chaque plainte sa morale ; à chaque histoire sa preuve. A défaut de morale la preuve de ce conte fantastique se trouve dans le musée d'antiquités de Barcelone. Une série de figures artistement sculptées en bois exotique, représente tous les personnages du drame miraculeux, et cette collection, dont on ignore l'origine, a été recueillie dans la tour même de *Vall d'aïra*. Vous voyez que si nous ne sommes pas tombés sur une preuve irrécusable, nous sommes au moins sur le bord d'une présomption. Beaucoup d'historiens se contentent à moins.

Je vous ai confessé ma répugnance pour les *ciceroni* : j'aime les surprises, et je me passionne modérément pour les admirations annoncées. Mon système favori, dans une ville inconnue, est de me lancer à l'aventure, et d'apprendre à mes dépens la topographie de l'endroit. Cette manière d'explorer a un certain air de découverte qui flatte singulièrement l'amour-propre du voyageur, et stimule une curiosité qui s'évanouirait bientôt sous la monotonie des visites compassées à l'avance. En parcourant selon cette méthode, favorable aux surprises, les vieux quartiers de Barcelone, nous rencontrons des objets qui exercent merveilleusement nos facultés observatrices, et qui nous obligent à plus d'une enquête intéressante pour la satisfaction de notre esprit. Le touriste qui passe devant une antiquité sans établir aussitôt un système, quitte à le rectifier ensuite par des recherches sérieuses, n'est pas doué du feu

sacré. Les voyages sont le triomphe des facultés divinatoires, l'exercice continu de l'esprit d'assimilation, l'application constante de la supposition. On a beaucoup répété « voyager c'est vivre; » nous pouvons ajouter, « voyager c'est supposer. » Après une journée d'investigations vagabondes, un repos nécessaire met toutes choses à leur place : c'est alors qu'on rectifie les systèmes, qu'on fait table rase des hypothèses, et qu'on rentre tout de bon dans la réalité. L'étude passe son niveau sur les plans improvisés de l'imagination; on perd des illusions peut-être, mais on a vécu de la véritable vie de voyage; — c'est là l'essentiel.

Ces réflexions trouvent ici naturellement leur place à propos d'une *découverte*, comme nous en faisons tous les jours. Dans une rue assez étroite (ce qui n'est pas une indication bien précise à Barcelone), et au coin d'une petite place, nous avisâmes ce matin, sous un vestibule ouvert, une grosse tête de pierre placée sur un socle, et sur ce socle lui-même une longue inscription moderne. Il y est rapporté que cette image *del Regomir* a été placée en ce lieu, pour signaler l'emplacement jadis occupé par le palais de ce Maure. Vous comprenez quelle source de conjectures. Qui jamais a entendu parler du Regomir ? nous voilà donc sérieusement en quête. D'abord la petite place se nomme Plaza del Regomir : une rue qui y débouche porte le même nom. Nous en concluons qu'il est ici question d'un personnage vraiment intéressant, puisque son nom a semblé digne d'être ainsi conservé. A l'inspection du buste nous ne devinons rien. C'est une tête passablement joughue, avec les cheveux et la barbe fort en désordre, le nez démesurément épaté et les lèvres enflées d'un Cafre ou d'un Hottentot. Si ce n'était l'inscription, nous serions portés à considérer cette œuvre d'art comme un mascarón, fruit de la fantasia d'un artiste burlesque. Ici la discussion s'établit entre les voyageurs, et comme l'objet en valait la peine, nous revenons aux sources, et nous apprenons qu'en effet la tradition

a gardé la mémoire d'un chef nommé le Roi Gamir, *et Rey Gamir*, qui vivait vers l'an 815, au temps où les Arabes possédaient Barcelone. Les Barcelonais opprimés par les Africains, appelèrent à leur aide Louis-le-débonnaire, lui promettant de se donner à lui comme vassaux, s'il parvenait à chasser les infidèles. Ce monarque, après quelque délai, entra en effet à Barcelone avec une armée, fit prisonniers la plupart des chefs Arabes, et parmi eux le Roi Gamir : le vainqueur se montrant clément leur laissa la vie, mais il ordonna que Gamir serait enfermé dans une tour qui en ce tems-là se trouvait à l'une des extrémités de la ville. Or cette tour était précisément, dit-on, à l'endroit où se joignent aujourd'hui la place et la rue de Regomir : deux corps de murailles antiques ne laissent pas de doute sur l'existence en ce lieu d'un ancien rempart. Jusqu'ici tout s'accorde à merveille avec la tradition ; mais voici les archéologues, qui sont loin de s'entendre sur cet emplacement. Remarquez, disent-ils, que tous les historiens reconnaissent qu'il y avait à Barcelone trois châteaux, *tres grandes Castillos* ; les Romains en avaient laissé deux, le *Novum* et le *Vetus* ; or, il paraît très-constant que ce n'est ni dans l'un ni dans l'autre de ceux-ci que fut enfermé Gamir, mais bien dans le troisième qui était plus loin de la ville, et qui a gardé le nom de Regomir, son ancien nom étant tombé en oubli depuis la captivité du Sarrasin. La discussion sur ce terrain n'est pas près de finir ; mais en attendant le peuple qui aime son Maure a fait l'histoire à sa manière, et l'Edilité Barcelonaise a mis le sceau à la version populaire. Reste l'appréciation du buste ; et ici, c'est nous qui prendrons la liberté de prononcer, et de déclarer la sculpture apocryphe. La religion des Arabes leur interdit, comme on sait, toute représentation humaine : le portrait du Roi Gamir n'a donc pu être sculpté par une main musulmane dans le tems où ce monarque était maître du pays. Supposons que ce portrait ait été fait après la délivrance des Chrétiens : n'est-ce pas donner trop d'importance au souvenir d'un mécréant oppresseur ? Nous

inclinons donc à penser que dans un tems beaucoup plus rapproché de nous, un artiste de bonne humeur aura sculpté cette vilaine tête, qui a une ressemblance remarquable avec la banale *Cabeza de Moro* qu'on retrouve si souvent en Espagne. Le peuple a baptisé la tête du nom de Regomir, et le caprice de tout le monde triomphera du tems et de l'oubli aussi bien que de l'opinion des érudits.

Vous venez de voir une légère esquisse de notre manière d'explorer: c'est là notre vie de chaque jour. Mais le tems passe, et je dois vous conduire encore dans les deux monumens nationaux les plus importants de Barcelone, la *Casa del Consejo* et la *Casa de la Deputacion*.

Ces deux centres de l'existence politique de Barcelone, l'un berceau de la vie civile de la cité, l'autre sanctuaire de ses lois, sont situés sur une place récemment agrandie. Les deux monumens se regardent, et une rue à peine achevée, qui a renversé vingt ruelles obscures sur son passage, étend de la Rambla jusqu'à la place la double ligne de ses trottoirs de granit et de ses fanaux de gaz. Inutile d'ajouter que la place se nomme Plaza de la Costitucion. Les places de la constitution et les fleuves sans eau se rencontrent partout en Espagne. La *Casa del Consejo*, revêtue d'une façade moderne, cache à l'intérieur quelques précieux morceaux d'art. Une élégante porte de marbre, à colonnes torses, ornée dans tout le luxe de la renaissance, vient d'être soustraite aux injures de l'air, et transportée sous le vestibule. On distingue à son fronton les deux lettres S B. *Senatus Barcinonensis*, et deux statuettes d'un ciseau délicat sont comprises dans son ordonnance: ce sont la Justice et la Prudence. Sous la première on lit: « *Diligite justitiam, qui judicatis terram*: » l'autre figure porte sur son socle: « *In corde prudentis requiescit sapientia*. » Le monument entier porte la date de 1580. Ce gracieux frontispice conduit à un escalier ancien qui n'a point subi d'altération, et qui se distingue par la légèreté de ses croisées go-

thiques. On parvient alors au salon des *Cent*. C'était le lieu où s'assemblaient les conseillers de la ville de Barcelone: sanctuaire oublié et dévasté aujourd'hui, mais fécond en nobles souvenirs.

Autrefois tout le luxe de la riche cité se trouvait représenté dans cette enceinte: on y voyait de riches tapis, des sculptures en bois d'un travail recherché; les portraits des vénérables conseillers ornaient la muraille. On parle encore d'une curieuse image de la Vierge de Montserrat, présent offert au Sénat civique par l'Abbé de ce monastère, pour reconnaître le don de 500 mesures de blé que la ville avait fait à la communauté. Lorsque le Roi venait prendre place dans cette grave assemblée des *Cent*, la salle resplendissait d'étoffes d'or et de velours bleu, on la drapait de sa plus riche parure. L'écusson d'or aux cinq barres de gueules, surmonté de la chauve-souris, symbole de vigilance, blason plébéen de Barcelone, brillait sur les lambris et sur les tentures. Ce Conseil des *Cent* étalait un luxe digne de la haute fortune de la cité. Le temps était bien loin déjà, où les anciens, « *Seniores*, » élus par les citoyens, s'assemblaient modestement pour délibérer, sur les degrés de la maison commune. Du jour où le salon fut ouvert aux représentants des intérêts publics, l'importance du Conseil municipal s'accrut rapidement, et cette assemblée ne tarda pas à se saisir du pouvoir souverain.

Sous le règne des Comtes, les choses se passaient plus simplement. Le Sénéchal, le Viguiet et le Bailly présentaient aux élus de la Commune les mesures d'ordre et d'économie municipale; on les discutait en leur présence, et la sanction du suzerain venait le plus souvent confirmer les délibérations du congrès démocratique. Lorsque la réunion de la Catalogne au Royaume d'Aragon fut consommée, Don Jaime le conquérant élargit les franchises de la cité et les établit sur des bases plus solides. L'assemblée des Anciens devint un consistoire de Prud'hommes, auquel fut remis le maniement de certains intérêts publics. Enfin une charte de 1219, successi-

vement modifiée dans le sens le plus favorable au peuple, posa les fondemens de la puissance du Conseil des Cent. Les Rois se plurent à respecter une organisation sociale dont les résultats heureux savaient concilier à la fois le respect de la monarchie et les justes droits des citoyens.

Le salon délabré qui nous rappelle tant de glorieux souvenirs fut donc pendant de longues années le siège d'une assemblée compacte, puissante par sa composition, où tous les élémens de la société étaient simultanément représentés : le peuple, les commerçans, les docteurs de la science, les maîtres de l'art, les ménestrels eux-mêmes, avaient accès dans le conseil. Tout ce pouvoir, toute cette majesté, s'évanouirent à l'avènement du Roi Philippe V en 1714 : le nouveau Monarque changea la constitution du conseil et réforma le costume des conseillers. Il leur fallut quitter la toge de pourpre qu'ils avaient choisie *« para significar que debian estar prontos a derramar su sangre por su pueblo »* — « pour faire entendre qu'ils étaient prêts à verser tout leur sang pour leur peuple. » — Ces plébéiens altiers, qui restaient couverts devant les Rois et les Empereurs, et qui ne découvraient leurs fronts vénérables que devant le Roi des cieux — fut-il jamais une plus hautaine expression de la majesté démocratique ! — durent redescendre au rang de fonctionnaires de la monarchie. Barcelone s'humilia, le Salon des Cent fut fermé pour toujours aux représentans de la cité.

Les chroniqueurs de Barcelone se sont complus à collecter avec amour les moindres faits et gestes dont le Salon du Conseil fut témoin à différentes époques : c'est une intéressante histoire. J'y puise au hasard une anecdote qui peint en pied une des plus fières figures de ces citadins du 15^e siècle.

En 1416 il s'éleva un *Alboroto*, une émeute mémorable des bouchers, contre les serviteurs de la maison du Roi Don Fernand 1^{er} d'Aragon. Ces derniers se refusaient à acquiescer certains droits dus à la ville, et le Prince, bien qu'il eût juré les *fueros*, soutenait les prétentions de ses gens. Alors le

conseiller Juan de Fivaller, un homme de bien, un *Varon*, de *admirable rectitud*, dit le chroniqueur, *y amigo de la verdadera justicia*, affligé de l'entêtement du Monarque et des maux qu'il pouvait entraîner pour la ville, fit le serment solennel de ne point céder à ce caprice royal, et de défendre, dût-il y laisser sa vie, les droits du peuple qu'il avait l'honneur de représenter. Fivaller assemble le Conseil et lui fait part de son dessein : il veut aller trouver le Roi qui résidait alors à Igualada dans le Royaume de Léon, pour lui faire toutes les représentations propres à conjurer l'orage qui menaçait ses états; mais en même tems il lui déclarera la ferme résolution qu'il a prise de ne rien céder à l'injustice et de ne point tolérer l'usurpation du droit même le plus insignifiant de Barcelone sa souveraine. L'assemblée l'approuve avec calme, bien qu'elle pensât que son délégué s'exposait à une mort certaine. Fivaller part du sein même du Conseil non pas en son propre nom, mais comme un représentant de la ville. Il a revêtu une robe noire au lieu de la toge de pourpre, et marche précédé des massiers, habillés de noir comme lui et portant leurs insignes cachés sous un voile funèbre. Par cette lugubre représentation il voulait témoigner qu'il portait à l'avance son propre deuil et qu'il était heureux de protester par sa mort contre la violation des droits de la cité! — Ne croyez-vous pas lire une page de Plutarque?

La *Casa del Consejo* s'appelle aujourd'hui *Casa del Ayuntamiento*. Il faudrait demeurer longtems à Barcelone et pouvoir consacrer de longues séances à feuilleter de précieuses archives où sont consignés tous les actes de ce Conseil et toutes les délibérations municipales des tems les plus éloignés jusqu'à ce jour. C'est, dit-on, un magnifique recueil, mais il ne nous est pas donné de dépasser la porte d'un tel sanctuaire, et en fait d'archives illustres, nous en avons d'autres qui réclament de nous, tout à l'heure, un coup d'œil rapido mais indispensable. Je veux parler de ce célèbre établissement

qui est réellement une des gloires de Barcelone « *Real y general Archivo de la Corona de Aragon.* »

Nous nous y transportons aisément : il ne s'agit que de braver un rayon de soleil qui tombe du zénith sur la place de la Constitution, et nous voilà dans la *Casa de la diputacion o del general*, aujourd'hui le tribunal de Barcelone.

Ce palais est un beau spécimen de la ville gothique dont la Cathédrale est le centre. La façade moderne, en style romain, donne entrée sur un vestibule d'un caractère sévère dans sa nudité. La coupe surbaissée et hardie de la voûte vous indique tout aussitôt que vous entrez dans le domaine de l'art du moyen-âge. Autrefois salle d'armes, ce vestibule est la partie la plus récente de l'édifice, habilement raccordée avec les autres constructions dont un art religieux réclamait la conservation. L'architecte chargé dans le 16^e siècle d'agrandir le Palais de la députation, eut le bonheur d'en conserver les plus belles parties et de les enchâsser dans les nouvelles constructions, par un travail qui atteste le goût le plus distingué. Cet éminent artiste se nommait D. Pedro Blay. Les objets les plus remarquables dans cet élégant manoir, sont d'abord, une cour carrée, un *patio*, dont un vaste escalier occupe un des côtés pour conduire à l'étage supérieur. A cet étage on trouve un cloître dont les ogives sont supportées par des colonnettes d'une telle ténuité, que l'œil a besoin de s'y accoutumer pour y reconnaître un chef-d'œuvre de solidité en même temps que de grâce. — Par un étrange et audacieux caprice, l'architecte de cette galerie a voulu qu'on y pénétrât précisément par un des angles; il a choisi le point précis où s'exerce une pression énorme, pour supprimer le fût de marbre élané comme une nervure de palmier, qui soutient chaque travée du cloître. C'est une épée de Damoclès en pierre déguisée par un charmant pendentif, dont la ciselure légère comme une fleur, dissimule à la fois la hardiesse et le péril. De plain-pied avec la galerie, un nouvel enchantement vous attend.

Vous pénétrez dans une autre cour oblongue, entourée d'un seul étage éclairé par des fenêtres gothiques dont chacune découpe sur le ciel une dentelure légère flanquée de clochetons d'une variété ravissante, tandis que des gargouilles fantastiques semblent planer sur vos têtes. Le sol de ce nouveau *patio* est une mosaïque de marbres colorés, et du marbre même jaillissent des orangers vigoureux qui jettent sur ce pavé une ombre mystérieuse. Une petite fontaine qu'on entend avant de la voir, rafraîchit goutte à goutte ce délicieux réduit. J'ai parlé de notre vive impression à l'entrée du cloître de la cathédrale : ici c'est une autre sensation qui s'empare de vous, c'est un bien-être de songe oriental ; le regard est satisfait par l'harmonie des proportions et l'élégance des détails, l'oreille est charmée par le bruissement des feuilles qui jettent leur parfum dans l'air, et cependant, chose singulière, une seule porte vous sépare du cloître où s'agite une tourbe affairée : fermez un simple battant sur cette douce rêverie, et vous voilà coudoyé par les plaideurs, poursuivi par le murmure sourd et confus des conversations bourdonnantes, par le bruit agaçant des pas trainants sur le marbre, et le grincement des plumes des *escribanos*. Chaque salle de ce tribunal est un monument curieux : la chapelle S^t Georges, qui fait partie de l'édifice, a ses fastes glorieux dans les plus beaux tems de la monarchie ; mais comment visiter ces enceintes ? Ici se rend la justice, là les clercs d'huissiers obstruent les passages ; de toutes parts les gens vous envisagent avec ce regard de « palais, » qui est presque un procès. Il ne reste plus que l'*Archivo Real* qui puisse vous sauver de cette foule ennemie. — On traverse un angle du *patio* féérique, et on rencontre l'escalier des archives.

J'oubliais de vous dire qu'une bombe a écrasé, en 1843, une de ces charmantes fenêtres brodées, un de ces bijoux de pierre du *patio*. On frémit quand on songe que des procureurs se trouvaient si près de là !

Les archives d'Aragon remplissent plusieurs salles, et

nous n'avons vu nulle part un ordre plus satisfaisant. C'est un vaste recueil parfaitement classé. La première salle renferme les documens depuis l'an 844 jusqu'au 31 mai 1110. Ce sont des parchemins du tems des douze premiers Comtes de Barcelone; la seconde embrasse toutes les archives depuis 1110 jusqu'au règne actuel. Dans une troisième enceinte sont rassemblés les documens curieux, les actes, les procès, les correspondances et les bulles. Enfin un immense salon est consacré aux dépouillemens et aux recherches qui précèdent le classement général. La division actuellement établie, et à laquelle on soumet la masse des documens possédés par cet immense dépôt, est due aux estimables efforts de D. Prospero de Bofarull y Mascaro, l'archiviste actuel. De précieux manuscrits de toutes les époques ont été mis sous nos yeux. La lettre originale de Philippe-le-Bel à son frère d'Espagne, où ce dernier monarque est vivement engagé à se défaire des Templiers, nous a été complaisamment exhibée, ainsi que le volumineux dossier du procès de cet Ordre célèbre. Nous avons emporté de cette visite deux publications historiques dues aux recherches de D. Prosper: l'arbre généalogique des souverains d'Espagne et l'État chronologique des Comtes de Barcelone avec le fac-simile de leurs signatures. C'est une curieuse collection d'hieroglyphes souverains.

Mais vraiment, n'êtes-vous pas fatigué de ces courses incessantes? Pour nous c'est un étourdissement que rend plus confus encore l'heure du départ qui s'approche. Et cependant que de choses à vous dire encore! Les entretiens de ces derniers momens, les notions glanées çà et là par les chemins, pourrions-nous seulement les coordonner avant de quitter Barcelone, ou bien remettrons-nous cette occupation au jour de notre navigation, jour perdu pour la curiosité? Le meilleur est sans doute de les abandonner, car cette lettre excède déjà les bornes que la plus bienveillante amitié puisse tolérer pour une causerie de voyageur. Le jour finit d'ailleurs; une aimable in-

vitation nous attend chez M. de Lesseps, puis'il faudra passer quelques instans au théâtre pour entendre un peu de musique italienne dans une salle qui nous est inconnue.

Notre dernière journée s'écoule, le tems presse, et nous n'avons plus que quelques heures à consacrer à une visite rapide dans la campagne. On nous a parlé de beaux jardins et d'une noble demeure, élégant spécimen de la *villeggiatura* Catalane. Nous voilà donc partis en cavalcade plus ou moins docile, plus ou moins rassurée, sur les traces de M. de Lesseps, qui chevauche, lui, comme un véritable Catalan, dans ces chemins ardues et raboteux. La maison du Marquis d'A*** est magnifiquement située; ses jardins, riches de tout le luxe d'une végétation exotique, peuvent passer pour de vrais jardins des Hespérides à des yeux accoutumés aux scènes mélancoliques et uniformes des forêts du nord. Tout y est coloré, vigoureux, ardent; et à cette heure du jour, les parfums des arbres et des fleurs, développés par une température brûlante, saisissent les sens par une sorte d'âcreté chaude, capable d'agir puissamment sur des nerfs moins solidement trempés que ceux des robustes habitans de la contrée. Le domaine est, dit-on, d'un excellent rapport, mais le propriétaire ne se hasarde point à l'habiter, ou du moins, il n'a garde d'y passer la nuit. La méthode trop usitée dans ces cantons, d'enlever les maîtres des riches maisons et de les retenir en otages jusqu'à paiement d'une rançon, est, il faut en convenir, peu propre à encourager les habitudes champêtres: aussi les possesseurs de maisons de campagne quelque peu distantes des portes de Barcelone ne se risquent-ils guère sur les chemins quand vient le soir.

A cela près, ce sont de charmantes habitations, tout empreintes des mœurs aristocratiques et patriarcales des tems anciens, et ne différant pas sensiblement des nobles et solides villas de la Toscane que vous connaissez et dont toute l'histoire est écrite dans leur architecture à la fois seigneuriale

et campagnarde. Nous avons gravi les coteaux de Lupia ; nous revînmes vers Horta pour y visiter encore un jardin renommé par son étendue et sa fertilité ; mais ici nous avons à consigner dans nos notes, en la marquant d'un trait noir, — *nigro signanda lapillo* — une remarque des plus rares en Espagne, un déni flagrant d'hospitalité. Le seigneur et maître de ces lieux nous invita à rebrosser chemin, au moment même où nous franchissions le seuil sur la foi d'une permission en bonne forme, dont nous nous étions pourvus près de ses intendans. Ainsi éconduits et un peu confus, nous reprîmes le chemin de la ville, nous examinant les uns les autres, et cherchant lequel de nous, par sa mine factieuse, avait pu exciter la méfiance du très-prudent châtelain. A vrai dire, pourtant, notre attitude n'avait rien de belliqueux. Nous étions tous, hommes et chevaux, également harassés, également poudreux ; paladins assez piteux en un mot, et incapables de mettre à mal ni seigneur ni vassal dans ce manoir inhospitalier.

La nuit nous a surpris en route ; il a fallu se hâter pour arriver juste au moment où les portes se fermaient. Vous connaissez cet agrément particulier aux villes fortifiées, qui vous emprisonnent précisément à l'heure où la campagne devient fraîche et odorante, où la poussière s'abat sous le calme et sous la rosée. Quand les hommes cesseront-ils donc de se construire ces repaires formidables, inutiles souvent pendant la guerre, incommodes toujours durant la paix ? Le progrès étouffe entre ces lourdes murailles, et ce luxe de noirs canons n'est plus de notre tems. Autant j'aime la poésie des manoirs ruinés du Rhin, si bien en harmonie avec les riens paysages d'alentour, autant je fuis ces lignes sèches et droites, ces ressauts anguleux, que l'art de la défense pousse sans pitié à travers les plus belles campagnes. Il ne devrait être permis qu'aux chemins de fer d'abuser de ce vandalisme rectiligne, puisque les chemins de fer sont proclamés un besoin de l'époque ; et encore, je n'ai jamais vu sans un sentiment

de regret profond, s'élever ces chaussées qui coupent tout sur leur passage, et les fraîches prairies et les bois ombreux et les châteaux et les chaumières. A l'aspect de ces remparts de décombres grisâtres et arides, j'ai toujours pensé aux torrens de cendres et de cailloux que vomissent les volcans, lorsque leur colère ne va pas jusqu'à la lave. Je ne puis me défendre de regretter tous ces jolis détails brisés dont on ne retrouve plus l'ensemble. Un chemin de fer lancé à travers un heureux paysage, c'est une coupure sacrilège dans un gracieux tableau de Ruysdaël ou d'Hobbema.

Mais pardon pour cette boutade contre la ligne droite : me voici revenu à Barcelone que nous saluons de nos derniers adieux, après cette active journée. Rude épreuve en effet que seize heures ainsi employées ! En proie dès le matin au zèle de notre ingénieux ami, qui par un surcroît de coquetterie, sans doute, ne s'était jamais montré plus étourdissant ; éprouvés par les maladresses et les quiproquos des plus indolents valets de place qui furent jamais ; dix visites à faire et autant à recevoir ; le tout couronné par une lointaine excursion sur des montures aux allures tant soit peu factieuses ; croyez-vous que ce soit là une journée de touriste bien remplie ?

Courons au théâtre Principal qui était la plus belle salle de Barcelone avant la création du magnifique Lyceo, et qui est resté un théâtre très-brillant et très-animé. Ce soir une gracieuse renommée d'autrefois, la Brambilla, a fait entendre sur cette scène ses derniers accens. Pendant cette audition toute bienveillante, d'une artiste dont le public salue et encourage les moindres intentions avec une exquise et touchante politesse, nous nous sentons distraits et rafraîchis à la fois par le frôlement d'un millier d'éventails de forme particulière, dont on ne se sert qu'au théâtre, et qu'on ne retrouve plus après Barcelone. Ici chacun s'arme de ce meuble léger : c'est une sorte de petit étendard en carton, immobile au bout d'une hampe de roseau, comme une girouette qui ne tournerait pas. Son prix est des

plus modiques, et pour la moindre monnaie on se munit, en entrant, de ce *zéphir* portatif. Le carton est illustré de vignettes et de strophes sur tous les sujets possibles; cependant, par une regrettable préférence, c'est la politique qui domine dans ces mobiles poésies. Les maximes les plus graves et les histoires les plus lugubres s'y étalent en beaux huitains Catalans ou Castillans. Grâce à cette mode, plus d'un donx et souriant visage s'évente avec l'exécution de Tristany ou le bombardement de Barcelone. Autant en emporte le vent! Au demeurant, toutes ces petites ailes blanches qui s'agitent comme d'innombrables farfadets, produisent un effet original et charmant, et chacun s'y évertuant, *Caballeros y Señoritas*, l'atmosphère de la salle entière s'en trouve agréablement modifiée.

C'en est fait! Adieu à Barcelone, adieu à la Rambla silencieuse, où l'on n'entend plus à cette heure que le pas mesuré des Mozos de la escuadra, et le bruissement des platanes si favorable au sommeil. Le sommeil, hélas non! Tout-à-coup un vacarme affreux éclate à notre porte. C'est une embuscade discordante de violons et de guitares que dominent les cris désespérés d'une odieuse clarinette. Sérénade espagnole! est-ce donc là ce que vous nous promettiez? est-ce ainsi que nous devons être récompensés, nous, bienveillans voyageurs, de notre studieuse et complaisante visite, de notre ardeur de tout voir et de tout apprendre? Non! Bade et Mayence, Coblenz et Cologne, n'ont jamais décoché une plus atroce musique aux oreilles d'airain des postillons allemands. Dans cette horreur commune chacun court au balcon: on s'agite, on fait des signes supplians! rien ne cesse; enfin le bruit de quelques pièces d'argent tombant sur le pavé arrête soudainement les exécutans.... Les malheureux étaient aveugles!

Demain, ou plutôt tout-à-l'heure, le *Mercurio* va nous recevoir de nouveau; le complaisant navire a bien voulu attendre qu'il nous plût de partir. Cette prolongation de séjour entraine dans les convenances de la majeure partie des voyageurs,

et l'administration a suspendu le départ pour attendre nos aises. Il faut bien en convenir malgré notre première impression défavorable, ici le voyageur compte encore pour quelque chose, et les administrateurs mettent au rang de leurs devoirs, la prévenance et la politesse envers ceux qui leur apportent leurs écus. On a bien raison de dire que l'Espagne est prodigieusement arriérée.

Mais la vapeur siffle sur nos têtes, le navire tremble sur sa fournaise, et l'ancre monte en grinçant tandis que la lourde crecelle du cabestan accompagne le chant mesuré des matelots. Puis tout se tait, un léger frémissement sur les flancs du navire annonce que le *Mercurio* s'enfuit légèrement en laissant au loin derrière lui une double ornière d'écume blanche. Nous passons à un jet de bombe de Mont-Juich, et nous mettons, comme disent les marins, le cap sur Valence. A demain donc le jardin nourricier de l'Espagne.



VALENCE.

Juillet 1847.



Pendant que Barcelone disparaît derrière nous dans la brume du matin, j'achèverai en peu de mots ce qui me reste à vous dire de cette belle ville. La nécessité de voir beaucoup en si peu de tems ne m'a permis que d'effleurer un certain nombre de sujets, tout en m'interdisant complètement d'en aborder une foule d'autres. Ce que j'ai vu avec trop de hâte, je renonce à le décrire. C'est ainsi que je ne vous dirai qu'un mot de la Bourse, noble et grand édifice qui mériterait cependant une description particulière. J'ai traversé la salle élégante et spacieuse où ont lieu les transactions commerciales, pour m'arrêter plus longtems à l'étage supérieur du monument, où l'on a établi une admirable école de dessin, école gratuite qui admet un grand nombre d'élèves. Rien de mieux entendu

que cet enseignement libéral, ardemment suivi par une jeunesse intelligente.

Si je mentionne le Palais de la Reine, c'est pour regretter, avec tous les Barcelonais amis des arts, qu'une fantaisie malheureuse ait converti, à l'aide d'une peinture plus que médiocre, les lignes imposantes d'une construction du siècle dernier en un castel gothique, décoration théâtrale d'un mauvais dessin et d'une couleur déplorable. Le voyageur qui entrait autrefois à Barcelone par la porte de mer apercevait un grand palais blanc, pendant majestueux de la façade de marbre de la Douane. Aujourd'hui cette partie de la grande place est déparée par ce malencontreux essai de fresque, qui rompt l'harmonie du coup d'œil général.

Je vous ai dit pourquoi il n'y a plus de courses de taureaux : il est donc inutile de décrire le cirque de Barcelone, *la plaza*, comme on dit ici. Je l'ai cependant visité dans son silence et sa solitude ; mais nous aurons bientôt une occasion de vous dépeindre un cirque avec ses émotions : Valence prépare, assure-t-on, des courses magnifiques.

Je voulais aussi vous dire quelques mots de Sainte-Marie-de-la-Mer, vénérable Eglise qui commande la rade. Les flots, éloignés aujourd'hui, expiraient, il y a quelques siècles, presque au pied du monument. Cette église est riche en légendes historiques ; mais le moyen de s'y arrêter dans cette revue des derniers instans ?

Ce qui me fâche le plus, c'est de ne pouvoir consigner ici aucune donnée sur l'état actuel de l'industrie de Barcelone. Dans ce centre actif, dans la ville la plus industrielle et la plus productive de la péninsule, nous n'avons pas même pu trouver une heure pour nous renseigner sur ces grandes questions de commerce et d'industrie. Nous savons bien cependant, que malgré l'inquiétude inspirée par le réveil des factions et l'incertitude de l'avenir, la statistique commerciale de Barcelone ne cesse de constater d'importans résultats. Les Catalans ne se

troublent pas pour peu de chose, et l'essor imprimé à l'activité productive ne s'arrête guère ici que devant les faits les plus menaçans. Quoiqu'il en soit des alarmes actuelles, Barcelone poursuit sa carrière de prospérité, et voit sans trop de jalousie les progrès de Marseille, si prodigieusement enrichie par le commerce maritime des dernières années. Les deux cent mille habitans de la grande cité Catalane semblent y vivre dans l'aisance; la mendicité est à peu près inconnue parmi cette population de travailleurs et de spéculateurs dont la réputation de prudence est restée proverbiale. A part un petit nombre de pauvres qu'on dirait patentés par les habitudes catholiques, et qui semblent l'accompagnement indispensable du porche des églises, on n'est point affligé du spectacle dégradant de la misère, qui tend aux passans une main importune.

Remarquons cependant, que ce qui est une vérité consolante pour la ville, se trouve malheureusement démenti dans le régime actuel des campagnes. On nous assure que les montagnards endurent une cruelle misère, et les détails qu'on nous donne sur la manière dont les habitans se nourrissent à ces époques de perturbation, dont le résultat fatal est la disette, sont trop affligeans pour que je veuille les reproduire. Lorsque le paysan Catalan n'a plus la confiance nécessaire pour aller cultiver au loin son petit champ, espace arraché au sol sauvage de la montagne; lorsque le défaut de sécurité sur les chemins interrompt les communications et le commerce nomade des muletiers, alors une extrême pénurie se fait sentir dans toute la contrée. Barcelone déjà trop remplie, ne peut accueillir des malheureux, peu propres d'ailleurs aux travaux sédentaires. Elle n'a point de travail à leur donner comme ouvriers; elle les écarte prudemment comme mendiants.

La courtoisie du Capitaine général nous faisait un devoir d'aller prendre congé de lui. Notre conversation avec ce chef, investi d'une si puissante autorité, a confirmé encore l'opinion que nous nous étions formée de l'état de malaise de l'Espagne

en général et de la Catalogne en particulier. Une des préoccupations fâcheuses des Espagnols amis de leur pays, c'est l'attitude systématiquement froide et indifférente que tiennent, vis-à-vis de l'Espagne, les grandes puissances du Nord de l'Europe. C'est à cet éloignement qu'il faut attribuer la nécessité où se trouve ce pays de s'appuyer sur l'alliance de l'Angleterre et de la France. Tantôt entraînée vers l'un de ces gouvernemens par des intérêts du moment, tantôt attirée par l'autre dans des vues politiques dont l'obscurité ne saurait masquer la tendance, l'Espagne flotte dans une indécision qui blesse le caractère national. De là des colères soudaines, fruit de la révolte de son amour-propre froissé, et qui se résolvent toujours en discordes intestines et en sacrifices inutiles d'énergie et d'héroïsme. La nation se sent instinctivement irritée de l'influence que Londres ou Paris prétendent exercer sur ses affaires. Elle subit à regret cette action étrangère, bien que cette action semble acceptée par tous les hommes que les institutions ont portés successivement aux affaires. Le peuple Espagnol laisse faire ce qui se fait en haut, mais il proteste en son âme contre tout ce qui ne lui convient pas, et vienne l'occasion, il sait bien manifester ses répugnances ou ses prédilections. Tant que la nation n'a pas rencontré cette occasion suprême, on peut dire que la prospérité n'existe qu'à la surface. Que la faction prenne quelque consistance, et alors les gens qui possèdent cachent leur argent, resserrent leurs affaires et suspendent le crédit; ceux qui n'ont pas l'embaras de la propriété, chaussent leurs espartegates, fourbissent leur carabine et vont faire une promenade d'essai dans la montagne. S'ils restent quelque tems sans direction et sans but, ils courent grand risque d'être dispersés comme brigands, mais si le moindre chef, le plus insignifiant *Cabecilla* vient à leur rencontre, ils se groupent autour de lui et deviennent décidément des factieux. Sur ce terrain je ne sais s'ils sont plus forts, mais ils sont assurément plus redoutés. C'est cette disposition bien connue des paysans de la mon-

tagne, qui commande aux Barcelonais la prudence dont nous les avons vu user dans leurs excursions de plaisir ou d'affaires; il est certain qu'on ne saurait s'aventurer, la nuit surtout, sans quelque risque, dans une zone d'une lieue hors de l'enceinte de Barcelone.

Le *Mercurio*, cependant, poursuit sa course et cotoie une vaste et riche plaine arrosée par le Llobregat, qui se jette dans la mer à peu de distance au sud de Mont-Juich. Ici la chaîne des montagnes s'éloigne du rivage, qui n'est qu'une plage basse à l'abord dangereux. Nous en pouvons juger par le triste spectacle d'un grand navire, qui a fait côte ces jours derniers: il est là tristement étendu sur le sable, ses grands mâts couchés vers la terre, tandis que la douane surveille les tristes épaves apportées par le flot. La douane, comme le grain de sable de l'Écriture, sait dire à la vague irritée « tu n'iras pas plus loin. »

Nous ne nous doutions pas, en mettant le pied sur le *Mercurio* ce matin, que nous allions naviguer sur une espèce de galion. Il en est cependant ainsi, et notre retard a porté bonheur au chargement. Outre de nombreux passagers, le *Mercurio* a embarqué trois millions de réaux qu'il transporte à Valence. Comme on ne trouve plus d'assureurs qui veuillent courir les risques du transport entre Barcelone et Madrid, et que d'ailleurs l'assurance ne se ferait qu'à un taux énorme, les bateaux à vapeur se chargent, moyennant un prix modéré, de ces importants convois. Ils déposent les sommes à Valence; et une fois là, le danger étant fort diminué ou presque nul, l'assurance peut se conclure à une prime raisonnable.

Notre trajet se poursuit non loin de la côte, par un tems admirable; cependant, vers l'embouchure de l'Ebre, la mer soulevée par les vents commence à tourmenter les nombreux passagers du *Mercurio*, et c'est alors surtout que nous nous apercevons de l'extrême encombrement du navire. Grâce à la coutume dont nous avons parlé, nous sommes obligés de céder à ceux qui souffrent, les places les plus couveables. Au

reste, voici l'occasion de remplir une mission que nous nous sommes donnée dans l'espérance de nous rendre utiles à nos compagnons de voyage : c'est le cas d'expérimenter une préparation homœopathique imaginée par un savant de Florence. Chacun de nous porte un assortiment de fioles lilliputiennes renfermant quelques globules microscopiques, dont l'usage, à la dose prudente de deux ou de trois par heure, pour les plus récalcitrans, doit opérer des merveilles. Nous voilà donc à l'œuvre en vrais frères missionnaires de la doctrine de Hahnemann, et distribuant nos remèdes avec la conscience du moins d'une parfaite innocuité. Le succès, il faut l'avouer, répondit peu à nos espérances. Ceux des passagers qui se trouvèrent délivrés au bout de quelques heures, eurent l'ingratitude de déclarer que le mal de mer n'avait jamais chez eux une bien grande persévérance ; quant à ceux qui continuèrent à souffrir, nous eûmes lieu de conclure que le préservatif avait été administré un peu trop tard pour être efficace. Avec la moitié de la foi qui nous animait, nos compagnons malades eussent été tous soulagés.

Une des patientes, qui nous intéressa le plus d'abord par ses souffrances, méritait encore plus de sympathie par sa position. Jeune et belle, mais d'une beauté imposante et grave, élégante par les manières comme le sont la plupart des femmes en Espagne, et cela, malgré les apparences d'une détresse trop réelle, cette dame accompagnait son mari, un officier à peine âgé de 30 ans. Dans une rencontre récente avec des factieux, ce malheureux jeune homme avait reçu à la cuisse une blessure qui avait nécessité l'amputation. Ils s'en allaient tous deux à Valence, à la recherche de quelques parens, mais sans ressources, sans pension, sans récompense d'aucune espèce. C'était un spectacle triste et touchant que ces malheureux époux, dont l'un, épargné par le mal de mer, n'osait, dans son inexpérience de sa jambe de bois, se hasarder sur les planches du navire agité, tandis que la pau-

vre femme, éperdue de souffrance et de prostration, témoignait par ses regards la plus tendre sollicitude pour son mari mutilé. Voilà de ces nobles misères qui parlent au cœur d'un pays, et pour lesquelles, tout épuisé qu'il soit, il devrait toujours avoir une obole reconnaissante, comme un gentilhomme ruiné sait encore, à l'occasion, faire accepter une aumône honorable.

Après une nuit toute espagnole, un beau ciel, une mer calmée, et partant des chansons, nous sommes arrivés devant Valence, c'est-à-dire devant le Grao, qui est à proprement parler le port de Valence. La ville elle-même se découvre à une certaine distance dans les terres. Un léger enfoncement de la côte sert de rade, mais c'est là une rade sans abri, où les bâtimens ne trouvent d'autre sûreté que le fond modéré qui leur permet de jeter l'ancre, et restent exposés à tous les caprices du vent et de la mer.

Nous y rencontrons le *Balear*, bateau à vapeur qui se rend à Marseille, et non loin de lui, dans toute la coquetterie d'un Brik de guerre qui a achevé sa toilette du matin, l'*Alerte* qui vient de hisser le pavillon d'Espagne salué de deux coups de fusil. Il y a entre l'un et l'autre bâtiment, le guerrier et le marchand, un échange actif de canots, dont nous ne tardons pas à apprendre le motif. L'*Alerte*, arrivé cette nuit, va retourner vers le Midi, aussitôt qu'il aura consigné à bord du *Balear* un personnage important, dont le Gouvernement dispose par un exil. L'objet de cette mesure est le fameux général Prim, dont le nom a souvent retenti parmi les cent noms auxquels la guerre civile a fait ici une célébrité européenne. Soldat de fortune, Prim embrassa la carrière des armes comme milicien volontaire, et s'éleva rapidement aux premiers grades. Il fit la guerre avec une audace et une résolution rares : il devait réussir dans un pays où ces qualités mènent à tout. D'abord attaché au parti progressiste, il abandonna la cause du Duc de la Victoire, lorsque le régent se jeta dans la dernière lutte qui amena sa retraite. Les événemens aidant, il se rattacha en

tems opportun au Duc de Valence, mais il paraît que des circonstances récentes ont fait considérer sa présence à Cadix comme dangereuse, et Prim a reçu l'invitation de quitter le pays. Il va se rendre en France. — Mais bah! nous dit par manière de terminaison la personne bien informée qui nous racontait cette biographie, il en reviendra quelque jour! Ne faut-il pas qu'il accomplisse sa destinée.

Revenons à Valence, ou plutôt au Grao, où nous nous mettons en devoir de débarquer. Vn de la mer, tout ce paysage est superbe. Les montagnes, encore très-voisines de la plage à quelques lieues plus au nord, vers Murviedro, s'écartent ici sensiblement et forment au loin un fond de tableau admirable de couleur et de forme. L'espace qui règne entre elles et la côte, est vaste et fertile: c'est la *huerta*, le jardin, nom parfaitement justifié du bassin le plus fécond, le mieux arrosé, le plus assidûment cultivé qui soit au monde. Vers le sud on voit encore des sommités pittoresques et imposantes se rapprocher de la plage, mais c'est au loin, et bien au delà des marais et des étangs d'Albufera, vastes étendues d'eau qui communiquent avec la mer. Dans le centre de cette belle plaine dont je viens de vous tracer imparfaitement les splendides limites, vous voyez poindre, entre de larges nappes de verdure, les tours et les édifices culminans de Valence. Notre étoile, qui semble nous avoir réservé particulièrement l'accueil aimable et empressé qu'on trouve chez tous les Français distingués, nous fit encore rencontrer par hasard sur cette plage le Consul de France, M. de Flury, qui, avant même de savoir que M. de Lesseps nous avait recommandés à son obligeance, nous aida de tout son pouvoir dans les ennuis inséparables d'un débarquement. Nous fûmes aussitôt installés dans une tartane, et nous prîmes le chemin de Valence.

La tartane mérite une description. C'est un char vulgaire: rien dans le dessin n'accuse la moindre prétention d'art, comme rien dans la construction ne trahit la moindre idée du com-

fortable. La tartane se compose d'un train supporté sur deux roues sans ressorts et sans aucun raffinement de mollesse : le brancard qui reçoit le cheval est remarquablement court, afin que l'équipage puisse tourner dans les angles étroits des rues de Valence. Une longue boîte reconverte d'un cuir arrondi en voûte et garnie de deux bancs où l'on voyage de côté, telle est la voiture : le conducteur s'assied à la droite du brancard une jambe pendante près de la roue, l'autre jambe sur un marche-pied ; il guide ainsi de côté, et du côté le moins favorable ; le cheval est attelé d'une façon gênante pour ses mouvemens et enfermé dans un brancard étroit et sans élasticité. Vous voyez que tout cela est parfaitement incommode. Quant aux voyageurs, on ne saurait assez les plaindre. La funeste machine ne vous épargne pas le choc du moindre caillou. Sur les routes et dans les rues macadamisées de la ville, le supplice est encore supportable : on n'est trahi que par les trous et les fondrières ; mais s'il s'agit de traverser quelque espace de prétendu pavé, quelque rue de village défendue par des cailloux pointus, alors c'est une souffrance dont on peut se faire l'idée, mais qu'il est impossible de tolérer longtems lorsqu'on n'en a pas l'habitude : il n'y a cependant pas d'autre espèce de voitures à Valence. La tartane, il est vrai, se revêt quelquefois d'un appareil séduisant : on en voit qui sont bien vernies, bien luisantes, munies de brillantes lanternes, doublées de damas soyeux avec profusion de glands et de franges ; mais le mécanisme ne varie pas d'un clou. Malgré ces inconvéniens, les plus jolies femmes et les plus délicates osent confier à ce brutal équipage leurs gracieuses toilettes et leur frêle beauté. Un bouquet porté à la main arriverait effeuillé. Les belles Valencianes semblent ne pas se douter de ce supplice : elles rient, causent et coquettent dans ces omnibus de la torture. Nous pouvons faire déjà cette remarque, car en nous rendant à Valence nous rencontrons une quantité incroyable de ces tartanes qui se rendent au Grao. C'est la saison des bains de mer ; les habitans de Valence

de toutes les conditions aiment passionnément ce plaisir, et se rendent en foule sur la plage sablonneuse où le flot presque toujours agité favorise tous les ébats de la natation. On dit que les curieux sont aussi nombreux que les baigneuses, mais c'est un détail de statistique sur lequel nous, voyageurs sérieux, n'avons pas encore de données suffisantes.

Le village qui porte le nom de Grao s'étend parallèlement à la mer : une rue perpendiculaire joint le quai à la belle avenue qui conduit à Valence. Le Grao a dû être un port de quelque importance si l'on en juge par les édifices délabrés dont cette rue est composée : cette voie elle-même a dû être pavée de belles dalles dans de meilleurs temps ; mais en ce moment son long parcours est la plus dure épreuve à laquelle on puisse soumettre un voyageur qui descend à terre sur la foi de l'hospitalité. — « Qu'on me ramène à la mer ! » — s'écriait un de nos compagnons que la mer avait rudement éprouvé. Enfin s'ouvre une royale avenue au quadruple rang d'arbres, et nous pouvons jouir du beau spectacle qui nous environne des deux côtés de la route pendant plus d'une demi-lieue.

Arbres, vignes et moissons, tout se confond ici en une même verdure enlacée qui charme le regard : l'arrangement coquet, la propreté recherchée qui distinguent un beau jardin, se font remarquer dans tous les détails ; les fossés et les rigoles où l'eau coule à ses heures, sont méthodiquement taillés et gazonnés avec cet art un peu enfantin qui dans les camps de plaisance occupe les loisirs du soldat. Mais ici ce sont des travailleurs sérieux qui consacrent leur labeur à ce luxe. Il faut donc que l'expérience leur ait appris que l'ordre et la symétrie sont inséparables de tout travail intelligent. Les maisons présentent au chemin leur pignon couronné de chaume : le mur est blanc comme du lait, la toiture qui retombe fort bas ne laisse aux parois latérales qu'une hauteur médiocre, et le chaume lui-même est nettement coupé et purgé de toutes les végétations parasites qui nuisent à sa durée et à la salubrité intérieure.

Le seuil de la porte, dallé jusqu'à plusieurs pieds de distance, est blanchi à la chaux, et la maison ouverte laisse apercevoir des meubles rustiques engageans de propreté et des ustensiles de ménage brillant sur les dressoirs. Ces dispositions, attestent l'amour-propre des ménagères et en même temps l'estime qui s'attache aux habitudes de bon arrangement. — Chacun se montre ainsi publiquement soumis à l'ordre et à l'économie, et il semble qu'il y ait beaucoup à attendre d'une population qui comprend de cette façon les premières questions du bien-être domestique et les obligations de la communauté.

Eh bien ! il faut le dire, les habitans n'ont rien du caractère de leurs habitations. En effet, ces belles chaumières, ces rians *cottages*, ces plantations qui attestent le soin minutieux d'un cultivateur patient, préparent votre imagination à découvrir un laboureur à l'attitude simple, douce et quelque peu pastorale. Au lieu de cela, vous voyez apparaître une espèce de grand arabe brûlé, campé vaillamment sur des jambes nues et noires ; chaussé d'espargates, vêtu d'une chemise de toile et d'un caleçon court, mais large et flottant comme un jupon, bien au-dessus du genou. — Un mouchoir de couleur vive attaché ou plutôt chiffonné sur une chevelure en désordre et communément d'un blond fauve qui tranche sur le bronze du visage ; des yeux hardis et vitreux, une bouche fortement accusée entre des mâchoires carrées, une allure qui rappelle involontairement la marche souple et nerveuse des grands animaux de la race féline. — Tel est le laboureur de la Huerta. Un manteau jeté sur l'épaule complète son costume : ce manteau est une couverture longue et carrée toute bariolée de rouge et de jaune. Un trou pratiqué au milieu comme dans les chapes du moyen âge, laisse passer la tête, tandis que les épaules et le corps sont abrités par ce simple vêtement. Ajoutez que ce laboureur a toujours un fusil derrière sa porte, et qu'on le dit habile et prompt à s'en servir, même pour toute autre chose que pour défendre sa propriété. Je vous

ai tracé cette esquisse comme je l'ai sentie au premier aspect : pour cette fois, je vous assure, nous voilà bien en Espagne, et il n'y a plus lieu de chercher des rapports de race ou d'habitudes avec les peuples que nous connaissons déjà.

Lorsqu'on vient du Grao, on entre à Valence par un pont fort élégant jeté sur le Turia ou Guadalaviar, fleuve sans eau pendant l'été, vu qu'il est confisqué en entier par les barrages qui alimentent le vaste système d'irrigations de la Huerta. Une fois en ville on parcourt des rues étroites et irrégulières à plaisir, où l'on ne remarque pas d'abord un grand nombre de maisons de quelque apparence. Des boutiques nombreuses, dont quelques unes se font remarquer par un certain luxe, une population assez remuante et à l'air suffisamment occupé, voilà ce qui frappe d'abord les yeux de l'étranger. Il ne faut pas être longtems dans la ville pour se convaincre que la race des citadins de Valence diffère essentiellement de celle qui peuple la Huerta. Un coup d'œil superficiel peut déjà nous convaincre que les dames surtout, se distinguent par des traits gracieux, une tournure distinguée et de magnifiques chevelures. — Les premières rencontres suffisent pour prouver que la renommée de beauté des Valencianes est un très-juste hommage rendu à la vérité.

Enfin nous sortons de notre tartane : elle nous dépose devant un large portail surmonté d'une enseigne qui distingue, dit-on, la meilleure auberge de Valence — *Fonda de las Diligencias*. — Nous sommes dans un point central, sur une petite place assez déserte qui nous paraît d'un heureux augure pour le repos des nuits : augure trompeur s'il en fut !

Nos arrangemens terminés à la hâte, nous redescendons précipitamment sur la place, demandant un guide et le chemin de la cathédrale. Nos hôtes durent nous croire chargés de quelque vœu formé *in periculo mortis* dont nous voulions nous alléger au plus vite ; mais telle n'était pas la cause de notre empressement : il avait pour motif une simple curiosité que

nous devons satisfaire à l'instant même, sous peine d'en perdre l'occasion, vu que l'objet qui nous attirait ne devait pas se représenter durant le séjour limité que nous comptions faire à Valence. Il s'agissait d'assister à une séance d'un tribunal singulier, reste de la civilisation des Maures, le tribunal des *Acequeros* ou *Cequieros*, dont un de nos compagnons de navigation, le Docteur Vidal, jeune et savant médecin de Valence, nous avait entretenus.

Les *Cequieros* jugent toutes les affaires relatives au régime des eaux. La *Huerta*, ce jardin sans pareil de huit à dix lieues d'étendue, est encore arrosée comme au tems des Arabes. Le Roi Don Jaime I^{er}, le conquérant, avait déjà trouvé cette fertile plaine sillonnée par les irrigations intelligentes dont il ordonna expressément le maintien. Il s'empressa de rétablir les anciens *fueros* qui régissaient la propriété rurale, et concéda à la ville de Valence toute la *Huerta* et les sept grands canaux qui l'arrosent. « Ces canaux, dit M. Jaubert de » Passa dans ses excellentes recherches sur les arrosages, » furent attribués aux Rois Ab-der-Rhamam et Al-Ilaken, qui » régnèrent depuis l'an 914 jusqu'à l'an 976. L'ancienne dis- » tribution des eaux, l'administration des sept canaux et l'or- » ganisation des arrosans, tout fut maintenu. » — La législation populaire qui régit cette branche essentielle de l'agriculture s'est donc transmise sans altération, depuis l'an 1239 jusqu'à nos jours. Un syndic, qui porte plus spécialement le nom de *Cequier*, et six juges composent le tribunal. Ces derniers sont élus parmi les usagers des eaux et les laboureurs, mais il s'y trouve toujours un citoyen de Valence de n'importe quel rang, pourvu qu'il figure sur la liste des arrosans. Le garde principal des canaux, celui qui porte les clefs des grandes vannes, remplit les fonctions d'huissier auprès de cette cour de prud'hommes. Chaque jeudi, les juges se rassemblent à midi sous le portail de la cathédrale de Valence : un simple banc de bois leur sert de siège. Les parties comparaissent et plaident

en personne. Le tribunal requiert quelquefois des témoins et renvoie alors la cause à huitaine; autrement il juge sans appel ni recours. Celui des cequiers qui habite le territoire où s'est élevé le litige, s'abstient pour cette affaire. Il n'y a donc réellement que six syndics qui prononcent.

Or, nous arrivions précisément un jeudi, et il était midi. A peine nous donnâmes-nous le tems de jeter un coup d'œil distrait sur les habitations qu'on nous destinait à la *Fonda de las Diligencias*; nous courûmes dans notre costume de navigation droit au parvis de la cathédrale, curieux de contempler de près cette justice patriarchale. L'heure est, il faut le dire, singulièrement choisie; l'ombre rasait à peine le pied du monument. Le banc de bois sans dossier se calcinait au soleil en attendant l'entrée de la cour, et un cercle de spectateurs peu nombreux et très-silencieux s'était formé devant l'escabeau consulaire. Nous fûmes admis dans les rangs avec une politesse tranquille, sans exciter d'autre attention que celle des enfans, qui, en Espagne, plus qu'ailleurs, déploient une curiosité sans frein et une obsession indomptable. Le gamin espagnol est resté africain, et malheureusement on n'a pas en Espagne l'usage mauresque du Janissaire, pour écarter les nuées de ces mouchérons incommodes.

Bientôt le tribunal prend place et l'audience commence. Les comparans s'avancent par couples, et semblent vraiment aussi influencés de l'aspect de ces juges à pieds nus et à mouchoirs d'indienne sur la tête, que s'il s'agissait de la perruque du Président du parlement anglais ou de la robe rouge de Messieurs de la Cour suprême de France. Les causes s'expliquent à voix modérée, sans interruption, sans marques de passion; la délibération des juges dure quelques minutes, et le jugement se formule en quelques paroles, brèves, fermes, accentuées, qui sont suivies de la retraite immédiate des parties. Autrefois, nous dit-on, le tribunal délibérait sous un voile qu'on tenait étendu sur la tête des juges; mais cette méthode a été aban-

donnée : tout se fait en plein soleil dans cette justice des champs. Après avoir assisté à plusieurs affaires, toutes résolues sans bruit, avec une dignité naturelle de la part des juges et acceptées respectueusement de la part des justiciables, nous retournâmes vers nos quartiers, où nous devions nous préparer à visiter les personnes pour lesquelles nous avions de nombreuses et bienveillantes recommandations. A peine arrivés, nous voilà assurés déjà d'un emploi attrayant et fructueux des sept jours que nous voulons consacrer à Valence. De plus, trois courses de taureaux, les 24, 25 et 26 de ce mois de Juillet, nous offrent un attrait puissant. Deux d'entre nous seulement ont fait autrefois l'épreuve de leurs sensations en présence de ce terrible jeu : nous nous promettons un spectacle à nous-mêmes, en la personne de ceux de nos compagnons qui seront placés pour la première fois en face de cette immense émotion.

Notre première journée est gracieusement inaugurée par la visite du Capitaine général le Comte de Llobregat. Ce vieux guerrier et son cortège de jeunes et brillantes moustaches ne craignent pas d'aborder les appartemens quelque peu spartiates de la Fonda. On sait que le Comte, avant que la guerre n'en eût fait une des illustrations de l'Espagne, était connu sous le nom de Manso. — Appelé depuis peu au gouvernement de Valence, il a quitté pour ce poste les fonctions de Capitaine général de Madrid. Le digne général porte vertement ses soixante-douze ans : sa conversation est vive, sa personne alerte, et une bonhomie souriante distingue son premier abord. C'est une bien haute fortune que celle de ce vaillant soldat, et en contemplant cette respectable figure on se plait à rechercher quelques traces de l'humeur franche et décidée, mais peu endurante, qui devait l'animer dans ses belles années. Manso, un peu plus qu'adolescent était un garde moulin, non loin de Barcelone, à Molins del Rey : quelques soldats s'étant moqués de sa jeune figure enfarinée, il en conçut tant de dépit qu'il voulut se venger des mauvais plaisans ; et pour y parve-

nir, en vrai Catalan qu'il était, il se jeta dans la montagne et se réunit aux factieux. Il y en avait alors, comme de nos jours. Le meunier ne devait plus revoir son moulin que comme chef militaire. La guerre de 1808 le trouva un bouillant guerillero et un Cabecilla redoutable. — Le Comte de Llobregat parle avec plaisir de ce tems-là : — « Je n'étais alors qu'un paysan, dit-il » parfois en souriant, mais bientôt j'appris la guerre à une » bonne école, celle du Maréchal Suchet, qui se trouva long- » tems opposé à nos armes inexpérimentées. » — Les honneurs militaires vinrent successivement récompenser le Général Manso, et, ce qui est plus rare, la fortune sourit à son patriotisme. Outre de belles propriétés dans plusieurs villes d'Espagne, ce seigneur est aujourd'hui possesseur d'une riche exploitation de plomb argentifère qui lui donne, dit-on, un important revenu. Au reste, lorsqu'on rencontre un homme entouré de tant d'estime, méritée par de si longs et si glorieux services, on est heureux de le savoir comblé de tous les biens.

Le Général nous laissa pour compagnon de nos courses un de ses aides-de-camp, jeune officier *mallorquin*, rempli d'obligeance et de distinction. C'est sous ses auspices que nous allons procéder à visiter la ville. Comme à l'ordinaire, au reste, toutes les prévenances viennent au devant de nos désirs. Nous avons le plaisir de faire connaissance avec un autre honorable vétéran des armées Espagnoles ; mais celui-là est né sous un climat bien différent. Egaré sous ces chaudes latitudes, le Général Ulmann, issu d'une famille Livonienne, a rendu, lui aussi, de glorieux services à sa patrie adoptive. Lorsque son grand âge et ses fatigues l'ont condamné à la retraite, il commandait une brigade de la Garde Royale de S. M. Ferdinand VII. Il s'est fixé à Valence pour jouir en paix d'un soleil lumineux et vivant inconnu aux bords de la Baltique. Nous reçûmes avec une respectueuse reconnaissance la visite courtoise de ce digne militaire, qui crut devoir rendre, en ma personne, un hommage de souvenir à sa mère-patrie, et se présenta

dans toute la rigueur de sa belle tenue d'officier-général d'un autre tems.

Je dois aussi dans ces pages une mention bien affectueuse à l'un de ces hommes chez qui l'obligeance et le dévouement semblent être une seconde nature, M. le Lieutenant-Colonel Cucchiari. Eloigné de Modène, sa patrie, au moment où la manifestation de certaines opinions politiques entraînait le plus grand danger, Don Domingo, comme on l'appelle ici, vint offrir son épée à la cause de l'ordre en Espagne. Il fit la longue campagne de sept ans, cette autre guerre de l'indépendance, avec une bravoure qui lui mérita successivement des grades et des décorations honorables. C'est au dire de ses camarades, un *hombre de valor sobre saliente*. Ma prédilection pour l'Italie me valut d'être recherché par le Colonel Cucchiari, qui avec la franchise d'un soldat et la distinction d'un homme du monde, nous offrit des services qui le mirent bientôt au nombre de nos amis, et qui nous ont laissé à tous un souvenir converti depuis en une bonne et solide affection.

Sans autre retard, et nous sentant si bien guidés, nous commençons nos courses. Un cercle de lecture et de réunion récemment ouvert à Valence, offre une ressource agréable pour passer les heures brûlantes de la journée. Des cartes d'admission étaient arrivées aussitôt que nous-mêmes à l'hôtel des Diligences, et nous crûmes devoir notre premier remerciement collectif à cette politesse d'un caractère si recherché. Le cercle de Valence se distingue comme celui de Barcelone par une étiquette silencieuse et un certain air de cérémonie dont les traditions ne seraient pas superflues ailleurs. Nous pouvons déjà remarquer qu'en Espagne on affecte une certaine rigueur non sans dignité, pour les devoirs de la société. L'habitude de se trouver réunis chaque jour ne laisse aucune prise au laisser-aller. Les soins du costume, la régularité irréprochable des formules de politesse entre les membres d'une même association, témoignent du bon goût qui s'est conservé

parmi les personnes bien élevées. De nombreux journaux occupent les lecteurs dans des salles bien aérées, défendues de la chaleur par les nattes épaisses des balcons. Un salon particulier est à la disposition des fumeurs, recherche délicate assurément, dans un pays où tous les doigts roulent une cigarette. — Il peut se trouver des étrangers invités au cercle, à qui la coutume de fumer ne soit point agréable: — telle est la raison qu'on nous donnait pour motiver cet ostracisme exceptionnel d'un usage national.

On nous proposa, pour attendre l'heure où la promenade est tolérable, d'aller visiter des tableaux espagnols, et nous acceptâmes avec plaisir une occasion d'apprécier dans son propre pays, le caractère original d'une école dont la célébrité n'est connue que par de rares chefs-d'œuvre, cités dans les grandes galeries de l'Europe où ils brillent d'un renom mérité.

Nous montâmes donc dans une tartane pour aller à la recherche d'un certain Don Pedro P***, l'heureux possesseur du plus riche cabinet de Valence. Pour peu que vous paraissiez ici professer quelque goût pour les arts, on ne manque pas de vous prôner Don Pedro et sa célèbre galerie. Sur le bateau à vapeur même, nous savions déjà que Valence possédait cet incomparable connaisseur, et l'occasion qui s'offrait de jouir tout d'abord de ses richesses, nous parut devoir être saisie sans retard. Pour le rencontrer, le plus sûr moyen était de visiter l'Académie, grande école de dessin et de peinture parfaitement organisée, à laquelle est annexée une galerie de tableaux. Or Don Pedro est précisément le conservateur de cette galerie: c'est un hommage que ses concitoyens ont rendu aux connaissances du zélé collecteur.

Le seigneur P*** est un petit homme frais et dispos, qui baisse les yeux en parlant, sourit d'un air assez béat, et vous darde à la dérobée un regard qui se venge bien de cette bonhomie apparente. Sa jeunesse s'est écoulée dans une carrière qui, en Espagne, offre des ressources multiples à

l'adresse et au savoir-faire. Don Pedro a longtemps vécu sous les auspices de la palette et du rasoir, mais l'âge et la fortune, en le posant dans la classe des bons bourgeois de la cité, lui ont donné un air d'échevin tout-à-fait respectable : on ne retrouve plus guère le barbier que dans la prestesse du discours et la malice voilée de la repartie. Son visage ridé est irréprochablement rasé, un sourcil actif et matois couronne son œil tour-à-tour dévot et mondain. Don Pedro qui marche gravement, vêtu de noir comme il convient à un fonctionnaire public, a su compléter sa toilette par une de ces perruques brunes, sévères et modestes à la fois, dont les boucles sobrement étudiées sont dans l'Europe entière un emblème uniforme de savoir et de gravité. On ne sait pas bien comment s'est effectué le passage de sa première condition à la seconde ; comment il a quitté la boutique pour les beaux-arts, ni par quelle succession d'aventures il est devenu possesseur d'un nombre de tableaux qu'on dit considérable. Des gens qui se prétendent initiés à son existence actuelle, assurent que le digne bourgeois n'a pas irrévocablement abandonné sa première profession, et qu'à certains jours et pour certains hauts personnages, il daigne encore se souvenir de la dextérité de ses jeunes années. Il se pourrait en effet que d'anciennes habitudes, respectées malgré le changement de fortune, lui missent quelquefois son premier pinceau à la main ; au reste, tous les arts se touchent, et cette circonstance ne serait après tout qu'honorable pour les sentiments du savant amateur.

Nous trouvâmes donc le seigneur P*** dans l'exercice de ses fonctions, c'est-à-dire qu'il nous ouvrit avec empressement la galerie de l'Académie. — Si l'espace est restreint, que de toiles illustres ! du moins au dire de notre guide. Il s'arrêtait et se posait fièrement devant chaque œuvre, et nous débitait les plus beaux noms avec une rare assurance. Sans partager entièrement son avis sur ces généreux baptêmes, nous devons cependant reconnaître qu'il se trouve dans l'Académie de Valence

quelques tableaux dignes de remarque. Je citerai entre autres un portrait de Velasquez qu'on dit peint par lui-même. C'est une belle et vivante étude, digne des brillantes qualités du maître. Au surplus, nous visitons, il faut le dire, avec une certaine préoccupation hâtive cette collection peu nombreuse, où rien ne frappait nos esprits, et nous étions impatients d'aborder avec Don Pedro la question de sa propre galerie.

— On dit, monsieur, que vous possédez de beaux tableaux. — Nous avons pu nous apercevoir qu'il comprenait le français.

— Les plus beaux du monde, — répondit-il tranquillement dans cette langue ; mais si la réponse était fière, le visage restait modeste.

Nous échangeâmes entre nous quelques regards d'étonnement.

— Et pourrait-on visiter votre galerie, seigneur Don Pedro ?

— Je suis aux ordres de vos seigneuries, — fit-il avec une inclination de tête passablement solennelle ; et on descendit.

Don Pedro ne voulut jamais consentir à prendre place dans notre tartane ; nos instances furent vaines à cet égard, et il partit en nous précédant d'une allure tont-à-fait leste, marchant sur le rang de dalles qui fait l'office de trottoir. Après quelques détours dans un quartier écarté où les maisons se mêlent aux jardins, nous arrivons. Don Pedro s'introduit par une sorte de guichet, remue quelques barres et quelques chaînes, et nous ouvre à deux battans un étroit vestibule où aboutissent les dernières marches d'un escalier de pierre en limaçon. — Pepa ! — s'écrie-t-il. — Cette invocation se renouvelle plusieurs fois sans succès, mais avec une gradation qui de seconde en seconde prend un accent plus impatient.

— La señora Pepa est votre femme ? dit l'un de nous. Votre fille ! dit un autre. — Non, répond-il avec un sérieux comique, c'est ma *chambellane*.

Cependant aucun signe de l'intérieur ne venait indiquer

la présence de l'invisible Pepa. Alors le maître saisit une corde qui pend dans la volute de l'escalier, et met en mouvement un jeu de sonnettes qui retentit à tous les étages supérieurs : cette fois, chaque tintement était accompagné d'une litanie où les imprécations les plus disparates se mêlaient d'une étrange manière. Enfin une porte s'ouvre d'elle-même au premier étage, et nous entrons dans une chambre complètement obscure où un ricanement furtif nous parut répondre aux fureurs du maître. — Les volets s'ouvrent, la lumière se fait ; mais déjà Pepa, ce sylphe railleur, avait disparu.

Quel amas de toiles frappe nos regards ! quelle quantité de cadres superposés, entassés dans tous les sens ! Tableaux noirs et enfumés, châssis vermonlus, tout cela était confondu dans d'étroites chambres, sorte de casemates voûtées ; et comme l'espace était loin de suffire à une aussi prodigieuse exhibition, ces tableaux, — les plus beaux du monde, — selon l'expression du possesseur, étaient empilés, jaugés, cubés, dans tous les coins, au milieu des chambres, et pêle-mêle avec des meubles anciens, des porcelaines, des vases étrusques, des camées, de la ferraille. Sous ce chaos, sans doute, sont enfouis quelques objets précieux ; mais qui aurait eu le courage de chercher ! Un cadeau royal, un service de Sèvres, échange anticipé contre quelques chefs-d'œuvre attendus par le Musée espagnol de Paris, gisait sans honneur à l'angle d'un taudis, dans sa boîte à demi-béante. — Cette histoire de porcelaines est assez comique ; je vous la dirai tout-à-l'heure. — Enfin c'était, à s'y méprendre, le même système de désordre et de confusion de toutes choses qui nous avait déjà frappés dans le Cabinet d'histoire naturelle de Barcelone.

Cependant Don Pedro avait commencé sa revue. Il retournait lestement toutes les toiles, non sans une grande perturbation parmi les couches de poussière qui les couvraient. Tous les noms illustres de l'art défilèrent devant nous. Raphaël dans ses trois manières, Giorgione, Léonard de Vinci, Corrège.

Sassoferrato, Tintoret et Dominiquin; c'était par douzaines qu'on nous les faisait voir. Et puis quels Rubens, quels joyeux Teniers, quels suaves Juan de Juanes, le Carlo Dolce des Espagnols, mais surtout quels Murillos! Des Murillos! Hélas! c'est-à-dire tout ce que vous pouvez imaginer de plus noir, de plus bitumineux, élucubrations ténébreuses de tems et d'auteurs également inconnus.

Toute la maison fut ainsi retournée: inspectée; Don Pedro triomphait, l'enthousiasme s'en mêlait, et il ne voulait plus lâcher ses hôtes qu'il écrasait de chefs-d'œuvre, tant et si bien que nous le suppliâmes de nous accorder un peu de répit. — Nous étions exactement pris de vertige. Dans un réduit près du comble et repoussée de chambre en chambre, nous trouvâmes enfin Pepa la *chambellane*. C'était une petite vieille fort avenante, à l'œil doux et malin, qui a dû coûter bien des cordes à la guitare du barbier Pedro, il y a quelques 40 ans. La Pepa riait sous cape des airs enthousiastes de son maître, et parodiait comiquement ses gestes. Du reste, dans cette maison parcourue jusqu'au grenier, nous ne pûmes découvrir aucun asile consacré aux usages domestiques. Tout est tableaux, le sol et les murailles: la chambre à coucher du maître ne laissait entre les cadres qu'un étroit passage, et le lit écrasé sous les cartons, les panneaux et les objets d'art, pouvait faire éclore sur le régime nocturne du señor Don Pedro les plus étranges conjectures. Nous fûmes reconduits de degré en degré, c'est-à-dire de tableau en tableau, jusqu'au pied de l'escalier, éblouis de cette profusion d'objets et charmés de la courtoisie du maître.

La renommée, qui ne saurait après tout se tromper tout-à-fait, et quelques personnes dignes de créance, affirment que D. Pedro, sous cette avalanche de vieilleries, cache réellement quelques œuvres qui vaudraient la rançon d'un roi. — Quant à lui, il se refuse à rien céder de ses richesses, et Dieu sait s'il les exagère à ses propres yeux! Il les destine après lui à sa ville natale, à Valence, qui lui paie en célébrité viagère

ce legs dont l'avenir dira le véritable prix. Il est constant, au reste, que des tentatives ont été faites plus d'une fois pour décider Don Pedro à vendre quelques uns de ces tableaux auxquels il fait une si illustre réputation, et qu'il y a toujours résisté. La Liste civile de Paris a cru l'engager davantage en lui adressant, avec une lettre empreinte de la plus gracieuse politesse française, ce cadeau de porcelaines de Sèvres, dont je vous ai parlé plus haut. — L'honnête barbier a reçu le présent, l'a mis dans un coin, et s'est tenu tranquille. Cependant le Consulat avait ses instructions, et a plus d'une fois insinué qu'une politesse en valait une autre, et qu'à un aussi Auguste correspondant on devait une réponse digne de l'honneur reçu. — Le barbier s'est laissé vieillir quelques années sous le poids de cette reconnaissance, mais enfin un agent plus habile l'a emporté. Don Pedro vient de lui remettre sept toiles ! tout autant ; c'est, selon lui, répondre au cadeau Royal « par un cadeau d'Empereur. » Il est vrai d'ajouter que le Consul, homme de goût et d'esprit, n'ose pas expédier à son gouvernement cet impérial message. Il craint que dans un pays moins indulgent pour les originalités du barbier *iconomane*, cet envoi ne soit considéré comme une haute mystification. — L'affaire reste pendante.

Quoi qu'il en soit, D. Pedro, l'artiste, sa servante Pepa et ses étranges collections ne sont pas les curiosités qui méritent, à Valence, le moins d'attention. Inutile de vous dire que le fameux livre aux signatures se trouve là comme à Barcelone, à la disposition de tous les visiteurs qui veulent payer par un autographe flatteur la politesse assurément très-empressée du maître de ce Musée. Nous y avons constaté les plus illustres paraphes.

Quand vient l'heure où la brise de mer entre dans la ville, tout imprégnée des fraîches émanations de la Huerta, Valence toute entière se répand dans les rues et gagne en longues processions le chemin des promenades. Les environs de

la ville sont riches en beaux espaces régulièrement plantés, parmi lesquels l'*Alameda*, au bord du Guadalaviar, se distingue surtout par sa vaste étendue qui laisse un long parcours aux voitures et aux promeneurs. — L'avenue qui conduit de la ville au Grao est, à elle seule, une promenade incomparable qui suffirait aux besoins d'une ville immense; mais en cette saison c'est au jardin public nommé la *Gloriette* qu'on donne la préférence. La *Gloriette* est un délicieux bosquet, où se confondent les végétations les plus variées, le saule pleureur et le dattier; l'ormeau et le palmier nain. Toutes les tiges sont cachées sous une profusion de fleurs et de lianes: c'est une petite forêt vierge admirablement entretenue. On y rencontre des allées larges soigneusement arrosées, pour la foule qui aime à voir et à être vue; des sentiers moins fréquentés pour les colloques plus graves des promeneurs qui cherchent la solitude; un élégant café, de la musique, du mouvement. C'est là enfin qu'on juge Valence dans sa plus riante physionomie. Une grâce charmante, une coquetterie naïve et décente, une toilette où la recherche se déguise sous l'apparence de la plus grande simplicité, tels sont les traits qui distinguent tout d'abord les femmes de ce pays. Ici la race est plus accusée qu'à Barcelone, le dessin plus arrêté, la démarche plus caractérisée, démarche d'oiseau pour la légèreté, de grandes dames pour la fierté. L'éventail s'agit dans des mains plus habiles, il sait prendre sa part à la conversation, il achève une phrase, ou même il la dit toute entière. Les jeunes gens se font remarquer par une mise régulière et par les manières réservées qu'on regarde partout comme l'indice d'une bonne éducation. Ces remarques saisies à la promenade, nous pouvons les confirmer dans l'intérieur des familles où nous nous rendons le soir, lorsque l'habitude bien plutôt que l'heure fait abandonner la *Gloriette*. En moins d'un quart d'heure, toute cette foule brillante et animée regagne les rues de la ville; la belle promenade reste illuminée de tout son gaz

qui se joue dans la verdure. Ce serait le moment des méditations paisibles, mais la mode s'y oppose. Il semble que dans ce pays on ne doive jamais être seul. Donc toute cette foule gazouillante rentre dans les salons où la *tertulia* s'organise. La *tertulia* c'est la réunion de la famille et des amis intimes. On cause doucement, on chante quelquefois aux accords des pianos ou des guitares. — Les balcons sont ouverts, les stores relevés, la vie espagnole du soir règne dans son aimable nonchalance. Nous vous en dirons les détails lorsque l'hospitalité confiante du pays aura bien voulu mettre en pratique en notre faveur sa formule fraternelle : *Mi casa esta la casa de usted.*



VALENCE.

Juillet 1847



Nous sommes au 24 juillet, et ce matin Valence s'éveille avec des airs d'allégresse : c'est en effet la fête de S. M. la Reine Mère, et il y aura aujourd'hui, à midi, dans tout le Royaume, salves d'artillerie et baise-mains. La course de taureaux est un accessoire dont certaines villes pourront se donner le luxe, mais aucun *quadrille*, aucune troupe, ne « fera mieux » comme on dit ici, que la troupe de *Cuchares*, qui vient d'arriver à Valence. *Cuchares* et *Chiclanero* sont aujourd'hui les seuls dignes héritiers de la plus grande renommée, de la plus célèbre épée des Espagnes ; les autres matadores marchent de bien loin sur leurs traces. Quant à Montes, qui pendant vingt ans a régné sur le cirque ; Montes qui d'un regard remuait jusqu'au fond du cœur des milliers de spectateurs, qui les

tenait haletans, suspendus à la pointe de son épée, qui jouait tant qu'il lui plaisait avec cette angoisse et son propre danger, jusqu'à ce qu'il lui plût de frapper le coup subtil, infailible, élégant, qui de cette multitude éperdue faisait surgir un seul cri, d'admiration, d'amour et d'ivresse; le grand Montes enfin, a renoncé pour toujours à ces beaux triomphes populaires. Voué à la retraite, au moment où tant d'autres acteurs ont encore des prétentions à la jeunesse, il a jeté toute sa gloire passée, toutes les prouesses de son avenir, aux pieds d'une jeune femme de Chiclana, sa patrie. Comme il ne pouvait obtenir l'objet de ses vœux qu'en renonçant à sa périlleuse carrière, Montes a cédé, il a fléchi le genou comme Hercule son prédécesseur et son maître, mais plus magnifique qu'Hercule, c'est sur une glorieuse hécatombe de 4000 taureaux immolés en moins de vingt ans, qu'il a étendu sa peau de lion et qu'il se repose, partagé entre les attraits de sa jeune épouse et ceux des riches coteaux de Jerès, dont il fête particulièrement les produits. Montes, s'il faut en croire la chronique, s'administre à l'intérieur la robe du centaure; beaucoup de ces héros depuis Hercule ont fini de même.

Vous jugez si chacun s'agite, — La visite qui est due au Capitaine général dans un pareil jour, fait exhiber les uniformes vieux ou jeunes des officiers de toutes les époques; c'est, du reste, une chose remarquable ici que la facilité avec laquelle s'oublent tous les anciens péchés politiques, et combien les nuances les plus opposées se fondent facilement, quand vient la paix, dans le drapeau national. Les soldats de tous les tems qui vont se rencontrer dans les salons du chef militaire, ont combattu pour des causes opposées, et souvent, sans doute, les uns contre les autres. Il n'y paraît vraiment pas. Je ne sais si les souvenirs s'amnistient mutuellement, mais la politesse générale semble niveler tous les souvenirs.

Les citadins de Valence se préoccupent peu de ces pompes officielles; ils ont vraiment bien autre chose à faire. Il s'agit

d'aller retenir sa place au cirque, et on ne saurait s'y prendre trop tôt. Il faut voir quelle différence avec la journée d'hier ! comme les rues sont animées aujourd'hui ! que de groupes mouvans et agités ! — Les paysans, ces arabes blonds de la Huerta, arrivent par grandes troupes : ils ont revêtu leurs plus beaux costumes ; la chemise et le caleçon de lin, qui imite la *fustanella* des Palicares, brillent d'une éclatante blancheur. — Les espargates neuves sont serrées par des rubans bleus croisés sur la jambe comme le cothurne antique. — Un petit gilet de velours de couleur tendre à boutons d'argent en filigrane, orne, plutôt qu'il ne couvre, la poitrine ; la coquetterie de la ceinture et de la cravate s'étale en nuances recherchées, et enfin un large chapeau jeté de côté sur le mouchoir dont la tête est toujours coiffée, donne à ces étranges laboureurs un air décidé de mauvais garçons, qui nous captive de plus en plus. Il semble décidément que ces hommes n'habitent pas le paysage qui convient à leur race : c'est une anomalie dans la loi des harmonies naturelles. Les femmes de la campagno, hâlées et brûlées, se distinguent par une désinvolture assez hardie ; ce sont bien les laborienses compagnes de ces fiers paysans. Leur costume est généralement riche, et le trait principal de la coiffure consiste en un peigne élevé, accompagné de longues épingles, ornées de pierres ou d'une bijouterie délicate. — Déjà la joie a ses coulées franches dans ces groupes campagnards, les regards brillent, les voix rudes s'élèvent, et l'on devine que Cuchares aura tout-à-l'heure un public passablement turbulent.

Nous cependant, bien que possédés aussi d'une certaine impatience qu'il nous conviendrait mal de dissimuler, nous ne déroberons pas un moment à nos visites, à nos études ; puisqu'aussi bien c'est dans le but d'apprendre quelque chose pour nous-mêmes, et non à coup sûr dans l'espoir d'enseigner rien à personne, que nous avons entrepris ce voyage.

Dès le matin, le docteur Vidal, cet aimable compagnon de navigation dont nous avons fait la connaissance sur le *Mercur*-

rio, était venu se mettre obligeamment à notre disposition. D'autres personnes se joignirent à nous, et nous fîmes notre première visite à l'université de Valence. Un bel édifice est consacré à cet établissement. Les classes, les amphithéâtres et la salle publique pour les actes et les thèses, méritent l'attention des visiteurs. Cette dernière enceinte est ornée des portraits des protecteurs de l'Université, et entre autres de ceux, très-curieux, des fondateurs de l'Académie Valencienne en 1400. A côté de Don Vincent Ferrer, ce citoyen bien-faisant de Valence qui a pris rang dans la sainte légende, on voit figurer le Pape Alexandre VI et Don Fernando V d'Aragon. Ce fut seulement 74 ans après la fondation de cette aggrégation savante, que l'imprimerie fut introduite dans le Royaume de Valence: peu d'Académies peuvent se vanter d'une plus illustre comme d'une plus précoce origine.

La Bibliothèque de l'Université est extrêmement riche en manuscrits et en monumens littéraires curieux. Elle possède, entre autres, un exemplaire du Roman de la Rose dont les miniatures sont beaucoup plus précieuses que celles de l'exemplaire que nous avons pu voir à Paris; seulement ces miniatures ne sont point achevées dans le volume entier. Un Tite Live et un Virgile du 15^e siècle, un Plin, un Sénèque, un Aristote du 16^e, telles sont les principales richesses manuscrites qui passent sous nos yeux. Dans ce dernier ouvrage les vignettes ne sont qu'à l'état de trait, mais d'une admirable élégance de dessin en ce qui touche surtout l'ornement et l'architecture: c'est un des manuscrits les plus précieux qu'on puisse étudier sous le rapport du *faire* des patiens dessinateurs de ces tems-là. Une histoire de la chevalerie figure parmi les richesses bibliographiques de cette collection, et elle se complète par le très-rare manuscrit du roman de Tiran le Blan. Le premier ouvrage imprimé à Valence, et qui porte la date de 1474, est un recueil de litanies et de strophes à la Vierge.

Il y a quatre ans seulement que le docteur Vidal a été

chargé de composer un cabinet d'histoire naturelle, et il y a réussi d'une manière très-satisfaisante, si l'on considère l'exiguité des moyens dont il pouvait disposer. Cette collection, déjà enrichie par les dons d'un assez bon nombre d'étrangers, gardera désormais, comme un souvenir de notre passage, un échantillon de notre platine sibérien.

Le docteur Vidal, plus heureux que la plupart de ses compatriotes dont la fortune est plus ou moins atteinte par les commotions politiques de ce pays, a pu consacrer plusieurs années à parcourir l'Europe pour compléter des études déjà solides. Un long séjour à Paris et dans les meilleures universités d'Allemagne l'a initié aux progrès intellectuels du tems, et à son retour en Espagne il a bientôt trouvé l'heureux emploi de ses connaissances perfectionnées à l'étranger. Attaché comme professeur à l'Université de Valence, il a imprimé aux études une direction dont les bons effets se manifestent déjà. Aucune des questions qui occupent le monde savant, aucune des théories qui fermentent dans l'état social actuel ne lui sont restées inconnues, et il rapporte dans sa patrie un tribut fécond en enseignemens utiles. Il est constant que l'Espagne, peut-être à cause de ses tristes préoccupations politiques, peut-être aussi grâce à sa situation géographique, vit jusqu'à un certain point séparée du mouvement étranger. L'esprit public d'ailleurs favorise cet isolement, et répugne instinctivement à toute innovation dont la pensée lui viendrait du dehors. De ce peuple on pourrait dire encore, ce que le poète latin appliquait aux Bretons d'un autre âge : « *penitus toto divisos orbe*. » Le mot célèbre : « Il n'y a plus de Pyrénées, » n'a jamais été qu'une orgueilleuse hyperbole. L'Espagne a prouvé de tous tems qu'elle veut être chez elle, et qu'elle prend fort au sérieux, au contraire, la barrière qui la sépare de la France. Les importations étrangères n'ont jamais poussé de racines bien vivaces dans ce sol, national peut-être jusqu'à l'égoïsme. Lorsque l'Espagne s'est insurgée toute entière pour

une héroïque défense, et qu'elle a levé l'étendard de la liberté, elle a prétendu proclamer ses anciens droits et pas autre chose : serait-ce à cause de cela qu'elle n'a pas pu encore s'assimiler complètement un régime politique, toujours empreint, plus ou moins, des systèmes de gouvernement expérimentés au-delà de ses frontières ? Elle prétend arranger sa liberté comme il lui plait, faire ses révolutions selon son esprit national. On ne saurait, du reste, accuser cette nation d'affecter une originalité qui lui est naturelle ; elle suit simplement ses inclinations innées, elle obéit à son caractère. Ses institutions intérieures, elle les crée et les dirige de son propre mouvement, trop fière pour les copier sur d'autres.

En voici un exemple frappant, et quelque imprévu qu'il vous paraisse, je cède au désir de lui donner ici quelque développement. Tout sujet arrive dans son ordre, pourvu qu'il soit utilement présenté, et d'ailleurs nous avons encore quelques heures devant nous : souffrez donc que j'aborde sans autre préambule une assez grave digression.

La question pénitentiaire est depuis trente ans, vous le savez, à l'ordre du jour chez la plupart des gouvernements de l'Europe. A l'exception de l'Angleterre et de la Russie, qui se sont trouvées en position de la résoudre par une déportation éloignée, cette question ardue pèse encore de tout son poids sur la grande majorité des états du Continent. Les divers systèmes de réclusion dont on a emprunté les modèles à l'Amérique, ne répondent qu'imparfaitement, jusqu'ici, au besoin des sociétés. On a dépensé des sommes considérables en tentatives reconnues assez malheureuses dans la pratique, par la raison, peut-être, qu'elles s'appuyaient trop exclusivement sur des combinaisons d'architecture ; et après d'énormes sacrifices en dispositions matérielles, il est arrivé que la question principale, celle de l'amélioration sociale, n'avait fait que peu de progrès. Les véritables philanthropes ont toujours regretté ces essais, et n'ont cessé de répéter que le remède au mal était ailleurs ; qu'il

ne s'agissait pas seulement d'édifier des prisons de telle ou telle forme, pour déraciner les mauvais penchans de l'humanité, et qu'il serait plus sage de multiplier les établissemens qui s'occupent de la culture des classes pauvres. Les promoteurs des salles d'asile, des écoles primaires graduées, des ateliers d'apprentissage ont été à peine écoutés, tant était grand cet engouement universel dont on était saisi à certaine époque, en faveur des hommes frappés par la justice. On a marchandé avec les écoles, tandis qu'on ouvrait largement la bourse des nations aux architectes des prisons. On a été jusqu'à se préoccuper du mérite de la forme octogone comparée à la forme circulaire. Des novateurs qui classaient le genre humain, et qui ne demandaient pas mieux que de le parquer en séries, semblaient charmés de voir réduire ainsi à une formule de géométrie l'un des plus intéressans problèmes de l'étude sociale. Ce qu'il est advenu de ces systèmes, chacun le sait aujourd'hui. La question n'est guère plus avancée qu'auparavant; et je doute qu'aucun de ces châteaux forts à 3000 f. la cellule, qu'on a bâtis en Europe sur les modèles d'Auburn ou de Philadelphie, soit en position de présenter une statistique morale bien satisfaisante. Interrogez les directeurs des maisons pénitentiaires de tous les pays; — et je me hâte de dire que généralement on trouve en eux des hommes animés du plus honorable désir de bien faire; — ils vous diront tous, que les théories qu'ils sont chargés d'expérimenter ne donnent point de résultats comparables aux difficultés de l'exécution. Aussi de toutes parts avons-nous vu les modifications envahir peu à peu le système, et « la règle se relâcher, » comme on disait dans les couvens d'autrefois. Les meilleurs esprits s'y sont fatigués, et il faut reconnaître que de tant et de si onéreux essais, il n'est pas sorti un simple aphorisme qui puisse servir de point de départ solide à la question.

Nous nous entretenons de ces matières et de bien d'autres avec le jeune docteur Vidal, lorsque nous apprîmes de lui, que l'Espagne, qui fait peu parler d'elle sous ce rapport, pou-

vait cependant se poser comme un exemple, en fait de charité bien entendue et d'amélioration judicieusement conduite, pour les hommes que la société écarte et punit. — Vous ne trouverez pas chez nous une seule ville de quelque importance, où vous ne puissiez, nous disait-il, voir confirmer ce que j'avance. La suppression des couvens, en laissant à l'État la libre disposition d'un grand nombre d'excellens immeubles, a favorisé la multiplication des centres d'éducation, de charité et de répression publiques. Au reste, cela s'est opéré comme par enchantement. L'aumône a enfanté des trésors ; c'est précisément au milieu de la détresse publique que l'on a vu surgir les plus généreuses institutions, en même tems que refleurissaient celles qui datent des tems anciens. — Ne plaiguez pas trop, ajoutait-il, une nation qui a su épargner sur sa noble misère pour se fonder un avenir moral. Lorsque vous aurez visité les établissemens dont je vous parle, et où je serai volontiers votre guide, vous comprendrez que si chez nous le présent est inquiet, nous avons fait du moins tout ce que nous devons faire pour préparer de meilleurs jours aux générations qui nous suivront. Les mendians de la rue, les voleurs du grand chemin, ce thème favori des voyageurs de vos contrées, s'effaceront bientôt dans une population qui aimera l'ordre et la vie réglée, uniquement parce qu'elle y rencontrera plus de bien-être et plus de garanties de bonheur. Je ne vous demande pas beaucoup de tems pour vous convaincre qu'il y a en Espagne quelque chose de mieux que cette couleur locale à demi effacée, dont les étrangers se montrent curieux, et qu'on peut rencontrer de tout autres points de vue dans notre vie nationale. Les malheureux que vous allez visiter pendant votre séjour, enfans, hommes faits ou vieillards, innocens ou coupables, dînent, grâce à la charité publique, d'autre chose que d'un cigare, et soupent plus substantiellement qu'avec une chanson. S'il existe réellement des Espagnols auxquels le spirituel touriste auteur de cette formule alimentaire, ait vu pra-

tiquer cette hyperbolique sobriété, avouez qu'ils sont bien méritans et animés d'une foi chrétienne bien respectable, puisque, durs à eux-mêmes, ils assurent par leurs privations, à l'enfance, à la vieillesse, au repentir, les abondantes ressources d'une inépuisable charité.

Convenons avec humilité que nous n'étions pas préparés à rencontrer ici de pareils sujets d'observation, et que nous accueillîmes avec grand plaisir ce moyen de nous distraire de notre irrésistible curiosité à l'endroit des courses de taureaux; — curiosité dont, il faut le confesser, nous nous sentons un peu plus agités qu'il ne convient peut-être à des observateurs calmes. — Ce fut donc une véritable bonne fortune que d'avoir trouvé pour nos matinées cette série de visites intéressantes, instructives, presque piques. Quant aux soirées de ces trois jours, c'en est fait, elles sont irrévocablement confisquées au profit du cirque; nous en serons quittes pour un remords, si le dégoût l'emporte sur l'attrait.

Le Presidio, étant à notre avis de tous les établissemens de Valence celui qui surprend le plus par ses excellens résultats, nous ferons comme les amateurs du système pénitentiaire, — nous commencerons nous aussi par la prison, mais du moins l'école et l'hospice auront leur tour.

On sait que les Presidios sont les bagnes de l'Espagne. Le plus dur de tous est celui de Ceuta, sur la côte d'Afrique. Celui-là ne reçoit que des condamnés à vie ou à plus de dix années de travaux forcés. Les Presidios de l'intérieur sont destinés aux coupables qui ont encouru moins de dix ans de peine. Dans tous ces bagnes, les condamnés étaient occupés exclusivement, comme cela se fait ailleurs, à des travaux de force et de fatigue, à l'entretien des chemins et de la propreté des villes, services insignifiants, chèrement achetés par l'État et ne contribuant en rien, loin de là, à l'amendement du coupable. La réforme partit du Presidio de Valence, et elle s'est propagée à différens degrés dans tous les bagnes du Royaume: nous

donnerons donc l'idée la plus complète du régime actuel de réclusion en Espagne si nous décrivons ce que nous venons d'observer au Presidio de Valence.

Dans une partie reculée de la ville, près de la porte San Vicente, existait avant 1835 un magnifique couvent do religieux de Saint-Augustin. — L'édifice est vaste, environné d'un air pur et vivifiant, et de son étage supérieur, qui domine l'enceinte crénelée do la cité, le regard se repose au loin sur la brillante verdure do la Huerta et les monts bleuâtres de l'horizon. Onze moines vivaient naguère dans ce palais où 950 hommes trouvent aujourd'hui un asile spacieux. La sainte destination du passé a sans doute porté bonheur au présent, car cette nombreuse et criminelle communauté n'a cessé, depuis son installation dans ce pieux domaine, de donner les meilleurs exemples de discipline et de travail.

Lors donc que les couvens furent supprimés, le bel immeuble des pères Augustins devint une propriété nationale. En ce même temps, le Colonel Don Manuel Montesinos, un homme de bien qui avait médité sur la réforme pénitentiaire, sollicitait un emplacement convenable pour y faire l'épreuve d'un système qu'il avait imaginé. Le gouvernement fut assez heureusement inspiré pour entrer largement dans les vues du Colonel: on lui assigna lo monastère en question, et de là date un établissement qui est sans contredit lo modèle admirable et glorieux que l'Espagne peut offrir à l'Europe.

Nous espérons prouver cette assertion, un peu hardie en apparence; prêtez-nous seulement votre bienveillante attention.

On entre dans le Pénitencier comme on devait entrer autrefois dans le couvent. Une porte aux barreaux do bois, près de laquelle se tient assis un vieillard, laisse voir, de l'extérieur, des masses de verdure qui tranchent sur l'architecture d'un cloître spacieux. De grands palmiers dépassent le toit de l'édifice, des bananiers projettent sous le ceintre même des arcades la

courbe gracieuse de leurs larges feuilles satinées; des buissons épineux d'alôès et de nopals se font jour entre les bouquets de lauriers-roses, et tout ce jardin est comme onlacé dans un filet de lianes grimpantes. C'est par ce petit coin de forêt Brésilienne qu'on débute dans le Presidio, après que le gardien invalide a tourné dans la serrure une clef qui y reste tout le jour. Sous les portiques vous voyez s'ébattre en toute liberté de beaux perroquets, des aras au riche plumage, et le vétérana qui devine le motif de votre étonnement sourit d'une façon qui veut dire : « Vous lo voyez, il n'y a ici ni chaînes ni entraves pour personne. » Alors, véritablement, l'imagination reste indécise, et on se demande si on est bien réellement dans une maison de criminels, si cet air pur, cette ardente lumière, cette douce senteur de verdure et de fleurs appartiennent à un bagne, car on se souvient que partout dans l'Europe civilisée, qui dit prison dit appareil de force au dehors et au dedans; fracas de clefs, de verroux et de grilles; cris retentissans, paroles impératives, défaut de lumière, odeur infecte surtout, odeur de race humaine avilie, misérable, c'est-à-dire la plus pénible et la plus repoussante des sensations; triste avant-goût de la maladie et de la mort. C'est dans ces étonnemens que l'on parcourt les blanches travées du cloître; mais on est bientôt rappelé à la réalité par cette inscription placée au-dessus d'une porte : « ODA EL DELITO Y COMPADECE AL DELIQUENTE. »

A cette porte, Don Manuel Montesinos nons a accueillis avec une politesse simple, et nous a introduits dans le magasin général des produits de l'établissement. Je suis de ceux qui ne regardent pas comme une chose indifférente l'apparence physique des hommes qui ont entrepris et accompli une œuvre utile; aussi vous dirai-je, ne fût-ce que pour me satisfaire, que le Colonel est dans la force de l'âge; que sa taille moyenne est plus replète que mince, et que tout, dans son visage ouvert et franc, dans son allure, dans ses gestes et dans sa parole,

porte l'empreinte d'une décision ferme, tempérée par une bienveillance naturelle. Une moustache soigneusement émondée rappelle le militaire en même tems que l'homme du monde, et enfin les manières de cet officier décèlent des habitudes distinguées.

Dans le magasin, nous avons passé en revue une multitude de prodnits manufacturés: ce sont, entre autres choses, de belles couvertures bariolées à la mode du pays, des toiles, des nattes, des paniers, des tapis, des chaussures, des livres, et jusqu'à des dcssins et des tableaux. L'abondance de ces objets annonce une grande activité. De là nous avons fait le tour des ateliers. Toutes les salles sont admirablement aérées et d'une propreté dont on ne saurait se faire idée. Pour certaines professions, les hommes travaillent assis sur des nattes qui sont elles-mêmes d'une netteté parfaite; le costume des prisonniers, dans cette saison, consiste en une chemise à larges raies bleues et en un pantalon de forte toile. Ils ne portent point de chaussure; chaque jour, leur visage, leurs mains et leurs pieds sont soigneusement lavés, et s'il le faut à plusieurs reprises. Chaque dimanche l'ablution est générale. Ces hommes portent les cheveux courts, mais non pas ras. Cette dernière coutume répugnait particulièrement aux reclus du régime précédent; le Colonel a cru devoir épargner aux détenus ce qu'ils regardaient comme une humiliation. Telle est la tenue générale. — Ajoutons, pour être vrais, que parmi ces 950 hommes, et à part une exception que je signalerai plus tard, nous n'avons pas remarqué une physionomie vraiment digne d'intérêt.

Voici en peu de mots quel est le mécanisme du système de Don Manuel Montcsinos. Les détenus sont organisés en compagnies, et dans ces compagnies, les grades de sergent et de caporal sont attribués comme récompenses à ceux qui ont la meilleure conduite; ces hommes deviennent aussitôt de très-utiles auxiliaires. — Chaque compagnie est subdivisée en ato-

liers, dans lesquels les hommes qui savent un métier ou qui l'ont appris au Presidio, l'enseignent à leur tour à d'autres détenus sous la direction des gradés. Ces ateliers travaillent pour différens entrepreneurs de la ville, mais le marché n'interdit pas au Presidio de vendre directement ses produits. Il y a donc parmi ces 950 prisonniers, des menuisiers, des forgerons et des serruriers, qui manient sans aucun risque pour l'ordre des outils dangereux ; des fabricans de sparteries, de chaussures de lin ou *alparagates*, des cordonniers, des ouvriers en soie depuis le dévidage jusqu'au tissage des plus riches étoffes, des tisserands, des relieurs, des graveurs, et enfin des imprimeurs. — Chacune de ces industries s'exerce aux prix courans de la ville. Il faut dire que par une exception particulière à ce pays, et qui n'a pas peu contribué sans doute à la prospérité du Presidio comme fabrique, le commerce voit sans jalousie cette importante production et qu'il en profite au contraire ; car à Valence, le nombre des artisans et des gens de métier est loin d'être en rapport avec la population. Quant aux habitans de la campagne, ils sont exclusivement occupés d'agriculture et ne se livrent à aucune espèce de fabrication. Le Presidio, dans ces conditions, était donc un besoin pour l'industrie locale.

Quatre parts sont faites sur le produit des travaux de l'établissement. L'administration en prélève deux ; la troisième est tenue en réserve comme pécule de sortie pour les condamnés, et la quatrième est remise au détenu lui-même, mais comme une récompense, au fur et à mesure de ses besoins. Cet argent de poche est employé le plus souvent en achats de tabac ou de menus objets utiles à la toilette et à la propreté. Le vin et l'eau-de-vie sont rigoureusement interdits, et il ne se fait aucune tentative pour en introduire par fraude.

Les détenus travaillent douze heures par jour et n'ont d'autre repos que les momens consacrés aux repas. Le silence n'est interrompu que par les explications nécessaires pour la

distribution de l'ouvrage, ce qui se fait en peu de mots, à voix basse et en présence du chef gradé de l'atelier. Le dimanche les prisonniers jouissent de quelques heures de promenade dans une vaste cour, et même ceux qui se sont distingués par une bonne conduite, sont envoyés dans la campagne, sous la surveillance d'un ou deux gardiens. C'est une récompense très enviée, et jusqu'à ce jour elle n'a amené aucun désordre.

Les travaux journaliers du dehors, qui s'exécutent par des escouades de condamnés dans les rues de la ville et sur les routes, loin d'être recherchés par ces hommes, sont devenus la punition courante des plus légères infractions à l'ordre, à la propreté, à l'exactitude, et c'est la seule dont on fasse usage. Don Manuel nous a attesté que depuis quarante et un jours, il n'a pas eu à inscrire sur son registre de punitions une seule faute contre la discipline intérieure. Ce sont là des résultats à peine croyables, n'est-il pas vrai? Mais que de surprises ne devons nous-pas rencontrer encore dans cette heureuse organisation! Aucune porte ne sépare les ateliers les uns des autres; rien n'est fermé, ni ouvroirs, ni dortoirs. Le Colonel est heureux de répéter qu'il n'y a pas un seul verrou dans toute la maison.

Chaque homme possède un sac de soldat qui renferme ses effets, et qui est posé sur une planchette fixée au-dessus du lit du détenu: ce lit se compose d'une natte épaisse, d'un bon matelas et d'une couverture de laine; le tout, durant le jour, est proprement roulé, et suspendu à un crochet. Le sol carrelé des dortoirs est teint d'un rouge brillant et merveilleusement entretenu. — Ces dortoirs eux-mêmes sont de vastes galeries, disposées en cloîtres largement ventilés par des ouvertures opposées, pratiquées de chaque côté. A chaque angle est une cellule de surveillant, et pendant toute la nuit les sergents et caporaux parcourent en silence et à tour de rôle ces galeries qui demeurent éclairées jusqu'au jour. Au moment du coucher il est permis aux détenus de se livrer entre eux à une

conversation modérée, pendant un quart d'heure. Les réfectoires, les buanderies, la dépense, la chapelle, sont remarquables, comme tout le reste, par une propreté qui devient un vrai luxe quand elle est ainsi pratiquée.

Tout ceci, vous le voyez, ne ressemble en aucune façon aux systèmes expérimentés ailleurs ; mais vous dire que le résultat est satisfaisant au plus haut point, ce n'est pas dire assez : il faudrait pouvoir vous initier, comme nous avons été initiés nous-mêmes, à tous les détails intérieurs, à la marche intime et facile de cette excellente machine intellectuelle. Les effets de moralisation obtenus par ce régime sont au-dessus de toute attente, et l'heureux chef du Presidio avoue lui-même qu'ils ont plus d'une fois dépassé ses prévisions. Il y a quelques années, une émeute, comme on en voit trop souvent dans ce pays, avait éclaté à Valence. Les perturbateurs se dirigeaient sur la maison pénitentiaire pour appeler les reclus dans leurs rangs. Le Colonel distribue indistinctement des armes à une partie des détenus, et ceux-ci font une si ferme contenance que les émeutiers prennent la fuite ; puis le calme rétabli, les prisonniers rapportent spontanément leurs armes. — Je vous ai déjà parlé des promenades à l'extérieur de la ville, accordées comme récompense à des détachemens de détenus. Voici un fait beaucoup plus caractéristique que j'emprunte à un ouvrage estimable sur *le système pénitentiaire espagnol*, et que Don Manuel nous a confirmé comme si ce n'était qu'une chose ordinaire dans le régime de la maison. — Je cite le passage entier.

* Nous oserons douter que les élèves de ces fameuses écoles d'Auburn et de Pensylvanie puissent être soumis sans danger aux épreuves de discipline et d'obéissance que le chef du Pénitencier de Valence tente, sans l'ombre même d'une crainte, sur les détenus soumis à sa tutelle. Nous l'avons vu, sans hésiter et seulement pour convaincre quelques visiteurs étrangers, de ces gens qui ne croient pas même ce qu'ils voient, désigner un homme condamné à 10 ans de présides,

choisi avec intention parmi ceux dont les antécédens étaient les plus défavorables, et l'envoyer en ville pour changer en monnaie une once d'or; et nous avons été témoins du retour de cet homme après avoir accompli la commission avec le zèle et l'exactitude du plus fidèle serviteur. »

Quels commentaires peuvent expliquer de pareils faits?— Ce n'est pas assurément dans une seule visite, toute longue, toute minutieuse qu'elle ait été, que nous avons pu espérer de trouver la clef d'une aussi miraculeuse organisation. Le Colonel Montesinos lui-même, assure que son système n'est pas de ceux qui s'écrivent: il marche selon son inspiration. Il a d'abord posé pour base une discipline qui ne se dément jamais; des habitudes de régularité, de propreté et d'urbanité mutuelle dont il surveille le maintien avec la plus rigide attention. Ce pli une fois donné et accepté, il n'a plus qu'à se livrer à son tact, je dirais presque à son génie, et l'amélioration devient son œuvre particulière. Il ne doute pas, au reste, qu'il ne soit facile de réussir comme lui. Toute personne éclairée, dit-il, tout ami intelligent de l'humanité, qui voudra venir passer un mois auprès de moi, en saura autant que moi-même et obtiendra ailleurs les mêmes résultats. Au reste il nous répétait qu'il avait eu, dans les commencemens, une audace administrative que le succès seul pouvait justifier. Les statuts, les réglemens, les circulaires du gouvernement avaient dû être laissés dans un respectueux oubli. Il arrivait avec une œuvre préconçue, il l'a poursuivie avec ardeur, seul, sans relâche, n'étant soutenu que par la sainteté de sa mission. Lorsque la réussite fut devenue si publique, que la ville de Valence même en tirait un honneur peu commun, Don Manuel fut créé Inspecteur-général des prisons du Royaume, et fut mandé à Madrid afin de fonder en grand un système si heureusement expérimenté. — Partout les débuts ont été satisfaisans, mais dès que le Colonel retournait à sa maison de prédilection, à ses chères Présides de Valence, la routine administrative ne tardait pas à reprendre

ses anciens droits, et comme tout le monde n'a pas le courage nécessaire pour se mettre au-dessus des formalités inutiles, le bien commencé ne tarda pas à avorter dans quelques Présides. — Et d'ailleurs, qui ne comprend toute l'abnégation personnelle dont il faut être doué, tous les sacrifices qu'il faut s'imposer à soi-même pour accomplir une pareille réforme ? Don Manuel, bien que peu accessible, en apparence, aux impressions sentimentales, aime sa création, ou plutôt il aime son succès. Il quitte rarement sa maison, son jardin, ses beaux oiseaux des tropiques, prisonniers libres comme les autres. Il ne cesse de parcourir ses ateliers sans clôtures, ses grands dortoirs. Il surveille avec prédilection l'enseignement de l'école, car il y a aussi une école, où tous les hommes âgés de moins de 35 ans peuvent apprendre la lecture, l'écriture, le calcul et le dessin : grâce à cette fondation, les trois quarts des prisonniers entrés illettrés dans la maison, en sortent avec une instruction suffisante.

Telles sont les distractions, l'activité, la vie entière du Colonel Don Manuel Montesinos. Il a pour adjudant un homme digne de sa confiance, puis quatre surveillans. Ce sont donc ces six hommes qui en dirigent 950 et qui pourraient en diriger 1200. — Toutes les autres fonctions sont remplies par les détenus eux-mêmes. Il n'y a jamais eu d'exemple de complots, ni de tentative d'évasion ; et — quand on y pense — que serait-ce donc qu'une évasion dans ce Presidio de Valence ? Rien de plus simple : il suffirait au détenu de quitter sa place à l'atelier, de traverser une courte galerie et briser la frêle grille de bois qui n'est défendue que par la surveillance d'un honnête septuagénaire à moitié endormi. Il n'y a de force militaire ni à l'extérieur, ni même dans le voisinage. — Quelle puissance peut donc dominer ces hommes, qui sont, pour la plupart, des voleurs de grands chemins, des assassins, et dont les moins coupables se sont compromis par des rixes et des meurtres, indices d'un caractère violent ? Sans nul doute, l'influence personnelle du chef est pour beaucoup dans ces étonnans résul-

tats; mais à part le juste mérite qui lui en revient, ne faut-il pas reconnaître que le système est fort par lui-même, puisqu'il supplée à tant de force matérielle; qu'il est moral, puisqu'il engendre de tels faits de régénération? Le Colonel Montesinos a osé mettre en œuvre la douceur; et par la douceur il a subjugué les plus déplorables natures; il les a relevées par un traitement honorable; il n'a point opéré individuellement et en vue de succès partiels; il a au contraire tout établi sur une échelle générale: à ces vagabonds paresseux par ignorance, misérables par inconduite, traqués et réprouvés à cause de leur guerre permanente contre la société, il donne une vie matérielle aisée et heureuse assurément, en comparaison de leurs habitudes. Il leur fournit une instruction suffisante, un gain assez important pour stimuler l'amour du travail. Il leur procure enfin une existence de calme et de paix qui rompt leurs mauvais penchans. Il les traite en hommes, en un mot; il réveille leurs sentimens de dignité et d'honneur, il fait appel à leurs affections. Les détenus pères de famille, obtiennent facilement, lorsqu'ils l'ont mérité par une constante régularité, la permission de faire venir près d'eux un de leurs fils en bas âge: l'enfant reçoit l'instruction de la maison, apprend un métier, console et adoucit son père par sa présence dans ce séjour de résignation occupée.

Les détenus ont la faculté d'écrire et de recevoir des lettres sans aucun contrôle; mais les visites ne sont point autorisées. Ceux qui ont mérité la faveur d'une promenade à l'extérieur, peuvent s'entretenir pendant de courts instans avec les personnes de leur famille qui se trouvent sur leur passage; mais ils ne conservent cette précieuse faculté pour l'avenir qu'en raison de l'extrême réserve avec laquelle ils en usent.

L'infirmerie, où les soins sont poussés jusqu'à la recherche, reçoit les malades peu nombreux du Presidio. — Une cuisine particulière, une pharmacie et une herboristerie sont attachées à ce petit hôpital. La statistique donne 2 pour cent pour les

malades et 1 pour cent pour les morts. Le climat de Valence est d'ailleurs peu favorable à la santé générale : l'arrosage du sol des campagnes, si précieux pour l'agriculture, engendre, dit-on, des germes d'affections de poitrine qui se répandent aussi sur la ville. On compte en effet à Valence un cas de phthisie pulmonaire sur 10 cas de maladies communes.

Au moment où le Colonel Montesinos importa son heureuse réforme, c'est-à-dire sous le régime ancien qui était bien plutôt l'absence de tout régime, les récidives atteignaient le chiffre énorme de 35 pour cent. La statistique générale du nouveau système constate encore en ceci une heureuse et incroyable amélioration, puisqu'elle démontre que les récidivistes ne dépassent pas un sur cent pour les 15 Presidios du Royaume. Quant à la maison de Valence en particulier, il est constant que depuis 3 ans elle n'a compté que deux récidives.

Ne croyez-vous pas entendre le développement d'une utopie, ou le récit improvisé de l'une de ces suppositions de voyageurs dont je vous parlais à Barcelone ? Ce n'est cependant qu'une simple, qu'une exacte réalité. On est bien heureux, je vous assure, d'assister à ce spectacle d'ordre, à ce beau triomphe de l'intelligence et de la philanthropie éclairée. Mais ici une réflexion triste vient nous préoccuper malgré nous. On peut craindre en effet que ces excellents résultats ne soient une œuvre isolée, l'œuvre de l'ascendant personnel d'un homme de cœur et de bonne volonté. L'apostolat de Don Manuel deviendrait-il stérile après lui ? On ne voudrait pas se laisser aller à cette pensée. L'ouvrage auquel je faisais allusion tout-à-l'heure, et qui revendique pour la nation toute entière l'honneur de ce qu'il nomme le système pénitentiaire Espagnol, cet ouvrage qui est, à proprement parler, l'historique des travaux du Colonel Montesinos, ne rassure pas assez sur l'avenir de la belle institution de Valence pour qu'on ait une foi entière dans la perpétuité de l'œuvre. — Quant aux causes qui ont favorisé l'application et le progrès de ce système, et aux vues qui ont dirigé le

créateur dans sa difficile carrière, l'auteur de la brochure dont je parle ne croit pouvoir mieux faire que de citer les propres paroles que Don Manuel Montesinos a consignées dans un mémoire sur la fondation du Presidio. — Je l'imiterai, en reproduisant cette citation, qui met en lumière, du reste, un point de vue moral tout particulier, trop respectable de la part d'un tel observateur, pour que nous ne l'accueillions pas avec toute la déférence qu'il mérite.

« Il est constant — dit le Colonel — que le caractère » Espagnol, éminemment généreux, même chez ces hommes » qui, abandonnés au vice, se précipitent dans la carrière du » crime, m'a puissamment aidé pour le succès de mon entre- » prise ; il l'est également, que jusqu'au jour où je découvris » quel ressort de noblesse existait encore dans ces cœurs » dont tout sentiment généreux paraissait banni, je n'eus » recours qu'à des moyens totalement inefficaces. Ce n'est » qu'après des épreuves répétées de leur inutilité que je » m'avisai de faire quelques essais sur cette base morale, qui » est devenue depuis celle de toutes mes tentatives sur l'esprit » des détenus. — La confiance que j'étais arrivé à placer sur » de tels moyens ne m'a jamais trompé *une seule fois*, et dans » bien des occasions au contraire elle a réjoui et reposé mon » âme. Reconnaître que ces hommes dégradés par le crime » jusqu'au plus vil abaissement, se montraient cependant sen- » sibles aux inspirations de générosité qui contrastaient le » plus avec la force de leurs habitudes et l'infamie de leurs » penchans, c'était pour moi la plus heureuse des décou- » vertes. »

Acceptons ce jugement de l'homme de bien qui a donné ainsi lui-même la raison de son œuvre, et n'y cherchons pas autre chose ; mais félicitons-le sincèrement d'avoir eu le bonheur d'agir sur une base aussi délicate, au moyen d'un levier auquel peu de nations fourniraient un appui aussi solide. L'exemple donné par le Colonel Montesinos trouvera peu d'imi-

lateurs, par la raison simple qu'il serait bien difficile, ailleurs qu'en Espagne, de généraliser le principe sur lequel le confiant auteur de la réforme pénitentiaire n'a pas craint de s'appuyer. La perversité particulière à certaines races de criminels, dans d'autres pays, déjonerait trop aisément des plans fondés sur des considérations aussi relevées. Nous sommes bien éloignés cependant de décourager les hommes spéciaux qui voudraient entrer dans cette voie, et nous applaudirions de grand cœur à toute tentative qui tendrait à renouveler ailleurs les admirables effets du Pénitencier de Valence.

Disons pour terminer, que la législation Espagnole a laissé aux tribunaux le déplorable droit de mêler aux compables qui peuplent les Presidios, des condamnés politiques. — Quelques prisonniers de la classe élevée ou intelligente de la société se trouvent donc encore égarés dans les maisons destinées aux plus grands criminels. Avec ceux-là, la tâche du directeur est douce à remplir, et il leur assure de son côté tous les soulagemens qui peuvent se concilier avec l'ordre général. Nous vîmes l'un de ces détenus qu'une tentative imprudente à jeté pour 5 ans dans la prison. Combien ne doit-il pas se féliciter des heureuses inspirations de Don Manuel Montesinos? Dix ans plus tôt, Don Manuel Lassale, c'est le nom de ce prisonnier, aurait balayé les rues de Valence ou traîné sa chaîne sur les travaux des grands chemins. Aujourd'hui il se trouve placé à la tête de l'atelier d'imprimerie qu'il dirige avec l'intelligence d'un homme instruit. — Déjà connu dans la littérature politique de son pays, Don Manuel Lassale occupe en ce moment ses loisirs en traitant des questions moins brûlantes. Une apologie des combats de taureaux écrite avec talent et la brochure sur le système pénitentiaire, à laquelle j'ai emprunté des citations, sont récemment sorties de sa plume, et les presses du Presidio ont livré à la publicité ces deux intéressants opuscules.

Le code Espagnol n'admet pas le défaut de discernement dans les crimes et délits commis par des adolescents :

on voit donc de très-jeunes gens condamnés au Presidio. Ceux-ci habitent un quartier séparé où ils sont l'objet d'une attention particulière. Il va sans dire qu'ils sont beaucoup plus aptes que les adultes à profiter des bienfaits de l'école et de l'apprentissage.

Enfin nous sortons de ce lieu avec la satisfaction la plus complète : nous avons vu résolue avec le succès le plus entier qui se puisse atteindre, la question de la pénalité utile. Nous avons assisté à une épreuve magnifique et consolante de ce que peut enfanter l'esprit d'ordre, soutenu par une volonté ferme et juste, et une âme à la fois sympathique aux souffrances des malheureux et pénétrée des droits et des devoirs de la société contre ceux qui la troublent. Nous emportons une collection nombreuse des produits ouverts dans ce vaste atelier, et le Colonel Montesinos nous accompagne jusqu'à cette porte qui après tout ce que nous avons vu, est encore pour nous un sujet d'étonnement. — C'est ici ma limite, — nous dit-il en secouant les minces barreaux de bois blanc — voici mes verroux et voilà mon geôlier; — et à ces mots, il fallait voir sourire, eu ôtant son bonnet, le patriarche des guichetiers, vieux garçon de bureau retiré après 50 ans de service, détenteur inoffensif d'une clef qui repose la nuit dans la poche de son gilet. Cette clef, cependant, tient enfermés 950 brigands, dont le plus faible renverserait aisément la porte et le gardien.

Répétons encore à ce propos que dans presque tous les autres pays de l'Europe, on sacrifie beaucoup trop à l'appareil théâtral des prisons. — Ces clefs énormes, ces verroux de citadelle, ces doubles grilles, tout cela paraît fait beaucoup plus pour frapper l'imagination que pour la sûreté de la clôture. Chacun sait qu'avec de bonnes portes, des clefs *brahma* de la dimension d'une clef de montre, et surtout des surveillans attentifs, la réclusion serait aussi complète et aussi assurée. Mais l'effet mélodramatique serait perdu, et il paraît qu'on y tient encore. — Dans quel intérêt ? — Je l'ignore.

Cette prison dont nous sortons, est la première, parmi toutes celles que j'aie jamais visitées, dont je franchisse le seuil sans un serrement de cœur, sans une pensée amère. — Loiu de là, nous nous retournons plusieurs fois pour contempler encore, sous ce porche riaut, tout empreint de calme monastique, la brillante verdure qui scintille dans le cloître; et les cris des oiseaux qui parviennent jusqu'à nos oreilles ne nous rappellent en aucune manière la plainte touchante que le bon Yorik avait devinée dans le chant mélancolique du célèbre sanzonnet : « Je suis prisonnier ! je suis prisonnier ! »

Mais il n'est plus question de prison ! l'heure tant attendue approche : tout le peuple se presse vers la porte de *Cuarte*, vieux donjon féodal en dehors duquel s'élève le cirque. Au sortir de cette porte vous vous croiriez en Afrique : — des murailles crénelées d'un ton doré et cuit par le soleil, du sable jusqu'à mi-jambe, et quelques palmiers qui poussent ça et là en bouquets. — Au milieu de cette poussière se rue un tourbillon de peuple qui ne dément pas, tant s'en faut, son apparence africaine. Encore quelques pas, et l'on arrive à la *Plaza de los toros*. C'est un immense échafaudage de bois, léger à faire peur au regard. Toute cette charpente, ingénieusement combinée, du reste, est liée seulement par des cordes de fibres de palmiers ; il est vrai que ces ligatures sont faites avec un art très-habile, mais enfin cet art lui-même a quelque chose d'étrange et de primitif. C'est dans cet immense cratère, sur vingt rangs de gradins retentissants et qui semblent chanceler sous le battement mesuré des pieds, que douze mille spectateurs se précipitent et s'entassent.

Nous occupons la loge du Capitaine général et les loges environnantes. En y entrant, nous fûmes saisis d'un véritable éblouissement. Dans les courses ordinaires le côté du soleil est ordinairement moins rempli que le côté de l'ombre ; mais ici, avec des hommes qui passent leur vie au grand air, il n'est pas question de précautions efféminées. Tout l'hémicycle frappé des

rayons redoutables d'un soleil de trois heures après midi, était comble. C'est ce coup d'œil surtout qu'on ne peut soutenir en entrant. La masse des vêtemens paraît blanche émaillée de points scintillans de couleur vive, les figures se détachent brunes sur ce fond éclatant, mille éventails agités à la fois chatonnent pour ainsi dire la vue et magnétisent le regard. Un murmure grave, une rumeur profonde sortent de tous les points du cercle. Le spectacle n'est pas encore commencé; l'arène est remplie d'une foule d'amateurs, les uns vêtus avec une coquetterie recherchée, les autres, les enfans surtout, à peine couverts, même à la manière à peu près négative du pays. C'est un spectacle de confusion: les marchands d'eau, de limonade, d'oranges, les cricurs de feu et de cigares — du feu et des cigares sur cet échafaudage calciné par le soleil! — se glissent avec une adresse surprenante entre des bancs encombrés de spectateurs. Dans les hautes régions du cirque quelques galeries simplement décorées donnent asile à la société choisie, et on croirait bien difficile de résister aux distractions charmantes que le regard rencontrerait de ce côté; mais non, on dirait qu'une fois entré dans cette enceinte on se sent saisi d'un courage féroce; — c'est l'effet involontaire de toutes ces grandes crises, où le système nerveux se trouve combattu par la décision morale. C'est l'émotion du soldat au moment solennel de la bataille. Il faut faire bonne contenance: toutes les facultés s'absorbent dans cet effort de l'amour-propre. Il n'appartient qu'aux vieux guerriers de montrer un calme qui, peut-être encore, n'est pas aussi vrai dans le cœur qu'apparent sur le visage. Telles étaient mes sensations réelles, à moi qui cependant avais fait mes preuves en applaudissant Montes, il y a longtems déjà, à Saint-Sébastien. Mes compagnons laissaient tout naturellement percer leurs émotions, et même celui d'entre eux à qui les courses de taureaux étaient plus familières, ne se défendait pas d'une certaine agitation. Raftet seul, absorbé dans un autre et puissant intérêt, stupéfait de ce qu'il voyait,

les yeux étonnés, le calepin ouvert, le crayon *armé*, jetai çà et là une visée rapide, traçait une ligne, un contour, et demeurait plus ébloui que jamais devant ce bouillonnement sans détails saisissables, cette immense foule, cette immense voix ; la gâtté grondant comme un orage, de tout ce peuple qui vient s'amuser ! Rien qu'à voir de tels préludes, on sent déjà ce qui est l'âme et l'attrait de cette fête, — et l'on se dit : « Tiens-toi bien, mon cœur. »

Le son aigu d'une trompette annonce qu'il faut vider l'arène. Les soldats entrent dans l'enceinte, et tout aussitôt cette masse de gens qui semblaient la remplir, disparaît en escaladant les barrières, en se précipitant dans l'ouverture des portes. On pouvait croire qu'il n'existait plus une seule place sur les gradins, et cependant tout ce monde trouve à se caser, à se glisser quelque part. Non sans cris, non sans adresse ou sans gourmades : c'est, pour un moment, une tempête d'imprécations, de querelles, de plaintes, où les voix de femmes dominent en soprano irrité. Enfin le calme renaît, autant qu'il peut exister dans cette essence de tumulte ; la trompette a retenti une seconde fois. La musique militaire fait entendre un petit air tendre et joyeux, ce qui annonce que la *quadrille* va paraître, et en effet, par l'une des portes de l'arène on voit s'avancer un Alguazil à cheval suivi de la troupe brillante des acteurs.

Mais avant toutes choses laissez-moi vous parler de l'affiche, du programme de la course, jolie feuille de papier rose satiné qu'on se procure en prenant les billets. C'est une adjonction indispensable aux plaisirs du spectacle pour les *aficionados*, les *sportsmen* du lieu. Cette élégante affiche est disposée d'une manière assez ingénieuse pour que l'amateur puisse pointer tous les coups, les horions, les estocades, les chutes et les morts. C'est une agréable statistique qui entretient gaîment la conversation du soir. Or la feuille d'aujourd'hui est ainsi conçue :

PREMIER JOUR DE COURSE À VALENCE,

le 24 de juillet 1847.

*Huit taureaux paraîtront, et les résultats de la course
pourront se constater sur le tableau suivant.*

Dans les colonnes de gauche on lit :

*Noms des taureaux — Leur provenance — Leur devise. —
Leur robe et leur description.*

COLETO, de Gaviria. Devise incarnat. Châtain. Tête noire. Bien armé.

CARTAGENA, de Veragua. Devise incarnat et blanc. Bariolé de bandes
noires. Bien encorné.

PERDIGUERO, de Gaviria. Devise rouge. Brun foncé. Bien armé.

ZAMORANO, de Veragua. Devise rouge et blanc. Noir, à reflets violets.
Bien encorné.

GOLONDRINO, de Gaviria. Devise incarnat. Châtain moucheté de noir.
Bien armé.

AZAFRANERO, de Veragua. Devise incarnat et blanc. Bariolé de noir.
Bien encorné.

ZAFRENO, de Gaviria. Devise incarnat. Châtain. Bien armé.

VINATERO, de Veragua. Devise incarnat et blanc. Noir tigré. Cornes
hautes.

En regard et sur la droite de ces noms, les colonnes
suivantes sont préparées pour recevoir le pointage de l'*aficionado*.

PICADORES.				BANDERILLEROS.		MATADORES.		Observations.
Piquet.	Crotes.	Cheveux morts.	Cheveux bleués.	Banderillas placées.	Banderillas de jeu.	CUCHARAS.	CASAS.	
						Estocades.	Estocades.	

Expliquons d'abord ce qu'on entend par la *Devise*. — C'est
une riche bouffette de rubans. — Pendant que le taureau attend

dans une sombre cellule le moment de s'élancer dans l'arène, une trappe s'ouvre à la voûte du cachot, et on plante sur le garrot de l'animal, cet ornement armé d'un aiguillon qui s'enfonce profondément sous la peau.

Au moyen du tableau que vous avez sous les yeux, on peut se rendre un compte mathématique de toutes les émotions de la scène et même en conserver une impression durable. La colonne d'observations, surtout, doit être infiniment curieuse à consulter. C'est dans celle-ci naturellement qu'on doit trouver la juste mesure de l'*affection* du spectateur. Vous jugez par là de l'utilité du bulletin rose. C'est là un moyen infaillible de suivre une action avec conscience; et je connais plus d'un critique à qui un pareil tableau ne serait pas inutile, en y pratiquant, bien entendu, les légères variantes réclamées par la nature d'un spectacle littéraire.

Au bas de cette statistique nous trouvons les noms des acteurs — je parle des hommes — qui nous intéressent le plus dans le drame qui va se jouer, et nous les voyons eux-mêmes s'avancer en cérémonie dans le cirque, sur les pas de l'Alguazil; — l'air leste et délibéré, la taille cambrée, la jambe élégante et finement chaussée, la tête abritée sous la *montera*, qui est comme une autre chevelure de soie et de glands: tous ces hommes couverts de satin et d'or, vêtus comme le plus riche des Figaros du théâtre de Londres ou de Paris, arrivent d'un pas léger jusque sous la tribune municipale de l'*ayuntamiento*. — Leur chef a proféré quelques paroles que le bruit de la joie publique m'a empêché d'entendre. — Mon poulx a battu plus lentement; il me semblait que l'athlète devait dire à ce peuple: « *Morituri te salutant* » mais non, Cuchares a demandé avec un beau sourire au chef municipal la permission de combattre à mort, contre huit taureaux, en présence de cette héroïque cité « *de esta eroica población* » — comme on dit dans les proclamations des échevins, — et la permission a été gracieusement octroyée; en foi de quoi une grosse clef à rubans rouges est tombée de

la loge suprême aux pieds de l'Alguazil, qui selon la tradition devrait la recevoir dans son chapeau, pour peu qu'il tînt à montrer sa dextérité et à mettre le bon peuple en belle humeur.

La clef est ramassée et remise à l'officier civil, qui avec son habit français et ses bas de soie noire, fait, par parenthèse, une assez maigre figure sur un cheval de triste apparence.

Mais avant que la procession de la quadrille ne se rompe pour prendre ses postes de combat, suivons son ordre d'après notre programme.

Au premier rang marchent les *Espadas* — les épées.

1. Francisco Arjona GUILLEN, dit CUCHARES, de Séville.

2. Julian CASAS, dit el SALAMANQUIERO, de Salamanque.

Suppléant : Cayetano SANZ de Madrid.

Picadores. Ceux-ci sont à cheval et s'avancent deux par deux.

José Munóz de Séville. — Manuel Lerma dit *el Coriano*, de Coria. — Manuel Martin de Madrid. — Juan Pelon de Jérès.

Banderilleros: c'est la troupe légère.

Javier Caso de Séville; Blas Melis, Jose Munóz, y Jose Andreo; tons trois de Madrid. Jose Arjona de Séville et Pedro Perez de Madrid.

Puis viennent huit *Chulos*: ce sont les comparses.

Ce dénombrement à la façon épique, qui peut vous sembler superflu, intéresse au plus haut point la foule des amateurs. Chacun a son héros, son ami, son protégé à encourager, à chercher dans les rangs de la quadrille. Cuchares seul est connu de tons : — il place ses gens dans l'arène, pendant que l'Alguazil s'achemine vers la porte du Toril où il remet la clef à un gardien. — Après quoi, invariablement, le fonctionnaire cherche à exécuter un petit tems de galop, pour s'éloigner de la porte fatale et gagner l'issue opposée avant qu'on sonne la sortie du taureau. C'est toujours là le motif d'une explosion d'hilarité générale, non sans quelques notes aiguës peu respectueuses pour l'autorité. Mais quoi? c'est la fête des

taureaux, « le Roi s'amuse ! » — A peine le piteux commissaire a-t-il atteint la barrière de l'arène, qui se referme vivement sur lui, qu'un troisième cri de la trompette donne enfin le signal attendu. — Un frémissement terrible, un froid électrique pénètre à la fois douze mille cœurs. Une porte s'ouvre, et laisse entrevoir à peine un sombre réduit — d'où le taureau s'élance.

Mais il me faut reprendre des forces pour vous raconter, non pas comment cette tragédie se passe, car dix écrivains élégans, vingt observateurs minutieux ont décrit ces jeux attrayans et barbares ; je tiens seulement à vous dire à ma manière, comment ce spectacle nous a impressionnés.



VALENCE.

Juillet 1847



Le taureau est *Coletto de Gaviria*; il est châtain et bien armé, comme le dit le programme rose: *Castano y bien armado*. En quatre bonds il est au milieu de l'espace; il s'arrête tout court, comme s'il cherchait à se reconnaître, puis il fond à gauche sur le premier picador. Ce picador est Juan Pelon de Jerès, une espèce de géant, dont la jambe est bardée de fer, sous son buffle jaune. En une seconde, Juan Pelon et son cheval renversés l'un sur l'autre roulent sur le sable. Le pauvre animal a le poitrail percé d'un large coup de corne; le cavalier jeté violemment contre la barrière l'a frappée de la tête avec un bruit horrible. Une immense clameur de satisfaction éclate dans l'assemblée. Voilà un brave taureau! un beau début! un glorieux coup de corne!

Cependant les chulos, c'est ainsi qu'on nomme les acteurs de la quadrille dont le rôle consiste à distraire et entraîner le taureau, les chulos se précipitent vers l'animal, étonné lui-même de son facile exploit. Les *capas* aux couleurs éclatantes agitées devant ses yeux l'attirent loin de cette première scène de carnage. — Coletto de Gaviria poursuit avec acharnement ces appâts irritants: il s'élance sur la trace du manteau rouge qui scintille à sa vue déjà troublée par la colère; mais tout aussitôt un lambeau d'étoffe bleue l'a remplacé. Le taureau se retourne haletant contre tous ces papillons moqueurs; il les charge à outrance et l'un après l'autre; quelquefois il part en droite ligne et s'acharne contre sa proie; mais le chulo déploie alors une merveilleuse agilité: il fuit à toutes jambes, et il a déjà franchi la barrière haute de cinq pieds, lorsque la brute emportée par son élan fond sur cet obstacle et le frappe d'une corne impuissante.

Quelques minutes ont suffi pour irriter la fureur du terrible animal. Il sent déjà qu'il s'agit d'une guerre à mort, et il se recueille pour frapper des coups plus sûrs. — Il a mesuré les distances, et c'est au milieu de l'arène qu'il se place pour mieux compter ses ennemis. Alors on le voit rugir, mais on ne l'entend pas, car au milieu de l'ardent tumulte de l'amphithéâtre, la voix formidable du taureau s'éteint comme un frêle bèlement. Il allonge sa majestueuse échine, abaisse son front et ses puissans fanons; il cherche de ses yeux sanglants et étonnés quelque adversaire immobile. Les chulos qui tourbillonnent devant lui ne l'occupent plus: il creuse le sable de ses pieds et médite une éclatante prouesse. C'en est fait cette fois! personne ne l'a vu partir, et le voilà qui s'est rué sur le second picador. La lance a été impuissante pour l'écarter, elle a laissé sur son large garrot un sillon ensanglanté; le taureau s'est détourné et a enlevé sur ses formidables cornes le cheval et le cavalier qu'il rejette et pétrit comme une masse inerte. Il se précipite encore une fois sur ce cheval déjà éventré, il le la-

boue de ses cornes, il le retourne dans le sang, il va toucher le cavalier, qui heureusement garanti, n'a encore reçu aucune atteinte. — C'est en ce moment qu'est le danger, car si ce taureau s'acharnait dans sa furie, l'homme serait perdu; mais les chulos bravent tout pour l'entraîner: ils entourent la bête furieuse et parviennent à l'écarter encore, ils l'attirent au loin, et pendant ce moment de répit le picador moulu de sa chute, est relevé et porté péniblement hors de l'arène. Quant au cheval, il fait de vains efforts pour se remettre sur ses jambes, il trébuché, il roule sur lui-même dans une impuissante agonie; puis enfin ses membres s'agitent d'une dernière convulsion, sa tête amaigrie cherche dans l'air une aspiration suprême, et il s'étend dans son sang pour ne plus se relever. A peine est-il immobile, des domestiques alertes, toujours l'œil au guet, se hâtent de lui enlever le harnais et la selle, et tout aussitôt un autre picador entre dans la place pour remplacer le cavalier démonté.

Telle est la première scène du drame; et pendant cette scène si rapide, il est impossible, de quelque puissance nerveuse que vous le supposiez doué, qu'un spectateur novice ne se sente pas remué jusqu'au fond de l'âme. Oui, c'est bien là l'impression du premier combat pour le soldat, de la première tempête pour le marin. La nature l'emporte sur toutes les résolutions; le front pâlit, la main tremble, et des frissons glacés semblent courir dans les artères. Cependant, bâtons-nous de le dire, cette émotion n'est pas de longue durée. — Lorsqu'on voit que dans tout ce carnage la mort n'a frappé que quelques misérables chevaux, lorsque l'on concentre son attention sur ces hommes intrépides et agiles qui se jouent du péril et le bravent avec une ardeur et une émulation pleine de galté, lorsqu'on suit du regard ces brillans gladiateurs étincelans d'or et de soie, si gracieux dans leurs évolutions rapides, si souples et si légers dans leurs bonds prodigieux, dans leurs espiègleries audacieuses, on se sent rassuré par tant d'éclat et

de courage, et de là à être intéressé par ce combat entre l'intelligence et la brute, il n'y a pas loin. Et puis, il vous siérait peu de vous montrer ému ou touché, au milieu de cette foule transportée, ivre de joie ou d'enthousiasme. Vous seriez mal venu de discuter le point de vue philosophique de ces jeux barbares, mais chevaleresques, avec un voisin tant soit peu *aficionado*.

Les *aficionados*, les affectionnés, — j'aurais dû vous le dire plus tôt, — sont les *dilettanti* des courses de taureaux. Juges sévères et impartiaux, mais délicats et difficiles, ils mêlent rarement leurs cris aux cris de l'amphithéâtre. Il leur faut pour cela de ces glorieux coups, de ces rares exploits qui enlèvent une approbation enthousiaste. L'*aficionado* juge les coups gravement, et les pointe avec soin. Il saisit la moindre faute des combattans, il est au courant des allures et du caractère du taureau deux minutes après que l'animal a fait son entrée dans la bruyante arène. Tel taureau a des *querencias*, c'est-à-dire qu'il recherchera une place particulière dans le cirque, place où il ramènera sans cesse ses adversaires, et où il ne manquera pas lui-même de revenir mourir au dénouement fatal qui lui est réservé d'avance. Celui-ci sautera hors de l'arène et franchira les barrières pour poursuivre un ennemi, au grand péril des amateurs forcenés qui se groupent dans le couloir. L'*aficionado* reconnaît le symptôme et annonce l'événement. Voici un taureau qui est *levantado* : on le reconnaît à sa tête haute, à son regard irrésolu qui ne se fixe sur aucun objet particulier. S'il est, au contraire, occupé des objets qu'il peut voir à une courte distance, s'il les suit et s'y attache avec constance, on le déclare *parado*. Si le taureau est *aplomado*, il est dangereux et peu divertissant. Il faut qu'on vienne à lui, qu'on l'excite, qu'on l'irrite, et cela de tout près, car il ne s'occupe pas des provocations faites à distance. Il fuit le combat, il cherche une place de refuge, il s'adosse volontiers à la barrière ; mais à un moment donné il frappe en traître.

Un aficionado quelque peu instruit est un résumé complet de la science tauromachique, sur laquelle on a écrit des traités fort étendus. Il possède un vocabulaire qui laisse bien loin la langue comparativement stérile du turf et du sport. Il vous désignera tour-à-tour les taureaux *voyans, francs, sensibles et clairs*. — C'est de ceux-là que vous devez attendre les plus brillans exploits, « *las mas distinguidas suertes*. » Vous connaîtrez, grâce à lui, les caractères qui distinguent les *revoltosos* et les *celosos*, ces taureaux qui joignent la prudence à l'audace, qui se révoltent contre le danger, et qui épient l'occasion de rendre coup pour coup. Les taureaux *que ganan terreno*, font la guerre en escarmouches, trompent et déroutent l'ennemi par la prestesse de leurs voltes et de leurs pointes. Ceux qui sont *de sentido*, devinent assez l'intention de l'épée qui flamboie devant leurs yeux, pour ne pas se précipiter sur sa pointe: ils l'évitent, la fuient, mais sans lâcher pied, car ils ne manquent pas de courage; ils attendent seulement le moment favorable pour écraser leur ennemi lassé et fasciné par une attention muette. Les *abantos* fuient et ne méritent pas de compassion. Les *burri ciegos* ont un défaut de la vue qui tantôt rapproche, tantôt éloigne les objets. Il faut, pour les combattre, une attention extrême et aussi une excessive habitude, afin de deviner, dans leurs élans, s'ils sont myopes ou presbytes.

Cette nomenclature ne vous donne qu'une idée incomplète de la science imposante de l'aficionado, science dont il est justement fier, qui régularise ses plaisirs et bride ses entrattemens. Souvent lorsque le cirque s'ébranle sous les trépignemens furibonds d'une admiration grossière, l'aficionado n'a pour toutes ces joies qu'un dédaigneux sourire. La foule applaudit, mais lui, fi donc! il juge et analyse; il porte exactement chaque faute, chaque oubli des règles, au compte de qui il appartient; car l'aficionado est impartial et exact comme un grand-livre. Il rappelle précisément cette spécialité, aujourd'hui éteinte je crois, des vieux amateurs du théâtre, aristarques

moroses, qui, lorsque le public battait des mains à un talent aimé, protestaient d'un regard chagrin contre une entrée, une intention, un geste, dont eux seuls avaient saisi l'incorrection.

L'aficionado se rencontre dans toutes les classes de la société Espagnole. Presque tous les hommes bien élevés le sont plus ou moins; ils aiment passionnément cet art dangereux dont ils possèdent souvent plus que la théorie, car c'est, pour ainsi dire, un complément d'éducation, c'est un jeu favori des jeunes gens des classes les plus élevées, d'aller dans les plaines où vivent les taureaux, choisir et marquer les plus braves en les attaquant à la lance émoulue. — Cette épreuve, qui demande de l'ardeur, du courage et une grande habitude d'équitation, se nomme le *tentadero*, et la brillante jeunesse de l'Andalousie en fait un de ses passe-temps les plus agréables. Les jeunes hommes les mieux placés, ne dédaignent pas un autre amusement qui exige toutes les qualités d'un torrero sans présenter les dangers d'un combat sérieux. Je veux parler des courses de *novillos*, où l'on fait paraître de jeunes taureaux qui n'ont pas encore l'âge requis pour le cirque. Dans ces jeux les cornes du taureau sont rendues inoffensives par les boules dont elles sont munies et par l'épaisse enveloppe qui en amortit le choc; mais il n'en faut pas moins déployer beaucoup de souplesse et de légèreté pour se garantir de l'impétuosité d'un jeune animal qui du premier étonnement passe bien vite à la colère.

Les hommes du monde, à peu d'exceptions près, assistent donc aux courses de taureaux avec un véritable plaisir; mais leur tenue, conforme en tout aux habitudes réservées des Espagnols, ne décèle aucun de ces grands mouvemens où se laisse si facilement entraîner l'ardeur populaire. Telle est, au reste, l'aimable et obséquieuse politesse des relations dans ce pays, que nous avons toujours remarqué de la part des personnes dont nous étions environnés dans ces courses une déférence exquise pour notre propre goût. On nous demandait d'abord si nous aimions les combats de taureaux, et l'expres-

sion de l'intérêt éprouvé par nos voisins se mesurait sur l'impression que nous paraissions ressentir nous-mêmes. Nous devinions que l'on modérait ou qu'on laissait s'exhaler l'ardeur vraiment nationale que fait naître ce spectacle, selon que nous, étrangers à ces mœurs et par conséquent incapables de les juger, nous étions attirés ou repoussés par les phases saisissantes de ce jeu terrible.

L'aficionado qui se rapproche de la classe du peuple, le bourgeois, l'artisan, le cultivateur; en un mot, l'amateur mordu au cœur de cet amour ardent et irrésistible pour le cirque, qui va quelquefois jusqu'à l'oubli des soins de l'existence, jusqu'à la ruine et à la folie, celui-là est plus décidé dans ses allures, plus passionné, plus expansif, plus impressionnable; mais aussi c'est un juge impitoyable, un conservateur forcené des prescriptions de l'art et surtout des prérogatives du spectateur vis-à-vis des acteurs de ce drame émouvant. Il hante les toreros, et ne craint pas de déroger à la sobriété Espagnole en partageant des libations dont eux seuls en Espagne se sont fait une habitude; mais à la moindre faute contre les règles, au plus léger indice d'hésitation ou de crainte de la part d'un membre de la quadrille, l'aficionado jette à l'ami qui a mal fait son devoir ou un blâme énergique ou une invective foudroyante. Il jette encore bien autre chose dans le cirque, lorsque l'enthousiasme ou la colère, ce qui est la même chose chez lui, le transportent et l'enivrent. Alors son chapeau, son foulard, sa ceinture, sa cigarette, les oranges du voisin, l'éventail de la voisine, tout y passe, tout suit la route désordonnée imprimée par son délire. Mais pour que l'aficionado s'oublie ainsi, lui qui connaît mieux que personne la défense de rien jeter sur l'arène, il faut une circonstance qui égare sa raison; il faut qu'il s'agisse ou d'une lâcheté ou d'une maladresse insigne, ou bien d'une de ces promesses hardies, d'un de ces coups splendides qui portent le vertige aux dernières limites, et qui soulèvent dans le cirque une de ces clameurs hyperboliques qui faisaient,

à Rome, tomber les oiseaux de l'air sur les têtes des spectateurs.

Pour achever le portrait de l'aficionado populaire, disons encore que son costume le distingue du reste de la foule. Pour assister à une course de taureaux, il revêt une parure dans le goût Andalou. Le chapeau à double pompon s'incline sur son oreille gauche, une veste brune brodée de fleurs éclatantes au milieu du dos, ou simplement une veste de velours foncé, une ceinture à raies variées, accusant strictement la taille, un pantalon blanc et des chaussures écrues, complètent cet ajustement de fantaisie. Tel est, du moins, la tenue d'un aficionado fashionable, de Valence. Si vous y ajoutez la couverture bariolée et frangée de petites boules rouges et jaunes, jetée négligemment sur l'épaule, une cigarette interminable malgré son exiguité, et un vigoureux bâton de houx ou de buis, vous aurez devant les yeux la figure en pied de l'aficionado pur sang; il ne nous restera plus, pour compléter le type, qu'une seule distinction à observer, c'est une observation tirée de la constitution physique des individus. L'aficionado petit de taille, noir de peau, coquet et correct dans sa parure, assiste au spectacle avec une émotion plus concentrée; l'action nerveuse se dissimule chez lui sous les formes d'une attention soutenue, et l'explosion n'a lieu que dans les grandes circonstances que j'ai indiquées tout à l'heure. L'aficionado grand et replet, au visage sanguin et animé, à la voix retentissante, lâche aisément la bride à ses sensations, il s'emporte facilement en quolibets ou en injures: c'est celui-là qui, tout à l'heure, au moment où Juan Pelon renversé de son cheval frappait la barrière de sa tête avec un bruit affreux, s'est écrié: Bravo! Juan! « *Tienes una famosa cabeza!* » Tu as une fameuse tête!

A ce propos encore une courte digression. J'ai lu, je ne saurais dire dans quel ouvrage sur l'Espagne, que rien n'était plus rare qu'un Espagnol sanguin, et qu'en parcourant tous les

Royaumes, on ne rencontrerait pas un seul obèse. Arrivé dans ce pays avec cette opinion, je remarque chaque jour de nombreuses exceptions à cette généralité physiologique. Les Espagnols actifs, les muletiers ou les contrebandiers, ce qui se ressemble beaucoup, les hôteliers, les hommes d'église, tournent généralement à l'embonpoint vers leur septième lustre. Il est très-vrai aussi qu'une autre race d'Espagnols, race particulière, dans laquelle il faut comprendre presque toute l'aristocratie, garde à tout âge les formes sveltes, les extrémités délicates et le teint mat qui décèlent une origine méridionale. Au reste, l'inimitable auteur du Don Quichotte a caractérisé ces deux types si distincts dans ses deux immortelles figures : la descendance du Chevalier de la Manche et celle de Sancho Panza se partagent encore aujourd'hui toute la vieille Espagne.

Mais nous voilà bien loin de l'arène déjà sanglante où Coletto de Gaviria poursuit le cours de ses exploits. Revenons donc à ce spectacle qui captive, malgré ses révoltants épisodes, les yeux et la pensée. Rien n'est en repos dans le cirque, ni les hommes, ni la bête haletante et harcelée. Déjà quatre picadores ont été renversés malgré quelques beaux coups de lance, et les malheureux chevaux gisent éventrés sur le sable ; l'autorité paraît disposée à ordonner un changement de scène, mais l'assemblée frémissante s'y oppose. Des cris furieux s'élèvent de toute l'enceinte. *Cavallos!* des chevaux ! encore des chevaux ! Le peuple qui aime ces agonies, n'a pas encore son nombre, et pendant que Coletto est tout brûlant de colère, il lui faut de nouvelles victimes. Alors deux picadores supplémentaires s'introduisent dans la place, mais assaillis tout aussitôt, renversés et meurtris, ils laissent deux chevaux de plus sur le champ de bataille. Le taureau triomphe, mais il semble avoir assez de ce genre de victoires ; il commence à se refroidir et cherche sa *querencia* au milieu de l'arène. Ainsi retranché dans le vide, le taureau est inattaquable. Les picadores ont toujours besoin du voisinage de la barrière qui leur offre

leur seule chance de salut : c'est par là qu'on les sauve, en les soulevant, de l'atteinte du taureau. Ils ne s'exposent guère, montés sur des chevaux sans force et sans ardeur, dans l'espace ouvert où ils resteraient sans retraite possible.

Cependant Juan Pelon, le héros colossal de ce premier acte, a la hardiesse de pousser jusqu'au taureau; domptant à grands renforts d'éperons sa misérable monture, il ose toucher du bout de sa lance les nasaux fumans de l'ennemi qui l'attend dans l'attitude la plus menaçante. Une pareille audace, un exploit aussi inoui, soulève un ouragan d'admiration; et cependant Pelon a transgressé par cette prouesse les lois immuables du combat: il doit attendre que les chulos lui amènent la bête, et non pas l'aller provoquer. Aussi les sifflets des vrais amateurs protestent contre cette infraction, et apprennent à Juan Pelon qu'il a manqué son effet. Mais sans qu'il ait eu le tems de se reconnaître, le taureau lui fait bien autrement sentir son imprudence. Tandis que le picador, ayant fait volte-face, s'efforce de ramener vers la barrière son cheval épouvanté malgré le bandeau qui couvre sa vue, Coletto qui est resté à sa place, et qui a paru pendant une seconde dévorer l'insulte et la provocation, Coletto, échappé aux chulos, se précipite tête baissée, relève d'un affreux coup de ses deux cornes la croupe de la déplorable haridelle, et ensevelit le Titan Pelon sous son coursier horriblement déchiré. Ainsi le septième cheval expire, au moment où Pelon se relève de sa cinquième chute. Ces culbutes homériques n'ont pas abattu ce grand corps et ce grand courage: pendant qu'on l'entraîne et qu'on le soutient, Pelon, dont la face blême et rigide est incapable de grimacer le moindre sourire, agite en signe de gaité et de bonne humeur ses longues jambes, et simule une insouciance cachucha, qui veut dire bien des choses vaniteuses. Si Juan Pelon ne tombe pas avec grâce, faute de tems pour calculer ses chutes, il se relève toujours avec un air aussi facétieux que le comportent sa personne osseuse et sa figure impassible.

Cependant le soleil darde sur le cirque des rayons enflammés, la chaleur est à son comble, une odeur nauséabonde de sang envahit cette atmosphère étouffante, le dégoût va nous saisir avec la fatigue, lorsqu'enfin la trompette annonce la fin de ce long et pénible prologue. On va appliquer au taureau les gracieuses banderillas qui portant au comble sa rage et son tourment, le disposeront au duel terrible qui doit terminer sa vie.

La première phase du combat de taureaux est, à vrai dire, la seule qui mérite la répulsion instinctive qu'on ressent d'abord pour ces jeux barbares. C'est dans l'attaque contre les picadores que le taureau montre toute sa férocité. Retenu longtemps dans les ténèbres, lancé tout-à-coup sur un disque éblouissant de lumière, étonné, épouvanté par une clameur qui fait trembler le sol, la brute éperdue cherche à frapper : c'est sa façon d'exprimer l'affreux hébètement dont elle est saisie. Les picadores sont là, mannequins immobiles, empêtrés dans leur appareil de défense. Si leur lance, soutenue par une viguerie peu commune, réussit à écarter le taureau, ils l'irritent encore davantage par une blessure sans profondeur. Pourquoi d'étonnant alors que l'animal emporté, aveuglé par la colère, se jette de toute sa masse contre cet obstacle qui le blesse, et que cavaliers et chevaux roulent à la fois renversés par un irrésistible choc ? Dans cet acte qui commence le combat, les picadores réduits au rôle d'une muraille ne peuvent déployer assez d'adresse pour intéresser le spectateur. On les sait suffisamment cuirassés pour ne pas craindre de bien graves accidents : toute l'attention et l'intérêt se reportent donc involontairement sur le taureau d'abord, et sur les misérables montres, victimes écloppées, dévouées d'avance à une mort hideuse.

Pour la grande masse des spectateurs, c'est là qu'est le spectacle, et il faut le dire avec regret, c'est là qu'est l'amusement. Les apologies des courses de taureaux qu'on a de tous temps publiées en Espagne, et celle toute récente de Don Manuel

Lassale, ne donnent aucune satisfaction sur ce dégoûtant carnage: elles le reconnaissent pour ce qu'il est, et se contentent de plaider contre les chevaux et d'atténuer la pitié qu'ils inspirent en signalant leur vieillesse et leur décrépitude dévolues à l'abattoir. Cette raison est peu faite pour rehausser le bon goût d'un tel spectacle. Je conçois que dans l'origine des courses de taureaux, et telles quelles ont dû être autrefois, un noble intérêt devait s'attacher à des cavaliers renommés par leur courage, maniant de robustes chevaux de combat, repoussant par la force et le sang-froid, ou éludant par l'adresse l'impétueuse attaque du taureau. C'était là en effet un tournoi saisissant, où les catastrophes s'anoblissaient par la vaillance et le mérite des combattans. Il est évident d'ailleurs que des coursiers jeunes et vigoureux, supérieurement dressés et dirigés habilement, devaient la plupart du tems éviter l'atteinte de leur ennemi, défendus qu'ils étaient par le courage et la lance de leur cavalier. Mais aujourd'hui ce spectacle est véritablement dénué de tout intérêt; il ne lui reste plus que son caractère repoussant. Les misérables chevaux, loin d'être défendus, sont résolument sacrifiés, et leur cavalier, qui s'en fait prudemment un rempart à l'occasion, ne tente rien pour les soustraire aux redoutables atteintes du taureau. Et d'ailleurs y pourrait-il réussir avec de pauvres bêtes qui fléchissent et trébuchent sous le poids d'un homme tel que Pelon? Les chutes fabuleuses qui résultent de cette immobilité contre l'attaque, égaient d'une façon barbare la multitude et l'endurcissent contre le sentiment sympathique dont elle devrait être naturellement saisie à la vue de ces périls sans grande gloire comme sans but. En un mot le spectacle qui commence la course de taureaux, ce premier acte de carnage et de sang, mérite selon nous la pitié et le dégoût dont les spectateurs délicats, les vrais admirateurs du courage et de la puissance humaine, ne sauraient se défendre: mais après cette révoltante exposition le combat revêt une autre physionomie. La grâce agile et l'audace d'abord, ensuite le sang-froid, la

puissance du regard et de l'intelligence, vont bientôt captiver le spectateur le moins indulgent pour ces puissantes émotions.

Quatre chulos ont saisi de chaque main une flèche acérée, entourée de légers papiers de couleur. L'exercice consiste à courir au-devant du taureau, à l'aborder hardiment de face, les bras élevés, et à lui fixer de chaque côté du col les pointes aiguës qui restent accrochées sous la peau. Ici le danger est extrême, car si le banderillero n'exécute pas plus vite que la pensée la volte qui le soustrait à l'élan du taureau, s'il ne se hâte de relever en même tems ses bras placés justement au-dessus des cornes, il est perdu sans ressource. Ce nouvel acte est donc plus réellement périlleux pour l'homme; mais c'est ici que triomphe l'adresse et l'agilité. On n'éprouve pas un instant de crainte à voir ces élégantes et légères figures courir au-devant d'un danger terrible et s'y soustraire avec une aisance charmante. Cette attaque incessante est un jeu pour les hommes, mais elle porte au plus haut degré la rage désespérée du taureau. A chaque nouvelle atteinte de cet hameçon qui reste dans la plaie, la bête exaspérée fait un bond frénétique et secoue sa large encolure pour en expulser le trait qui la déchire; elle court, elle mugit d'une façon à la fois colère et plaintive, elle marche avec effroi sur la trace de son propre sang: c'est le moment attendu avec une anxiété qui fait battre toutes les poitrines. Mais soudain la trompette a retenti pour la dernière fois; elle sonne la mort du taureau: chacun s'écarte dans l'arène, et un homme seul attire tous les regards.

Alors vous entendrez encore une fois un de ces frémissemens qui, s'exhalant à la fois de douze mille poitrines, acquièrent la force imposante d'un ouragan lointain. Cet immense soupir d'impatience est suivi d'un silence qui n'est guère moins terrible: tout se concentre, les âmes et le regard, pour assister à ce duel suprême. On va voir, en face l'un de l'autre, d'un côté, un homme qui n'a pour lui que sa pensée, un fer agile et une main adroite; de l'autre côté, une bête dont la force

inconnue secondée par une fureur aveugle et stupide, suffirait à ravager le cirque tout entier et à disperser la foule qui contemple ce combat si inégal en apparence. N'est-ce pas un admirable spectacle ?

Telles étaient nos impressions dans ce moment d'une émotion sans égale ; quant à la foule, elle se préoccupe de tout autres pensées : habituée qu'elle est à ces tableaux, elle ne craint rien pour le matadore, elle est accoutumée à voir ces hommes jouer avec le danger. Ce que veut en ce moment l'amphithéâtre, c'est que l'épée « *la espada* » frappe avec élégance et décision. Il lui faut une estocade prompte et sûre, qui abatte le taureau selon les règles, et c'est pour contempler et saisir un tel coup d'épée, que chacun se recueille et se prépare avec une passion muette.

L'homme s'avance ; c'est Francisco Guillen, que l'Espagne connaît déjà sous le nom de Cuchares. Depuis la retraite de Montes, Cuchares et un autre vaillant Matadore, el Chiclanero, se partagent l'éclatante succession de « la première épée des Espagnes. » Cuchares est de taille moyenne et bien prise, sa tête est énergique, son regard assuré. Il marche d'une façon libre et dégagée vers la loge de l'Ayuntamiento, se pose fièrement, et demande la permission de tuer le taureau qu'il indique d'un geste plein de noblesse et de résolution. La municipalité répond par un signe de tête de son président.

Alors Cuchares jette au loin la montera, le bonnet de passementerie brillante qui orne sa tête ; il saisit sa longue épée cachée sous une cape rouge qu'on nomme la muleta, et va tranquillement se placer devant le taureau, dont, pendant ces courts apprêts, les chulos ont entretenu à l'écart l'irritation par leurs incessantes agaceries.

En ce moment, il n'est pas un seul cœur qui ne s'arrête, qui ne fasse des vœux pour l'heureuse issue de cette lutte. L'homme est debout, dans une pose naturelle, le pied droit légèrement reculé ; il cache avec la muleta qu'il porte de sa main

gauche son autre main qui tient l'épée; ses regards ne quittent pas le taureau; et dans cette attitude sa tête coiffée comme celle d'une femme, et dont les cheveux sont réunis en natte par derrière, s'empreint réellement d'une distinction particulière. — Le matadore doit attendre que l'animal se précipite sur lui, et saisir le moment de cet élan rapide pour le frapper, et le frapper à l'endroit précis où le col s'unit au garrot. Lorsque l'épée a rencontré cette place, le coup est sûr et mortel. Il y a d'abord un certain tems d'incertitude et d'observation mutuelle. Le taureau hésite et cherche en vain à fuir le regard fascinateur de l'homme; il sent son maître. Mais Coletto de Gaviria a fait ses preuves d'astuce et de prudence, c'est un taureau dangereux et qui ne doit pas être perdu de vue un seul instant. Une minute s'écoule, minute qui paraît un siècle! Les deux adversaires s'avancent ou rompent tour-à-tour; mais tout-à-coup le taureau s'est élancé et l'épée a disparu toute entière dans son énorme encolure. Un cri d'imprécation, une acclamation formidable s'élève: le coup est superbe, mais il n'est pas bon! — Le taureau aux abois court encore autour de l'arène et ne paraît que peu affaibli par son horrible blessure. Cuchares accourt et se pose une seconde fois en face de sa terrible victime: tout lui commande de vaincre, et son propre salut et sa gloire et le murmure moqueur et menaçant de la foule. Il porte un second coup: l'épée, poussée par une main ferme malgré l'indicible émotion qui doit l'agiter, l'épée cette fois a frappé juste; et Cucharès qui l'a senti, répond à tous les doutes par un pâle sourire de succès. Le taureau agonisant tourne sur lui-même comme s'il cherchait la place où il veut mourir, puis ses genoux s'affaissent, et ce corps magnifique, tout-à-l'heure encore si redoutable et si majestueux, tombe, après un dernier effort, pour ne plus se relever.

L'œuvre de l'*espada* est accomplie; et pendant que Cuchares recueille les applaudissemens de l'assemblée, un homme obscur, qui ne compte pas dans la quadrille, achève pro-

salquement ce drame si fécond en ardentés péripéties. Un poignard court et solide frappe au cervelet le taureau abattu. La foudre n'est pas plus prompte, et Coletto de Gaviria n'est plus qu'un cadavre.

Aussitôt trois mules richement caparaçonnées et chargées de joyeux grelots, entrent au galop dans la place. Elles entraînent d'abord le taureau, puis enlèvent tour-à-tour les chevaux dont les dégoûtans cadavres attristent depuis trop longtemps nos yeux. Ce court entracte est plein de mouvement. En peu d'instans l'arène est remise en bon ordre, on jette du sable sur les vestiges sanglans du combat, puis le second taureau vient chercher la mort. Un nouveau spectacle commence au milieu de ces mêmes phases de dégoût, de crainte, d'admiration et d'horreur qui caractérisent cet amusement favori de l'Espagne. Après Coletto de Gaviria nous avons vu succomber tour-à-tour Cartagena et Perdiguero, Zamorano, Golondrino et les autres; tous ces braves taureaux sont morts, jusqu'à l'épuisement de la liste, et tous sont morts après une héroïque défense. Cuchares a eu de brillans coups d'épée; il a quelquefois égayé et surpris le cirque par des facéties audacieuses, périlleux lazzi qui transportent la masse et font sourire les aficionados.

Julian Casas, la seconde épée, est un jeune homme encore incertain de sa main et qui doit braver longtemps les murmures décourageans du public avant d'arriver à ses bonnes grâces.

Enfin le soleil était couché, lorsque toute cette foule émue s'est écoulée par les nombreux vomitoires du cirque, chacun jugeant selon son impression cette première course, qu'on s'accordait en général à trouver satisfaisante.

Quant à nous, ces cinq heures d'émotions si variées nous avaient laissé assez de fatigue pour qu'il nous fût impossible, après une seule épreuve, de nous rendre un compte exact de nos sensations favorables ou répulsives. Notre réunion durant le repas du soir se ressentit de la tension nerveuse de nos

organes; chacun songeait si bien à chercher le repos et la solitude, que nul emploi de la soirée n'obtint l'assentiment général, et que nous nous séparâmes de bonne heure.

Le peuple de Valence, comme la plupart des populations de l'Espagne méridionale, est fort éveillé le soir. Après la sieste réparatrice du milieu du jour, ces fortes organisations gardent toutes leurs forces pour la soirée, et lorsque la nuit amène la fraîcheur, la vie se retrempe et se ranime de toutes parts, pour s'épancher au dehors. Les chants mélancoliques et monotones se mêlent dans tous les carrefours aux cris joyeux des jeunes gens: point de barbier qui n'ait autour de sa porte son auditoire et ses choristes charmés; la guitare frémit sous des doigts hardis et plaque ses accords nerveux sous les notes plaintives ou traînantes qui se jettent du haut de la voix: c'est ainsi que commence la soirée, et l'air s'imprègne d'un murmure harmonieux et magnétique qui se glisse partout et invite à la rêverie plutôt qu'au sommeil. A dix heures le garde de nuit commence à parcourir la ville de son pas lourd et retentissant, et marque chaque demi-heure par un cri qui pénétre, par les fenêtres toujours ouvertes dans ces nuits brûlantes, jusqu'au fond des réduits les plus reculés. Le gardien chante l'heure qu'il est, et termine son importune annonce par l'indication du tems qu'il fait. « *Sereno!* » — c'est le cri de ces veilleurs de nuit pendant onze mois sur douze, et c'est pourquoi on les a nommés *Serenos*, « les hommes du beau tems. » En suivant la même analogie on nommerait à Londres « les hommes du brouillard » les gens qui rempliraient un pareil office.

Outre ces ennemis de notre sommeil, et quelques autres dont il suffit d'indiquer la nature, nous avions à la Fonda des Diligences un surcroît insupportable de bruit et de tumulte occasionné par six chiens, tout autant, qui parfaitement paisibles durant tout le jour, se livraient, le soir venu, à une orgie désordonnée de cris, de courses, de jeux et de combats; puis plus tard, la lune aidant, c'était pendant toute la nuit un aboi-

ment prolongé de la force de deux Cerbères. Nous nous plaignîmes à l'hôte, et avec succès; car la nuit suivante le bruit avait sensiblement diminué. Comme nous nous informions des moyens de discipline mis en œuvre pour obtenir ce résultat, — « Mon Dieu, dit l'hôte, ce n'était pas difficile: les deux plus turbulens ont subi le supplice de la garote, et les autres, d'un naturel plus sage, sont aujourd'hui intimidés et contrits. » — Ce ne fut qu'un cri d'horreur. — « Comment avez-vous eu la cruauté de détruire ces pauvres animaux! quel regret n'avons-nous pas de leur avoir attiré ce sort par nos plaintes! — Oh! ce n'est rien, señores, et j'aurais volontiers sacrifié les quatre autres s'ils ne m'étaient utiles: ce sont, j'en conviens, des chiens insupportables hors de leurs heures de travail; mais, que voulez-vous? j'ai besoin d'eux. — Pour la garde sans doute? — Non, pour la broche! » —

Il n'était que trop vrai, dans notre juste prétention de dormir, nous avions causé la mort de deux de nos aides de cuisine. L'usage de la broche n'est point répandu en Espagne; on rôtit les viandes au four. Un cuisinier français avait importé à la Fonda des Diligences cette méthode aussi supérieure que primitive, mais à défaut des mécanismes précis qui règlent aujourd'hui la marche de cet appareil culinaire, le novateur étranger avait discipliné une escouade de quadrupèdes dociles, qui travaillant et dormant tour-à-tour pendant la journée, prenaient la nuit leurs joyeux ébats au clair de lune. Cette catastrophe, dont nous étions la cause involontaire, répandit sur notre table, déjà passablement mélancolique au point de vue sensuel, un remords renouvelé chaque jour par l'apparition du rôti.

Malgré nos nuits troublées, la journée recommence tous les jours plus active. Chaque matin notre salon s'encombre de visiteurs. — Il est bon que vous sachiez que nous avons un salon. — La même pièce pourrait aussi passer pour notre salle à manger et notre parloir; elle est encore et en même tems

l'atelier de Raffet. Or ce rendez-vous général de l'art et des affaires, ce sanctuaire de nos festins spartiates et de nos relations amicales, est une salle peu spacieuse, qui prend toute sa lumière d'une seule fenêtre pratiquée sur une rue de six pieds de largeur. Les murs en sont ornés de peintures aux tons crus, figurant des enroulemens et des moulures gigantesques, hors de toute proportion avec les dimensions de l'appartement. C'est un goût de décoration trop généralement usité à Valence pour qu'on n'y reconnaisse pas un parti pris, une mode adoptée. Une table soutenue sur des tréteaux et rallongée par quelques panneaux dépareillés, quelques chaises de jonc ou de bois, et un certain nombre de ces gravures colorées dont la rue Saint-Jacques de Paris exploite le monopole dans toute la péninsule, voilà nos élémens de confort. Mais ce salon, tel qu'il est, s'ouvre chaque jour à des hôtes dont les conditions bien différentes s'amalgament cependant à merveille, grâce aux coutumes pleines d'affabilité du pays. Nulle contrée n'offre en effet une égalité pratique aussi réelle, et le lien de cette égalité n'est autre, sans contredit, que la politesse qui domine toujours dans les mœurs Espagnoles, et l'opinion digne que chacun conserve de soi-même et des autres. Nos protecteurs fidèles, c'est-à-dire le jeune Capitaine Mallorquin délégué par le Comte de Llobregat, et un fonctionnaire distingué de l'ordre civil qui nous ouvre les portes de tous les établissemens publics, sont d'abord les commensaux accoutumés de notre *smala* vagabonde. De plus, nous avons rencontré dans le chancelier du Consulat de France un de ces hommes dont la bienveillance est infatigable et dont la prévenance va au-devant de tous les désirs. Récemment marié à une aimable personne que nous avons connue autrefois, et qui n'était qu'une gracieuse enfant alors que nous nous asséyions avec elle, sous les ombres de Stouffa, à la table du Ghospodar de Valachie, le jeune chancelier s'est vu transplanté des bords du Danube sous le ciel ardent de Valence. Ici l'attendait un supplice inconnu jusque là :

une soif inextinguible, ardente, implacable, qui l'oblige à marquer chaque heure de la journée par l'absorption d'un liquide glacé quelconque. L'eau claire, les agras, les chufas, sorte d'orgeat assez grossier dont on raffole à Valence, les pastèques à la chair rose et humide, les melons blancs qui versent sur les lèvres un liquide parfumé, tout arrive à son tour; et pour éteindre cette ardeur plus qu'africaine, il ne faut pas au chancelier, « à cette soif faite homme » comme nous nous permettions de l'appeler, moins de douze rafraîchissemens par jour, sans parler des repas et de la soirée, où l'on boit sans compter. Figurez-vous donc, outre nos deux guides officiels, cette victime de la canicule, assise près de notre table vermoulue avec une énorme carafe à sa portée; ajoutez le Colonel Cucchiari, qui tout en caressant avec calme son imposante moustache, applaudit sans bruit toutes les difficultés, trouve et rend tout praticable, et se multiplie, sans qu'il y paraisse, en complaisances de tous les momens. — Plus loin, vous voyez, dans la lumière de la fenêtre, une jeune et ravissante figure de femme assise avec grâce et posant avec une admirable immobilité. C'est un des plus doux visages de Valence, où on compte tant de délicieuses beautés. Elle a consenti à laisser emporter par notre peintre une image de ses traits charmans, rehaussés encore par une parure caractéristique et par la coiffure Valenciane, dont un peigne énorme domine l'élégant édifice de perles et de cheveux châtains.

Au fond, et accoudé sur la même table que notre diplomate, est Juan Pelon, qui va passer à son tour sous le crayon du peintre. Le digne géant hume quelques gorgées d'eau en fumant une cigarette. En le voyant si immobile, si impassible, on a peine à reconnaître le héros des prodigieuses culbutes d'hier, attendu aujourd'hui par des chutes non moins brillantes. Cet homme qui a eu cinq chevaux renversés sur lui, qui a frappé la barrière d'un coup de tête comparable au choc du bélier antique, ne ressent pas une douleur ni un malaise; il

attend tranquillement que l'heure le ramène sur cette arène qu'il mesure de si bonne grâce.

Cuchares, drapé dans sa cape écarlate et placé derrière son ami, nous raconte modestement ses exploits de la veille. Il est intéressant de voir ainsi sans prestige l'homme qui nous a si vivement émotionnés il y a quelques heures. Comme tous les acteurs, Cuchares perd un peu à se montrer hors du point de vue de son théâtre ; mais ce qui lui manque en distinction, on le retrouve en vigueur et en énergie. Son front large et carré, sa solide encolure, ses fortes épaules, annoncent le vigoureux athlète bien plus que l'élégant matadore ; et cependant lorsque sa figure s'inspire de la majesté du moment, lorsqu'il jette en l'air sa montera et marche à la rencontre du taureau, on ne peut nier que Cuchares ne se montre à la fois gracieux et déterminé.

Si vous jetez les yeux dans la partie la moins éclairée de notre salon *égalitaire*, vous y trouverez bien encore quelque tambour-major dans sa tenue d'apparat, quelque cavalier à la botte forte et à la veste jaune ; un mozo de la *Escuadra*, car ce corps existe aussi dans le Royaume de Valence, mais avec une autre organisation qu'en Catalogne ; ne vous étonnez pas même, si vous y apercevez une nonne et quelques enfans d'une pieuse congrégation, au costume pittoresque. Il y a foule pour figurer sur les pages improvisées de l'album de notre artiste, comme il y a concurrence de bonne grâce et d'empressement pour céder aux moindres désirs de voyageurs aussi difficiles à satisfaire que nous le sommes. — De mémoire d'hôtelier, la fonda n'avait pas vu une réunion de touristes aussi acharnés dans leurs investigations, aussi universels dans le choix de leurs relations.

Nous étions exactement rendus à trois heures à la *Plaza de los Toros*, mais cette fois nous avions prié le Capitaine général de nous laisser la liberté d'observer plus intimement les émotions populaires. Chacun de nous trouva donc une

place selon ses convenances, et comme je m'étais proposé, pour ma part, de jouir d'aussi près que possible de la scène et des acteurs, je me glissai avec un de mes compagnons de voyage dans le couloir qui sépare l'arène du pied des gradins où s'entasse la foule. La barrière qui marque cette séparation a environ cinq pieds d'élévation; une étroite saillie qui règne en dedans et en dehors à la hauteur de deux pieds, permet de la franchir soit d'un côté, soit de l'autre. Cette barrière s'ouvre sur la lice en quatre endroits, mais ces ouvertures sont elles-mêmes masquées par un épais rempart de bois, et forment ainsi un réduit où un homme ne peut se réfugier qu'en se glissant de côté, car il faut que l'espace ouvert ne permette pas au taureau d'y introduire sa redoutable armure. Les chulos poursuivis de trop près et qui n'ont pas le temps de sauter la barrière, disparaissent ainsi aux yeux du taureau désappointé, qui se venge par de furieux coups de cornes appliqués contre la palissade.

Le couloir que je viens de décrire, est une place fort enviée par les jeunes gens, aficionados en herbe, mais on n'y pénètre qu'avec de certaines formalités. Ce sont les coulisses du théâtre, et comme dans toutes les coulisses, on fait beaucoup valoir le droit de voir les ficelles et de perdre une partie de l'illusion. Les amis des torreros sont plus facilement admis dans ce poste de faveur, ce qui ne veut pas dire qu'on s'y trouve en compagnie fort choisie. Au reste, cette situation si enviée n'est pas sans quelques périls. Il arrive quelquefois, et nous en avons eu hier deux exemples, que le taureau s'opiniâtrant à la poursuite d'un chulo, saute après lui dans l'étroit corridor. C'est alors un sauve-qui-peut général; il faut être assez alerte pour franchir la barrière et se réfugier dans le cirque, quitte à s'élancer de nouveau dans le couloir, lorsque, au moyen d'une porte qui s'ouvre en barrant le passage, on a rejeté le taureau dans l'arène. Il faut convenir, cependant, que cet emplacement mérite la prédilection des vrais amateurs:

on se trouve là au niveau de la scène, on en suit toutes les péripéties comme si l'on était soi-même l'un des acteurs. Les physionomies se dessinent distinctement; on apprend le secret de ces émotions, qui, jugées de haut, se perdent ou se traduisent par des dehors plus gracieux que vrais. On perçoit une idée plus réelle de l'immense terreur qui ne cesse de planer sur ces joutes formidables. Les cris, les imprécations, les provocations audacieuses ou timides, qui se confondent dans le tumulte général pour le spectateur des loges, arrivent ici distinctement à l'oreille. Les mugissemens de rage ou de détresse, le souffle haletant du taureau, l'écume de ses narines, la menace sanglante de ses yeux, rien n'est perdu pour l'amateur ou le philosophe qui s'est placé, par choix, à ce point de vue horizontal. L'illusion s'atténue sans doute, mais la sensation du danger réel n'en est que plus exacte, et elle exalte encore l'émotion qu'on ressent à la vue de l'incontestable courage des hommes qui affrontent, sans y être forcés, les hasards d'un pareil combat.

Cuchares nous avait distingués au milieu de ce nid d'amateurs, et lorsqu'il se présenta pour frapper le troisième taureau, il s'avança galamment vers moi pour me dédier d'avance son coup d'épée. C'est une politesse que les matadores font quelquefois à la dame de leurs pensées, et plus souvent aux personnes dont ils veulent reconnaître le bon goût, c'est-à-dire l'intérêt qu'elles témoignent pour leur dangereuse profession. Cette dédicace publique équivalait pour moi à un brevet d'Aficionado, conféré sur le champ de bataille. J'eus tout aussitôt à me glorifier et de l'hommage et du succès. Après une minute d'hésitation palpitante, le fer heureusement dirigé brilla comme un éclair, et le taureau tombé sur ses genoux fit un dernier et inutile effort pour se relever. Il roula sur le sable au milieu d'une tempête d'applaudissemens frénétiques. Les chapeaux volèrent dans l'arène, ce qui est la plus haute expression d'enthousiasme, et pendant que ce fracas redoublait au lieu de

s'apaiser, Cuchares, ému de joie et d'orgueil, essuyait sa lame sanglante, et détachait pour me l'apporter la devise rouge qui ornait tout-à-l'heure le col de son ennemi terrassé. C'est un trophée qu'un aficionado conserve précieusement dans ses archives.

Un pareil souvenir semblerait me classer désormais parmi les partisans avoués et intéressés des jeux sanglans dont l'Espagne est idolâtre: je dois avouer pourtant que je ne me suis pas senti influencé plus qu'il ne convient, par l'effet étrange et inattendu de cette démonstration, dont j'eusse peu recherché, d'ailleurs, l'éclatante publicité. Je voulais, en entreprenant de vous décrire un spectacle dont vous avez tant de fois rencontré des peintures animées et fidèles, dues à la plume des plus brillans écrivains, je voulais surtout vous entretenir des sensations que je trouverais en moi-même et de celles que je saisisrais chez mes compagnons. Eh bien! cette analyse scrupuleuse de nos sentimens nous laisse complètement incertains, et nous ne saurions décider si nous trouvons dans le spectacle de ces luttes hasardeuses plus de satisfaction que de dégoût. On se passionne sans doute pour une prouesse hardie, pour une noble assurance pour un mépris hautain du danger, pour une adresse agile et charmante, qui change la terreur en admiration. Toutes ces vicissitudes qui frappent à coups pressés sur l'organisation nerveuse, ont un charme vertigineux qui séduit par son âcreté même; mais dans ces longues scènes d'un carnage toujours semblable, il y a trop peu pour l'esprit et rien pour le cœur. L'horreur est trop près du prestige, et si vous vous oubliez un moment au milieu d'un tumulte qui finit par vous bercer comme le bruit de la tempête sur la mer, si vos yeux immobiles se fixent sur les repoussans débris qui marbrent le sol de longues traînées de sang, alors l'imagination se révolte, et on se surprend à imiter le taureau, qui dans ses courts momens de repos regarde d'un air lamentable la porte du

toril, comme s'il pensait à tout ce qu'il a laissé derrière cette porte fatale, à tout ce qu'il ne reverra plus.

Et l'exemple ne tarde pas à justifier ce que j'avance. Après deux courses brillantes, au dire des amateurs les plus difficiles, la représentation du troisième jour n'a été qu'une déplorable boucherie. Julian Casas, le second matadore, avait la maiu si mal assurée qu'il a véritablement massacré les malheureux taureaux dévolus à son épée. Or quand l'élégance disparaît, la répulsion commence. Cet homme interdit et tremblant, rendu fou par les affreuses vociférations d'un peuple délirant de fureur, ce malheureux qui frappe avec désespoir, mais qui n'a plus ni fermeté ni coup d'œil, est vraiment triste à voir et n'inspire plus que la pitié. Il lui a fallu plonger son épée jusqu'à treize fois dans la gorge de l'une de ses victimes avant de la voir tomber à ses pieds. Au reste, cette maladresse épouvantée semblait se propager sur toute la quadrille. Les picadores, après une molle défensive, exposaient et sacrifiaient leurs chevaux, et remettaient ainsi pour quelques instans le public en belle humeur. Echantée de cette tuerie, qui, à Valence du moins, paraît réunir toutes ses sympathies, la foule voulait sans cesse voir tuer d'autres chevaux. Les banderilleros, les agiles et hardis acteurs d'un exercice vraiment gracieux, étaient sifflés à outrance, parce que leur présence fait cesser le massacre des malheureuses bêtes. Le peuple qui comblait tout le cirque, y compris le redoutable côté du soleil, le peuple d'aujourd'hui, spectateur de cette troisième course, ne paraissait plus en humeur de rire : sa colère, sourde d'abord, se manifestait par des bruits inaccoutumés ; une masse d'instrumens bruyans mêlaient leur fracas au tumulte universel. Les agaçantes crécelles, les tambours de basque, les sifflets de tous les calibres, détournaient de toutes parts, dominés ou soutenus par le *Caracol*, cet instrument de désordre et de guerre qui fait trembler les citadins de Valence lorsqu'il retentit dans la huerta en tems de troubles politiques. Le caracol n'est autre

chose qu'une conque de terre cuite, à l'accent sinistre et déchirant. Les habitans de la plaine l'emploient pour se rallier dans leurs jours de colère — ou de suprême gaité, comme en ce jour, par exemple. En un mot, ce peuple d'heureux agriculteurs « *Fortunatos nimium agricolas* » paraissait avoir tellement envie de se divertir aujourd'hui, que la quadrille entière en frémissait tout bas. Le suprême tapage éclata lorsque le pauvre Casas, ayant déjà manqué trois fois un taureau, revint assez résolument se camper de nouveau devant la bête sanglante. Un tremblement de terre n'aurait pas ému l'amphithéâtre comme le firent les imprécations féroces qui tombèrent du haut des gradins sur le déplorable matadore. — Oh comme tout le prestige a disparu dans ce moment d'hésitation ou de crainte! Le noble *espada* n'est plus qu'un misérable histrion, un vil gladiateur, qu'un peuple mugissant de rage et d'ironie condamne à tuer ou à être tué sans miséricorde. — Victime dévouée, Casas frappe des coups désespérés; pâle mais résigné, il fait face à la mort qu'il peut échanger contre chaque coup d'une épée impuissante. C'est vraiment alors que ce terrible spectacle revêt ses couleurs les plus sombres, les plus odieuses. Dans les courses ordinaires on sait sans doute que l'un des deux combattans, l'homme ou le taureau, restera sur la place; mais il ne faut qu'envisager un instant cet homme froid, calme et assuré, pour sentir que ce n'est pas lui qui doit succomber; il ne s'agit plus que d'assister à une victoire certaine. Ici, dans cette épouvantable égalité que le trouble et la peur ont rétablie entre le matadore et le monstre, nul ne pourrait prévoir le résultat de la lutte.

Pendant que ces pensées nous agitent, un changement étrange se fait sentir autour de nous avant même que nous ne puissions en distinguer la nature. La clameur générale semble se régler, les vociférations se scandent peu à peu dans une psalmodie grave et monotone. Horreur! c'est un *De profundis* impie, qui gronde sourdement; c'est le chant de mort du ma-

tadore! — Celui-ci a reconnu le rythme fatal; il frappe encore: défait et hagard, il ne voit plus le danger, il frappe toujours, jusqu'à l'instant où un dernier coup, porté à son insu peut-être, le délivre du moins redoutable de ses ennemis, qui, certes, à ce moment est le taureau. — Les huées et les moqueries durent longtems après que les traces du combat ont disparu.

Je ne saurais vous rendre l'effet terrible de ce chant sauvage. D'abord il était imprévu pour nous, car jamais, que je sache, aucune relation n'avait mentionné ce barbare épisode. Sans doute, c'est un caprice particulier aux spectateurs qui remplissaient aujourd'hui le cirque: s'il en était autrement, il faudrait réprouver à jamais des spectacles qui peuvent développer chez les hommes de tels instincts de cruauté. C'était aussi aux accens du *De profundis* que les pères des Espagnols d'aujourd'hui escortaient les condamnés affublés du San-Benito, victimes à demi-mortes, attendues par le bûcher. C'était aussi une lugubre ironie que ce chant de plainte et de miséricorde entonné pour étouffer les cris des malheureux qu'un tribunal implacable livrait aux flammes. — Alors aussi c'étaient des joies et des frémissemens de curiosité, des insultes et des cris frénétiques; et il ne s'agissait pas seulement d'un misérable torrero et de quelques chevaux de quatre piastres: c'étaient de plus nobles sacrifices! c'étaient le rang, la fortune, la jeunesse, la beauté, le mérite, qu'on immolait trop souvent à ce peuple avide de spectacles émouvans!.... — Les courses de taureaux sont un reste trop évident de ces habitudes cruelles; et sans les condamner tout-à-fait en ce qu'elles ont de vraiment national et de chevalerie traditionnelle, l'autorité devrait peut-être entreprendre de les moraliser. En laissant à ces jeux le caractère d'une école de courage et d'audace, apte à entretenir ce noble mépris de la mort qui fait la gloire des Espagnols, ne pourrait-on les modifier de manière à en écarter ce qu'ils ont

de hideux et de profondément dangereux pour les masses? Ne devrait-on pas surtout, dans l'Espagne catholique, interdire absolument cette parodie sacrilège que nous venons d'entendre?

Ce pays a d'assez nobles fibres dans le cœur, pour qu'on parvienne aisément, lorsqu'on le tentera avec une volonté sérieuse, à déraciner les goûts inhumains qui déparent son beau caractère. Les courses de taureaux telles qu'elles existent aujourd'hui, et avec leur tendance de plus en plus brutale, sont une anomalie choquante chez un peuple qui s'honore de tant de qualités brillantes, et chez qui se sont réfugiées l'urbanité et la dignité des manières, bannies à peu près du reste de l'Europe par le règne des intérêts matériels et la préoccupation souveraine des affaires, qui rangent toutes les classes de la société sous un même et stérile niveau de rudesse et d'isolement égoïste.

Déduirez-vous de tout ce qui précède, qu'il faut nous compter parmi les adversaires des courses de taureaux? Je ne voudrais pas que vous prissiez à cet égard une conclusion trop rigoureuse. Gardons-nous de nous prononcer trop explicitement contre un usage sanctionné par le tems, défendu plus d'une fois par de bons esprits, et qui a pour lui le goût passionné et impérissable d'une nation impressionnable au plus haut degré. Ne pouvant pas juger ces émouvantes solennités avec les mêmes organes, n'ayant pas en nous-mêmes cette tradition héréditaire qui s'identifie avec la nature et l'imagination d'un peuple, nous serions mal venus assurément, à donner à nos impressions particulières l'importance d'un jugement. — Bornons-nous à reconnaître que nous avons été plus d'une fois, dans ce cirque tumultueux, émus et transportés par des prodiges de hardiesse et d'insoucieuse valeur, plus d'une fois aussi, saisis d'un dégoût pénible à la vue des scènes d'abattoir qui se mêlent malheureusement à cet élégant tournoi. Ajoutons que c'est avec un sentiment de cruelle déception,

que nous avons reconnu dans un peuple qui attire à tant de titres l'intérêt des étrangers, des symptômes de cruauté et d'insensibilité qu'on n'attendrait pas même des hordes errantes de l'Afrique. Frappans contrastes, dissemblances inexplicables, problèmes psychologiques dont la solution serait digne à la fois de toute l'investigation du philosophe, du poète et de l'historien !



VII.

VALENCE.

Juillet 1847



J'ai donné au sujet traité dans ma dernière lettre, une étendue qui n'aurait pas d'abord dans mon dessein. Eu me rendant compte de mes propres sensations et en recueillant les impressions de mes compagnons de voyage, je me suis senti involontairement entraîné, et j'ai compris que cette question touche par trop de points au caractère intime de la nation, pour qu'il soit possible de la traiter légèrement et de se borner à une description, plus ou moins exacte, d'un spectacle auquel rien ne saurait se comparer. Un écrivain français, à la fois poète et philosophe, a dit que les courses de taureaux s'élevaient en Espagne « à la hauteur d'une institution. » Sans admettre dans toute son éloquente valeur cette proposition, nous reconnaissons, nous aussi, que ces joûtes cruelles

tiennent une place importante dans les habitudes des grands centres de population, qui en attendent chaque année le retour périodique; mais le reste de la nation n'en ressent pas la privation comme on pourrait le croire. Barcelone, une des plus remuantes cités de l'Espagne, où les passions ont un si facile essor, a vu fermer son cirque depuis plusieurs années, sans que le vœu populaire ait réclamé contre une mesure dictée par une politique prudente. Je m'imagine que si le théâtre Espagnol en était encore aux beaux jours de Calderon et de Lope de Vega, l'amour effréné des combats de taureaux rentrerait dans les justes limites qu'il devait avoir dans ces tems, où les jeux de l'esprit brillaient d'un si séduisant éclat. Avec un théâtre en décadence, alimenté, sauf peu d'honorables exceptions, par des traductions et des importations étrangères, le génie national ne trouvant plus d'attrait intellectuel, se rejette sur des émotions plus vives et plus grossières.

A l'époque de civilisation raffinée où régnaient tant de beaux esprits, le spectacle des courses de taureaux lui-même, devait se distinguer par une certaine noblesse et une élégance capable de satisfaire des spectateurs difficiles sur les jouissances du goût. C'est à mesure que les lettres ont décliné, à mesure que la discorde et la guerre ont excité les plus rudes passions, qu'on a dû voir les courses de taureaux se dépoétiser peu à peu, et arriver, comme nous venons de le constater avec tant de regret à Valence, à n'être plus qu'une triste hécatombe de chevaux éreintés. Que l'Espagne pacifiée prête encore une fois l'oreille à ses poètes, qu'elle relève ses théâtres, cet autre amour de la multitude, et elle ne manquera pas de jeunes talents qui s'adresseront au cœur de la foule et lui apporteront ces émotions salutaires où l'âme se retrempe en s'améliorant. Si elle conserve ses taureaux tant aimés, qu'elle n'applaudisse du moins qu'à la valeur et à l'adresse heureuses; et s'il faut que ses plaisirs coûtent du sang, qu'elle détourne ses yeux de ce triste résultat, pour ne songer qu'au courage, à l'abnéga-

tion, à la gloire des athlètes qui jouent leur vie pour un de ses sourires.

Un dernier mot encore avant d'abandonner un sujet, qui, s'il se présente de nouveau dans ces pages, n'exigera plus, du moins, qu'une simple mention. Nous voulons parler de l'engouement pour les courses de taureaux, qu'on nous dépeint, dans les traités apologétiques, comme aussi puissant dans les tems passés que de nos jours. N'est-il pas digne de remarque que Cervantes, dans le livre immortel qui résume tout l'esprit et la philosophie de son siècle et de son pays, n'ait pas consacré une seule page à cette passion ? Si elle eût été aussi dominante de son tems que nous la voyons aujourd'hui en Espagne, l'auteur du *Don Quichotte* ne l'eût-il pas crue digne, ou de son sarcasme attique, ou d'un de ces beaux chapitres de morale comme il savait les faire ? N'auraient-ils pas eu un beau thème à développer, ces deux ingénieux et charmans discoureurs, le Chevalier et l'Écuyer, qui font chatoyer tour-à-tour, sous le prisme du bon sens, toutes les questions posées par l'esprit et la raison ? Les taureaux n'interviennent qu'une seule fois dans les aventures sans fin des héros de la Manche, et c'est pour passer, sans pitié, sur le corps du Chevalier de la triste figure et de son piteux écuyer.

— « C'étaient, dit Cervantes, des taureaux de combat que l'on conduisait au galop à une ville voisine, avec le cortège ordinaire d'hommes armés de lances et de bœufs domestiques dressés à escorter les terribles bêtes. — En ce moment l'honorable Hidalgo, animé par la présence de l'aimable Duchesse et de sa cour qui se tenaient à l'écart, proclamait sur le grand chemin la beauté sans égale de sa dame Dulcinée. — « Holà, l'homme du diable ! s'écrie le premier bouvier, veux-tu donc que ces taureaux te mettent en pièces ! » — Il n'avait pas fini, que l'avalanche au galop avait passé déjà sur les deux héros brisés et moulus.

Don Quichotte et Sancho étaient traités ni plus ni moins que les picadores de nos jours, Juan Pelon et Jose Munóz.

Dans un autre livre qui peint avec une exquise finesse et un bonheur constant les mœurs de l'Espagne, tout en suivant dans sa route accidentée une fable aimable et pleine de naturel, dans le *Gil-Blas* de Lesage, vous ne trouverez pas non plus une seule allusion aux jeux favoris de l'Espagne. Je conclurai donc du silence de ces auteurs, qui ont écrit à eux deux, avec un mérite incontesté d'observation, toute l'histoire morale de ce peuple, et qui en ont scruté la physiologie avec une admirable sagacité, que les courses de taureaux n'ont peut-être pas toujours joué, dans l'existence du peuple Espagnol, le rôle que leur prête la poésie de nos jours.

Des étrangers, saisis tout d'abord d'une émotion palpitante à la vue de ces scènes dont ils n'avaient aucune idée, ont pu aisément se laisser exalter par l'étrangeté inouïe de la situation. Témoins des mouvemens frénétiques et désordonnés d'une populace qui trouve là ce qu'il faut pour contenter tous ses instincts bons ou mauvais, ils se seront persuadés que l'Espagne toute entière bouillonnait dans ce cirque, s'agitait dans cet enthousiasme fiévreux. De là à faire pour ce peuple un besoin passionné de ces barbares voluptés, de là à faire de ces voluptés elles-mêmes une institution fondamentale de l'Espagne, il n'y a, convenez-en, qu'un pas facile à franchir en poésie. Frappés nous-mêmes de la haute allure de ce jugement, quand nous eûmes le bonheur de lire le charmant livre de M. Edgar Quinet, nous ne revenons qu'à regret à des appréciations plus prosaïques, dans cet itinéraire où nous rencontrons tant de fois, parmi les traces de nos prédécesseurs, l'empreinte puissante du talent.

On a souvent répété que pour se faire une idée exacte du caractère d'un homme, il fallait l'observer dans l'ivresse ou dans la colère. Si l'on appliquait ce procédé d'étude, dont je suis loin, du reste, d'admettre l'infailibilité, à l'appréciation du caractère espagnol, si on jugeait ce peuple d'après son amour des plaisirs qui est une véritable ivresse, s'il fallait

en croire son ardeur pour les discordes civiles, qui ressemble trop souvent à une avengle colère, on se trouverait entraîné, sans aucun doute, à des conclusions bien éloignées de la vérité. Nous préférons, quant à nous, envisager les mœurs de l'Espagne sous des rapports moins extrêmes et dans un milieu moins passionné. Nous n'oublierons pas ce que ce peuple conserve encore de la civilisation chevaleresque et élégante des anciens tems. Nous retrouverons facilement dans le caractère national des Espagnols l'empreinte délicate et galante d'une littérature originale qui fut longtemps le modèle de l'Europe ; d'un art qui brille d'un vif éclat, même à côté des grands maîtres de l'Italie; nous nous plairons surtout à y constater cet esprit toujours actif de confraternité chrétienne et de charité publique, dont les traditions se sont transmises d'âge en âge, à travers les vicissitudes les plus diverses.

A l'époque rapprochée de nous, où une grande mesure politique supprima les Couvens, on pouvait redouter une immense perturbation dans l'administration des secours donnés à l'indigence. En effet les Couvens, ces distributeurs officiels des charités dont ils se faisaient les collecteurs infatigables, avaient organisé l'aumône sur son échelle la plus large, sinon la plus intelligente. L'abolition de ces nombreux centres d'assistance entraînait donc avec elle un danger que rien n'eût été capable de conjurer, si les municipalités n'eussent accepté, sans hésiter, l'héritage des corporations religieuses. A ce moment un admirable élan de bienfaisance souleva l'Espagne toute entière. Dans la plupart des villes, des sacrifices importants furent réalisés au service d'une heureuse et féconde idée. Les édifices évacués par les moines furent livrés aux prolétaires indigens, aux mendiants infirmes, qui naguère assiégeaient l'enceinte des cloîtres, pour tendre la main à la sportule de chaque jour. Les pauvres ont trouvé aujourd'hui un domicile fixe, une demeure décente, un asile prévoyant, dans ces lieux mêmes où ils n'étaient admis qu'en qualité d'humbles clients, quêtant à l'aide de

démonstrations quelquefois hypocrites la faveur d'une égale et impassible aumône. Les villes, distribuant leurs charités sans intermédiaires parasites, exercent par leurs délégués une tutelle intelligente sur l'administration de ces institutions, qui n'ont rien perdu, tant s'en faut, de leur caractère de piété, en passant dans les mains des citoyens.

Valence, en sa qualité de cité active et de grand centre de population, renferme un nombre considérable d'établissements de bienfaisance, dont la plupart sont dûs à d'anciennes fondations.

Nous étions bien décidés à visiter au moins les plus importants, afin d'asseoir sur des faits nos idées relativement à la grande question de l'assistance publique, dans le lieu même où elle se pratique sur une échelle imposante; et réellement ce n'était pas sans une satisfaction véritable que nous revenions à notre tâche d'exploration. Les distractions par trop énergiques des trois derniers jours, avaient laissé dans notre imagination un singulier mélange de plaisir et de malaise. Il y a trop à penser sur ces étranges amusements, pour qu'il n'en résulte pas quelque fatigue; et nous reprîmes notre genre de vie de tous les jours, avec la sensation qu'on éprouve à retrouver ses occupations favorites après une excursion prolongée outre mesure dans le domaine des excitations où l'esprit n'a point assez de part.

Notre première visite s'adresse à une institution dont la respectable origine mérite nos préférences: c'est un établissement d'éducation connu sous le nom de *Colegio Imperial de San Vicente*.

Don Vincent Ferrer, citoyen de Valence, dont la mémoire bienfaisante se rattache à tant d'utiles fondations, Don Vincent Ferrer avait répandu trop de bien autour de lui pour que la reconnaissance des hommes, en garde contre sa propre fragilité, se fût à elle-même pour en éterniser la mémoire. L'Eglise, interprète du sentiment populaire, se chargea de décerner l'au-

roôle céleste à une vie si pieusement remplie. Saint Vincent Ferrer, Patron de Valence, reçoit les prières de ses concitoyens; et ce qu'aucun monnment humain n'eût pu faire pour ce bienfaiteur, le pouvoir spirituel l'a accompli en assurant pour toujours au nom du bienheureux les bénédictions des peuples. Le Collège dont nous nous occupons en ce moment fut fondé par Don Vincent lui-même. En 1460, il avait recueilli, dans une maison préparée à cet effet, des enfants orphelins des deux sexes, et les avait placés sous les soins de quelques femmes pieuses. Plus de cent-cinquante ans après, l'institution ayant dégénéré, certains habitants de Valence s'occupèrent d'abord de réparer les édifices, et recommandèrent à Charles-Quint la création elle-même de leur Saint compatriote. L'Empereur accorda au Collège des Orphelins d'importants privilèges qu'il fit valider par le Saint-Siège et par le Corps Municipal de la ville. Il voulut en outre que l'institution fût signalée au respect de tous par le patronage de ses Armes Impériales, et porta la faveur jusqu'à régler lui-même le costume et le régime de la Maison. Cette haute protection pour l'œuvre de Vincent Ferrer fut religieusement continuée par les successeurs du puissant Monarque. En 1624, lorsque les Maures eurent été chassés définitivement de l'Espagne, le Roi Philippe IV fit don à l'institution des bâtiments d'un collège occupé précédemment par les enfants des Maures convertis. Les pauvres orphelins reçurent, en outre, en dépôt, l'image du Christ, que leur patron lui-même, le pieux Ferrer, avait coutume de porter dans les processions; et avec cette sainte effigie, le Roi leur accorda celle de leur fondateur, qui décore la porte de la chapelle du collège.

L'Institut de Saint-Vincent donne asile à 125 jeunes garçons et à 50 petites filles. L'éducation est dirigée par des prêtres, suivant la méthode d'enseignement mutuel, et elle produit d'excellens résultats. Les enfants séjournent dans la Maison jusqu'à l'âge de 14 ans; ils en sortent suffisamment instruits et

munis d'un métier dont ils ont commencé l'apprentissage. Rien n'est plus satisfaisant que la tenue et l'ordre intérieur de cette vaste Institution. Une admirable propreté règne dans toutes les parties de l'édifice. Les meilleures conditions d'hygiène y sont réunies ; une ingénieuse ventilation assainit les salles et les dortoirs. De plus, la méthode généralement usitée en Espagne, de carreler les chambres et d'en garnir les murs, jusqu'à hauteur d'homme, avec des plaques de fayence polie, est appliquée ici avec un grand succès. Ces carreaux nommés *azulejos*, étaient déjà en usage dans les édifices mauresques, et Valence, seule entre les villes d'Espagne, a conservé en héritage le secret de leur parfaite fabrication. En aucun autre lieu on ne parvient à donner à la terre cuite la même adhérence ni à la partie émaillée une aussi grande solidité. Nous aurons occasion de revenir sur cette industrie.

Sous le rapport de la nourriture et des soins physiques, le régime des Orphelins de Saint-Vincent ne laisse rien à désirer ; et pourtant, malgré ces soins dont la constance est visible, malgré la réunion des meilleures précautions hygiéniques, l'apparence de ces enfants n'annonce pas une santé vigoureuse. Nous n'avons pas retrouvé sur ces visages fatigués, l'aspect réjouissant d'une jeunesse vivace et animée. La majorité de ces petits orphelins semble atteinte du vice scrofuleux ; argument assez concluant contre les conditions sanitaires de la ville de Valence qu'on nous a déjà signalées, au reste, comme peu rassurantes pour ses habitants. Il est vrai qu'une circonstance particulière, dont l'établissement de Saint-Vincent tire une grande gloire, contribue beaucoup à ravir aux enfants cette expression juvénile qui leur irait si bien : c'est tout simplement le costume que la sollicitude du grand Empereur daigna jadis assigner à cette jeune communauté. Cette parure uniforme, qui subsiste encore dans tout son caractère, n'est pas une des moindres singularités de cet Institut si riche de traditions. La tenue des écoliers des deux sexes est libre et commode

dans leurs occupations de chaque jour, mais aux jours de fête, vous diriez autant d'austères prélats, autant de graves doyens. Une toque noire à quatre pointes coiffe magistralement les petites têtes des garçons, tandis qu'une robe de laine blanche, un scapulaire noir, un riche collet de guipure, rehaussé d'un nœud de ruban rose, complètent cet ajustement clérical. Les petites filles portent un béguin noir sur une robe de serge blanche, et paraissent singulièrement vieilles sous cet accoutrement de matrones.

A voir défiler ces pauvres orphelins à la mine ennuyée sous ce costume qui fait leur gloire, on se rappelle involontairement le vers de Casimir Delavigne :

« Et j'ai cru voir marcher un portrait de famille. »

Ces enfans bénis, élevés sous l'aile d'un bienheureux, doivent porter envie aux vestes légères et aux chaussees succintes des robustes garçons nourris au Presidio du Colonel Montesinos, sous la loi d'une discipline qui en fait du moins des hommes sains et vigoureux.

Après cette communauté d'enfans, tout empreinte d'une austérité claustrale qui fait songer aux dernières inclinations de son Impérial protecteur, nous nous trouvons tout d'un coup transportés dans une autre Institution où tout est riant et gracieux à ravir.

L'Ensenanza de las Niñas, l'Enseignement des petites filles, est une vaste et spacieuse maison, d'une architecture élégante, qui rappelle les belles villas Génoises : larges galeries, beaux jardins odorans, où les orangers s'élèvent en futaie sous l'ombre vacillante des palmiers. Deux églises toutes dorées, d'immenses dortoirs à l'air pur et lumineux, bref un vrai palais, tel est le lieu consacré à l'éducation de ces petites filles d'Espagne qui deviennent si vite de petites femmes. Le but de l'établissement est d'élever des enfans externes et internes, et l'Institution admet 600 élèves. La plupart de ces jeunes filles appar-

tiennent à des familles pauvres ; mais l'établissement comporte aussi un pensionnat destiné aux élèves d'une condition distinguée mais peu favorisées par la fortune. Là, pour un prix modique, qui ne dépasse pas 500 francs par année, ces jeunes personnes reçoivent une éducation complète et parfaitement entendue, où les occupations utiles sont enseignées avec une prédilection pleine de prudence. La plupart de ces élèves doivent être aptes en sortant, aux soins les plus généraux de l'intérieur d'une maison modeste. Le superflu, tel que la musique, la langue française, le dessin et surtout la danse, devient le privilège de celles que la position de leur famille destine à un sort plus brillant. On ne peut rien imaginer de mieux tenu, que ce beau collège de jeunes filles. Quels vastes salons d'étude, quels magnifiques réfectoires réunissent ces escouades d'enfants espiègles à la mine éveillée et sérieuse à la fois ! Quel respectable état-major de dames maîtresses, à l'air aimable et discret, selon l'expression espagnole, sans oublier l'essaim passablement jaseur et curieux des filles de service, des *doncellas*, à la brillante chevelure, bourdonnant volontiers, de loin, sur les pas des étrangers visiteurs, auxquels la politesse naturelle des dames directrices fait toujours un si prévenant accueil.

Cette noble et charmante Institution est due encore à la bienfaisance. Don Andres Mayoral, digne prélat et homme de bien, a laissé un nom à jamais béni par la jeunesse, dans un séjour tout rempli de paix et de bon goût. Une mémoire ainsi gardée n'est ni moins pieuse ni moins vénérée assurément que celle qui se place sous l'égide des pratiques austères et des cloîtres silencieux.

De cette fraîche jeunesse qui s'élève pleine d'espérance et de sève, de cette gracieuse oasis, d'où s'envolent chaque année tant de mobiles existences, nous passons sans transition aucune à une scène bien différente. Nous visitons la *Galera* ; c'est le nom qu'on donne au Presidio des femmes.

Ici le local n'est ni vaste ni luxueux : c'est encore un an-

cien couvent mais aux proportions étroites; nous y retrouvons toujours l'ordre et la propreté extrême qui, décidément, sont l'apanage parfaitement acquis des établissemens municipaux en Espagne. La Galera est une sorte de demeure arabe; les espaces y sont ménagés: on y pénètre par un jardin ou plutôt un préau assez nu, au-dessus duquel bruissent deux sveltes dattiers aux palmes couleur de soleil. Ce pénitencier, comme celui que dirige le Colonel Montesinos, n'a rien de l'air repoussant d'une prison: on dirait plutôt qu'on visite un hospice consacré au soulagement des femmes indigentes; et cependant, la Galera abrite des crimes non moins repoussans que ceux qui peuplent le Préside consacré aux hommes. Cent-cinquante femmes de tout âge sont renfermées dans la Maison. Elles sont divisées en sections de travail, et s'occupent principalement du dévidage du lin et du tissage de la toile. Le silence est observé sous la surveillance des maitresses d'atelier, qui sont elles-mêmes des détenues. Trois repas de légumes sont distribués chaque jour aux prisonnières, et par une mesure qu'on n'eût osé adopter sous un climat moins généreux, l'usage de la viande est tout-à-fait supprimé dans la maison, sauf pour la solennité de Pâques. Il est vrai de dire qu'un grand nombre de personnes libres snivent en Espagne, et sans y être forcées, le même régime alimentaire.

Il n'est pas de contrée, pour le dire en passant, où la sobriété soit aussi généralement pratiquée. Les femmes surtout se nourrissent de si peu de chose, que c'est merveille de les voir aussi vives et aussi bien constituées. Les confiseurs et les pâtisseries qu'on rencontre en grand nombre dans toutes les villes, pourvoient la plupart du tems aux repas de ces jolies créatures, si alertes et si franchement gaies. Après le chocolat du matin, quelques bonbons et quelques légers gâteaux arrosés d'eau limpide, vrai soupers de fées, suffisent à ces natures frêles et fortes à la fois; et sous ce rapport, les femmes espagnoles atteignent tout naturellement à ce charme tant prisé

des poètes, et qui devient, dans d'autres contrées, l'objet d'une affectation ridicule ou nuisible.

Les détenues de la *Galera* sont donc suffisamment nourries : leur régime hygiénique semble, du reste, justifié par l'air de santé et les habitudes de propreté qu'on remarque sur leurs personnes. L'infirmerie renferme très-peu de malades.

La peine capitale est ordinairement commuée pour les femmes en emprisonnement perpétuel, mais les condamnées peuvent se racheter de ce châtement lui-même, si, après dix années écoulées, elles restent encore deux ans dans la maison sans encourir aucune espèce de punition disciplinaire. Si elles échouent à cette première épreuve, elles peuvent encore la tenter après vingt ans de séjour dans la prison. Il est superflu de dire que bien peu d'entre elles atteignent ce but difficile.

A part toute prévention, et proportion gardée, nous avons rencontré parmi ces 450 femmes beaucoup plus de types ignobles et reponssans que dans le pénitencier des hommes. La seule figure intéressante qui nous ait arrêtés était une jeune fille, punie pour un délit que nous n'essons pas cru réprimé aussi sévèrement par les lois. Il faut croire que cette rigidité exceptionnelle vient en compensation d'une tolérance assez générale : nous rencontrons peut-être un de ces exemples qu'on applique quelquefois, uniquement pour rappeler que la loi existe. La jeune fille dont il s'agit, pauvre moucheron surpris dans ces toiles d'araignée d'où s'échappent tant de mouches brillantes, expiait à la *Galera* un délit qui est partout une conséquence de la misère. Hélas ! ici comme ailleurs, la forme est la reine du monde. Entre cette triste prison et une destinée folle et insoucieuse, une jeunesse adulée et fêtée, entre ces deux résultats opposés du désordre, pourquoi est-ce la prison qui est échue à cette pauvre égarée ? C'est apparemment parce qu'elle n'a pas observé certaines règles qui tracent la limite entre le permis et le défendu. La sagesse des nations est quelquefois bien aveugle dans sa rigidité !

Dans une chambre de l'étage supérieur, seule avec une jolie petite fille de quatre ans, nous trouvâmes une femme jeune encore, dont le crime est une saisissante histoire. Cette malheureuse, nommée Juana, avait eu longtems le plus grand désir d'être mère, et chérissait en attendant une petite fille qui était sa nièce. Lorsqu'enfin la maternité s'annonça pour elle, Juana ravie, redoubla encore d'idolâtrie pour l'enfant de son frère ; elle ne cessait de la combler de caresses. Un jour la petite fille accourt chez elle tout en pleurs : sa mère l'avait frappée pour quelque faute légère sans doute. Soudain, à la vue de l'enfant éplorée, Juana s'exalte, perd la tête, saisit un couteau, court à la maison voisine où demeurerait sa belle-sœur, et la frappe en insensée jusqu'à ce qu'elle l'ent privée de la vie. Hélas ! la malheureuse victime était elle-même enceinte comme Juana. Condamnée à mort après ce crime horrible, Juana fut amenée à la Galera de Valence en vertu d'une commutation. Elle y demeura en proie à une sorte d'hébètement muet, jusqu'au moment où elle donna la vie à une petite fille qu'on a eu l'humanité de ne pas séparer d'elle. Cette enfant, née dans la prison, n'en a jamais franchi le seuil ; sa mère ne saurait la quitter un seul instant. Cependant Juana est restée taciturne, et parfois encore, un peu égarée ; mais elle reprend toutes ses facultés à la voix de sa fille, et on la voit même sourire à ses gentillesses enfantines. — Comment vous nommez-vous ? demandai-je à cette innocente captive de naissance. — *Doña Encarnacion*, me répondit-elle avec une petite importance comique. — Une joie timide illumina les traits de la mère ; puis elle nous regarda d'un air inquiet, et nous voyant rire franchement de cette saillie de sa chère petite fille, ses lèvres pâles s'entr'ouvrirent dans un sourire d'une ineffable douceur.

Je pris l'enfant dans mes bras pour lui donner un baiser. Il y eut dans toute la personne de Juana un frémissement bientôt réprimé ; et c'est avec un air attendri et reconnaissant,

quoique toujours sérieux, qu'elle demanda au Directeur: — Comment se nomme-t'il, celui qui a embrassé ma fille? — Je lui dis mon nom, mais elle parut faire un vain effort pour le retenir, et tout-à-coup elle prit l'enfant sur ses genoux, l'enferma étroitement dans une longue caresse, et ne nous regarda pas même sortir.

Rendons grâces à la faculté laissée au pouvoir suprême, qui a permis que cette malheureuse insensée survécût à son crime, et trouvât dans la vie qui lui est conservée tout le bonheur compatible avec l'état de son âme aveuglée par le plus touchant des instincts. A cette cause intéressante dont l'appréciation était toute physiologique, le jugement intervenu d'abord et mitigé ensuite, a donné un dénouement conforme en même tems à la loi et à l'humanité; mais ce qu'on ne saurait trop louer, c'est le sentiment éclairé de charité bien entendue, qui a laissé à cette pauvre mère la seule consolation qu'elle pût avoir en ce monde, sa fille, cause mystérieuse et innocente d'une exaltation si fatale.

Non loin de cette martyre prédestinée de l'amour maternel, nous ne tardons pas à rencontrer un odieux contraste dans la personne d'une femme qui vient d'atteindre l'âge exceptionnel de 99 ans. Cette malheureuse, confinée à demeurer dans l'infirmerie, a fait mourir il y a douze ans, par le poison, sa fille et sa petite-fille. Ces crimes abominables, que les annales de la justice n'ont jamais constatés peut-être, surtout de la part d'une aïeule contre l'enfant de sa fille, ce double infanticide n'a laissé aucun trouble apparent sur la figure décharnée de ce spectre centenaire. Tout se résume, chez cette affreuse créature, dans la satisfaction des besoins physiques. Elle est soignée et servie à l'infirmerie de la prison par de jeunes détenues qui ne parviennent pas toutes à surmonter l'horreur que leur inspire cette effroyable caducité sans cœur. Cadavre vivant, à la parole acerbe et au geste colère, cette misérable vieille est une image révoltante de la damnation an-

tipicée. Elle produit un effet de dégoût et de terreur, même sur le directeur de la Galera, homme aguerrri pourtant contre tous les genres de perversité.

Voici donc deux mères que la Société punit d'une peine égale : et quelle différence cependant entre les crimes qui ont appelé sur l'une et sur l'autre les rigueurs uniformes de la loi ! La triste Juana, instrument fatal d'un irrésistible entraînement, jouet déplorable de l'une de ces crises inexplicables qui dominent l'organisme et la volonté, a frappé un coup terrible, insensé, dont elle n'a pas encore peut-être le sentiment bien lucide ; l'abominable ayeule, au contraire, en préméditant la mort de deux générations de son propre sang, a commis le crime le plus affreux qui puisse épouvanter l'humanité. Eh bien ! ce monstre de cruauté dénaturée a été frappé par la loi, exactement comme la pauvre mère entraînée par un sentiment respectable en lui-même, mais exalté et coupable dans son aveuglement. Ces deux mères ont été, par une commutation égale, rangées dans la même catégorie de pénalité ; seulement, pour la plus criminelle, l'horrible centenaire, la perpétuité va s'éteindre au premier jour, tandis que Juana, qui compte trente ans à peine, et qui n'a pas peut-être l'intelligence nécessaire pour accomplir les difficiles conditions qui donnent droit à une indulgence éventuelle, Juana verra s'écouler de longues années dans la captivité. Il faut espérer pourtant que la pensée bienfaisante qui lui a laissé son unique consolation continuera de veiller sur elle, et qu'on ne séparera jamais la mère de son unique enfant. La petite fille ne saurait rester toujours captive ; et la rendre à la liberté sans qu'elle y pût entraîner sa mère, ce serait une cruauté contraire à l'esprit de judicieuse charité dont nous constatons ici la bienfaisante influence.

Nous avons parlé du Directeur de la Galera, et nous nous reprocherions de ne pas donner quelques momens d'attention à cette spirituelle et originale individualité. Philosophe pratique comme son collègue du Presidio, Don X***, quoique plus

âgé que le Colonel Montesinos, a pris pour règle de conduite lui aussi, les procédés d'influence morale qui ont établi sur une si forte base le succès de la prison des hommes. Penseur profond et fin, il s'est attaché par-dessus tout à étudier la nature morale de ses nombreuses administrées, et il a conclu de cet examen, à l'exemple de son émule, qu'il était bon, en certains cas, de s'affranchir des règles administratives pour gouverner et améliorer son turbulent troupeau. La maison de la Galera est sous la surveillance, intelligente et bienfaisante à la fois, d'un comité composé de dames de Valence : c'est, au fond, une heureuse idée que celle qui met le gouvernement des malheureuses recluses entre les mains de personnes de leur sexe ; mais le besoin d'une main ferme et d'une volonté énergique étant démontré, le comité a confié le pouvoir exécutif à un directeur du sexe le plus fort, et tout marche à merveille, moyennant un bill de confiance des plus étendus conféré à ce directeur, au nom du bien commun. C'est donc une organisation qui ressemble beaucoup à un pouvoir sans contrôle ; mais on ne saurait regretter ce régime, devant les excellens résultats d'ordre et de discipline obtenus par le chef absolu. La tenue de la maison offre l'exemple de la propreté la plus raffinée, et bien que le local assez irrégulier soit peu favorable au développement de la symétrie, qui est la moitié de l'ordre, tout semble parfaitement à sa place. La cuisine, il faut le dire, est un chef-d'œuvre de recherche. Dans tous les établissemens que nous visitons on nous montre avec une sorte de triomphe cette importante partie de l'économie commune ; mais nous n'avons rien vu qui atteigne la perfection de ce tableau de genre, qu'on nomme la Cuisine de la Galera.

Tout en poursuivant son œuvre de discipline morale, tout en établissant sur des bases d'une régularité minutieuse le régime de cette maison, le directeur n'a point oublié cependant le caractère de répression, d'expiation et d'amendement qui doit demeurer inséparable de tout établis-

sement pénitentiaire. Une juste sévérité est sa règle, et il ne laisse aucune infraction sans punition. Le châtiment le plus usité est de condamner pour un tems les détenues à remplir les services pénibles de la maison et à faire l'office de filles de salle. La récompense de la bonne conduite est, au contraire, la promotion aux fonctions de surveillantes.

La douceur et les bons traitemens entrent dans le système du Directeur, qui, du reste, ne se fait pas trop d'illusion sur la puissance morale de cette méthode. — Soyez bon et humain, nous disait-il, cela est de toute justice et la conscience le prescrit ; mais surveillez sans cesse, et qu'à côté d'un acte de mansuétude la détenue sente toujours l'énergie de la volonté ; si cette volonté forte et arrêtée pouvait être un instant soupçonnée de s'endormir, alors tout serait perdu. — Cependant, lui objections-nous, vous avez affaire à des femmes, et votre tâche n'a pas, dans son accomplissement, à redouter les écueils qui environnent celle du Colonel Montesinos. — Désabusez-vous, Messieurs, répondait le Directeur, à qui la langue française est assez familière pour qu'il puisse exprimer d'une façon concise et parfois originale les idées dont il est pénétré ; ma tâche est plus difficile cent fois que celle de mon respectable collègue. La femme qui a secoué les entraves de l'honnêteté est sans contredit l'être le plus dangereux de la création. Je ne connais ni ordre, ni mœurs, ni principes qui soient capables de résister à la coalition de trois femmes perverses et méchantes, si elles sont libres ; elles renverseraient le monde ! Une femme de naissance élevée, fût-elle prisonnière, est capable, si elle dispose d'assez d'argent, de bouleverser un pays, et d'appeler sur lui tous les fléaux ; et comme tout est relatif, la recluse de la classe du peuple peut aussi, avec quelques réaux laissés à sa disposition par une imprudente indulgence, causer au dedans comme au dehors de la prison des désordres inappréciables. — Mais, Monsieur le Directeur, vous décrivez là le type extrême du genre, et les exemples d'êtres dangereux à ce point doivent

être peu communs. — Je ne sais, Messieurs, ce que la dépravation peut produire sur la race féminine dans vos patries respectives, mais j'ai appris par une longue expérience à connaître son effet et ses ravages sur notre « beau sexe » Espagnol : je puis donc vous dire en connaissance de cause, que sur mes 150 administrées, il en est bien 120 que je crois capables de tout ce qui est mal, et plus nuisibles que les bêtes des ménageries. — Et cependant nous les voyons dociles et soumises sans murmure à la règle de la maison. — Oui, parce qu'elles savent qu'aucune de leurs paroles furtives, je pourrais dire aucune de leurs pensées, ne m'échappent. Elles en ont la preuve à tout instant. Le plus léger indice suffit pour m'éclairer sur l'intention même d'un désordre. Avant que les prisonnières aient pu même aller plus loin qu'une pensée, la séparation de quartiers vient leur apprendre qu'un regard expérimenté a sondé leur âme dégradée; et vous ne sauriez croire quelle singulière terreur leur imprime cette salutaire intuition. Confident inexplicable de tous les mauvais penchans, je poursuis les coupables comme leur conscience; et sans jamais descendre à aucune allusion par mes paroles ou mes actes, j'exerce sur ces cœurs qui ne vivent que pour le mal, l'empire insurmontable de l'impassibilité. Or tout en me sachant inflexible contre le désordre, on me trouve complaisant, mais jamais souriant, notez cela — je me suis fait un masque impassible, — pour les relations qui peuvent ramener les pensées vers le bien. Je n'interdis aucune correspondance avec le dehors, mais j'en suis le rédacteur exclusif, sous la dictée de mes clientes, convenablement sinon littéralement interprétée. Je me charge volontiers des communications dans l'intérieur, pourvu qu'elles aient un objet utile et raisonnable; et c'est ainsi que je règne par l'impassibilité. Je ne suis ni ange ni démon, ni homme ni femme; je suis le silence et la loi, et je crois avoir, sinon dompté, du moins réduit à l'inertie les mille cinquante péchés capitaux dont s'imprègne journallement un air respiré par 150 femmes.

Je viens de vous donner un échantillon du système philosophique de l'habile directeur de la Galera ; mais ce n'est pas tout vraiment : Rabelais et La Fontaine n'eussent pas renié quelques uns de ses aperçus, qui ne peuvent trouver place ici. Au surplus, sous sa verve incisive, cet homme de bien n'émet que des idées remarquables par le bon sens et frappées au coin d'une inexorable expérience. Ses aphorismes ne sont pas tous très-orthodoxes, surtout dans un pays non salique, où les femmes sont toutes quelque peu solidaires du droit magique qui échoit quelquefois à l'une d'elles ; mais — celui qui vit avec les loups ne saurait décrire les mœurs des colombes ; — c'est un axiôme de notre Directeur ; et nous sommes libres d'admettre qu'un philosophe, absorbé dans ses devoirs, et reclus avec ses recluses, soit un peu trop enclin à juger tout le monde à travers le guichet de sa prison.

Aussi cette active influence ne saurait même pour un instant abandonner l'enceinte de la Galera. N'y est-il pas tout en effet, la tête et le bras ? — De combien de personnes se compose votre administration, señor ? — De moi. — Mais quel-qu'un vous seconde ? — Oui, ma femme, qui tient les livres de dépenses, veille à la cuisine, à la lingerie et à l'infirmerie. Ma femme et moi suffisons à tout ; nous composons ici la direction, la geôle, l'administration, la comptabilité. Nous sommes encore la garde et la force armée. Vous le voyez, pour pénétrer dans la prison il faut passer chez nous : nous constituons le seul corps-de-garde de l'endroit ; et le bon Dieu sait que je n'ai pas la moindre escopette.

L'homme qui nous tenait ce langage est un petit vieillard encore vert, à l'œil voilé mais scrutateur, à la démarche modeste mais décidée ; on serait tenté à son aspect de dire comme Figaro : « J'ai vu cet abbé-là quelque part. » Abbé ou philosophe, et peut-être tous les deux, Don X*** n'en a pas moins réussi à faire beaucoup de bien à peu de frais pour l'État, et à cultiver l'amélioration morale que la Société se propose en

séquestrant les coupables, sans appareil d'oppression et sans torture.

Ce second exemple, si complet, si concluant, des avantages d'un régime paternel appliqué aux détenus, est de nature à modifier sensiblement l'incertitude que nous avait laissée la solidité du système du Colonel Montesinos. Du moment qu'un aussi remarquable succès perd le caractère d'un fait isolé, d'un résultat exceptionnel; dès qu'il est prouvé qu'un autre homme, différant essentiellement du Colonel par le caractère, le genre d'esprit et les conditions personnelles, a pu atteindre le même but d'humanité, d'amendement notable, et d'économie pour la fortune publique, il faut bien reconnaître que cette nouvelle méthode pénitentiaire est digne de toute l'attention des moralistes, et que c'est une voie nouvelle et lumineuse ouverte dans le champ de la philanthropie Chrétienne. Ce que j'appellerai « le Système de Valence » mérite donc d'être étudié et surtout appliqué dans les contrées où un déplorable esprit d'imitation a intronisé jusqu'à ce jour, au nom du salut de la Société, les procédés d'amendement fondés sur la séquestration. N'est-ce donc rien, au point de vue de la morale, que de réveiller sans cesse les bons sentimens, endormis peut-être au fond de l'âme des coupables; d'améliorer ces coupables par le contact et par l'émulation, de telle sorte, que lorsqu'ils rentreront dans la Société à l'expiration de leur peine, ils n'en auront oublié ni les droits ni les devoirs?

Ne vaut-il pas mieux, en effet, leur enseigner sans cesse, par une pratique de tous les instans, que de la mutualité et de l'ensemble des efforts ou des sacrifices découlent le bien-être des masses et des individus; que faits pour vivre dans le monde, ils doivent se plier au mouvement général et lui apporter leur contingent de travail et d'honnêteté? L'heureuse révolution accomplie par le Colonel Montesinos, et qui est déjà devenue la base du code pénitentiaire de l'Espagne, verra s'élargir, nous l'espérons, son rayonnement intelligent.

S'il était réservé à ces notes de voyage d'attirer sur une aussi grave question les méditations des philosophes de toutes les nations, nous ne regretterions pas l'étendue que nous avons donnée ici à de pareils sujets ; et vous aussi, notre indulgent lecteur, vous nous absoudriez sans doute, de notre entraînement involontaire pour un thème qui fut, vous le savez, l'objet de nos anciennes et modestes études.

Le plus bel hommage qu'on puisse rendre à une nation comme à un homme, est celui qui s'adresse aux nobles qualités de l'âme : ne vous étonnez donc pas si, dans notre désir de bien connaître un peuple dont nous entreprenons d'étudier les principaux aspects, nous nous arrêtons encore un instant devant les consolans résultats d'une charité aussi généreuse qu'éclairée. Beaucoup de voyageurs ont envisagé l'Espagne sous ses côtés pittoresques et artistiques, côtés bien séduisants en effet des mœurs de ce beau pays ; mais cet engouement pour la forme extérieure a souvent été poussé jusqu'à l'injustice pour des qualités solides, mais qui font peu de bruit. On s'est trop longtems complu, en visitant cette contrée, à voir des spectacles là où on aurait pu trouver des leçons. L'Espagnol, qui se vante volontiers de sa valeur, fait la charité en silence ; mais il la fait en gentilhomme, somptueusement et sans marchander : les pauvres adoptés par ce peuple si pauvre, vivent dans un bien-être qui fait l'éternel honneur d'une nation. Encore une fois, ne vous étonnez donc pas si je me complais à continuer cette revue des principaux établissemens de bienfaisance de Valence.

La *Beneficencia* est une maison qui ne se soutient que par l'aumône ; et à voir l'ordre magnifique, l'abondance excellente qui règnent dans cet asile de la pauvreté, il faut bien croire que l'aumône enfante ici des trésors. Trois cents enfans orphelins des deux sexes trouvent dans cette maison une éducation convenable et l'apprentissage d'un métier. Il y a des classes, où ces pupilles de la charité sont instruits par de bons

prêtres, et on y trouve aussi des ateliers. Les garçons pratiquent le tissage de la laine et du lin, ils apprennent le charpentage et la menuiserie; les jeunes filles s'occupent de tous les travaux d'aiguille sous la surveillance de dignes religieuses, expertes dans ces utiles industries: le revenu de l'établissement entre ainsi pour une part appréciable dans l'entretien général; c'est la charité qui fait le reste. Inutile de parler de la belle ordonnance qui règne dans les bâtimens de la Beneficencia: nous ne nous étonnons plus désormais de ce culte pour la netteté et la symétrie. Les salles se distinguent toutes par l'emploi des *azulejos* qui leur donnent un aspect coquet et brillant: quant à la cuisine, là encore on a concentré toutes les merveilles d'une propreté sans rivale, même dans la cuisine justement vantée tout-à-l'heure de la Galera.

L'esprit populaire en Espagne incline, on le sait, vers les sentences, les dictons et les proverbes: Sancho Panza n'est point, tant s'en faut, une création sans modèle. C'est pour complaire à cette nuance particulière du génie national, qu'on sème à profusion ici les inscriptions et les préceptes. Chaque salle, chaque galerie d'un établissement public, hospice, collège ou prison, offre aux yeux quelques légendes appropriées à la destination du lieu, et choisies pour retracer à l'esprit des idées salutaires, à propos même des actes vulgaires de l'existence. C'est ainsi qu'on trouve dans le lavoir, la chambre de toilette des enfants de la Beneficencia, ces deux rimes qui sont parfaitement à leur place:

EL ASEO EN LA PERSONA

MUCHOS BIENES PROPORCIONA.

« La propreté de la personne procure beaucoup d'avantages. »

Les réfectoires exhibent sur la sobriété, des conseils assurément superflus dans ce pays, et qui rappellent plus ou moins la belle maxime qu'Harpagon voulait faire graver en lettres

d'or. Partout, du reste, ces inscriptions sont destinées à réveiller quelque pieuse pensée ou à donner quelques conseils profitables de conduite ou d'hygiène. — Dans aucune institution de Valence nous n'avons observé sur la personne des enfants une meilleure tenue et un air de santé aussi satisfaisant que dans la maison de la Beneficencia.

La *Miséricorde* est un autre asile de l'indigence: six cent quinze personnes des deux sexes y trouvent une existence paisible aux frais de la charité publique. Quatre cent quinze vieillards et deux cents orphelins sont entretenus dans cette spacieuse retraite: on procure à ces derniers une éducation suffisante, et aux pauvres invalides toutes les aisances possibles. Même régularité, même bon ordre dans cette maison, que distinguent des vestiaires et des magasins d'habillement abondamment pourvus et d'un arrangement régulier. L'usage hygiénique que nous avons remarqué dans toutes ces grandes réunions d'individus, de ne pas laisser les lits tout préparés dans les dortoirs, mais de les rouler proprement durant le jour, après les avoir suffisamment aérés, doit contribuer beaucoup à purifier les espaces où beaucoup de personnes se réunissent pour dormir. Tous les dortoirs sont assainis par des courans d'air établis au niveau du sol et des plafonds, et qui chassent les miasmes. Deux fois par semaine on passe des éponges sur les plaques émaillées qui garnissent les parois latérales, et on obtient ainsi un air pur et vif, qui ne retient aucune parcelle des émanations délétères de la nuit.

Je ne m'appesantirai pas davantage sur cette belle organisation de l'assistance publique. Les nombreux détails que je viens d'énumérer vous ont assez fait apprécier l'excellente direction d'une sollicitude toute chrétienne pour les classes déshéritées ou connables. Quelques mots à présent sur le rôle que joue la science pour seconder la charité dans les hôpitaux, où des maux plus pressans appellent de plus prompts secours.

Valence possède, outre son hôpital central, un autre hôpital de Quartier; puis, par une touchante prévoyance, cette ville, prodigue de bienfaisance entre toutes, a encore d'autres hospices où des soins particuliers sont offerts aux étudiants, aux prêtres pauvres et aux étrangers sans ressources. J'indiquerai seulement ces établissemens d'une convenance et d'une décence parfaites, pour ne m'occuper que de l'hôpital-général, qui mérite bien une mention particulière.

Placé dans un ancien édifice que de récentes appropriations ont rendu magnifique, l'hôpital-général offre, comme ordonnance, une des plus heureuses dispositions qu'on puisse imaginer. Les deux immenses salles dont il se compose au rez-de-chaussée et à l'étage supérieur, se traversent en forme de croix grecque. Au centre de cette simple architecture, s'élève une coupole qui perce les deux étages et répand partout l'air qu'elle va chercher dans les régions élevées. La lumière la plus pure, ménagée selon les heures, pénètre de tous les côtés dans ces vastes galeries. Une double rangée de lits convenablement espacés mais sans rideaux, laisse au milieu des salles une circulation spacieuse; ces lits eux-mêmes sont recouverts de courte-pointes en étoffe de couleur claire, semée de dessins, de telle sorte que l'aspect ordinairement austère d'un hôpital se trouve égayé ici de toutes les circonstances qui font ailleurs la vie douce et consolée: une atmosphère pure et sans la moindre émanation, un large espace tout rempli de demi-jour et de fraîcheur. Tous les accessoires de cette belle disposition sont dans un ordre qui ne laisse rien à désirer; mais la section qui intéresse le plus, est l'hospice de l'allaitement des enfans trouvés. On ne saurait rien imaginer de mieux entendu et de plus élégant que ces belles crèches. Des nourrices proprement tenues, et avenantes comme peuvent l'être de jeunes espagnoles, allaitent chacune deux enfans soigneusement enveloppés dans leurs blanches layettes. Chose surprenante à constater cependant, ces pauvres petits, entourés de toutes les condi-

tions imaginables de bien-être, nourris et choyés par de jeunes femmes au lait pur et à la santé scrupuleusement observée, ces malheureux enfans, réunis dans un établissement modèle, ne peuvent surmonter leur mauvaise destinée. L'hôpital d'allaitement ne sauve pas même la moitié des enfans exposés. Leur chétive constitution naturelle, l'état de souffrance et de dépérissement où ils sont déjà presque tous lorsqu'on les apporte à l'hospice, rendent la tâche de la charité bien difficile. Ce mauvais succès ne saurait être attribué ni à une insalubrité locale, ni au moindre défaut de précaution : il en faut chercher la cause dans des faits antérieurs au moment de l'exposition ; et ce qui le démontre, c'est que la plupart des enfans apportés peu de momens après leur naissance sortent bien portans de cet asile maternel si parfaitement organisé.

A notre grand étonnement, les salutaires effets de l'éther, expérimentés dans l'Europe entière comme anesthétique, sont encore ici, sinon ignorés, du moins tenus au rang des innovations dangereuses. Celui d'entre nous que sa science spéciale appelait à s'enquérir de ces questions, apprit avec une indicible surprise qu'on possédait à peine à Valence quelques notions sur un fait acquis depuis bien des mois à la pratique. On lui avait promis d'user d'un appareil dont nous nous étions munis, pour la cruelle opération d'un cancer au sein ; on pouvait épargner ainsi à la patiente d'atroces douleurs et une émotion pire encore que la souffrance ; mais au moment décisif, le médecin en chef de l'hôpital crut devoir déclarer qu'il n'était pas décidé à se fier à des moyens encore inconnus dans son pays. Ainsi la pauvre femme devra attendre et subir, trop tard peut-être, une indicible angoisse, qu'un assoupissement de quelques minutes lui eût épargnée. Est-il besoin de dire que les journaux étrangers sont peu recherchés à Valence ? S'il s'en rencontre quelques uns, peu d'Espagnols sont capables de les lire. En ce pays, tout se ressent des habitudes

d'un patriotisme exclusif au dernier point; sans affectation aucune, sans rien qui puisse blesser les convenances ni surtout la politesse les plus chatouilleuses, cet esprit de réserve hautaine se fait sentir dans toutes les questions étrangères un peu sérieuses.

L'Espagne veut se suffire; et si elle remercie avec courtoisie l'étranger qui lui offre ses services, c'est parce qu'elle est éminemment polie : mais l'idée de l'assistance d'autrui révolte tout d'abord sa fierté ombrageuse. Elle aime à se tirer d'affaire toute seule, quitte à s'en récompenser elle-même dans sa pensée et dans son beau langage dont elle se drape comme d'une pourpre impériale. Innocente satisfaction qui n'est pas toujours dénuée de justice.

Ce vaste hôpital-général se tire d'affaire tout seul lui aussi, vivant de l'espérance et de la charité de chaque jour; ce qui ne l'empêche pas de pourvoir largement et somptueusement à tous ses services; comptant sur Dieu, qui depuis deux siècles n'a pas permis une seule fois que les échéances de la bienfaisance fussent protestées. Les bonnes Sœurs de l'hospice y voient un miracle permanent, et c'est un de ceux auxquels on est trop heureux de croire. Un saint troupeau d'Hospitalières, composé de 43 Sœurs et d'une Supérieure, pourvoit à tous les soins de la maison. Ces dignes filles, qui pour être moins austères que les recluses des couvens, n'en sont pas moins des anges de charité, nous ont admis tout simplement dans leur demeure particulière. Gaîté douce, aimable prévenance, décent sourire, voilà ce qui nous a accueillis dans ces cellules, où peu d'autres que des voyageurs décidément favorisés ne sauraient être admis.

Je voulais vous parler des aliénés, mais j'ai le regret d'avoir à vous dire que, sauf les fous tranquilles, qu'on emploie avec un succès assez singulier au service de la cuisine et des buanderies, les autres malheureux, les fous furieux, sont traités encore comme au quinzième siècle. Vous pensez bien

que nous n'avons pas été attrister nos regards du spectacle de ces horribles cages. Loin de là ! j'ai hâte de passer promptement à de plus rians tableaux, et je termine ici brusquement cette longue statistique de la misère et du bienfait placés en regard l'un de l'autre.





VIII.

VALENCE.

Juillet 1847



Oni, fuyons ce triste et navrant spectacle de la folie? Détournons-nous de ce délire insensé qui dégrade l'homme, et ravale au-dessous de la brute la créature privilégiée de Dieu. Rien ne m'est plus odieux que la vaine et barbare curiosité qui semble se complaire aux contorsions dérégées d'êtres misérables, dont l'âme ne dirige plus la pensée. N'y a-t'il pas une sorte d'impiété à exciter par une froide et banale curiosité ces lamentables saturnales de l'organisme? Trop souvent, à un tel tableau, l'orgueil humain révolté est tenté d'accuser, comme s'il l'avait pris en défaut, l'ordre sublime de la création! Mais l'homme qui croit, celui qui s'incline devant les misères de notre nature, se sent ému d'une profonde pitié, et bien loin d'inquiéter, par une attention stérile, des infortunés dont les

perceptions douloureuses sont peut-être encore plus subtiles qu'on ne le suppose, il fuit ces asiles de la dégradation morale, et rentre dans un monde où bien d'autres folies, au milieu desquelles il lui faut vivre, ont leur libre allure et leurs coudées franches.

Je ne me suis jamais imposé la tâche pénible de visiter les établissemens d'aliénés, que lorsque je savais pouvoir y constater l'effort salulaire de la science en faveur des malheureux qu'ils renferment. Des résultats admirables ont couronné, dans plus d'une capitale, l'œuvre des médecins philosophes qui se vouent à la pieuse mission d'atténuer ces effroyables infirmités de l'humanité. A Valence, ce progrès ne s'est pas fait jour encore. La geôle de la folie attend son Montesinos; aussi rien qu'à entendre les rugissemens sauvages et le grincement des chaînes qui annoncent l'approche des cabanons, nous nous sommes éloignés attristés et muets, chacun de nous méditant à part soi, sans doute, sur la nature de cette étincelle si insaisissable, de ce feu si fantasque, qu'on appelle la raison humaine.

Quittons ce sujet et retournons à d'autres scènes.

Nous venons de consacrer beaucoup de nos instants aux souffrances humaines. On nous a vus, pendant plusieurs jours, frappant à la porte de chaque asile du pauvre, arpenter les galeries, gravir les étages et compter salle par salle et tête par tête tous les infortunés que la pieuse et fraternelle Valence nourrit, abrite et couvre de sa généreuse charité. Dans cette longue investigation nous n'avons eu à exprimer qu'un seul regret; mais combien de résultats consolans, combien d'efforts dignes d'estime n'avons-nous pas eu à noter! Le bien, quand il est bien fait, offre les spectacles les plus attachans, les observations qui plaisent le plus intimement à l'âme. C'est une belle noblesse que celle qui se fonde sur la bienfaisance, et Valence, entre tous les autres titres qui font d'elle une des plus nobles cités de l'Espagne, peut encore revendiquer cette illustration.

Elle pourrait, à bon droit, échanger la noire chauve-souris qui orne le cimier de son écusson, contre l'oiseau symbolique du dévouement maternel.

Entreprenons une promenade hors de l'enceinte de Valence: cette sortie a tout l'attrait d'une exploration nouvelle, tant de l'autre côté de ces murailles les hommes et les mœurs ressemblent peu aux hommes et aux mœurs de la ville. Le but de notre excursion est l'Albufera de Valencia, vaste lagune, comme l'indique son nom, qu'on rencontre à quelques milles vers le sud. La mer s'est fait jour dans les sables de cette partie de la plaine et se répand en mille canaux parmi les terres basses et les flots couverts de joncs. C'est la limite de la Huerta du côté du midi, et non loin de là s'élèvent les premières montagnes qui s'étendent en amphithéâtre jusqu'au cap de Cullera.

Après avoir laissé passer la plus vive ardeur du soleil, nous partons, les uns à cheval, les autres en tartane, pour notre excursion. Dès la sortie de Valence, la campagne à la fois riante et majestueuse atteste les efforts d'un travail qui a traversé des siècles, sans cesser un seul jour son action créatrice. Les champs et les arbres se montrent ici, sous les rayons d'un soleil tropical, aussi frais, aussi verdoyans, que s'ils étaient rafraîchis par l'atmosphère humide et tiède d'un été d'Angleterre. Mais aussi, quelles ingénieuses combinaisons d'irrigation; combien de grandes artères, de veines vivifiantes, portent dans cet immense jardin de la Huerta la fraîcheur et la fertilité! Tous les chemins, parfaitement entretenus, sont bordés de canaux qui baignent le pied des mûriers, des saules, des aulnes à la tige élancée, et dont les eaux s'infiltront dans des terres noires et grasses où l'œil ne découvre pas une pierre oubliée. Nous avons déjà dépeint les chaumières qui bordent l'avenue du Grao: celles que nous rencontrons dans la campagne et sur le bord de ces petits chemins vicinaux si bien tracés, sont tout aussi brillantes de cette propreté qui est le luxe du pauvre.

Quatre fois par année une peinture à la chaux recouvre de son blanc laiteux la peinture précédente; les femmes sont chargées exclusivement d'appliquer cet enduit éclatant qui perce si joyeusement entre les masses de verdure. Ça et là une *Noria*, un puits arabe dont le mécanisme biblique remonte à la plus haute antiquité, rassemble à l'ombre des grands arbres les ménâgères de cette population occupée; là, comme à tous les puits du monde, anciens et modernes, s'échangent, pendant un loisir de quelques instans, les propos du voisinage. Voilà des tableaux champêtres du plus grand caractère; c'est un beau triomphe pour le travail et pour l'art, que cette campagne belle parce qu'elle est riche, et riche parce qu'elle est cultivée sans relâche.

Pourquoi faut-il être obligé de croire, et nous ne saurions pourtant nous en défendre, tant il y a unanimité dans les récits qui nous reviennent, qu'un aussi beau séjour est habité par une race dangereuse, ni plus ni moins que les forêts tropicales, dont les réduits les plus frais et les plus attrayans servent de repaire aux animaux les plus cruels? On le répète, et les exemples ne viennent que trop souvent confirmer de récentes et lugubres légendes. Les laboureurs de la Huerta, ces travailleurs de si fière allure, ces pères et ces fils de race laborieuse, loin d'être domptés dans leur nature ardente par la vie des champs dont on a tant vanté l'influence paisible, sont des hommes à passions redoutables. Ces mêmes paysans que nous avons vus si parfaitement soumis devant les juges, paysans comme eux, qui prononcent sur la propriété indécise de quelques minces filets d'eau, sont loin d'avoir les mêmes idées de justice pour tout ce qui n'est pas propriété agricole. Malheur au voyageur qui se trouve seul sur les chemins lorsque l'hiver ramène les nuits sombres; surtout si la récolte moins abondante a amené quelque misère dans ces campagnes si peuplées. Il arrive souvent que le passant est complètement dépouillé, et il sait trop bien que toute résistance serait dangereuse, pour s'exposer aux conséquences d'une lutte. Dans le courant de

l'hiver dernier, sept personnes ont été trouvées assassinées sur ces charmans chemins de la Huerta. Ainsi donc ici, comme à Barcelone, on nous fait des histoires effrayantes sur les mœurs du peuple des campagnes; seulement, en Catalogne, ce sont les montagnards qui sont, dans ces récits, chargés de toutes les iniquités; et ici, ce sont les habitans de la plaine. Quoi qu'il en soit de ces sinistres aventures, nous pouvons du moins constater qu'il existe une terreur réelle, et que cette terreur, fondée ou non, plane sur toutes les relations entre la ville et la campagne. Il n'est pas un habitant de Valence qui se hasarde à passer la nuit hors des murs. Ceux qui possèdent des maisons de campagne rentrent chaque soir à leur domicile, en rapportant ce qu'ils ont de précieux. Personne n'ambitionne les honneurs posthumes qu'on rend aux malheureux trouvés morts sur les chemins, et dont on porte, avec de grandes démonstrations de pitié, les cadavres devant la Vierge des *Desemparados*, comme pour implorer la merci céleste, en attendant que la justice humaine procède tardivement, et timidement parfois, contre les meurtriers.

Cette Vierge des désespérés, puisque me voici amené à en faire mention, a son temple non loin de la Cathédrale, et les habitans de Valence l'entourent d'un culte tout particulier. L'immortelle patronne des affligés est ici environnée d'un luxe et d'une richesse qui témoignent assez des douleurs ou des espérances de ses clients, qui sont ici-bas en si grande majorité. Dans une somptueuse chapelle, on voit s'élever au-dessus de l'autel, et sous les glaces d'une niche magnifique, l'effigie en pied de la sainte protectrice. Cette image, plus grande que nature, est ensevelie sous des flots d'étoffes d'or et de dentelles; mais ce vêtement lui-même disparaît sous la profusion de perles, de diamans et de bijoux dont il est écrasé. La figure, fixée sur un socle d'argent massif ciselé, tourne sur elle-même pour laisser contempler aux fidèles éblouis l'éclat ruisselant de sa toilette. Ce Palladium de Valence reçoit depuis l'année 1232 tous les

dons qui accompagnent une prière intéressée; et grâce à une émulation pieuse, ces dons sont tous d'une grande valeur. Les Rois et les Reines, ces augustes affligés de tous les tems, ont plus d'une fois apporté leur tribut dans cette éclatante parure qu'aucune Reine au monde ne saurait égaler. Cent noms illustres sont représentés dans cette archive du désespoir, ou peut-être aussi de la vanité humaine. Une montre microscopique, vraie fleur en pierreries, suspendue au petit doigt de la Vierge, est un présent de Marie-Antoinette de France. Jamais plus sublime infortune n'attacha ici de plus touchant ex-voto. A la même main, parmi les cent anneaux qui cachent les doigts jusqu'à leur extrémité, on retrouve un beau diamant, présent du Maréchal Suchet, ce lieutenant de Napoléon, qui a laissé à ses ennemis comme à ses amis une si honorable mémoire. Pendant l'occupation Française, on cherchait à soulever le peuple en répandant le bruit que les envahisseurs voulaient ravir à la Madone son incomparable parure. Le Maréchal répondit à ces rumeurs en portant lui-même son offrande à la Vierge, et se fit remarquer dès lors par une dévotion assidue dans le sanctuaire de l'opulente patronne. Cette pieuse conduite, qui était en même tems un acte de saine politique, concilia tous les suffrages au chef Français; et plus tard, tout ce peuple vit sans trop murmurer, attribuer au Maréchal un titre et une importante dotation, qu'il reçut comme récompense de son Empereur, dans ce même canton d'Albufera que nous allons visiter. A quoi tiennent les idées des hommes!

Pour achever l'histoire de la Vierge des Desemparados, nous ajoutons, ce qui n'est que naturel, que tous les tems de calamité publique accroissent son immobile fortune, comme aussi toutes les révolutions, toutes les fureurs populaires, sont venues mourir au pied de cette effigie sacrée, sans qu'une seule perle soit tombée de son divin diadème. La faim et la peine, qui tendent les mains partout ailleurs, apportent ici leur tribut volontaire, dans la vue, sans doute,

d'une récompense infinie. La mendiante qui se tient à la porte, accepte avec un sourire satisfait le menu cuivre que vous jetez à sa main desséchée, si elle voit qu'en même tems vous faites tomber une belle pièce d'argent dans la bourse de la Vierge. Dans les tems de solennelles angoisses et de terreurs publiques, lorsque ce peuple si brave se prend à avoir peur de quelque chose, la Madone sort de sa retraite et est portée processionnellement dans la ville. Cependant, comme les lévites gardiens du trésor se sont aperçus du péril de ces délicates exhibitions; comme il se détachait parfois quelque bijou de cet écrin sacré, on a pourvu par une pieuse fraude à la sécurité du dépôt. Une Vierge toute semblable, mais ornée d'une parure imitée, reçoit les honneurs publics à la place de l'image vénérée, et répand ses consolations sur le peuple prosterné. C'est aussi cette même Vierge au luxe apocryphe, qui figure d'ordinaire sur le maître-autel. La véritable image, reléguée dans une niche tournante, qui vient à certains jours prendre la place d'honneur, ne se laisse voir qu'aux visiteurs qui paraissent mériter cette honorable confiance, et qui s'empressent, en gens bien appris, de la reconnaître par une offrande; non pas au profit des gardiens, hâtons-nous de le dire, mais au bénéfice de l'opulente chapelle.

D'autres Vierges tout aussi célèbres, tout aussi richement dotées, existent encore en Espagne. Saragosse, San Yago, Murcie et Séville, ont aussi leurs Madones parées par la piété des peuples et par la magnificence des Rois. Chose admirable à noter, c'est que ces immenses richesses ont traversé les tems les plus difficiles sans courir le moindre risque. L'Espagne a conservé la parure de ses Vierges et les chefs-d'œuvre de ses galeries comme si jamais l'argent n'avait manqué dans la caisse de l'Etat et dans la bourse des citoyens. Ce peuple gentilhomme mourrait de faim à côté de ces trésors, la gloire et l'honneur de sa vie civile et de ses croyances religieuses. L'homme d'état qui fit décréter la grande mesure de la sup-

pression des Couvens n'était pas éloigné, dit-on, de demander un secours effectif à cet important capital immobilisé dans les sanctuaires : l'opinion publique froissée tient compte encore à sa mémoire de l'audace même de sa pensée. Pour tout dire en un mot sur ce sujet, les riches Patronnes de l'Espagne ont été respectées par la spoliation étrangère pendant la guerre de l'indépendance ; et pourtant on sait ce qu'osèrent se permettre alors certaines gloires militaires subitement enflammées du goût des beaux-arts.

Mais je reviens au chemin de l'Albufera dont je me suis trop écarté. En vous parlant des drames funestes qui s'accomplissent quelquefois dans ces belles campagnes, je vous en ai raconté par anticipation le dénouement pieux sinon consolant. Toutes les personnes trouvées sans vie sur la voie publique, tous ceux qu'un accident subit menace dans leur existence, sont tout aussitôt portés devant la Vierge des affligés. Pour ceux dont le sort est sans remède, cette présentation équivaut à la réconciliation finale avec la Religion ; pour les autres c'est une espérance de salut en ce monde.

Nous avons parcouru environ deux lieues, lorsque nous traversâmes Pinedo, un village assez spacieux et remarquablement propre. Là s'arrêtent les cultures régulières de la Huerta. On entre alors dans une plaine sablonneuse bordée à gauche par des dunes derrière lesquelles on entend briser la mer. Depuis peu d'années on a introduit dans cette plaine la culture du riz ; et comme elle y a prospéré, les habitants de ce canton, naguère très-misérables, trouvent un moyen d'existence dans cette nouvelle branche d'agriculture. Il est vrai que le mal, qui marche trop souvent sur les pas du bien, comme le loup derrière la brebis engraisée, n'a pas tardé à faire expier à ces cultivateurs persévérans un accroissement inespéré de bien-être. La fièvre décime la population de cette laborieuse colonie. Dès que le soir approche, en effet, des exhalaisons malfaisantes envahissent toute la contrée ; les vapeurs qui

s'élèvent des lagunes d'Albufera, eaux peu profondes qui tiennent en dissolution, sur une immense étendue, des débris de végétaux, ne contribuent pas peu non plus à entretenir cette influence délétère. On a vu des citadins, qui, pour une seule soirée passée dans ces parages, sont demeurés longtems en proie aux fièvres intermittentes. La mauvaise réputation de la promenade que nous avons choisie me paraît ainsi suffisamment établie, pour que nous nous abstenions de préconiser aux touristes qui nous suivront, cette excursion qui n'est pourtant pas sans charme.

Le village d'Albufera, but extrême de notre course, est composé de quelques cabanes dont la toiture de chaume rejoint à pen près le sol, ce qui donne l'apparence d'un campement à ce très-modeste *pueblo*. Deux seules maisons à étages, couvertes en tuiles, dominent ces huttes à pignons blancs, et permettent de découvrir la sinueuse étendue du lac, bornée à l'ouest par une noble ligne de montagnes. Du côté du levant, la Méditerranée vient mourir au bas d'un rempart de sable de médiocre hauteur, et à travers lequel elle s'est ouvert un canal dont l'emplacement varie selon l'effort des vents et des tempêtes. Tout ce site, dans son agreste solitude et son silence, offre un aspect réellement imposant. Dans ce désert, on voit aux premiers jours froids de l'hiver, accourir de la ville de joyeuses compagnies de chasseurs, et alors les deux maisons de pierre s'emplissent pour quelques jours d'hôtes bruyans et alertes, armés en course. Pendant ces jours, de nombreuses embarcations sillonnent toute l'étendue du lac, tons les échos pétillent et résonnent d'incessantes détonations, tandis que la surface des eaux se jonche d'innombrables oiseaux aquatiques, dont le passage est impatiemment attendu par les chasseurs. Après quelques milliers de victimes abattues en deux ou trois jours, tout redevient encore une fois désert, et le village ne voit plus qu'à de rares intervalles quelques amateurs de pêche ou quelques gastronomes intrépides, qui risquent un accès de

fièvre, pour se livrer sur les bords du lac aux délices de la *Poia* nationale. Or vous savez que la *Poia* est une sorte de matelotte dont l'anguille fait la base, ce qui n'empêche pas d'y introduire encore du canard, du riz, du lard, et surtout du poivre. Cette préparation de haut goût et essentiellement marinière, doit s'improviser après une partie de pêche; on lui accorde la propriété d'être antifiévreuse, ce qui ne saurait se trouver plus à propos.

Une assez longue promenade sur le lac, où nous avons reçu les derniers rayons du soleil, nous a permis de prendre une idée exacte d'un site qui n'a guère son pareil en Espagne. Au milieu d'un cirque de montagnes, dont les distances relatives se dégradaient admirablement dans un ciel chaudement coloré, nous distinguions clairement Valence. A ses innombrables clochers, dorés par la vapeur lumineuse du soir, on l'eût prise, de cette distance, pour une vaste cité orientale. Tel est, au reste, le singulier niveau de la plaine de trois lieues qui nous séparait de la ville, que des bancs de nos bateaux plats nous en découvrions en détail tous les profils, rapprochés de nos yeux par la pureté diaphane de l'atmosphère. Mais bientôt ce beau spectacle se couvrit d'un voile de vapeur; la dernière lueur du soleil tomba rougeâtre et indécise sur nos barques, enveloppées aussitôt par une brume fétide. Nous primes terre, et l'instant d'après, réunis autour d'une table de bivouac, à la lueur de deux lampes fumeuses, nous étions invités à porter un jugement, influencé assurément par un appétit forcené, sur le fameux mets national, nouveau pour la plupart d'entre nous. Ce que nous pouvions dire, c'est qu'une *Poia* aux proportions colossales disparut en un clin-d'œil; et nous nous hâtâmes de regagner Valence à toute vitesse, car il s'agissait de rentrer avant la fermeture des portes.

Les anecdotes de mauvais augure touchant les scènes nocturnes de la Huerta, nous parurent, il faut l'avouer, revêtir un certain degré de consistance, lorsque nous vîmes ceux de

nos hôtes dont la valeur personnelle ne saurait être l'objet d'un doute, désirer tous les premiers que nous ne fussions pas, malgré notre nombre, mis à l'épreuve d'une nuit à passer dans cette hasardeuse et inhospitalière contrée. Une minute avant l'heure fatale nous nous précipitions sous l'arc de la Puerta del Mar, et par un changement de scène charmant, nous tombions, des exhalaisons malsaines de l'Albufera et des vagues traveurs de la Huerta, au milieu des délices de la *Gloriette*, au moment où la jolie promenade scintillait de toutes ses lumières et brillait de toutes les élégances.

Combien le tems s'écoule rapidement dans cette ville de Valence ! Nous y rencontrons tant de sujets qui nous captivent ! Nous avons beau courir cà et là, toujours curieux et toujours insatiables, toujours pleins de hâte et toujours distancés de notre programme, Valence est une de ces villes qu'on veut revoir une fois qu'on les a vues. Sommes-nous d'ailleurs assez assurés d'y revenir, pour négliger d'étudier encore ce qui s'offre si abondamment à nos yeux ?

Notre navire cependant nous attend sur la rade ; et comme il me faut hâter le pas si je veux vous faire parcourir sommairement les principaux monumens qu'un voyageur ne peut se dispenser de connaître, j'entre sans autre transition dans cette rapide investigation.

La Cathédrale de Valence n'offre à l'extérieur aucune ordonnance appréciable, ce qui ne veut pas dire qu'elle manque d'un certain caractère. Son entrée principale a été défigurée par le goût sans nom des siècles passés, et la grande nef elle-même, originairement gothique, a subi en 1760, des mains d'un architecte qui mérite bien d'être connu, Antonio Gilibert, l'outrage d'un travestissement pseudo-Corinthien. En faisant le tour de cet édifice assez irrégulier au dehors, on retrouve dans deux portails latéraux un bon dessin gothique, tandis que le reste de la construction rappelle à la fois, dans des parties disparates, la mosquée et le château-fort, le tout fondé, en

quelques places, sur des assises romaines. Un impardonnable badigeon recouvre du reste toute la surface extérieure.

L'histoire de la Basilique Valenciane est celle de la plupart des Cathédrales Espagnoles. Temple érigé à Diane sous la loi de Rome, comme la chapelle voisine de la Vierge des Desemparados était un temple à Esculape; Eglise consacrée au Sauveur à l'époque des Gotbs; Mosquée quand régnaient les Maures, et Cathédrale chrétienne restituée au culte de Marie après l'expulsion des infidèles: ce sont partout les mêmes vicissitudes religieuses et archéologiques, et il est peu de sanctuaires catholiques d'une certaine antiquité, qui n'aient passé par ces transformations successives. L'édifice actuel a été fondé en 1262; mais c'est seulement deux siècles plus tard, que l'Eglise fut élevée au rang de métropole.

En vain l'artiste chercherait ici l'effet saisissant et la riche couleur qui nous ont si vivement impressionnés dans la Cathédrale de Barcelone. Le corinthien, le fleuron et l'enroulement, alliance indigeste et bâtarde, règnent au grand jour sous ces nefs rajeunies où s'épanouissent la pierre grattée et le marbre moderne. L'ensemble de cet intérieur ne manque cependant ni de majesté ni de grandeur; mais on retrouve avec un véritable charme l'ordonnance simple et respectée d'un beau style gothique, dans la salle Capitulaire. C'est un vaste vaisseau carré, dont les sveltes nervures montent le long des murs et se nouent au centre de la voûte dans un élégant fleuron. Cette salle est ornée de la collection curieuse des portraits des archevêques de Valence disposés dans leur ordre chronologique; et sous ces images vénérables on a suspendu en festons, comme un lourd trophée, une énorme chaîne qui, dit-on, a fermé, à une époque qu'on ne cite pas, le port de Marseille. Il est bien entendu que nous ne nous rendons pas garants de cette légende de *cicerone*, et que la cité Phocéenne n'a pas à nous demander compte d'une remarque dont nous n'avons pu rechercher la preuve historique.

Dans nos visites plus d'une fois répétées à la Cathédrale, on nous a fait voir un grand nombre d'objets précieux par la matière; on nous en a signalé d'autres, moins nombreux, qui ont une incontestable valeur d'art; quelques uns enfin ont été présentés d'une façon inattendue à notre vénération à nous, chrétiens de plus d'un culte, qui ne poursuivions dans ces visites qu'un intérêt de curiosité.

Je voudrais, sans me mettre en rivalité trop ouverte avec les « Guides des voyageurs, » vous détailler par ordre tout ce qui m'a paru digne d'attention; mais quel moyen connaissez-vous d'échapper en pareil cas à l'allure somnifère d'une nomenclature? Lorsqu'il s'agit de décrire ou d'énumérer des objets qu'on a visités soi-même, méthodiquement, l'un après l'autre, au pas mesuré du Sacristain qui ouvre la marche, il est bien difficile d'échapper aux formes banales d'une exhibition: je me contenterai donc de vous marquer les jalons principaux de notre reconnaissance sommaire.

Le trésor de la Cathédrale est des plus riches en ornemens d'argent et de vermeil; nous n'avons pas compté les grandes et lourdes statues, les splendides ostensoirs et les candélabres massifs, dont on nous a ouvert, dans un lieu écarté, les opulentes cachettes. Sans doute le Chapitre de Valence doit se féliciter de pouvoir, après tant de malheurs publics, solenniser les pompes de l'Eglise en y faisant briller une telle masse de richesses; pour nous, le moindre Murillo eût bien mieux fait notre affaire. Par malheur, les Murillos qu'on nous a indiqués, tristes et sombres toiles perdues dans quelque obscure chapelle, nous ont paru jouir d'une étroite parenté avec ceux que le señor Don Pedro *** a tenus sur les fonts de baptême. Dans une ville où cet estimable et ardent collecteur est l'arbitre de l'état civil de toutes les toiles jeunes ou vieilles, on ne saurait trop se tenir en garde contre les usurpations de titres. La Sacristie et l'Eglise renferment donc un bon nombre de peintures dont l'appréciation accuse plus d'imagination que de

solide critique ; mais si nous n'avons pas une grande foi à ces illustres pseudonymes, nous avons appris avec un vrai plaisir à connaître un maître dont Valence est justement glorieuse. Juan de Juanes, peintre du 15^e siècle, qui n'est guère représenté dans les galeries de l'Europe, apparaît ici dans toute la charmante séduction de son talent. Ce maître affectionne les sujets simples et paisibles ; son dessin n'est pas toujours aussi ferme qu'il est gracieux, mais sa peinture a un charme particulier, tant il sait en rendre l'expression douce et pénétrante. La sacristie possède un Bon Pasteur de Juan de Juanes, qui est réellement une ravissante peinture. On signale encore avec juste raison, comme un de ses chefs-d'œuvre, une tête du Christ servant de porte au tabernacle d'une riche chapelle, et une figure de la Vierge peinte en buste : ces deux tableaux sont en effet de délicieuses inspirations. Il faut malheureusement les examiner à la lueur d'une bougie et à travers une glace, obstacle abhorré des artistes.

Plusieurs autres toiles nous ont été indiquées comme l'œuvre du même peintre à une autre époque de sa vie ; nous les avons trouvées trop différentes des précieux bijoux que nous venions d'admirer, pour nous y arrêter et déflorer ainsi nos impressions. Lorsqu'on a eu le bonheur de rencontrer dans un artiste des qualités qui vous attirent et vous inspirent une soudaine sympathie, on ne prête pas volontiers l'oreille aux connaisseurs qui viennent vous dire : — « Voyez ! ceci est sa seconde manière. » — On perd bien souvent à approfondir un premier sentiment : mon avis est qu'il vaut mieux s'en tenir à une seule manière, surtout si celle-là est la bonne.

Introduits dans une sacristie réservée, nous y trouvons un splendide reliquaire ; mais ici notre caractère de simples voyageurs se trouve engagé à l'improviste dans un acte formel de dévotion. Un respectable Chanoine nous exhibe, l'une après l'autre, toutes les précieuses reliques, et nous les décrit par ordre, posément, et avec l'onction la mieux sentie. D'abord

nous admirons et nous écoutons en silence, puis nous obéissons tout naturellement à l'invitation du prêtre, lorsqu'il nous avertit que pour certaines reliques, il faut les adorer à genoux. Des merveilles passent ainsi sous nos yeux. Un vase creusé dans une seule agathe et orné d'une élégante ciselure, nous est présenté comme le Calice de la sublime agonie apporté par l'Ange au jardin des Oliviers. Ce précieux objet, considéré sans tenir compte de sa miraculeuse origine, est d'un travail délicat et finement exécuté. Sa soucoupe également en agathe est environnée d'un ornement d'une perfection exquise qui rappelle les bijoux florentins. La sainte effigie de la Vierge dessinée par Saint-Luc fait également partie de la merveilleuse collection de Valence. En se bornant au point de vue humain et artistique, on passerait beaucoup de tems à contempler toutes les richesses de bijouterie, de ciselure et d'orfèvrerie que renferment les armoires bénies de ce riche reliquaire; mais une religieuse convenance veut qu'en entrant dans cette enceinte on ne paraisse préoccupé que du caractère sacré des objets contenus dans les reliquaires, et qu'on réprime son admiration à l'endroit des brillans chefs-d'œuvre d'art qui encadrent les mystérieuses dépouilles. Nous ne pouvions que nous soumettre à cette sage prescription; et cependant, le sentiment de l'art, ce don précieux de la divinité, n'est-il pas aussi une dévotion?

Nous ne tardâmes pas, au reste, à réjoindre nos regards par l'aspect d'une scène dont une nature prodigue et grandiose donne libéralement le spectacle à quiconque veut bien l'acheter par une ascension de quelques centaines de degrés de pierre.

Pour bien juger de la physionomie de Valence et de la splendeur verdoyante de la Huerta, c'est au sommet du *Campanario* de la Cathédrale qu'il convient de placer son observatoire. Cette noble tour s'élève à côté de la porte principale de l'église, porte assez remarquable, pour le dire en passant,

par son revêtement en laiton doré tout semé de belles fleurs tracées par des clous de même métal. La tour du campanario, auquel se rattache le nom de Juan Franch, son dernier architecte, fut terminée en 1418. — *El Micalete*, tel est le nom par lequel on la désigne à Valence. — C'est un beffroi octangulaire, où se remarquent encore, malgré des réparations peu respectueuses, les vestiges d'un bon style gothique. L'Archéologue trouvera l'origine de ce monument, toute tracée, dans une inscription enchâssée parmi ses assises inférieures. Je la transcris ici comme un curieux échantillon de la langue usitée au 14^e siècle dans les Royaumes de Valence et d'Aragon.

« Aqueste Campanar fonch començat en lo any de la
 « navitat de nostre senyor Deu Jesu-Crist MCCCLXXXI, reynant
 « en Arago el molt alt Rey en Empere, estant Bisbe en Valen-
 « cia lo molt alt en Jaume, fill del alt infant en pere e cosin-
 « germa de dit Rey. »

Si jamais, dans vos pérégrinations en France, vous avez traversé cette grande forêt de châtaigniers qu'on nomme le Limousin, vous avez, certes, été à même d'entendre dans la bouche des laborieux habitans de cette contrée, un patois qui reproduit en grande partie les expressions de ce style lapidaire.

Arrivés sur la plate-forme, au niveau des cloches et de la riche sonnerie qui fait l'orgueil de Valence, on nous fit d'abord remarquer la cloche de la *Vela*. C'est celle qui veille sans cesse, comme l'indique son nom; mais celle-là n'a pas le triste emploi de donner l'alarme en cas d'incendie ou de troubles civils; elle indique par son retentissement régulier les heures où doivent s'ouvrir les écluses et où l'eau de la Huerta doit s'épancher dans ses mille cananx nourriciers. La plaine toute entière prête une oreille vigilante à ces avertissemens aériens qui réglementent l'usage de la commune richesse.

Si, du sein de cette atmosphère limpide et tiède où vous vous trouvez placé, vous abaissez la vue sur le disque immense qui vous entoure, vous vous sentez captivé par un admirable

panorama, qui, se déroulant sous vos pieds, monte à travers les flots de lumière jusqu'à l'horizon lointain qui borne vos regards.

Du côté de l'orient, une mer d'opale scintille sous le soleil. Toute la plaine est sous vos pieds, avec sa végétation aux tons crus et vivaces. De nombreux villages parsèment ce tapis de verdure veloutée, sur lequel on voit surgir çà et là les tours élégantes de quelque monastère autrefois florissant. Les forêts d'oliviers se distinguent par leurs teintes argentées au milieu de ces masses de couleur, tandis que les bois d'orangers se font reconnaître au loin par leur brillant et solide feuillage. Les mûriers et les guirlandes de vignes tracent, sur cet espace immense, un industriel réseau de chemins, flanqués de canaux qui tremblent sous le soleil en filets lumineux. Des bouquets de lauriers roses et de grenadiers en fleurs, parure de la plaine, environnent les blanches habitations; puis semés au hasard, comme dans une campagne Africaine, des couples solitaires de palmiers balançant dans l'air leur blonde aigrette. Telle est l'esquisse à vol d'oiseau de cet éblouissant paysage.

Si vous cherchez à vous rendre compte, après le premier saisissement, de votre position géographique, vous distinguerez vers le nord les montagnes de Murviedro, l'ancienne et héroïque Sagonte. Au sud la nappe blanche des lacs d'Albufera qui se marie aux ondes bleues de la mer. Le couchant est borné par les monts que franchit la route de Madrid du côté d'Aldaya. Valence dort sous vos pieds toute baignée de lumière dans sa muraille monumentale; vous distinguez ses portes féodales, les lignes serpentantes de ses rues étroites, et ses élégantes coupoles revêtues d'azulejos dorés qui dardent sur la vue d'insoutenables rayons. En un mot, tout resplendit, tout est chaud, pur et brillant au-dessus et au-dessous de vous. Vous appréciez seulement à présent cette nature et ce soleil, vous comprenez l'inspiration de Murillo, ses

gloires couleur d'ambre et ses chérubins de vapeur d'or. En bas, dans la vie de la rue, vous vous préoccupez des hommes, des mœurs et de l'existence active; ici, sur ce point isolé dans l'immensité, votre pensée s'élargit comme l'espace, et vous reconnaissez avec un cœur ému, que Dieu a semé parfois de bien splendides richesses sur cette terre de misère, et que vous avez là, sous les yeux, un des plus grands spectacles que puissent présenter la magnifique alliance des bienfaits de la création et du travail de l'homme.

Ces pensées tournoient dans votre esprit pendant que vous descendez la longue et sombre spirale, les yeux encore tout chargés de diamans et d'émeraudes. Il n'est donc pas étonnant qu'en arrivant sur le sol du parvis vous ne sachiez pas grand' chose de l'histoire des douze cloches que votre guide vient de vous raconter pour charmer la descente: ces cloches ont toujours échappé aux révolutions, qui les menaçaient d'être converties en maravédís: faisons des vœux pour que le *Mica-le'e* de Valence s'eurgueillisse à jamais de son harmonieuse et bruyante couronne.

Valence conserve l'épée authentique du Cid: nous l'avons vue et touchée dans le Palais de l'*Ayuntamiento*, qui n'offre à la curiosité aucun autre attrait. C'est là également que sont déposées les clés monumentales de la ville, fiction municipale de fer et d'or, qui figure en tous pays à toutes les entrées d'amis ou d'ennemis.

En fait de palais, nous avons aussi visité l'*Audiencia*, dont il faudrait parler avec plus de loisir. Les Etats provinciaux se sont assemblés de tous tems dans son enceinte, et vous croirez facilement qu'ici, comme à Barcelone, il y aurait de belles histoires à dire de ces nobles et sévères figures qui sont peintes assises autour des murs de la grande salle. Devant ces sénateurs immobiles, je défie toute autre personne qu'un touriste Anglais, de garder son chapeau sur la tête. Trois peintres ont illustré leurs noms par ces remarquables portraits:

ce sont Christobal Zarineña, Francisco Ribalta et Francisco Peralta. Le salon qui réunit ces vénérables personnages et qui les vit autrefois vivre et agir, est surtout remarquable par son plafond de bois sculpté. Un vaste damier de caissons à pans coupés, de grand relief, avec pendentifs délicatement ornés, vient s'appuyer sur une corniche d'un dessin large et riche. Cette corniche repose elle-même sur une galerie à jour, de quatre pieds de saillie, qui déploie autour de la partie supérieure de la salle une charmante ordonnance d'arcades soutenues par des colonnettes variées. Enfin la galerie elle-même est supportée par des consoles d'un dessin merveilleux. Ce remarquable travail est exécuté en chêne, et largement traité dans le style de la renaissance. La grandeur de la salle en fait une œuvre véritablement imposante, et d'autant plus digne de l'attention des artistes, qu'aucun enduit profane n'a jamais déshonoré la teinte originelle de la matière.

Nous ne pouvons guère terminer ces notes rapides sur les principaux monumens de Valence sans mentionner l'église de San Juan; aussi bien, est-ce notre chemin pour nous rendre à la *Lonja de la Seda*, le but, hélas! de notre dernière promenade dans Valence. Cette église de San Juan, dont on est très-fier ici, est en effet resplendissante d'un certain luxe d'art, dont le 18^e siècle a fait tous les frais. Le vaisseau est d'une date respectable, car on connaissait déjà San Juan comme paroisse en 1366; mais on y fit d'importantes augmentations au commencement du 17^e siècle, et enfin c'est en 1702 qu'on commença à décorer sa vaste nef dans le goût Italien. Antonio Palomino entreprit la grande fresque qui décore le plafond, et qui est une noble et féconde composition. Un sculpteur Lucquois fut mandé d'Italie pour revêtir les autels et les chapelles de ces beaux marbres colorés qui abondent en Espagne, et il orna l'église de statues dans le style affecté et prétentieux de l'époque. Enfin Ponganelli exécuta, à Gênes sa patrie, la chaire et les délicieux ornemens qui la décorent.

Ne comptons plus désormais sur les grandes impressions du style simple et sévère : nous entrons dans la série des églises ornées ; essais presque toujours incomplets d'un art qui ne prenait plus ses inspirations dans la foi pure. Toute cette ligne du littoral, que nous nous proposons de parcourir, ne nous offrira rien jusqu'à Séville qui soit comparable à la sombre Cathédrale de Barcelone.

En approchant du monument qui porte le nom de *la Lonja de la Seda*, c'est-à-dire le marché, la Bourse de la Soie, nous nous recueillions en nous-mêmes comme il convient à des amateurs passionnés pour les souvenirs de l'Orient qui vont contempler les débris d'un palais mauresque. — La *Lonja* occupe, nous disait-on, l'emplacement même du séjour d'une Infante Maure fille de Muley Rufat ; les abords de l'édifice commercial vous offriront des vestiges encore curieux de cette antique habitation. — Et vraiment nous sommes disposés par avance à reconnaître le caractère arabe dans les étroits jardins et les couloirs coupés de degrés qu'on nous fait parcourir. Un édifice à hautes murailles à peine percées de meurtrières, et dont la masse blanche se découpe en silhouette éblouissante sur un ciel bleu foncé, peut passer *sin embargo*, sans discussion, selon l'expression Espagnole, pour une construction mauresque. Ces simples dispositions d'un pittoresque naïf commençaient à nous intéresser, lorsqu'un obstacle imprévu, un savant archéologue, vient s'interposer entre nous et notre rêve oriental. — Il y a schisme, nous dit-il, parmi les antiquaires au sujet de l'emplacement véritable de la *Lonja*. Esclapes et d'autres historiens sont pour la supposition manresque, mais d'un autre côté, les archives de Valence attestent que le Roi Don Pedro II d'Aragon fit don à la ville, le 8 des Ides d'Avril 1339, de certains terrains qui étaient sa propriété royale, à condition d'en employer la valeur à acheter deux maisons, dont l'emplacement servirait à élever, autour d'un vaste patio, un portique couvert, pour y entreposer les den-

rées. — Il existe une autre charte de 1388 qui autorise la Ville à augmenter l'espace devenu insuffisant; — et enfin un acte du mois de Mai 1440, qui, reconnaissant que le lieu désigné ne saurait suffire à contenir les échoppes des marchands, les tables des collecteurs des impositions et celles destinées à passer les contrats de vente, ordonne que vingt-cinq propriétés environnantes seront achetées pour agrandir l'édifice consulaire. — Enfin, ces impitoyables et prosaïques archives conservent un procès-verbal du 9 Décembre 1480, temps où régnait Ferdinand-le-Catholique, en vertu duquel les seigneurs municipaux réunis en Conseil avec les principaux marchands, ont arrêté que la maison de Mosen Puchades et autres contiguës, seront acquises, après expertise, pour construire sur leur emplacement une nouvelle Bourse de la soie; et à ce procès-verbal sont annexées les quittances des sommes payées en à-compte sur lesdites acquisitions.

Voilà donc le palais de la princesse Mauresque mis hors de cause, et nous voici nous-mêmes obligés de reconnaître, dans ces restes de jardins et de ruelles mystérieuses, les dépendances vulgaires du domaine de Puchades, ce citoyen obscur qui détrône, de par un parchemin authentique, la plus gracieuse des infantes.

Quoi qu'il en soit, la Lonja, fondée sur ce sol roturier, n'en est pas moins une œuvre merveilleusement belle. C'est une seule salle gothique, coupée en trois nefs et soutenue par huit colonnes dites salomoniques, gigantesques palmiers d'un travail exquis, dont les branches vont se perdre à la voûte au milieu d'une profusion de nervures entrelacées avec le plus gracieux caprice. La partie inférieure de cette salle, de 131 pieds de long sur 76 de large, est occupée par les comptoirs des marchands de soie; et dans ses jours de liesse, Valence emprunte au commerce ce féérique salon pour y donner des fêtes où l'art des décorateurs trouve peu de choses à inventer.

Dans les bâtiments attenant à la Lonja, on nous a fait

visiter les salles du tribunal de commerce et de ses dépendances. Ici se retrouvent un luxe tout moderne et une propreté qui font l'orgueil des gardiens; par malheur, ces petites chambres si nettes sont écrasées par la majesté et la simplicité antiques du monument voisin.

Non loin de la Lonja, nous traversons le marché aux fruits, aux légumes et aux comestibles. C'est une grande place, ombragée en partie, où s'étalent les produits de la Huerta. Les pastèques à la chair vermeille, les melons à la pulpe blanche et parfumée de vanille, y sont amoncelés comme les boulets dans un arsenal: ces fruits rafraîchissans et d'une consommation si générale, perdent de leur saveur à la manière dont on les cultive; ils sentent beaucoup trop l'eau dont ils furent abreuvés. Les fruits originaires du Nord de l'Europe cultivés dans ce pays, ne peuvent soutenir la comparaison avec les produits analogues de la France. Quant aux raisins qui vont mûrir, nous ne saurions reconnaître dans les échantillons hâtifs exposés en vente, les grappes savoureuses et renommées dont le soleil d'Espagne va bientôt cristalliser et condenser les suc.

Un dernier effort nous amène vers l'une des meilleures fabriques d'*Azulejos*, ces carreaux de terre cuite, dont Valence a conservé le secret. Leur nom vient assurément de ce que dans l'origine les dessins dont en émaillait ces plaques étaient exclusivement bleus « *Azul*. » Nous avons déjà signalé l'excellent usage de ces revêtemens brillants, si favorables à la propreté. L'art s'est perfectionné, et on exécute de nos jours des ornemens élégans, au moyen de dessins ingénieusement rapportés pièce à pièce comme une mosaïque. Les conditions d'amalgame de la terre étant excellentes, il ne s'agissait plus que de combiner les mélanges les plus favorables à la solidité de l'enduit métallique ou vitreux qui recouvre la plaque. L'émail blanc est le plus résistant; il est presque indestructible. La coloration bleue est la plus persistante après lui. On nous a fait voir aussi des carreaux marbrés d'ocre ou de jaune de

Naplos, qui offrent, avec de bonnes conditions de durée, l'aspect des beaux marbres du pays. Les tuiles dorées, azurées, cuivrées, dont on fait ici une si heureuse application pour les toitures monumentales, sortent pareillement des ateliers du señor Gonzales. Nous avons visité dans tous ses détails cet important atelier, depuis l'argile qui sort du tamis, jusqu'au four qui rend une jolie plaque d'émail pour une poignée de terre.

Voici l'heure du départ; il faut se décider: nous quittons Valence après huit journées dont nous avons pour ainsi dire doublé la durée par notre infatigable emploi des moindres instans. Il ne nous reste plus que quelques minutes pour réunir notre caravane et gagner à grand renfort de tartanes le port du Grao. C'est le moment des adieux: on se recherche, on s'empresse, on se serre la main. Qui ne sait combien les voyages mûrissent rapidement les liaisons que le hasard commence! Dans ce pays de si digne et de si simple affabilité, tous ces adieux sont pour nous des adieux d'amis. Nos hôtes, nos guides, nos protecteurs de tous les jours, se serrent autour de nous avec des souhaits qui semblent plus gracieux et plus sincères encore, exprimés dans cette belle et noble langue castillane.

Enfin nous voilà partis, mais non sans quelques nouveaux tems d'arrêt. Nous sommes si bien connus pour des curieux intrépides, qu'on sait nous captiver jusqu'à la dernière minute avec ce seul mot « il y a quelque chose à voir. » — Chemin faisant, comme nous contemplions le portail d'un vaste hôtel, amas étrange de figures de marbre lourdement torturées, reste du mauvais goût apporté en Espagne par quelques artistes génois du 17^e siècle: — Entrez au plus vite, nous dit-on, il y a là une voiture du même tems que le palais: — et en effet nous voyons, en courant, la plus singulière machino, la plus massive, la plus dorée, la plus contournée qui se puisse imaginer: c'est bien le vrai carrosse qui devait sortir par une telle porte. Après ce coche gigantesque nous sommes tentés encore une fois. Il s'agit d'un

bijou d'ivoire, charmant chef-d'œuvre de sculpture : un Saint Sébastien enchaîné à l'arbre du supplice. Cette admirable statuette est sans contredit l'ouvrage d'un excellent maître Italien, comme l'atteste l'irréprochable perfection des détails et la science anatomique que l'artiste s'est complu à déployer dans un aussi petit sujet. La figure du Saint, qui n'a pas un pied de haut, a tous les mérites d'une grande œuvre. Son possesseur veut qu'on l'attribue à Michel-Ange; mais comment admettre ainsi, sans preuve, que le grand génie dont la volonté immense et le hardi ciseau sont empreints dans les colosses de pensée groupés sur les tombeaux des Médicis, ait enchaîné sa fougue et sa main dans l'exécution d'un pareil joyau? L'œuvre se fût écrasée entre ses doigts puissans..... — Notez, je vous prie, que nous avons fait irruption, à peine présentés, chez le propriétaire de ce précieux objet, et que nous sautions dans nos tartanes cinq minutes après, laissant toute la maison ébahie de notre apparition, de notre fuite et de nos excuses.

Nous traversons le Grao au grand trot, et Dieu sait les cahots et le supplice! Une belle embarcation nous attend; c'est celle du Capitaine du Port, dernier adieu et dernière politesse de nos hôtes de toutes les conditions. Puis, à peine sommes-nous sur le pont du *Primer Gaditano*, la proue se tourne vers Alicante.



ALICANTE.

Juillet 1847



Le *Primer Gaditano* est un bâtiment beaucoup plus spacieux que notre précédent navire le *Mercurio*; mais comme les passagers sont plus nombreux, l'encombrement n'est pas moindre. Sur les paquebots qui desservent les ports d'Italie, ce qu'on trouve le plus rarement, c'est un Italien. Il n'en est pas de même ici : les Espagnols se décident facilement à changer de séjour, et les voyages ne sont pas, sur ces côtes, comme en beaucoup d'autres lieux, l'apanage exclusif de la fortune ou de l'aisance; nous en voyons la preuve autour de nous. Au reste, les touristes étrangers présentent ici les mêmes variétés qu'ailleurs. — Des Anglais longs et blonds, assortis de paletots et d'imperméables de toutes les nuances, chaussés comme pour gravir l'Etna, scrutent à l'aide d'un binocle et d'un *guide de*

Murray la physionomie de la côte voisine, comme un gendarme, en France, vérifie le signalement de son voyageur. — La France se trouve représentée par l'esprit séillant, le bon goût et la réserve si connus de quelques commis-voyageurs, causeurs infatigables, qui transportent hardiment dans la langue de Cervantes des plaisanteries parisiennes d'une fraîcheur équivoque. Tous, il est vrai, ne sont pas atteints au même degré de cette imperturbable amabilité; et parmi ces messieurs, nous en avons rencontré un du moins, sachant allier à l'exercice de sa profession nomade des manières modestes et posées qui ne sauraient nuire, j'imagine, à ses succès commerciaux. — Dans un groupe de jeunes gens à la taille svelte, au visage délicat et à la peau mate, indices d'une origine exotique, nous reconnaissons la nature élégante de Cuba, ce riche fleuron de la Couronne d'Espagne.

Figurez-vous encore, dans cette foule polyglotte, un digne Allemand qui serpente çà et là parmi les passagers, cherchant, avec plus de courage que de succès, quelqu'un qui puisse le comprendre, et rencontrant enfin dans notre compagnie ce confident inespéré de ses impressions de voyage, de ses fortes études et de ses naïves communications. — Voici, plus loin, trois Hongrois lourds et massifs, vêtus et bottés comme les paysans du Danube de nos jours. Ces bonnes gens viennent vendre, jusque dans ces pays éloignés, la forte toile tissée en hiver par les descendantes des Madgyares, et ils sont bien étonnés, je vous assure, lorsque l'un de nous fait résonner à leurs oreilles la bienvenue des Slaves, cette formule presque oubliée depuis qu'ils ont quitté les flots verdâtres de leur fleuve. Enfin, la multitude Espagnole, qui est en majorité sur le *Primer Gaditano*, est elle-même partagée en castes diverses et en races qui ne diffèrent pas moins entre elles. — Les costumes nous font distinguer aisément les Galiciens des Aragonais et ceux-ci des Andalous. Tous les honneurs aristocratiques viennent se concentrer autour de la famille d'un haut personnage, d'un chef

politique qui échange le poste de Tarragone pour celui de Malaga. Ce fonctionnaire voyage avec trois jeunes filles frêles et charmantes, dont l'aînée a dix-huit ans et la plus jeune quize: ces jolies passagères sont parées comme s'il s'agissait d'une contredanse française, — quo par parenthèse on défigure ici sous le nom un peu suranné de *rigodon*. — A voir leurs fraîches toilettes de mousseline vaporeuse, leurs petits pieds chaussés de bas à jour et un peu crispés, selon la mode andalouse, dans un soulier de satin trop court, on dirait, tant elles sont vives et gracieuses, que le bal les attend à quelque station prochaine; mais encore faudrait-il pour cela qu'elles fussent assurées d'échapper au mal de mer. Les pauvres enfans expient bientôt, pendant une nuit de ronlis, leur triomphe d'innocente coquetterie.

A l'extrémité du navire, près de la proue, comme aux confins extrêmes de la société qui peuple cette bourgade flottante, se trouvent relégués quatre malheureux, condamnés pour assassinat, aux Présides perpétuelles de Ceuta. Quelques soldats servent d'escorte à ces dangereux compagnons. Ce groupe morne et misérable est là comme le coup de pinceau, l'effet d'opposition nécessaire au tableau animé et bigarré dont je viens d'essayer de vous tracer l'esquisse.

La nuit vient et la lune se lève radieuse. Avec la lune, tout ce qui n'a pas le mal de mer fredonne à l'envi, aux sons des guitares. Ces mélodies discrètes et étouffées qui partent de plusieurs points du navire, sont toujours, nous l'avons dit, d'un effet charmant. Bientôt cependant les intrépides seuls peuvent se livrer à cette harmonieuse rêverie, car le *Gaditano* saccade de plus en plus sa course brisée par une lame contraire. Les premières lueurs du jour nous font reconnaître une ligne majestueuse de montagnes, dont la plus remarquable, coupée à son sommet par une large échancrure, est bien connue sous le nom du « coup d'épée de Roland. » Un gros rocher qui forme une île à quelque distance au large, n'est rien moins que le morceau qui remplissait l'entaille de la mou-

tagne, et que le héros, après sa furieuse estocade, lança d'un coup de pied dans la mer. Que dites-vous de la poétique Titanesque qui a imaginé un tel coup d'épée et un tel coup de pied ?

A sept heures du matin le *Primer Gaditano* s'arrête devant Alicante, dans une rade ouverte, comme le mouillage de Valence, à tous les vents de la partie de l'est; mais la mer s'est apaisée, et chacun se jette dans les barques pour gagner la ville, où nous devons passer toute la journée.

L'aspect général d'Alicante est empreint d'une certaine anstérité: la ville, qui s'étend sur un rivage aride, semble calcinée par le soleil et couverte d'un linceul de cendre blanchâtre. Un petit nombre de clochers sans caractère domine la ligne monotone de ses terrasses orientales. Alicante occupe un plan fortement incliné au sud d'un rocher couronné par un fort, et remarquable par sa coupe fantastique. C'est un énorme piton calcaire de plus de six cents pieds de hauteur, qui domine toute la ville de ses murailles crénelées.

Dans toutes les rues, cette forteresse de San Juan plane sur votre tête. Soit que le midi inonde de son ardente lumière, soit que la riche coloration du soir le peigne de ses teintes enflammées, soit que la lune jette une ombre bleuâtre sur son squelette dénudé, vous voyez sans cesse le géant vous suivre de son œil de cyclope assez bien représenté par une guérite aérienne, d'où l'on surveille les moindres mouvements de la ville et de la rade. A part cette imposante masse, les montagnes qui environnent Alicante sont de médiocre hauteur, vulgaires de forme, desséchées, blanchâtres, sans végétation. C'est seulement du côté du couchant, et en s'éloignant de la mer, qu'on vient à rencontrer les régions cultivées; mais combien il s'en faut que cette huerta calcinée ne rappelle celle de Valence! Au reste, l'aridité n'est pas ici l'effet de la pauvreté et de l'épuisement du sol: ces terrains, au contraire, recèlent des principes d'admirable richesse, mais c'est aux eaux du

ciel qu'ils demandent leur fécondité. Si la pluie ne vient à leur secours, la disette et la misère sont bientôt le partage des laboureurs. Or il est arrivé que plusieurs années se sont écoulées sans que ces terres reçussent l'aliment humide qui leur est indispensable : alors le mal est extrême ; mais un printemps pluvieux ramène infailliblement l'abondance et la richesse. Ces collines pierreuses et désolées se revêtent tout-à-coup d'une magnifique robe de verdure ; des récoltes prodigieuses suffisent à éteindre les dettes contractées pendant les mauvaises années et à cicatriser les plaies quotidiennes de l'usure et de la cupidité.

C'est donc, nous l'avons dit, un aspect sauvage et monotone que celui des environs d'Alicante ; et c'est par delà les collines dénudées qu'il faut aller chercher des sites moins austères.

La ville vieille, *la ciudad vieja*, grimpe en rues tortueuses au pied de la roche immense de San Juan. La nouvelle ville offre dans son plan régulier quelques rues bien alignées et d'une largeur convenable ; on y compte des édifices remarquables, et sur le bord même de la mer, on vient d'élever dans ces dernières années un marché monumental, vrai *Bezestein* d'Orient, surmonté de terrasses d'où se découvre le magnifique tableau de la mer.

Au moment même où le bateau de la Santé nous apportait la libre pratique, nous vîmes arriver un personnage objet de toutes les déférences sur son passage, et qui, de l'air le plus empressé, nous déclara qu'il s'emparait de nos personnes : c'était le Chef Politique d'Alicante. Averti par nos amis de Valence, M. Guerra ne voulut pas souffrir que nous prissions d'autre domicile que sa maison. L'hospitalité espagnole, si étendue dans ses formules, a souvent été calomniée en alléguant qu'elle promet trop pour pouvoir tenir toutes ses promesses ; nous avons eu, ici et ailleurs, la preuve que les faits dépassent encore la courtoisie des paroles.

Toute la journée, M. Guerra disposa de ses hôtes de la façon la plus charmante. Ceux d'entre nous qui, fuyant l'indiscrétion d'une véritable invasion, avaient pris le prétexte d'un bain de mer pour chercher ensuite un refuge dans une *Fonda* du voisinage, furent bientôt découverts et requis, de par l'autorité, de venir prendre part à un déjeuner dont la profusion donnait un somptueux démenti à l'apparence un peu famélique d'Alicante. Les honneurs de la table étaient faits par Madame Guerra, qui joint aux plus aimables manières une connaissance parfaite de la langue française.

A l'issue du déjeuner, nous trouvons à la porte un immense coche de gala, attelé de six mules ornées d'une profusion de pompons et de sonnettes. Comme un tel appareil annonce une circonstance peu ordinaire dans cette ville si paisible, la foule des femmes et des enfans se presse autour de l'équipage. Les hommes, qui dédaignent de se déranger pour si peu de chose, continuent de fumer leurs cigarettes: debout, la veste jetée sur une épaule, et appuyés contre la muraille, ils contemplent d'un oeil assez dédaigneux les empressemens de la partie turbulente et frivole de la population. Ici le type populaire diffère beaucoup de celui de Valence: les hommes sont plus bruns et plus froids; les femmes, aux grands yeux, au teint légèrement cuivré sous leurs cheveux noirs et touffus, se montrent alertes et vives. C'était, au reste, un jour de fête, et nous arrivions là tout à point pour donner une distraction à l'oisiveté du peuple qui réserve pour le soir ses amusements favoris et passe la journée dans une indolence méditative.

Nous voilà installés dans le coche d'apparat: la lourde voiture s'ébranle aux cris forcenés du cocher et de vingt amateurs qui se prennent à harceler les mules; un tems de galop nous transporte à la porte du Palais de l'Ayuntamiento, avant que nous soyons parvenus à nous reconnaître parmi ces bruits divers de voix, de coups et de grelots.

L'édifice municipal ressemble à toutes les mairies: il est

particulièrement remarquable par une grande école d'enseignement mutuel dont nous ne pûmes, en l'absence des élèves, remarquer que le bon ordre et les vastes dimensions. — Un moment après, nous entrions dans une demeure toute aristocratique, celle du Marquis d'A***, un seigneur qui a réuni dans sa spacieuse résidence une collection considérable de tableaux. Quelques œuvres de mérite brillent réellement parmi ces innombrables toiles : un Murillo remarquable, un Velasquez de belle qualité, défrayent le visiteur le plus difficile. Après ces deux ouvrages, perdus dans une foule plus humble, on trouve encore chez le riche Marquis une suite intéressante de tableaux de Snyders, ce peintre d'animaux et de chasses, dont les toiles ont été longtemps recherchées dans les châteaux du nord de l'Europe. Au reste, tout le palais, du vestibule aux combles, disparaît sous un revêtement de cadres de toutes les dimensions. L'hôte de cette riche maison est un gentilhomme dont la distinction se révèle à la première vue. Sa personne est empreinte de dignité et d'esprit, et son langage dénote une instruction variée. Possesseur d'une belle fortune, et plus riche encore d'une expérience quelque peu dédaigneuse des actualités, le Marquis a passé sa jeunesse au service de son pays, à l'époque où la carrière maritime était en Espagne l'asile des plus beaux noms et les plus nobles courages. Trafalgar porta le dernier coup aux valeureux efforts d'une génération qui avait entrevu l'espoir de relever par la marine l'antique renom de la patrie. Voué de bonne heure à un repos forcé, le grand seigneur se fit collecteur de tableaux et cultiva les sciences en amateur. Pendant que ses concitoyens d'Alicante font les honneurs de ses galeries, et portent aux nues les chefs-d'œuvre dont elles sont remplies, le gentilhomme philosophe se complait dans un discret laboratoire, où sont réunis des instrumens de physique et des collections d'histoire naturelle ; là il s'adonne à la poursuite des expériences faciles dont les journaux scientifiques lui apportent les formules. Avec de

tels goûts, le séjour d'Alicante peut assurément se supporter, quelle que puisse être sa monotonie.

Dans les résidences aristocratiques de l'Espagne, l'ameublement n'a pas l'importance que lui attribuent les usages des contrées du Nord. Des murailles blanches comme du lait, une belle et fine natte qui couvre le plancher, et quelques meubles indispensables, où la matière et le travail luttent de simplicité, telle est d'ordinaire l'apparence des plus nobles salons; et sauf quelques anciennes maisons, où l'opulence des ancêtres se décèle par la présence des tableaux de famille, une simplicité uniforme règne dans tous les intérieurs. Cependant un luxe tout moderne paraît avoir fait une fatale invasion dans quelques unes de ces nobles demeures, au grand détriment du bon goût. Il n'est pas rare aujourd'hui, par exemple, de voir les maîtres des plus respectables hôtels, apprécier beaucoup la possession d'une ou deux pendules de porcelaine odieusement peintes, avec leurs vases assortis; œuvres d'art que Paris expédie, par delà tous les confins du monde civilisé et du bon goût, sous la forme de sultans et d'odalisques, de troubadours et de bergères. Ces produits de pacotille font fortune en Espagne. Nous retrouvons également ici les estampes populaires qui ont charmé notre enfance: les prouesses de Malek-Adhel, les infortunes des Yncas et les batailles de Napoléon. Il n'est guère de maison qui ne doive son plus cher ornement à ces collections d'enluminures encadrées à l'avenant.

L'Eglise principale d'Alicante n'a rien de monumental, mais dans ses dépendances on trouve une riche et curieuse bibliothèque. C'est un legs pieux accepté par le chapitre et religieusement entretenu. Le premier ouvrage qui frappe nos yeux sur ces rayons chargés de vénérables volumes, est l'œuvre de Calvin! Quelles révolutions n'a-t-il pas fallu pour que ce livre, qui jadis eût allumé le bûcher de son imprudent possesseur, en soit venu à occuper une place honorable et publique

dans une bibliothèque de chanoines? Le prêtre qui nous guide dans notre rapide revue, sourit à cette remarque, d'un air qui exprime autant de bonté que de tolérance.

Le nombreux Etat-major qui nous a accompagnés jusqu'à ce moment se disperse au sortir de l'Eglise, et nous restons, avec le Chef Politique et le Consul de France, en possession du carrosse de gala, auquel on a adjoint, comme conserve, une vaste tartane, où s'enferment quelques uns de nos compagnons. Il s'agit d'une course hors des murs de la ville, et nous partons à grand bruit pour Elche: c'est un pèlerinage recommandé aux touristes. Elche est un bois de palmiers, situé sur la plage, à deux milles d'Alicante. Pour atteindre cette oasis, il faut braver des nuages de sable et de poussière; l'heure de midi était d'ailleurs heureusement choisie pour nous donner une idée des pérégrinations Africaines. La *forêt d'Elche*, comme on l'appelle dans les livres, est un espace de médiocre étendue jadis ceint d'une muraille, où de vieux dattiers plantés en quinconces pressés jettent une ombre passablement brûlante: cependant il ne tient qu'à vous, à cette heure de sieste, de vous étendre sur le sable, au bruissement sonore des longues palmes dorées qui saluent la brise; le murmure sourd de la mer voisine engourdira vos sens, le soleil qui tombe en langues de feu à travers les branches agitées, aura bientôt ébloui vos yeux et fermé vos paupières, et alors, rien ne vous empêche de rêver que vous crevez un œil au fils du génie des Contes Arabes, en lançant à l'aventure l'un des noyaux de dattes dont votre couche est parsemée.

En quittant ce petit coin d'Orient, nous retournons vers la ville à travers la même solitude. Nous remarquons pour la première fois, sur les collines voisines du rivage, la végétation glauque du cactus nopal: cette verdure indécise s'harmonise avec les teintes pâles du désert, comme le dattier lui-même dont les aigrettes fauves ont la couleur de la peau du lion. Les nopals donnent, comme on sait, un fruit assez insignifiant connu

sous le nom de figue de Barbarie, fort recherché en Espagne à cause de son bas prix, et qui ne vaut pas le péril que court la main inexpérimentée qui tente de le dépouiller de sa robe épineuse.

C'est dans l'intérieur, et lorsqu'on s'éloigne de la mer, qu'on découvre sur des côteaux pierreux les riches vignobles qui produisent les raisins fameux d'Alicante et son vin recherché par les estomacs débiles. La récolte des raisins à conserver se fait au mois d'Août, et lorsque les grappes sont convenablement préparées, on en charge des navires entiers. Les contrées du Nord recherchent particulièrement ces produits, et le *pudding* des ménagères Anglaises donne du pain aux vigneron d'Alicante. Les figues forment également un important objet de commerce. Aussi lorsque vient la saison de l'exportation, la mer d'Alicante présente un aspect animé, et les transactions un moment réveillées animent l'aspect d'une ville ordinairement triste et uniforme dans son ennui.

Depuis la création du magnifique théâtre du Lycée à Barcelone, il y a, nous dit-on, dans toute l'Espagne une sorte d'émulation pour l'architecture dramatique, et des salles nouvelles s'élèvent sur plusieurs points. Alicante a aussi son théâtre neuf, qu'on achève à grande hâte. C'est un joli édifice très-élégamment coupé, où chaque spectateur, chose bien rare, jouira convenablement de la vue de la scène. Mille à douze cents auditeurs trouveront place dans ce confortable théâtre, pour charmer les soirées de l'hiver. Cet impôt volontaire des villes, cette résurrection spontanée des goûts littéraires et des récréations intellectuelles, ne sont-ils pas déjà un de ces heureux symptômes dont j'invoquais l'influence salutaire?

Les curiosités que la ville offre aux voyageurs étant épuisées, nous fûmes conduits vers la forteresse, et les voitures nous hissèrent à grand'peine jusqu'à la première enceinte. Mais là on n'est pas encore parvenu aux deux tiers de la hauteur. Vous ne perdez pas de vue qu'il est environ deux heures

après midi, que le soleil flamboie et fait scintiller la mer et blanchir les terrasses. Nous voilà donc à escalader lentement des rampes sans fin, pavées de larges pierres élevées à la température d'un four. Le général Campilli, Gouverneur du fort, le gouverneur en second et tous les officiers de la garnison aérienne avaient pris la peine de descendre à notre rencontre jusqu'au premier pont-levis. A chaque angle du chemin on trouve une nouvelle muraille et un nouveau corps-de-garde. Portes et postes sont littéralement placés les uns sur les autres. La maison du gouverneur domine ce zig-zag fulminant. C'est, comme on le pense bien, une austère habitation, mais on est dédommagé de tout, et de la solitude, et de l'ascension même en plein midi, lorsqu'on jette les yeux sur l'admirable, le splendide horizon d'alentour. La mer se confond au loin avec les teintes lumineuses du ciel; la ville s'étend vers le sud en véritable projection horizontale, et son faubourg est absolument sous vos pieds, car la tourelle d'observation qui veille sur ce point, surplombe effroyablement les rues montueuses de ce vieux quartier. Alicante avec ses terrasses, ses miradores, son absence de verdure et le ton uniforme et terne de son ensemble, ressemblerait assez à une ville d'Orient. Si deux ou trois rues larges et alignées et le toit triomphant de son nouveau théâtre ne révélaient, du point où nous sommes, la civilisation de l'Europe, l'illusion serait facile. On respire dans cette ville un air empreint des arômes du désert, et bien qu'on n'y voie pas le moindre vestige des minarets rêvés par la brillante imagination de Victor Hugo, on ne peut disconvenir que ce site, cette ville et ce ciel, ne fassent naître des sensations bien différentes de celles qui s'emparent de l'étranger à Barcelone et à Valence. Si la Huerta est une oasis mauresque, Alicante fait rêver à la Palestine.

Pendant que nous dominons la ville, disons un seul mot de son histoire. Sa fondation et son nom sont d'origine Arabe, et le château qui la domine, bien qu'entièrement reconstruit,

repose sur des fondemens mauresques. Alicante est enceinte d'une muraille où l'on retrouve des vestiges de tous les tems, et les antiquaires veulent qu'une partie de la ville actuelle recouvre les ruines de l'antique *Lucentum*. Dans son état actuel et malgré son apparence un peu désolée, ce chef-lieu de Province n'en est pas moins le siège d'une administration complète en rapport avec l'importance du district qu'elle dirige. La ville elle-même ne compte que 18000 habitans; et toute bornée que soit cette population, elle ne trouve pas toujours dans les ressources agraires du voisinage la quantité de céréales nécessaire à sa consommation.

Revenons au donjon fantastique par sa position, mais peu poétique par ses détails qui ne dépareraient pas une caserne, où nous sommes accueillis par une gracieuse dame, femme du Général Gouverneur, jeune encore, et mère de deux charmantes petites filles. Les rafraichissements les plus variés nous furent offerts avec cordialité, et nous nous reposâmes quelque tems sans nous rassasier du magnifique spectacle que nous avions sous les yeux. La plate-forme du rocher, sur laquelle s'élève l'habitation du gouverneur, est un espace assez rétréci où se promène un factionnaire à qui est dévolu le soin de frapper les heures sur une cloche suspendue au dessus de l'abîme. Le brave fantassin n'avait pas l'air de s'apercevoir d'un soleil qui fait cligner le regard, et qui chauffe tellement l'airain de la cloche confiée à ses soins, que la main la plus aguerrie n'y saurait rester appuyée plus de quelques secondes.

Notre courtoise escorte nous quitta aux avant-postes, mais le Général Campilli, qui à la dignité de Gouverneur du fort joint celle de Capitaine général de la ville, voulut bien ne plus nous quitter. Ce brillant officier, encore assez jeune pour qu'une belle carrière lui soit réservée, n'a pas toujours servi dans les rangs constitutionnels, fait très-ordinaire en Espagne. Les trêves entre les partis, qui succèdent aux discordes civiles, opèrent quelquefois, sinon des conversions, du moins des variations assez étran-

ges dans la position des individus. Les convenances, la lassitude, les ambitions déçues, réunissent souvent sous un même drapeau ceux qui ont combattu dans des rangs opposés. La courtoisie espagnole, la dignité militaire et le sentiment de la discipline, acceptent ces positions sans arrière-pensée, et on ne voit pas que ceux qui se sont trouvés jetés dans les aventures des révolutions en soient moins considérés par leurs émules ou leurs subordonnés.

Notre dernière visite eut pour objet la manufacture des tabacs. On compte plusieurs établissemens importants de ce genre en Espagne: ils répondent au besoin le plus populaire, mais leurs produits sont d'une infériorité qu'on ne s'explique guère, en considérant la facilité avec laquelle l'Espagne peut s'approvisionner d'excellente matière première. La manufacture d'Alicante donne de l'occupation à trois mille six cents femmes, c'est-à-dire à toutes les jeunes ouvrières de la ville et des environs. Il en est qui viennent d'une grande distance pour gagner le modique prix de journée qui leur est alloué. Cette vaste usine, incendiée en partie dans ces dernières années, a été complètement rétablie et donne d'abondants produits. Le tabac en poudre étant à peu près passé de mode en Espagne, on n'en fabrique pas à Alicante; on se contente des diverses espèces de tabac à fumer. Les cigares sont confectionnés avec de très-bon tabac de la Havane, et aussi avec une feuille d'une qualité particulière de la Virginie, et qu'on nomme tabac *Conti*. Avec ces éléments on ne parvient cependant à donner au commerce que des cigares plus que médiocres. Les ateliers sont tenus avec une grande propreté, et l'on y observe le silence, autant que le silence est possible avec un si grand nombre de *Cigareras*: c'est un bourdonnement d'abeilles laborieuses qui ne dépasse pas le diapason du murmure. La dépense des salaires distribués à cette armée de travailleuses aux noirs cheveux, s'élève à 14,000 douros par mois (74,200 francs), et l'approvisionnement en feuilles n'excède pas en moyenne 100,000 douros (530 mille francs).

Enfin l'heure du repos arrive. Un long et somptueux dîner réunit chez le Chef Politique les personnes les plus éminentes de la ville ; c'était une aimable attention de notre hôte. Dans ce pays, le moins avancé peut-être dans la science gastronomique, l'histoire d'un dîner d'apparat n'est pas chose indifférente ; c'est pourquoi nous prendrons la licence d'en dire quelques mots, au risque de contredire ces récents et joyeux voyageurs qui ont appris à l'Europe, non pas comment on dîne, mais comment ils n'ont pas dîné dans leur course de Bayonne à Cadix. Un aimable écrivain, autorité classique dans ces matières, a posé cet aphorisme connu : « Dis-moi ce que tu manges, et je te dirai ce que tu es. » Eh bien, la sobriété proverbiale des Espagnols confirme selon nous cette judicieuse observation. Le régime national nous semble ici en harmonie parfaite avec le caractère, les passions et la vie du peuple. De même que la race anglaise trahit par sa force musculaire, sa haute coloration et ses habitudes sans pareilles dans le monde, les effets d'une diète fortement réparatrice, de même l'Espagnol, dans sa physionomie rêveuse, ses goûts nonchalans et poétiques, et son exquise délicatesse nerveuse, accuse l'influence d'un régime qui laisse aisément prédominer les facultés de l'âme sur l'action de l'organisme. Notre dîner, tout en faisant exception à la règle commune, présentait cependant une ordonnance où régnait la fantaisie bien plus que la science et la solidité. On peut dire qu'un festin de cette espèce se compose de trois dîners ; c'est-à-dire de deux surprises ; car on croit avoir parfaitement terminé, lorsque la table se couvre à deux reprises encore de tous les élémens d'un repas nouveau et varié. — Les adeptes gémissaient assurément de ce défaut absolu de classification. Nous ne vîmes dans cette opulente confusion, qu'une étude curieuse prouvant, comme mille autres choses, que l'Espagne a un peuple à part. Les voyageurs les plus experts d'entre nous, s'accordèrent du reste à trouver des rapprochemens frappans

entre les habitudes orientales et celles qui présidaient à l'ordre de ce festin.

Les Vice-Consuls de Russie et de France étaient au nombre des convives, et Madame Guerra présidait à toutes choses avec une urbanité prévenante, souvenir des anciennes et aimables façons tombées aujourd'hui en oubli. Les Espagnols savent encore causer à table, on les voit écouter et répondre à propos, fidèles observateurs de la forme la plus polie. N'est-ce pas, en effet, une société bien arriérée ?

Le dîner se terminait, lorsqu'un grand bruit se fit entendre dans la rue, que dominant les balcons de l'hôtel du Chef Politique. Une multitude d'hommes, de femmes du peuple, et surtout d'enfans vagabonds, accourait en tumulte ; c'était un mélange singulier de huées, de cris de joie, de rires et d'exclamations de frayeur. Cent bras acharnés tiraient, au moyen d'une longue cordo, une misérable vache, qui dans ces gâtées populaires et barbares remplit l'office d'un taureau, mais d'un taureau bafoué et qu'on ne daigne pas même craindre. On insulte la pauvre bête, on la frappe, on l'assomme, on la rend à la fin ou stupide ou furieuse ; chacun s'ingénie à la torturer. Si la déplorable victime ressent quelque velléité d'énergie ou de vengeance, la corde fatale, solidement fixée à ses cornes, l'entraîne en sens inverse et la force à tourner sur elle-même jusqu'à complet abrutissement. La mort met fin sans doute à ce supplice, mais nous n'attendîmes pas la catastrophe. Il n'y a plus là ni l'audace, ni le péril, qui donnent au combat de taureaux son attrait principal : ce triste jeu, lâche et bruyant comme l'émeute, n'offre aux yeux qu'une barbare et stupide cohue, dont nous nous hâtons de détourner les yeux.

Peu d'heures après nous sommes dédommagés par un charmant spectacle. Les contrastes ne se font pas attendre dans ce pays. La nuit est tout-à-fait venu et la lune s'élève avec la fraîche brise de la mer ; c'est l'heure de la promenade : mais ce soir, la foule parée ne recherche ni les bords de la

plage, ni le môle, son rendez-vous de chaque soir. Un antique usage autorise à certaines époques de la belle saison les danses publiques dans les rues d'Alicante. Cette coutume existe aussi dans plusieurs contrées de l'Espagne tant au nord qu'au midi ; elle est en vigueur à Séville, et on la retrouve encore sur tout le sol français de l'ancien Roussillon. Ces fêtes du soir entretiennent les populations dans des habitudes de grâce joyeuse et de bon goût. Il y avait donc ce soir *Danza de los Barrios*, c'est-à-dire danse des carrefours, et chacun allait chercher sa place, pour assister à ce divertissement populaire.

Le bal, qui pourrait s'épanouir dans les plus beaux quartiers, a lieu, conformément à la tradition, dans une rue étroite, inégale et passablement montueuse, de la vieille Alicante. Les masures de ce quartier se groupent en amphithéâtre, et serpentent précisément au pied du rocher qui supporte la forteresse. C'est un faubourg assez misérable ; nous y voyons cependant quelques maisons d'une bonne apparence, illuminées de lanternes de papier, qui jettent sur la foule errante leurs lueurs colorées. Toutes les chaises, les bancs, les esca-beaux des environs ont été mis en réquisition pour former, dans les endroits où s'élargit la rue, un gradin inégal et chancelant, qui s'élève quelquefois jusqu'au premier étage. Cette assemblée qui attend sans trop de bruit et d'impatience, forme déjà un curieux spectacle ; les hommes relégués, pour la plupart, dans les postes les moins commodes, laissent aux femmes les places les plus favorables. Aussi distinguons-nous, dans la pénombre, des rangs pressés de jolis visages, alignés au hasard. Dames et grisettes partagent le même gradin ; il n'y a dans cette fête d'autre loi qu'une égalité parfaite, et il est charmant d'observer combien ce peuple en sait user avec convenance. Au reste, les cheveux noirs, les yeux brillants, les belles dents, qui sont ici la richesse et la beauté de toutes les femmes, les douces senteurs agitées par les ailes des éventails, les jeunes voix et les rires frais et sonores préparent merveil-

leusement à la fête, et forment pour les promeneurs un agréable passe-tems. Au haut de cette lice qui ne laissera qu'un passage suffisant pour la longue procession des danseurs, nous trouvons bientôt l'orchestre. Il se compose d'un hautbois aigu d'une grande puissance de son, et d'un tambourin. C'est là tout l'apprêt de cette chorégraphie citadine. Les deux exécutans, suppléant au nombre par le courage, s'évertuent en artistes qui n'en sont pas à leur première épreuve et qui ne se fatiguent pas aisément.

Arrivés à ce point, nous redescendons toute l'étendue de la rue, mêlés aux autorités et précédés de deux fantasins et de la champêtre musique, puis l'état-major revient sur ses pas, et le terrain étant ainsi préparé et laissé libre, nous prenons place sur des sièges empruntés au hasard à la maison la plus voisine. Enfin neuf heures sonnent; un murmure de satisfaction court dans tous les rangs, et l'air bien connu de la danza de los Barrios fait entendre ses premiers accords.

Voici la simple ordonnance de ce divertissement :

D'abord quelques soldats ouvrent la marche; tant il est vrai que partout les plaisirs publics revêtent la même forme : le soldat en tout pays semble chargé de représenter la pompe et la majesté officielles. Mais revenons à nos danseurs.

Ils se rangent deux à deux, hommes et femmes, armés de castagnettes; deux couples forment un ensemble qui se groupe ou se décompose à volonté. Ces quadrilles s'avancent doucement vers la descente de la rue, exécutant en mesure quelques passes faciles, auxquelles le développement moelleux des bras et le jeu incessant des castagnettes donnent déjà un caractère gracieux et original. De tems en tems, les deux derniers danseurs de chaque quadrille font face aux deux premiers du quadrille suivant, et après un nombre régulier de figures, reviennent à leurs premiers partners. C'est là tout le dessin de cette danse; mais en même tems que s'exécutent les mouvemens de chaque groupe, la colonne entière se déplace lente-

ment et d'un mouvement si mesuré, qu'on peut saisir tous les détails d'un quadrille et reposer suffisamment ses regards sur les danseurs qui en font partie, avant de s'apercevoir qu'il s'éloigne comme en glissant devant vous. — Cette progression égale et insensible à la fois, n'est pas le moindre charme de cette danse singulière; aussi importe-t-il qu'elle soit réglée par des acteurs consommés. Or comme l'expérience est partout le fruit des années, il arrive que les premiers groupes, ceux qui mènent la danse, sont composés de praticiens émérites; ce n'est donc pas là tout d'abord qu'il faut chercher la jeunesse et la beauté. Mais laissez-les venir; elles ne tarderont pas à apparaître dans toute leur splendeur naïve et leur désir de plaire, cette grâce naturelle du jeune âge. Ainsi se déroule lentement une longue chaîne de fraîches toilettes, de poses élégantes, de modestes et calmes visages. — Des gamins — le mot est aujourd'hui universel comme la race — des gamins se mêlent à la fête, où ils jouent le rôle de lampadaires: ils ceignent les danseurs d'une double haie de torches de résine, et ne mettent pas peu d'importance à remplir cet emploi semi-officiel.

La danza de los Barrios, telle que j'ai essayé de la dépeindre, est empreinte d'un caractère grave et retenu; elle n'emprunte son charme qu'à la marche insensible dont j'ai parlé et à la grâce individuelle des danseurs. La plus chaste jeune fille peut figurer sous les yeux de sa mère dans cette espèce de chœur biblique, danse à faire sourire les madones des carrefours sous leur blanche couronne de roses. Si les hommes sveltes et bien faits ne manquent pas d'y déployer leur belle tournure, les jeunes femmes se distinguent seulement par la pose savamment anoblie des bras et des mains qui agitent les castagnettes et par la majesté paisible de l'attitude. Parmi les quadrilles qui passent devant nous et qui atteignent le nombre de quarante, nous pûmes remarquer un couple, où danseur et danseuse, judicieusement réunis, offraient un parfait modèle de beauté et de grâce. Au reste toutes ces femmes, coiffées de fleurs, vêtues

de leurs plus beaux atours, chaussées étroitement dans leurs impossibles souliers de satin blanc, s'avancent ainsi, sur le sol poudreux, sans sourires, sans coquetterie, sans airs de tête, sans fixer sur aucun objet particulier leurs beaux yeux à demi cachés par les paupières. — Quiconque veut entrer dans la danse, va prendre place après le dernier quadrille, où les sons du hautbois et du tambourin ne parviennent plus qu'affaiblis par la distance.

Dans cette fête où chacun des acteurs avait déployé ses plus sûrs moyens de plaire, les hommes les mieux vêtus portaient, pour la plupart, une large ceinture rouge, sur une culotte de tricot ajusté. Ceux-là aussi étaient coiffés du chapeau de velours à bonnettes de soie, qui complète la toilette d'un Andalou. Quelques danseurs, parmi les beaux, les lions de la fête, s'étaient bizarrement affublés d'une affreuse coiffure en peau de loutre, sorte de bécot sans forme ni grâce, lourd, commun, inexplicable enfin sous un pareil climat. Il ne faut pas moins que l'exigence tyrannique de la mode pour avoir introduit en Espagne ce vulgaire bonnet proscrit depuis longtemps par les dédains des épiciers du Nord.

Comme tout doit être une joie paisible et de bon goût dans cette fête, l'assistance semble s'y associer naturellement. La danse passée, on n'entend plus parmi la foule qu'un échange de propos mesurés et polis : les personnes en apparence les plus séparées par le rang, s'entretiennent avec affabilité ou s'interpellent d'un air de charmante bonhomie.

Ce n'est que lorsque les derniers quadrilles se sont éloignés et ont emporté avec eux la dernière lueur ronge des torches, que nous nous apercevons qu'un splendide clair de lune illumine le *Barrio* devenu silencieux. Voici le signal des adieux : nous nous acheminons vers la mer, escortés par cette aimable et bienveillante compagnie, qui, pendant tout ce jour, nous a fait voir Alicante, comme elle l'a voulu. Notre peintre seul, rebelle à cette généreuse et presque impérieuse hospita-

lité, a suivi son système d'excursions vagabondes. Perdu et retrouvé plusieurs fois dans une même journée, Raffet ne nous apparaît d'ordinaire qu'au moment du départ; mais ce qu'il rapporte dans son album vaut mieux assurément et laissera un souvenir plus durable que les notes inscrites à la dérobée qu'il nous est si difficile de recueillir au milieu du concours obligeant qui ne cesse de nous environner.

Le *Gaditano* gronde au loin sous son panache de fumée, et nous nous jetons dans les barques officielles qui nous attendent. Ce n'est que sur le pont du navire que nos excellens hôtes se séparent de nous. Quelques momens après minuit, notre bateau s'éloigne en laissant derrière lui la vieille citadelle dont la sentinelle peut nous voir glisser au loin sur les flots argentés.

Il n'y avait guère de sommeil possible après une telle journée d'agitation : nous restâmes longtems à nous entretenir de cette hospitalité si vraie, si large, si positive, qui pendant quinze beures avait disposé de nous. Un tel abandon, un si généreux empressement, est, nous l'avons su depuis, une circonstance peu ordinaire. Rien, nous assure-t-on, n'est plus rare que d'être admis au premier abord à la table d'un Espagnol. Les formules si variées et si polies de l'hospitalité du pays, vont rarement jusqu'à une invitation formelle. Il est bien vrai que si vous trouvez un individu ou une famille à l'instant du repas, vous recevrez, dans tous les rangs de la société, l'offre d'y prendre part; si vous témoignez qu'un objet quelconque est de votre goût, tout Espagnol vous dira : cet objet est à vous, comme il vous dit : ma maison est la vôtre. — C'est une politesse qui vous accueille à chaque nouveau logis qu'on visite; mais en tout ceci, il faut faire la part de l'usage et du langage, et ne point trop s'arrêter à la signification littérale de ces formes du discours. Il en est ainsi en France, où tel homme qui se dit votre serviteur, n'est souvent pas disposé le moins du monde à vous être agréable. Entre les formules du discours et

la générosité réelle des actes, il y a, en tous pays, une grande distance : voilà pourquoi nous sommes agréablement surpris de trouver ici, avec si peu de paroles, une hospitalité si splendide, et, ce qui vaut mieux encore, si cordialement amicale.

Les connaissances de quelques heures laissent souvent un long et aimable souvenir : depuis cette journée unique passée à Alicante, bien d'autres se sont écoulées, et cependant aucun de nous n'a oublié la cité hospitalière et ses chefs de cette époque. Des fortunes diverses ont pu déjà les séparer dans ces tems de variations politiques, et, de tous ceux qui nous ont accueillis avec tant de prévenance, pas un peut-être, sauf le Marquis d'A***, ce grand seigneur si sédentaire et si accessible, n'habite aujourd'hui Alicante. Mais nous, les voyageurs avides de nouveautés, nous n'avons pas perdu la mémoire d'une seule de ces heures si bien employées. — Tous les visages amis qui nous ont accueillis sont restés gravés dans notre mémoire, et entre tous, la noble figure du Chef Politique notre hôte, physionomie ouverte et franche, respirant la gaité la plus affable, saluée, au reste, comme nous venons de le voir durant toute cette soirée, par des respects d'administrés et des sourires d'administrées, qui feraient l'envie du magistrat le plus populaire.

Pendant le reste de cette nuit lumineuse, nous courons rapidement, sans autre bruit que le battement régulier et profond des roues et le frôlement égal du sillage. De hautes montagnes se dessinent à notre droite, dans une vapeur diaphane. A peine la lune a-t-elle disparu sous l'horizon, une aurore douteuse vient arrêter les sombres contours des monts qui indiquent le voisinage de Carthagène. Ces énormes rochers grandissent avec la lumière croissante, et lorsque le soleil perce les vapeurs du matin, nous nous trouvons à l'entrée d'un immense bassin enfermé dans de hautes murailles de montagnes toutes blanches d'aridité, murailles au pied desquelles notre navire paraît un esquif lilliputien.

C'est la journée du 30 Juillet qui s'annonce ainsi, déjà radieuse et brûlante dès ses premières heures. Nous passons entre la plage orientale et un gros flot surmonté d'une petite eroix: c'est le signal connu des pilotes, l'*Amer*, comme disent les marins, qui marque la route à suivre pour gagner le Havre et le Port de Carthagène.

Cependant nous avançons toujours vers le fond de cette vaste impasse sans rien découvrir, lorsque tout-à-coup, au détour d'un cap, la ville se déploie à nos regards, largement assise au fond d'une baie circulaire. Ses maisons, d'une architecture imposante, dominant un quai et un rempart, tandis qu'au dessus de la ville elle-même se dresse un rocher ardu, couronné d'un fort ruiné, dont les murailles crénelées serpentent sur les flancs du mont, jusqu'à la mer. On ne tarde pas à discerner, sur la gauche de ce tableau, les nobles et régulières constructions de l'Arsenal maritime, rangées autour d'une vaste nappe d'eau paisible. Ce gigantesque bassin communique avec la rade au moyen d'une ouverture fermée par une barrière flottante.

La barrière ne s'ouvre plus que rarement, depuis le jour où elle laissa sortir, pour n'y rentrer jamais, les beaux vaisseaux que la catastrophe de Trafalgar vit jadis disparaître dans l'incendie, la ruine ou la captivité. Rien ne trouble aujourd'hui l'immobilité des eaux de ce bassin, l'un des plus beaux qui existent en Europe. Les établissemens sont cependant en bon état d'entretien, et présentent de loin un coup d'œil vraiment imposant.

Les formalités de débarquement sont toujours accomplies lentement en Espagne — et où n'en est-il pas ainsi? — Le canot qui porte, sous le nom trompeur de la *Santé*, trois ou quatre invalides à la mine hâve et bourruë qui viennent apporter la libre pratique, ce canot, dis-je, se fait toujours attendre, et est l'objet des recherches de toutes les longues vues, bien avant qu'il n'apparaisse. Lorsqu'enfin arrive la *Lancha mayor*, cette embarcation tant désirée, les personnages assis à la poupe

interrogent le Capitaine avec une insouciance somnolente et rechignée qui fait bouillir le sang des passagers impatients. On voit que pour ces Messieurs réveillés avant l'heure, le sourire de l'aurore est une poésie inconnue. Pour parler sans métaphore, la Santé est ordinairement d'assez mauvaise humeur le matin, et scrute d'un regard passablement maussade tous ces passagers qui se portent bien.

Il était près de 10 heures lorsque nous eûmes la permission de débarquer sur le môle de Carthagène; mais déjà fatigués d'une longue attente et bientôt saisis par les rayons d'un soleil piquant, nous nous confiâmes aux soins du premier venu en réclamant la meilleure auberge. — Quelques instans après nous faisons connaissance avec un établissement annoncé au dehors par une plaque de tôle grinçant sur ses gonds, et sur laquelle se lisait en lettres rouges l'inscription: « *Casa de pupillos.* »

Sous son enseigne séduisante, la Casa de pupillos affecte des airs de famille; mais ne vous y laissez pas prendre, ce n'est ni plus ni moins qu'une *fonda* de degré inférieur. Les *pupillos* sont mis au même niveau que les pratiques ou les chiens, comme vous voudrez les nommer, dans tous les établissemens du même genre.

— Serait-il possible, señora, d'avoir des chambres pour nous rafraîchir un moment?

— Les meilleures chambres de tout Carthagène sont aux ordres de vos seigneuries: faites-moi la faveur d'entrer.

Et nous entrons. Le mobilier, plus que simple, est couvert d'une respectable poussière; mais enfin les aiguïères et l'eau fraîche arrivent à point nommé, et nous commençons à nous installer en propriétaires dans trois chambres délabrées. — J'aime pour ma part ces sortes de prises de possession soudaines, ces installations improvisées; — mais tout-à-coup les portes s'ouvrent et donnent accès dans « les plus belles chambres de Carthagène » à un nouvel essaim de voyageurs. Nous réclamons à grands cris, mais l'hôtesse n'en tient

compte; elle n'a pas l'air d'entendre, et pousse sans cesse de nouveaux intrus dans notre campement envahi. — Entrez, *Caballeros*, entrez, dit-elle de son air le plus gracieux; ces bons seigneurs le permettent: vous ne trouverez pas à Carthagène de chambres plus dignes de Seigneuries comme les Vôtres. — Voyant donc qu'il s'agit en définitive d'un bivouac, nous en prenons notre parti, et nous partageons avec nos nombreux co-pupilles les agrémens variés du séjour, et les rafraîchissemens. Ceux-ci se bornèrent à quelques verres d'eau édulcorés par un *Azucarillo*, charmant bonbon qui se fond tout en parfumant le breuvage; arôme fugitif, reste incontestable de la recherche arabe, qu'on trouve dans les masures les plus délabrées de l'Espagne, dans les lieux même où il n'y a pas de pain. Ce peuple, si fort contre toutes les fatigues, si rude contre toutes les adversités, sait se nourrir avec quelques atômes de sucre à l'essence de rose et quelques gouttes de chocolat. Depuis le muletier jusqu'au Grand d'Espagne, c'est partout le même système de sobriété, le même dédain superbe pour les superfluités.

Mais soudain une visite inattendue vient jeter le désordre dans notre caravansérai au milieu de l'ardeur des ablutions, et fait disparaître en un clin d'œil les usurpateurs de notre chambre capitale. Le chef de la Marine, l'Amiral Villavicencio lui-même se présente chez nous en grande tenue, avec son Etat-major maritime, pour nous offrir de nous guider dans l'Arsenal de Carthagène. Par une politesse doublement agréable, le Consul de France et le représentant de la Russie et de la Sardaigne avaient bien voulu s'adjoindre à cet officier général, le plus éminent personnage de la Province. Nous ne voulûmes pas souffrir que le respectable Amiral nous accompagnât dans une course en plein midi; c'était déjà trop d'imposer cette corvée africaine au Commandant du Port et aux jeunes aides-de-camp qui insistèrent absolument. Quel gré ne doit-on pas savoir à celui qui, pour remplir une obligation de courtoisie

envers un inconnu qu'il perdra de vue peut-être pour toujours, s'impose la privation de ses habitudes de tous les jours et brave une incommodité que tous ses soins tendent d'ordinaire à éviter? — A l'heure même de la sieste, il n'y avait que des voyageurs pressés comme nous, capables d'entreprendre une telle visite: il est vrai de dire aussi que des Espagnols seuls, sont gens à subir galamment cette espèce de martyre en l'honneur de leur politesse nationale, noble fille de l'antique chevalerie.

L'Arsenal de Carthagène se relève quelque peu de sa longue misère. Les établissements propres à un vaste port sont aujourd'hui remis en bon état, et, de toutes parts, le meilleur ordre se fait remarquer. Le beau bassin en parallélogramme, qui occupe le centre des constructions, brille dans son immense marge de gruit nouvellement réparée. Là nous attendaient des embarcations équipées et guidées dans toute la perfection du régime militaire. C'était un moyen d'abréger le chemin pour visiter les différents districts de l'Arsenal. Jadis soixante vaisseaux de ligne se rangeaient, majestueusement alignés, dans ce magnifique espace, et chaque vaisseau désarmé, retenu par ses câbles aux anneaux de bronze du quai, faisait face au magasin où se trouvaient réunis tous ses agrès. C'est là le beau idéal de l'ordre naval; c'est ce qu'on recherche dans tous les ports, et ce qui se trouvait aussi au Ferrol, cet autre Arsenal, le plus splendide de l'Espagne. — Mais celui-là est ruiné pour bien longtemps encore peut-être!

Les deux machines à mâter de Carthagène, remises en bon état, n'attendent plus que le jour où les navires scrutent amenés sous leur puissant appareil.

Un seul atelier est en activité, c'est celui de la corderie, et ses produits sont tellement dignes de remarque, qu'ils furent pour nous l'objet d'une enquête et d'une étude qui trouveront plus loin leur place. Je ne veux parler quant à présent que de l'édifice, qui est un des plus beaux qu'on puisse admirer en ce genre. — La longueur ordinaire d'un câble étant calculée à

120 brasses, ou environ 600 pieds français, les ateliers de corderie ordinaires doivent avoir au moins cette étendue; celui-ci la dépasse de beaucoup, car il atteint 200 brasses. Il a coûté à l'Espagne onze millions de réaux, dans un tems où cette somme représentait une valeur bien supérieure aux deux millions deux cent cinquante mille francs auxquels elle équivalait aujourd'hui. — Trois systèmes d'arcades en plein cintre supportant un plancher, s'étendent dans toute la longueur de cette immense perspective. Les fils qui sont réunis et tordus d'un bout à l'autre de la galerie, subissent auparavant l'opération du goudronnage, dans un atelier qui rappelle un peu les fantastiques chaudières des légendes: odeur et conleur, rien n'y manque. L'étage supérieur du bâtiment de la corderie contient les magasins des diverses sortes de petits cordages, et une salle énorme dont le plancher conserve le tracé — le *Gabarit*, pour parler la langue navale — de tous les vaisseaux autrefois construits à Carthagène. Quelques vieux constructeurs peuvent encore suivre d'un œil exercé le trait qui leur rappelle la forme de leur chef-d'œuvre, sa coupe élégante et hardie, ses proportions colossales et massives. Respectons ces lignes cabalistiques; insignifiantes au regard sans initiation, elles nous racontent à nous, tout ce qui fut et tout ce qui reste d'une grande splendeur navale.

Nous visitons rapidement les magasins vides encore, où se préparait jadis l'armement des vaisseaux, puis nous saluons, en passant dans l'une de ces enceintes, le canot Royal de S. M. Charles III, fondateur de l'Arsenal, ce *Carlos Tercero* dont on retrouve le nom sur tous les monumens de l'Espagne du dernier siècle. Dans les cinq bassins de radoub ou de carénage qui sont intacts, les portes manquent encore, et leurs robustes gonds de bronze attestent seuls la richesse de leur ancienne construction. En ces tems-là, une machine à vapeur, une des premières qui ait fonctionné en Europe, épuisait les eaux du plus grand de ces bassins de radoub, près duquel

elle est placée. C'est un énorme et massif appareil de fer et de charpente, qui devait secouer l'édifice jusque dans ses fondemens, et de plus, assourdir les assistans. — Au moyen de 17 coups de piston par minute, cette mécanique cyclopéenne épuisait 752 arrobes, c'est-à-dire environ 8500 litres d'eau. Pour une machine du commencement du 18^e siècle, et antérieure à Fulton, c'était déjà un résultat fort appréciable.

Les approvisionnemens de bois, réunis à grand'peine depuis peu de tems dans l'Arsenal, sont en rapport avec les faibles ressources du département de la marine: ils ne dépassent pas la quantité nécessaire à la construction de deux frégates, provision plus que suffisante aujourd'hui, puisque le seul bâtiment qui soit sur le chantier, et depuis peu de jours seulement, est un brick de moyenne grandeur. Le magasin général vide, le parc aux embarcations peu fourni, tout atteste, en un mot, que l'établissement maritime de Carthagène sort seulement de ses ruines; et à le voir déjà si beau, si bien disposé à renfermer et développer une puissante activité, on se sent facilement entraîné à lui souhaiter encore des jours de gloire et de splendeur, où l'on verra de nouveau les nobles mâtures des vaisseaux porter au haut des airs la flamme de Castille et de Léon, qui brilla sur tant de mers, depuis Colomb jusqu'à Gravina.

C'est seulement de deux ans que date cette utile résurrection, grâce à l'activité intelligente du Commandant actuel de la Marine. Ici comme à Valence, c'est encore l'influence d'un seul homme qui a donné l'essor à des améliorations radicales, devant lesquelles reculaient les plus aventureux; tant est puissante, en ce pays plus qu'en tout autre peut-être, une volonté forte, unique et persévérante, agissant avec persistance dans un même sens! Elle est assurée de surmonter les obstacles. Ceux qu'on lui oppose, du reste, tiennent à l'indolence et à l'inertie bien plutôt qu'au désordre calculé. Les Espagnols ont une trempe d'esprit trop noble, un sens trop droit pour ne

point aimer et comprendre le bien en toutes choses; mais il n'y savent travailler que stimulés par un exemple actif et dévoué.

Cette longue visite a épuisé nos forces, sans épuiser la patience et la bonne grâce de nos guides officieux. Nous les rendons à eux-mêmes à la sortie de l'Arsenal, et nous nous laissons entraîner sans trop de résistance dans la demeure de M. D***, Consul de France. Profitez du repos que nous y trouvons, et permettez que notre récit s'interrompe pour céder la place à un nouveau chapitre.



CARTHAGÈNE. — ALMÉRIA.

Août 1847.



Un voyage qui procède par échelons quotidiens, comme le nôtre, depuis que nous avons quitté Valence, ne saurait être autre chose, vous le voyez assez, qu'une sorte de statistique de l'hospitalité de chaque jour; et comme cette hospitalité est partout aimable et recherchée, il nous faudrait répéter à chaque nouvelle station de quelques heures les mêmes relations de gracieux accueil, les mêmes formules de reconnaissance. Prenez donc pour certain, une fois pour toutes, que nous sommes des voyageurs gâtés et fêtés, et que nous laissons en tous lieux une dette bien difficile à acquitter, de souvenir et de gratitude.

Aujourd'hui c'est le Consul de France, qui renouvelle en notre faveur les improvisations dont nous étions hier entourés

à Alicante. — Ce Consul habite une maison vaste et bien située, un des anciens hôtels qui servaient de demeure aux autorités maritimes, au tems passé de la grandeur de Carthagène. Ces maisons offrent déjà la disposition mauresque que nous allons trouver dans toute l'Andalousie. Une cour carrée, nommée *patio*, occupe le centre de la construction, et des galeries à arcades, semblables à un cloître, s'ouvrent à tous les étages sur cet espace, centre intime de l'habitation. L'édifice dont nous parlons a deux rangs de balcons intérieurs; une natte tendue au-dessus de la cour entretient partout une salubre fraîcheur. Tout-à-coup, à notre grande surprise, nous nous trouvons dans un appartement comme on les aime dans l'Europe centrale: simplicité élégante et gracieuse, content parfaite du confort, tout se trouve réuni dans cette demeure. Il est vrai que pour obtenir ces résultats M. D*** a dû user d'une longue patience, et souvent même de sa direction personnelle, afin de suppléer à l'ignorance complète des ouvriers du pays en fait d'arrangemens quelque peu civilisés. Ce qu'on doit cependant aux usages nationaux, dans cette agréable habitation, c'est la disposition aérée et vraiment majestueuse des salons, et les beaux tapis de nattes fines qui recouvrent le sol entier des appartemens. Madame D***, dont le bon goût s'est entouré de tous les objets extérieurs qui lui rappellent sa patrie, vous a été connue autrefois; elle est la fille de l'auteur de Sylla, M. Arnaud de l'Académie Française; Madame D*** est un type aimable et complet de ce qu'on nomme à Paris une jolie femme, c'est-à-dire qu'elle est assez spirituelle, assez vive et assez gracieuse, pour mériter ce titre idéal si difficilement réalisable ailleurs que dans son pays. Mère de famille, elle concentre ici tous ses soins sur deux charmantes petites filles. Carthagène n'offrant nulle autre distraction que le spectacle de la mer, spectacle où l'esprit se creuse et s'attriste trop souvent, les Parisiens exilés en sont réduits à se ménager chez eux d'innocens amusemens qui

rappellent un peu les consolations du cloître ou de la prison. Deux particularités domestiques singulières sont le fruit des inventions de cette solitude. Il s'agit d'abord d'un chat et d'un pigeon, élevés ensemble et unis de la plus étroite amitié. Ces deux emblèmes de natures si opposées, passent leur vie dans les jeux et les caresses, mangeant au même vase et partageant la nuit le même édredon. L'autre phénomène d'éducation perfectionnée, se manifeste dans un âne du Maroc, élégant petit animal, qui habite indifféremment toutes les parties de la maison, gravit tous les étages, entre dans tous les logis, assiste au dîner de la famille, et s'y comporte à merveille : cet Africain dompté, cependant, ne reconnaît bien sincèrement d'autre pouvoir que celui de sa maîtresse : elle seule lui commande, avec la certitude d'être obéie au moindre geste ; c'est sur son ordre seul que *Sidi*, tel est le nom du Marocain, se laisse atteler à la petite voiture des enfans. Mais ainsi que tous les favoris, s'il se soumet à la main qui le choisit, il a parfois des ruades pour ses commensaux inférieurs.

Tels sont les stériles délassemens d'une existence quasi barbaresque, sur ce rivage où le ciel le plus lumineux n'éclaire que des roches dénudées. Dans cette ville où quelques arbres, grillés par le soleil, sont décorés du nom usurpé d'Alameda, point de promenades, peu de visites, et par conséquent aucune de ces relations qui remplissent ailleurs les heures de la journée. Lorsque le soir est venu, à l'heure où l'on *cargue* comme une voile la natte légère qui tombe sur les balcons et les ombrage durant le jour, le bonheur de respirer un air épuré et rafraîchi par les émanations salines de la mer, est un des plus doux plaisirs dont on puisse goûter le charme. Il est vrai que ce plaisir unique et chaque jour renouvelé ne tarde pas à s'émousser.

Un voisinage affligeant, le *Presidio*, attriste encore par sa proximité les alentours de cette habitation consulaire. Le froid et sinistre cliquetis des chaînes annonce dix fois par jour l'en-

trée ou la sortie des différentes escouades qui vaquent aux travaux du port. Vous voyez que nous ne sommes plus à Valence. L'ancienne routine règne encore ici comme dans quelques autres bagnes du Royaume; comme ailleurs aussi la coutume déplorable d'enchaîner les condamnés politiques avec des assassins et des voleurs de grand chemin, n'a subi aucun amendement. Le pouvoir ferme-t-il les yeux, ou bien garde-t-il encore dans ses mains comme un instrument d'intimidation cet aggrave¹ment barbare de la peine? Nous avons vu à Valence la condition des victimes des erreurs politiques parfaitement adoucie et respectée, grâce à la haute raison et à la philanthropie éclairée de Don Manuel Montesinos: ces nobles traditions n'ont déjà plus d'écho à Carthagène. On nous assure que des personnes d'une naissance et d'une éducation distinguées subissent ce terrible accouplement. — Un évêque, un colonel, — faut-il le croire? — se trouvent en ce moment rîvés à la chaîne des criminels.

L'Espagne aujourd'hui tranquille et apaisée, rejetera loin d'elle sans doute, dans un tems prochain, ces armes des mauvais jours, pour ne plus les reprendre.

Chaque année le Presidio de Carthagène envoie à Ceuta ses hôtes les moins disciplinés: un régime plus rigoureux les attend dans cet établissement pénal, régime aggravé encore par les rigueurs du climat d'Afrique. J'aurais voulu visiter aussi le bain de Carthagène, mais j'en fus formellement détourné par les personnes qui nous entouraient. — Les souvenirs de Valence étaient encore trop récents chez nous, assurait-on, pour que nous pussions nous montrer impartiaux. — Pourquoi, en effet, ne pas rester sous la meilleure impression?

Savez-vous où cette ville Espagnole puise les provisions qui lui sont nécessaires en légumes et en produits de jardinage? Comme elle n'a à sa porte ni la Huerta fertile de Valence ni la Vega de Grenade, c'est outre-mer qu'elle envoie récolter pour son usage les végétaux les plus communs. La colonie française d'Oran expédie sur la côte d'Espagne tout le

superflu de ses jardins : quelques barques sont constamment employées à ces transports. En échange, on assure que Carthagène envoie quelquefois en Afrique des expéditions fort appréciées par les conquérans du sol ; mais ces détails de cabotage ne sont pas de notre domaine.

J'aime beaucoup mieux vous instruire de ce que je viens d'apprendre moi-même, dans quelques heures de conversation, touchant une industrie dont les produits nous ont paru si remarquables, que nous en avons fait l'objet d'interrogations toutes spéciales. Je veux parler du chanvre, dont nous avons vu de magnifiques échantillons dans la corderie de Carthagène, où il est mis en œuvre sous la direction d'un maître cordier français, ancien serviteur de la marine de son pays.

Vous saurez d'abord que le plus beau chanvre de l'Espagne, et vraisemblablement du monde entier, est produit dans la Véga d'Orihuela, ville située sur le méridien même de Carthagène, à douze ou quinze lieues de cette ville et à huit ou neuf lieues d'Alicante. Tout ce district passe encore pour un des plus fertiles de l'Espagne, bien qu'il paraisse déchu, de nos jours, de son antique richesse. Comme un témoignage de son brillant passé, voici les vers inspirés jadis par ce jardin des Hespérides, Orihuela, à un certain Padre Trevino, natif de ce lieu ; plus fervent patriote assurément, qu'égéant latiniste.

*Murcia bombyces, Setabi fert vitrea poma,
Carthago triticum, vina dat Alo sua;
Floriferis hortis sacrata Valencia abundat;
Venatu floret Lorca, ilicique oleo.
Cum verò non sit quæ proferat omnia tellus,
Cunctorum sola est Orclitana ferax.*¹

¹ Murcia produit ses vers-à-sole, Setabis ses fruits vermeils,
Carthage le froment, et Alo les vins de son sol;
Valence la sainte abonde en jardins fleuris,
Lorca fourroit le gibier et l'huile des glands,
Et quoiqu'aucune terre ne puisse tout produire,
La seule Orihuela peut donner tous ces produits à la fois.

Je ne sais si malgré les allégations du poète, Carthagène est encore riche en blés, mais son émule Orihuela, toujours fertile en toutes choses, est chargée de lui fournir ses meilleurs approvisionnements de chanvres. En effet, les produits de ce canton favorisé sont d'une rare beauté. — Les tresses de chanvre épaisses et soyeuses, que nous avons vues soumises à l'élaboration de la corderie, donnent une idée bien juste de l'importance des cordages dans l'art de la navigation. Pour employer ainsi une aussi belle et aussi riche matière, pour mettre un tel prix à la perfection d'une corde, il faut que cet agent résistant soit, comme il l'est, un des organes essentiels du vaisseau. Dans cette admirable machine, où toutes les ressources du génie sont combinées avec les propriétés des matières, chaque partie de l'ensemble doit avoir son maximum de force et d'élasticité; cela acquis, l'intelligence humaine mène le reste. C'est pour cette raison que la Marine est la gloire la plus coûteuse des États.

Après le chanvre d'Orihuela, c'est celui de la Véga de Grenade qui est le plus justement estimé. Bien qu'il offre déjà une différence de force très-appreciable, avec le chanvre d'Orihuela, cette infériorité relative le laisse encore très-supérieur à toutes les autres qualités employées en Europe. Une épreuve comparative accomplie dernièrement dans l'Arsenal de Carthagène, en présence de la Junta de département, des officiers des marines intéressées et des amateurs qui ont voulu y assister, proclame la différence énorme qui existe entre la force des chanvres espagnols et ceux des marchés rivaux.

Les conditions et les résultats de ce concours de 1847 ont été exprimés dans le tableau suivant. — Il y faut seulement ajouter la mention que tous les *Filins*, c'est-à-dire les cordages dont on a fait l'épreuve, ont été coupés soigneusement au milieu de la pièce.

DÉNOMINATION DES CHANVRES.	CLASSES ou quintals.	LONGUEUR en brasse de 3 palmes.	POIDS en livres espagnoles.	CIRCONFÉRENCE en palmes.	RÉSISTANCE	
					Quint.	Espos.
Fils de 1 ^{re} qualité en chanvre d'Oribuela.	1 ^o	5	3 10	12	44	50
Id. en chanvre de Grenade. . . .	1 ^o	5	3 4	12	32	66
Id. de 2 ^e qualité en chanvre d'Oribuela.	2 ^o	5	3 12	12	33	»
Id. en chanvre de Grenade. . . .	2 ^o	5	5 5	12	23	33
Fils anglais de 1 ^{re} qualité, provenant du vaisseau anglais <i>Acant-garde</i>	1 ^o	5	6 4	2 10	35	»
Id. de Grenade d'égale qualité. .	1 ^o	5	7 4	2 10	58	57
Id. de Oribuela égale qualité. . .	1 ^o	5	6 12	2 10	78	8
Id. français, du vapeur de guerre <i>Castor</i>	1 ^o	5	7 8	3 3	35	33
Id. de Grenade, qualité semblable.	1 ^o	5	8 4	3 3	73	7

Les chiffres de ce tableau constatent, comme vous voyez, une énorme différence de solidité en faveur des cordages fabriqués avec le chanvre espagnol; et entre ces cordages eux-mêmes, une supériorité notable est acquise à la matière d'Oribuela. Une autre raison, pour l'administration de la marine, de rechercher désormais ces produits, c'est que les chanvres de Grenade, selon le contrat actuellement en vigueur pour l'Arsenal de Carthagène, reviennent à 175 réaux de Vellon¹ le quintal, tandis que ceux d'Oribuela, y compris le fût et le droit de port, ne coûtent que 130 réaux, — tous deux étant rendus et livrés à l'Arsenal. — Ces faits ont naturellement inspiré le projet d'ouvrir à Carthagène un marché à tous les chanvres nationaux, sur la base des prix d'Oribuela. L'État réaliserait tout d'abord une économie de 43 réaux de Vellon sur chaque quintal de chanvre, et la concurrence obligeant Grenade à baisser ses prix, cette province verrait tomber le monopole qu'elle a long-

¹ Le réal vaut environ 26 centimes de France.

tems exploité à son profit au préjudice des produits des Castilles, d'Oribuela et de Murcie, où les meilleures espèces se sont quelquefois trouvées accumulées et vendues à bas prix. — Dans cette régénération de l'Arsenal de Carthagène, qui réveille toutes les spéculations économiques longtemps sans objet, les études entreprises ne tarderont pas à mettre en lumière l'extrême richesse des matières premières que l'Espagne doit à son beau ciel et à son sol fertile. Le maître-voilier de l'Arsenal nous disait qu'il se proposait, par une innovation d'une grande portée, d'établir dans les ateliers même de l'Arsenal la fabrique des toiles à voiles ; et comme pour cette fabrication les chanvres de la plus belle qualité sont nécessaires, il avait dessein de donner la préférence à ceux de Callosa, district voisin d'Oribuela, où les qualités destinées à la toile se vendent seulement 195 réaux le quintal.

Nous nous sommes informés et nous avons essayé d'apprendre, chose qui n'est point ici sans difficultés, si la supériorité des chanvres produits en Espagne tient à un mode particulier de culture, et quel est ce mode. Sur ce dernier point nos questions n'ont pas eu de résultat immédiat, mais nous venons de nous procurer l'opinion des personnes, peu nombreuses en ce pays, qui voient un peu plus haut que la routine : ces personnes sont d'avis que l'excellente condition des chanvres de Oribuela et de Grenade tient moins à une méthode particulière de culture qu'à des causes naturelles favorables.

La situation des plaines nommées ici *Vegas*, n'a d'analogie avec aucun des lieux du monde où on cultive le chanvre. Durant l'hiver, ces végas méridionales sont réchauffées par les rayons d'un soleil aussi chaud que le soleil d'été dans certains pays du Nord, et d'un autre côté, de fécondes rosées nocturnes rafraîchissent l'atmosphère pendant les mois de grandes chaleurs. Ajoutez à cela une abondance illimitée d'eau et d'engrais, et vous comprendrez que telle plante qui végète péniblement dans les climats septentrionaux et réclame toutes les fatigues

de l'agriculteur, peut pousser ici de toute sa vigueur, parée de sa beauté native et douée de toutes les qualités inhérentes à sa nature, dans leur plus riche développement.

Ce n'est pas que la culture du chanvre, même sous ces heureuses latitudes, n'entraîne une multitude de soins que je suis tenté de décrire, ne fût-ce que pour me rendre compte, par comparaison, des labeurs infinis auxquels doit se condamner un cultivateur de nos contrées, puisque l'on voit celui du Midi, favorisé par une nature ardente et féconde à plaisir, astreint encore à d'aussi pénibles efforts.

Voici donc, d'après les meilleurs renseignements, l'énoncé abrégé des travaux préparatoires de la culture du chanvre. Ce n'est pas vous qui vous étonnerez de cette prédilection qui m'arrête tout-à-coup au milieu de mon récit : elle est explicable. En rencontrant en mon chemin une des matières premières qui contribuent à la richesse de notre patrie commune, en reconnaissant sur ce sol lumineux d'Espagne ces longues et élégantes tiges, familières à mes yeux dans d'autres régions, j'ai été amené à un rapprochement subit entre deux pays, qui, sous des cieux différens, offrent des points singuliers de ressemblance que j'entrevois déjà et que je me propose d'étudier plus tard. Croirez-vous que le laboureur de Grenade et de Murcie m'a rappelé, comme une image éloignée, il est vrai, le doux et patient paysan du Nord ? Ces races séparées par l'Europe entière, foyer où bouillonne tout un monde auquel on les dirait étrangères, ces races sont belles toutes deux, toutes deux graves et mélancoliques, ou bien d'une gaîté naturelle et pour ainsi dire enfantine. Les chants populaires, chez les hommes de mon pays comme chez les Espagnols méridionaux, sont de ces simples et tristes cantilènes faites pour réveiller les mêmes échos et pour faire vibrer au loin toutes les notes du cœur et du souvenir. Plus d'une fois déjà, je vous assure, oubliant à la fois et moi-même et le pays où je suis, je me suis senti impressionné par je ne sais quelle vague rêverie de Patrie. Et

n'en avez-vous par la meilleure preuve dans cet écart de pensée assurément bien inattendu, qui du chanvre d'Andalousie m'a amené à vous transporter vous-même, quand vous voudrez bien me lire, au milieu des sites éloignés, mais jamais oubliés, de notre vieux pays Moscovite ?

Je reviens à mes géorgiques, et vais vous dire comment on cultive le chanvre à Murcie, à Orihuela et à Grenade, lieux où le Créateur de toutes choses a prodigué les riches splendeurs de son soleil.

CULTURE DU CHANVRE.

Le terrain qu'on destine à recevoir la semence du chanvre doit être labouré douze ou quatorze fois avant d'être ensemencé. Il convient que le sol soit asséché et la terre réduite en fragmens très-fins ; il est essentiel aussi que la surface du champ soit parfaitement plane, de telle sorte qu'au tems des pluies l'eau ne puisse séjourner en aucun endroit. Pour obtenir ce résultat, il faut herser et niveler la terre avec soin, l'aplanir et en diviser les mottes avec des masses de bois propres à cet usage.

La terre ainsi préparée, on fume avec un engrais fin et parfaitement réduit. La coutume des bons cultivateurs est de poser une charge d'âne de trois pas en trois pas : une charge d'âne comprend sept paniers de la capacité d'un boisseau et demi chacun. Le fumier ayant été étendu également partout, doit être mêlé à la terre au moyen d'un second hersage, et la pièce est ainsi bien préparée pour la semence.

L'époque convenable pour semer est la fin d'avril, afin que la graine lève dans les premières journées de mai. On a fait de cette prescription un aphorisme vulgaire : « sème le chanvre en avril, pourvu qu'avril ne le voie pas sortir. »

Il y a trois manières de faire cette opération, à savoir : *de tempero*, *de regado* et *de sibera*.

De tempero, se dit de l'époque où les pluies du printemps ont rendu le sol suffisamment humide pour que la semence pousse promptement.

De regado, signifie qu'il faut d'abord préparer le terrain par un arrosage suffisant : lorsqu'il est humide à point, on jette la semence et on la recouvre avec la herse.

De sibera, c'est semer et recouvrir la graine tout d'un tems, et arroser après.

La méthode *de tempero* donne infailliblement de bons résultats. Lorsqu'il n'a pas plu au printemps et que la terre est très-desséchée, il convient de semer *de regado*; on sème *de sibera* dans les circonstances intermédiaires entre les deux cas ci-dessus.

La semaille accomplie, on élève d'espace en espace de petites digues propres à faciliter et diriger l'irrigation, de telle sorte que l'eau ne séjourne pas trop longtems sur la même place.

Lorsque le chanvre a atteint de quatre à six doigts de hauteur, il faut l'arroser pour la première fois en observant :

1°. de n'arroser que vers la fin de l'après-midi, afin que dans le cours de la nuit la terre puisse absorber toute l'eau répandue. Si l'on arrosait le matin ou au milieu du jour, on exposerait la récolte à de nombreux inconvéniens.

2°. de ne donner qu'une quantité d'eau qui ne dépasse jamais la hauteur des jeunes pousses du chanvre.

3°. de procurer aux eaux un écoulement naturel et uniforme, sans qu'il reste de flaques sur le sol.

Régulièrement, le chanvre exige trois irrigations et quelquefois quatre. Si les chaleurs de l'été rendent cette opération nécessaire, on s'en aperçoit en voyant la plante se pencher comme épuisée, et aussi, si la tige se double.

A la fin de juillet, lorsque le chanvre a fleuri, si l'on remarque que ses feuilles s'inclinent vers la terre et que ses parties inférieures blanchissent, on est averti qu'il est tems de le couper.

A mesure qu'on coupe le chanvre, on le laisse étendu sur la terre, en ayant soin de le retourner, pour qu'il sèche également partout. Lorsqu'on a obtenu ce résultat, on le secoue, en le frappant d'un petit bâton, et on le serre dans les mains, en le tirant du haut en bas, de manière à lui enlever tout son feuillage, après quoi on l'engerbe; le chanvre que l'on immerge sans l'avoir bien nettoyé, ou qui reste longtemps sans être engerbé, se pénètre de la rosée du matin et noircit au soleil.

Pour chaque *taussa*, c'est-à-dire pour chaque pièce de terre présentant une surface de 152 palmes castillanes carrées, il faut de 10 à 12 mesures de semence, selon qu'elle est d'une qualité plus ou moins brune.

J'ai noté jusqu'aux termes techniques qui reviennent le plus souvent dans les règles de cette importante culture.

D'abord, le chenevis se nomme *cañamon* et le chanvre *cañamo*.

Tragillar, niveler : c'est ôter la terre de la partie la plus haute, pour la reporter sur la partie la plus basse.

Atablar, signifie tabler, aplanir, égaliser la superficie, avec un madrier sur lequel se place un homme debout, et qu'on fait traîner par une paire de bœufs.

Les terres légères et grasses sont favorables à la culture du chanvre; mais celle-ci offre peu de réussite dans les terrains argileux, durs, ou compacts. Après qu'on a obtenu une récolte de chanvre, on peut répéter cette culture une ou plusieurs fois, en fumant la terre soit pour la seconde, soit pour la troisième semaille, au moyen de tas espacés de cinq ou six pas.

Tels sont les procédés généralement employés dans les cantons agricoles les plus fertiles de l'Espagne, pour produire la précieuse matière dont l'industrie indigène tire un si grand parti. Ces soins compliqués en apparence, sont si merveilleusement secondés par la constance des saisons, que le pos-

sesseur d'un champ peut apprécier, d'une manière à peu près fixe, combien de jours de travail réclamera de lui la prochaine récolte. Une fois le sol bien choisi et convenablement préparé, il est rare qu'une intempérie imprévue vienne déranger les calculs du laboureur ou détruire ses espérances.

Pendant que je recueillais avec intérêt ces différentes notions sur un produit dont la Russie tire une part notable du tribut qu'elle prélève sur les nations étrangères, on mit sous mes yeux une pièce récente qui constate le succès et la progression de la production du chanvre dans quelques parties des Etats-Unis d'Amérique. Une lettre officielle datée de la Nouvelle-Orléans, le 15 janvier de cette année (1847), fournit sur ce sujet des détails dont il m'est permis de donner la substance.

« La production du chanvre dans les Etats de l'Ouest de l'Union a pris un grand accroissement pendant les dix dernières années, et les producteurs font de grands efforts pour arriver à une amélioration qui mette ce produit au niveau du chanvre de la Russie. Il est vrai qu'ils sont encore loin de ce résultat.

» Les dernières expériences faites à Liverpool ont constaté dans les chanvres envoyés d'Amérique une remarquable ténuité de la filasse, si bien qu'une bonne partie peut être employée aux usages du lin. Les infériorités que l'on signale jusqu'à présent, sont le défaut de propreté et de blancheur, comparativement aux chanvres de Riga. Cela peut provenir, et provient sans doute, de ce qu'on le fait rouir à l'air — *dew rotted* — au lieu de le rouir à l'eau — *water rotted* — comme le font très-peu de cultivateurs. Au reste, tout le chanvre produit par l'Union se concentre au port de la Nouvelle-Orléans, et se vend sans déssemparer pour l'exportation; car cet article, aussi bien que le coton et tels autres de nécessité première, rencontre toujours des acheteurs sur ce marché.

» La production, dans les années comprises entre 1837 et 1846, présente la progression suivante :

<i>Années.</i>	<i>Balles.</i>	<i>Années.</i>	<i>Balles.</i>
1836-1837.	6	1842.	1,211
1838.	450	1843.	14,873
1839.	4,044	1844.	38,062
1840.	500	1845.	46,274
1841.	450	1846.	50,000

31000 balles seulement ont été transportées par voie de rivières au marché de la Nouvelle-Orléans. Chaque balle est du poids de 400 livres d'Espagne, et se paie 68,75, et même 80 piastres fortes, la tonne de 2240 livres, ce qui équivaut au prix moyen de 3 1/2 piastres fortes pour chaque quintal Espagnol.

» L'exportation de l'année dernière (1846) a été ainsi distribuée :

Pour les ports de New-York, Boston et Baltimore. .	<i>Balles</i> 24,000
Grande-Bretagne.	9,000
Brème.	500
Méditerranée.	500
Divers ports d'Europe.	800
	<i>Balles</i> 34,600

Ce relevé fait voir que la plus forte consommation a lieu dans les Etats-Unis eux-mêmes et ensuite en Angleterre. Le chanvre en effet trouve dans l'un et l'autre pays une vente prompte et avantageuse, qui se fait aux prix de 100, 110, ou 115 piastres fortes le tonneau. Parfois la matière est plus chère à New-York qu'à Liverpool; mais en général elle se place au même prix dans les deux localités, parce que les frais sont les mêmes, à peu de chose près, de la Nouvelle-Orléans jusqu'aux ports du Nord ou jusqu'aux ports d'Angleterre. Le coût d'une partie

de chanvre, roui à l'air « *dew rotted* », embarqué pour l'un des ports de l'Espagne, serait comme suit :

100 balles — ensemble 40,000 livres, ou $\frac{1000}{112}$ tonneaux,		
au prix moyen de 75 piastres le tonneau.	Piast.	1559. 50
Transport à bord du navire.	Piast.	10. —
Assurance à Cadix, $\frac{1}{2}\%$ sur 1500 piastres.	22. 50	52. 50
		1571. 80
Commission de remboursement, 5%		68. 35
Fret jusqu'à Cadix, à 7 piastres la balle.	700. —	
Déchargement et conduite.	25. —	799. 25
Perte sur le change, 5%	74. 25	
	Piast. fortes	2259. 40

« Ainsi, 100 balles, soit 400 quintaux de chanvre, mises à quai dans un Arsenal d'Espagne, reviendraient à 112 réaux de Vellon le quintal Espagnol. »

On voit qu'il y a une assez grande différence entre ce prix et ceux des chanvres Espagnols que j'ai précédemment mentionnés, pour motiver de la part des arsenaux d'Espagne des demandes de cette matière aux Etats-Unis. C'est ce que tendait à préparer le document dont je viens de donner l'extrait. En s'approvisionnant à ces prix modérés de la quantité destinée aux usages qui peuvent se passer d'une qualité supérieure, l'Espagne pourrait tenir en réserve ou livrer avec avantage au commerce d'exportation les magnifiques variétés nées sur ses riches vegas, et elle réaliserait ainsi un bénéfice, tout en favorisant la navigation de ses bâtimens de commerce.

Voilà tout ce que j'ai appris sur le chanvre. Je n'ai pas, tant s'en fant, épuisé la matière: si cette trop longue digression à propos des câbles sans pareils de Carthagène vous paraissait s'écarter de mon sujet, je vous dirais que tout est de mon sujet quand je voyage. — Je ne suis pas, vous le savez, un touriste comme un autre. — Peu confiant dans mon aptitude à pein-

dre, découragé d'ailleurs de le tenter, après tant de charmans narrateurs dont l'inspiration du moment a fait des peintres enthousiastes, je me borne à décrire ce que mon esprit comprend, recherchant, autant que l'admet ma course rapide, ce qui n'est pas accessible à tous, ou plutôt ce que presque tous ont négligé dans ce pays où le pittoresque entraîne aisément l'imagination. J'ai l'ambition modeste de glaner pour ces pages quelques faits inobservés, quelques notions négligées; de décrire quelques institutious dont l'existence n'est pas assez connue; en un mot, de pénétrer dans la vie d'un peuple dont les dehors séduisans ont trop fasciné les observateurs, pour qu'ils s'occupassent d'autre chose que de cette brillante surface. — Ferai-je rien de tout cela? ou dans quelle proportion le ferai-je? les hasards du voyage en décideront. Je ne suis pas assez fort contre les entraînemens de l'imprévu, pour répondre à l'avance de l'exécution même du plus modeste programme.

Quoi qu'il en soit, le Capitaine du *Gaditano* se plait à seconder notre désir de tout voir, avec une bien rare obligeance. — « Profitez des belles heures de la journée; nous marcherons un peu plus vite la nuit: » — tel est le système de ce bon Capitaine Totosaus, et les voyageurs, qui ne se laissent pas répéter de pareils avis, courent en tout loisir à leurs affaires, à leurs plaisirs. Notre jeune passager Allemand s'est attaché à notre fortune et s'en félicite; il a partagé en homme bien élevé notre visite de l'Arsenal et les heures aimables que nous venons de passer chez Monsieur D***. Chose singulière! quelques mots prononcés par l'un de nous, et tout-à-coup l'isolement de ce pèlerin du Nord, égaré sous ces chaudes latitudes, a disparu par enchantement. Il a trouvé des compagnons, des protecteurs; il a rencontré sur sa route des politesses recherchées, et cela, parce que l'un des cent passagers que le hasard a réunis autour de lui sur un navire étranger, lui a fait entendre quelques accens de cette douce musique qu'on nomme la langue maternelle. — Croyez-le bien, pour rendre l'humanité

cosmopolite, comme une civilisation maladroitement radicale semble y prétendre, pour effacer les aspérités de races et tout aplanir sous le même niveau, il ne suffit pas de faire la guerre au costume et d'affubler toutes les nations du même et disgracieux vêtement, sans caractère, sans couleur, sans utilité rationnelle. Tant qu'il restera des idiomes différens, les nationalités seront séparées par un fossé profond, derrière lequel s'abriteront longtems, toujours je l'espère, la religion, les mœurs, les traditions, qui sont les traits distinctifs des races humaines. — Les nations, pour être sœurs, n'ont pas besoin d'être toutes façonnées sur le même moule. Il est une ressemblance qui sied à des sœurs, comme l'a dit le poète, « *Qualis decet esse sororum* » ; mais cette ressemblance doit son plus grand charme à la variété. Une famille dont tous les individus seraient identiquement semblables ne serait plus une famille ; ce serait la reproduction machinale et automatique d'un type unique et monotone. La civilisation étant essentiellement variée dans son essence, ne doit point procéder comme le balancier de la monnaie, qui frappe du même coin l'or, l'argent et le cuivre.

Les adieux sont faits et se prolongent encore quand nous sommes déjà loin. Chaque jour des adieux ! chaque jour des amis nouveaux, près desquels il semble qu'on a déjà vécu ; des pensées qu'on reconnaît comme siennes au passage ; des traits, des accens, des tournares d'esprit qui vous mettent à l'aise, et vous font respirer librement ; si bien qu'on vivrait si volontiers ainsi, avec ces natures qui vous plaisent ! — Quelques heures écoulées, et l'inexorable séparation vient rompre cette chaîne qui se soudait si doucement. C'en est fait, il faut partir : on s'était salué cérémonieusement le matin, on échange le soir de chandes et cordiales protestations, et en tout ceci on est vrai et sincère.

Carthagène va disparaître. Je vous ai parlé bien longuement d'agriculture pendant que nous étions dans la ville ; à présent que la mer nous emporte en nous berçant, je vous dirai

de Carthagène le peu que j'en ai vu, ou le peu que j'en ai appris tout-à-l'heure.

Comme fondateur de Carthagène, l'antiquité reconnaît ce même Asdrubal qui sema tant de colonies sur ces rivages. Ce fut là une création privilégiée du Capitaine, qui trouvant un port commode pour les flottes de Carthage, y voulut réunir des forces capables d'ébranler la puissance Romaine. La ville reçut le nom de Nouvelle Carthage; elle joua un rôle actif dans les interminables guerres qui laissèrent, à la fin, l'avantage aux Romains. Devenue colonie romaine, Carthagène eut son contingent de monumens dont elle conserve encore des vestiges, comme autant de titres de noblesse. Son histoire subit les phases de l'Espagne méridionale envahie et reconquise, et c'est en 1509 qu'on vit sortir de ses ports la première expédition chrétienne dirigée contre Oran, par les ordres du Cardinal Cisneros. Les eaux de la mer se sont, dit-on, retirées assez sensiblement depuis la période romaine, mais les magnifiques travaux entrepris sous le règne monumental de Charles III, assurent désormais aux bassins de l'Arsenal le niveau d'eau suffisant pour faire flotter les plus gros vaisseaux. Carthagène, malgré son air de ville endormie, contient, dans son enceinte et ses faubourgs, trente-six mille habitans : elle a, du reste, tous les honneurs d'une place de guerre, ses commandans militaires et maritimes, ses forts et ses bastions; mais à part quelques maisons de grande apparence, restes un peu délabrés des tems meilleurs, on n'y cite aucun morceau d'architecture remarquable. Je ne sais laquelle des deux voisines, Alicante ou Carthagène, a le plus de prétentions à la vie agréable; mais il me semble que, à part le plus beau ciel du monde, les journées doivent s'écouler d'une façon bien monotone dans l'une comme dans l'autre cité.

Notre course prolonge une chaîne de monts d'un aspect grandiose, mais d'une désolante aridité. De toutes les côtes d'Espagne, c'est ici la région la plus sauvage, et cependant, ces

montagnes arides et pelées sont riches en métaux variés. Des spéculateurs étrangers ont élevé dans ces déserts plus d'une usine, où le traitement du plomb argentifère a donné de beaux résultats. Depuis peu de tems, il est vrai, diverses causes ont amené des désastres commerciaux dont la contrée s'est vivement ressentie; cependant quelques ateliers fonctionnent encore, et rien n'est plus singulier que de voir surgir çà et là du fond de ces ravins grisâtres et désolés, des cheminées fumantes qui attestent une activité dont tout autre signe échappe à la vue. Souvent ces frêles colonnes, amoindries par la masse énorme des montagnes qui les dominent, s'élancent isolées bien loin de toute habitation; elles donnent issue à une fumée produite à une grande distance, parce que dans les longs canaux souterrains qui les séparent des usines, s'élabore la séparation des gaz que l'industrie sait approprier à ses différens usages.

Si vous croyez que les heures de navigation soient toujours des heures perdues, comme sont portés à l'affirmer ceux que la mer éprouve assez pour leur ôter le plaisir d'observer et la faculté d'entendre, mon expérience peut aujourd'hui vous détromper. Vous ne sauriez imaginer tout ce que peut recueillir un curieux, au milieu de cette foule de passagers qui se recherchent et se rassemblent au gré de leurs sympathies pour échanger le superflu de leurs paroles, sinon de leurs idées. — La nuit est venue, comme toujours resplendissante, les groupes se sont agencés; on dirait que chacun, influencé par la majesté de cette tiède et lumineuse soirée, adoucit sa voix à dessein et obéit au mystère magnétique qui, à cette heure solennelle, plane silencieusement sur toute la nature. L'inévitable guitare semble murmurer quelque chose d'indécis comme un frémissement de l'air. Le petit cercle des voyageurs français a suspendu ses joyeux propos; quelques groupes que la jeunesse a rapprochés sans doute, laissent à peine entendre un murmure. La chanson, les banalités, la politique, et le reste, tout parle en ce moment d'un accent mysté-

rieux et contenu. Pour moi, engourdi dans un demi-sommeil, étendu non loin du gouvernail, et contemplant par momens les étoiles qui oscillent régulièrement sur ma tête, à quoi croiriez-vous que je me trouve insensiblement intéressé à prêter l'oreille? — A la conversation de mes plus proches voisins, c'est-à-dire deux hommes à la robuste taille, à la voix grave et basse, enveloppés jusqu'au nez dans leurs manteaux bruns. — L'un des interlocuteurs était un riche propriétaire de moutons des environs de Séville; l'autre, un Français éleveur de bestiaux établi depuis peu en Espagne. L'entretien roulait sur la race moutonnaire, et en particulier sur les mérinos. Voici à peu près ce qui s'échangeait entre mes voisins, sur les interrogations du Français.

« A quel âge vos brebis peuvent-elles être fécondes pour la première fois? — Ordinairement à deux ans; mais dans les grands troupeaux, on ne les fait produire qu'à trois ans, parce qu'elles y sont mieux disposées. — Et à quel âge cessent-elles de donner de la race? — C'est seulement à l'époque où leurs dents sont usées et ne leur permettent plus de paître avec profit; alors on les sépare du troupeau pour être vendues au boucher. C'est ce qui arrive communément vers l'âge de huit à dix ans. — Quel est en général, chez vous, le poids d'une toison? — En moyenne, ce poids est de cinq livres et demie pour les brebis des bons pâturages. Le bélier donne une toison de 8 livres $\frac{1}{2}$ à 9 livres. — Et pourrait-on se procurer des brebis mérinos de sang pur? quel en serait le prix? — Il serait facile de se procurer des brebis mérinos des troupeaux les plus estimés, au prix de 32 à 34 réaux de vellon par tête, y compris les béliers nécessaires pour la reproduction: or vous savez que la loi, d'accord avec l'usage, admet un bélier pour six brebis. — Je l'ignorais, mais la chose me paraît bien calculée. D'après votre expérience, pensez-vous que l'âge de l'animal ait de l'influence sur la qualité de la laine? — Je ne le pense pas; mais l'essentiel pour que les laines ne dégèrent pas, c'est de conserver d'excellens béliers. Et vous allez voir comment nous

y arrivons. On a coutume de mettre à part, chaque année, un nombre d'agneaux choisis avec soin parmi ceux qui ont la laine la plus fine. Cette séparation s'opère lorsqu'ils ont un an. A deux ans on fait un nouveau choix parmi ces mêmes agneaux, et un autre encore à trois ans, rejetant chaque fois, de ce troupeau d'élite, les agneaux dont la laine est devenue plus rude. Jusqu'à cet âge de trois ans il faut les séparer des brebis : de cette façon, en les faisant produire ensuite, vous êtes assuré qu'ils ne propagent que des espèces à laine fine. — Quelle contrée vous fournit vos chiens de berger ? — C'est principalement l'Estrémadure, où l'on trouve une race excellente et nombreuse de chiens de l'espèce dite des mâtins. Ces animaux sont aussi vaillans qu'intelligens pour la garde des troupeaux. Cinq chiens sous la direction de trois bergers suffisent à diriger mille à douze cents têtes.... »

Bientôt après les Agronomes s'arrangèrent de leur mieux pour dormir, et je me trouvai initié à leur insu à quelques notions que je n'aurais pas eu certainement la pensée de rechercher. Mais quoi ? rien n'est perdu en voyage pour qui sait mettre à profit toutes les occasions de s'instruire.

Jusqu'aux premières lueurs de l'aube, le navire reste silencieux. Nous reconnaissons au lever du soleil le Cap de Gates, ce promontoire si familier aux marins qui, des parages orientaux de la Méditerranée, se dirigent vers le détroit de Gibraltar ; puis suivant toujours de près les terres qui se dessinent ici moins âprement, nous arrivons devant Almería, au fond d'une baie ouverte à tous les vents, sauf les vents de l'Ouest. Ici, comme partout sur cette côte, un ancien fort, dont les remparts à créneaux vont rejoindre la ville, se dessine sur le bleu du ciel. Le paysage est sévère : des roches blanches et calcinées par le soleil, veinées de quelques haies de nopal à la verdure pâle. La ville s'étend sur le côté septentrional de la rade, et son aspect est tout-à-fait mauresque. — C'est un amas assez confus de petites maisons blanches, à peine percées de

quelques fenêtres inégales — des balcons délabrés protégés par des nattes, des toits en terrasse, des rues escarpées, le tout hâlé par les vents, blanchi sous le soleil. Pourtant un beau bosquet d'orangers se fait remarquer à mi-côte, non loin de la Cathédrale, qui est elle-même un édifice imposant et d'une admirable couleur dorée.

Ici il faut débarquer en pleine plage; la mer même en son calme roule sans cesse sur le rivage, et on saute à terre lorsque les marins débarqués les premiers dans l'eau ont tiré, le plus avant possible, l'embarcation sur le rivage. C'est le Consul d'Autriche qui prend les devants et nous offre l'hospitalité; mais bientôt nous voyons arriver chez lui le Général commandant la ville et toutes les autorités qui, de là, se rendent solennellement à la messe, car c'est un jour de dimanche.

Après l'office, nous nous dispersons pour prendre une idée de la ville. — Almería est vraiment saisissante par sa couleur profondément Africaine; ses rues inégales sont presque toutes bordées de maisons basses et décrépites. On s'attendrait à chaque coin, à voir apparaître des burnous blancs et des faces cuivrées. La population semble assez pauvre, bien que la solennité du jour ait fait exhiber les plus beaux atours Valenciens ou Andalous. Les femmes affectionnent les couleurs vives et tranchées, et leurs physionomies brunes et caractérisées ne s'en trouvent pas plus mal. Nous avisons, chemin faisant, et sous la conduite de quelques jeunes vagabonds tels que Murillo savait les peindre, une auberge tellement misérable, que les trois plus belles chambres de Carthagène, si vantées par notre hôtesse d'hier, nous reviennent en mémoire sous l'apparence d'un palais. — La « Casa de Pupillos de los vapores » à l'enseigne fièrement suspendue, n'offre à ses visiteurs que l'eau et l'ombre. — Il serait par trop téméraire d'affronter les autres agrémens de cette demeure hospitalière. Cependant la chaleur était horrible, et après quelques momens de repos nous prîmes le chemin de la Cathédrale.

C'est un noble édifice, une grande et riche église. Son architecture massive et imposante réunit à une structure dans le style gothique, des ornemens de la renaissance. La Basilique actuelle ne date que de 1541, ainsi que l'atteste une inscription qu'on lit sur une sépulture, celle du fondateur de l'édifice. L'ancienne église avait été renversée par un tremblement de terre : elle fut relevée par les soins et la fortune d'un saint Evêque. Des marbres magnifiques ont été employés dans les ornemens des chapelles et surtout dans la décoration du maître-autel. Le chœur, séparé des nefs publiques, selon une coutume préjudiciable à l'effet général de toutes les églises espagnoles, est entouré d'une clôture composée des plus splendides matériaux et dessinée dans un goût très-élégant. Le buffet d'orgue, grandiose et somptueux, est d'une excellente exécution. — Le ton intérieur, un peu clair, ne favorise aucun de ces effets mystérieux qui nous ont charmés dans l'église de Barcelone; tout est ici chaleur et lumière. L'extérieur du monument ressemble à une forteresse : ses murs, simples dans leur ordonnance, sont soutenus par des contre-forts massifs capables de défier de nouvelles catastrophes; les pierres qui les composent, colorées par le soleil, semblent cuites comme une fayence, et leurs vives arêtes, qu'aucune influence délétère ne vient émousser, donnent à l'église d'Almería une apparence de vigueur et de jeunesse qui charme les yeux.

Au-dessus de la ville se dresse la forteresse, l'*Alcasaba*, qui a conservé son nom comme ses murailles arabes. Nous aurions désiré visiter ce monument, mais comme nos instans étaient comptés, nous ne pouvions les perdre dans les démarches que nécessite l'obtention d'une permission. D'ailleurs, il faut le dire, notre intrépidité habituelle recule aujourd'hui devant la rigueur du terrible soleil qui calcine tout autour de nous. — Nous cherchons un abri sous les arcades symétriques d'un marché qui entoure une belle place quadrangulaire : c'est une bien vaste construction en comparaison des besoins aux-

quels ce marché doit répoudre. Les marchands des deux sexes, mais principalement les femmes, sont accroupis du côté de l'ombre, et exposent en vente de petites corbeilles remplies de produits assez variés, mais en très-petite quantité, ce qui indique que chacun apporte là le tribut journalier de son modeste domaine. — La denrée principale, qui attire autour de l'étalage du marchand une nombreuse assistance, consiste en *garbanzos* bouillis et en amandes grillées et légèrement salées. Les enfans se montrent particulièrement avides de ces dragées d'anachorètes, que d'autres enfans colportent à la course, en criant à tue-tête « *chulos! chulos!* » La moindre pièce de monnaie s'échange contre une grosse poignée de cette friandise. Des guirlandes de piments rouges et verts, des amas de tomates, cet accompagnement obligé de toute cuisine Espagnole, sont l'ornement pittoresque du marché peu substantiel d'Almería.

Notre course aventureuse nous guidant, comme il arrive souvent, mieux que tous les plans arrêtés à l'avance, nous nous trouvons tout-à-coup à l'entrée d'un lieu de délices. Après avoir passé sous un arc monumental, nous rencontrons une fontaine de belle apparence, mystérieusement cachée sous une ombre épaisse dont elle augmente la fraîcheur. Nous sommes dans le *Paseo*, magnifique promenade, bordée d'un quadruple rang d'ormes vigoureux à la tête ombreuse et touffue. — Ce beau lieu est protégé d'un côté par un rempart élevé, et borné de l'autre par de verdoyans jardins, par-dessus lesquels on découvre la mer et son horizon lointain. C'est une des plus charmantes positions qu'on puisse imaginer; il règne sous ces grandes allées un air vif et rafraîchissant qui en rend le séjour délicieux.

Une petite église dédiée à S^t Jacques eut notre dernière visite. On y remarque, dans de moindres proportions, le luxe accoutumé d'ornemens de sculptures et de marbres précieux.

Almería a gardé son nom Maure, *Al Mariat*, qui signifie un lieu élevé, d'où l'on découvre un grand espace: elle ne dé-

ment pas cette dénomination pittoresque. On veut que les Phéniciens l'aient habitée et qu'ils en aient fait un port considérable, assertion que la localité maritime ne confirme en aucun point; car il ne reste de nos jours aucune apparence d'un port ou d'un travail artificiel de quelque importance. Quelques vestiges d'une jetée de construction arabe, sont recouverts par le môle actuel qui s'avance à peine dans la mer. La plage de sable fin qui règne tout autour de la baie n'offre aucun abri, pas même à la plus frêle barque. Des usines métallurgiques assez importantes se sont élevées au pied des vieilles murailles mauresques de la ville, et contrastent prosaïquement avec ces ruines orientales. En somme, Almería doit être un séjour très-austère, tout empreint de ce silence et de cette solitude qui distinguent les villes Mahométanes. Les Romains agrandirent la cité, dont la géographie ancienne fait mention sous le nom de *Murgis-Turdulorum Beticorum*; et plus tard elle fit partie de l'Empire des Sarrasins, qui lui ont laissé la physionomie qui la distingue encore aujourd'hui. A voir le peu d'habitants qui circulent et disparaissent dans les angles de ses ruelles, on ne pourrait pas soupçonner qu'Almería renferme un peu plus de vingt-deux mille habitants. Elle compte six paroisses, et se glorifie de son titre de bonne ville, qui lui vaut un siège de députation provinciale, une résidence de Chef Politique, et tous les tribunaux et les institutions qui ressortissent à ce rang élevé.

Tout cela ne se devinerait guère à l'aspect de la ville. Almería ressemble à certains vieux hidalgos dont l'extérieur n'annonce pas le blason. Drapée sous le soleil dans son blanc manteau mauresque, elle apparaît humble et indolente: son caractère ne se révèle qu'à un examen attentif.

Cette fois le *Gaditano* n'eut point à retarder sa course: à l'heure fixée chacun était de retour. On partit joyeusement pour Malaga, terme convenu de notre campagne maritime.

Vers le soir nous aperçûmes Agra, de gastronomie re-

nommée, pays des jambons les plus exquis de l'Europe. Agra est en outre le centre d'exploitation d'une quantité d'usines. Des capitaux considérables, des fortunes immenses, sont engagés dans ces entreprises, pleines d'avenir et déjà signalées par d'heureux résultats. — Nous pûmes saluer, aux derniers rayons du soleil, les sommets bien reconnaissables de la Sierra Nevada, la blanche couronne de Grenade; ils disparurent avec le jour dans l'arrière-plan des montagnes qui forment le majestueux rempart de ce beau royaume, tant célébré et si digne de l'être. — Une nuit tiède et parfumée par la brise silencieuse et moite de la terre, une course rapide et pour ainsi dire immobile sur une mer unie, et nous voilà à Malaga. — L'ancre tombe à quatre heures du matin, et nous contemplons, jusqu'au moment où il plaît à la *Santé* de venir nous délivrer, le majestueux spectacle d'une grande ville richement déployée au pied des monts, et baignant ses pieds dans la mer.

Ici commence, à vrai dire, la phase pittoresque de notre voyage. Nous mettons le pied sur une terre objet de nos rêves; nous allons éprouver cette sensation qui a toujours quelque chose de solennel, et qui se manifeste à l'approche d'un lieu vanté dont l'imagination s'est longtemps occupée. Naples, Constantinople, l'abord de Londres par la Tamise, l'entrée de Pétersbourg par la Newa, l'aspect des mille coupoles de Moscou, celui du dôme auguste de Saint-Pierre, voilà autant d'émotions devant lesquelles le voyageur le plus fatigué sent ranimer ses esprits et glorifie sa vocation. Malaga n'a rien qui saisisse à ce point; mais Malaga, pour nous, c'est la porte enchantée d'un royaume de poésie; au fond de la scène, derrière une majestueuse barrière de montagnes, nous devinons Grenade, et toutes nos ardeurs se réveillent.

Quatre jours à Malaga et une semaine à Grenade, tel est notre plan délibéré en conseil. Nous verrons ce que le sort en ordonnera.



XI.

MALAGA. — GRENADE.

Ann. 1847



Malaga se présente sous un aspect largement pittoresque. Un môle, qui supporte un phare d'une assez belle portée, borne à droite le tableau et l'entrée du port. Au fond, les navires à l'ancre cachent une partie de la ville, dominée, comme toutes celles de cette côte, de sa forteresse escarpée. Un quartier élevé, tout entremêlé de remparts éboulés, de tours brunes et de vieilles maisons reblanchies, indique le plan de l'antique Malaga. C'est sur le quai de gauche que se développe la ville moderne, et derrière un premier rang de maisons on peut suivre de l'œil la cime verdoyante des arbres, qui, d'espace en espace, indiquent le cours de la belle promenade de l'Alameda. A l'extrémité de celle-ci, un vaste torrent vient aboutir à la mer. Le Guadalmedin, tel est son nom arabe, traverse la ville

du Nord au Sud; en ce moment ce n'est qu'un vaste lit de cailloux, tout peuplé de baraquas servant de campement à une foire nomade qui attire de nombreux chalands. En hiver, le Guadalmedin devient un fleuve rapide, et Malaga compte dans ses annales plus de vingt inondations désastreuses, causées par les crues subites de ce versant général des hautes montagnes d'alentour.

Au-delà du torrent, entre son lit et la mer, s'étendent des faubourgs à la population active et industrielle; espaces tout remplis de fabriques et d'usines; puis, pour fermer le grand hémicycle tracé par la côte, et pour terminer dignement ce riche horizon, le groupe des ateliers de MM. Heredia, immenses usines à fer, dont les hautes cheminées semblent autant de minarets. Au fond du tableau, vers l'Ouest, l'azur lointain des monts de Ronda et la grande plaine cultivée qu'on commence ici à nommer la *Vega*, comme on dit la *Huerta* à Valence.

On met pied à terre sur un môle tout peuplé de matelots, où s'élève une vaste halle, élégamment construite en fonte. Peu de minutes après on traverse les allées de la promenade publique, et on pénètre, avec surprise, dans une auberge ou plutôt un hôtel de premier ordre, créé, depuis deux ans à peine, par les soins d'une compagnie, — le Club des notabilités de Malaga. — La gestion de cette entreprise a été confiée à un Anglais; et la maison est tenue en tous points selon les usages britanniques, c'est-à-dire que le voyageur y rencontre exactement et sans luxe superflu, tout ce qu'il peut désirer de commode et de convenable, sous les dehors d'une propreté recherchée. Quel repos et quel bien-être, de se trouver enfin sous un toit où l'on peut s'endormir avec confiance, exempt de ces appréhensions nocturnes qui font un tourment de chaque nuit passée dans une fonda Espagnole!

Déjà, sur le pont même de notre navire, nous avons été prévenus par l'aimable visite du Vice-Consul d'Autriche et de

Toscane, M. Antoine Lengo, dont le nom devra rester sous-entendu dans ces pages toutes les fois qu'il s'agira de politesses empressées et jamais démenties. Les lettres de recommandation qui nous devancent dans toutes nos résidences momentanées, nous valent partout ces précieuses protections. — Pour nous, du reste, la première journée se passe dans cette heureuse inaction occupée, de gens qui obéissent au besoin impérieux de se reconnaître. — La tête encore étonnée du bruit monotone des vagues, le pied mal assuré, c'est cependant à la mer que nous allons demander un délassement qui puisse nous préparer une nuit tranquille. — Les bains de mer de Malaga sont dans le fond du port et dans une place assez mal choisie. — Notre soirée se passe sous le frais feuillage de l'Alameda, au milieu de nos anciens et récents compagnons de navigation; le capitaine Catalan du *Mercurio*, qui nous a laissés à Valence, et celui du *Gaditano* que nous venons de quitter. Ce dernier poursuit à l'instant même sa route pour Cadix, imprévoyant, hélas! de la catastrophe qui l'attend dans quelques heures, et qui ruinera peut-être pour toujours sa carrière de brave marin, éprouvé par de longues navigations dans les mers de l'Inde. Nous reviendrons sur ce triste épisode.

Voyant l'Alameda déserte avant neuf heures, ce qu'il fant attribuer ici, comme dans beaucoup d'autres lieux, — dans les Cascine de Florence notamment, — à quelque influence atmosphérique bien connue des habitants; voyant fuir presque au même instant l'affluence des promeneurs, et la ville devenir tout-à-coup silencieuse et passablement sombre, nous nous résignons au bien-être qui nous attend en compensation des deux ou trois nuits passées en plein air sur les planches du *Gaditano*.

Nous voici arrivés au 3 Août: seize journées de voyage, journées bien remplies, viennent de s'écouler avec la rapidité d'un songe. Il est décidé que, sans plus tarder, nous partons demain pour Grenade. Une diligence entière avec ses trois

compartimens est *frétée* pour transporter notre tribu impatiente; la voiture fera un voyage hors de tonr, une course exceptionnelle; et cela, pour un prix encore plus exceptionnel que le service lui-même. On nous traite apparemment en gens quatre fois plus pressés que les autres, et les conditions s'élèvent précisément dans cette proportion. Au reste, tout est pour le mieux, et du moment qu'on nous promet de nous transporter en seize heures sous les murs de l'Alhambra, ce n'est pas le cas d'écouter, comme disait le spirituel Topffer, « les protestations de la bourse de voyage. » Je vous laisse à penser si toutes les imaginations sont en travail.

Une visite matinale du Consul d'Angleterre reporte cependant nos idées vers un point de vue différent: il s'agit d'une conversation sur la métallurgie, et un tel sujet a, vous le savez, des droits imprescriptibles à mes plus instinctives sympathies. Parlez voyages à un marin, guerre à un soldat, métaux à un Sibérien, vous êtes assuré d'avance de captiver votre auditeur, aux dépens de toute autre préoccupation. M. Penrose Mark, Consul de la Grande-Bretagne à Malaga, est le créateur d'une opération métallurgique, qui, après avoir nécessité d'importantes mises de fonds, lui donne aujourd'hui de magnifiques et légitimes espérances. Cette entreprise consiste à perfectionner, par de nouveaux moyens mécaniques, le lavage et la séparation des minerais. Depuis Palos jusqu'à Malaga, les montagnes arides dont nous avons durant toute une nuit suivi les imposants contours, abondent en métaux précieux. Le plomb et le nickel y dominent principalement, mais dans de si riches proportions, que la masse peut rendre, assure-t-on, de 70 à 80 pour cent de métal, si elle est convenablement dépouillée. Associé avec M. Brandon, savant ingénieur Anglais, M. Mark a mis en œuvre un mécanisme inventé par celui-ci pour la séparation et le lavage des minerais. Ce procédé est basé sur la pesanteur spécifique des corps. Les plus lourds sont entraînés au fond d'un appareil disposé à cet effet, les moins pesans se

classent à des étages déterminés. La machine a déjà été appliquée à traiter d'anciens déchets, composant des collines entières, et qu'on attribue dans le pays aux travaux d'exploitation longtems snivis par les Romains sur ces rivages. Ces déchets produisent pour la plupart un résultat capable de défrayer avantageusement le travail; on ne délaisse que ceux qui ne rendraient pas un bénéfice suffisant. M. Mark a obtenu de larges concessions de territoire pour exploiter sa nouvelle industrie, et d'ailleurs sa spéculation doit devenir d'autant plus lucrative, qu'un certain nombre de concessionnaires dans les localités voisines étant dépourvus de moyens suffisans pour opérer une séparation aussi productive, commencent à avoir recours à son procédé pour obtenir un meilleur rendement. C'est ainsi que l'industrie Britannique, soigneuse d'exploiter tous les points qui promettent un développement fructueux à ses efforts, jette peu à peu ses racines sur un sol qui recèle tant de richesses. Par l'emploi prudent de ses capitaux, elle fonde pour l'avenir une puissance dont on la déposséderait difficilement, car cette puissance sera profondément liée au bien-être des populations environnantes, que ces grands travaux font vivre dans des conditions jusqu'ici inconnues.

A Barcelono, nous avons constaté l'activité de la population, activité qui après avoir eu des étrangers pour promoteurs, est passée dans les mœurs et s'alimente aujourd'hui naturellement par l'intelligence et l'aptitude des Catalans. A Malaga, l'esprit d'entreprise est encore dans sa première période; mais à quels progrès n'est-il pas appelé, grâce aux puissantes industries importées par quelques hardis spéculateurs, grâces surtout aux fondations bienfaisantes des frères Heredia, heureux créateurs en ce pays de l'aisance due au travail. L'immense fortune de cette famille, engagée tout entière dans de vastes entreprises, a commencé une ère remarquable de progrès et de prospérité, comme nous aurons occasion de le dire ailleurs.

Malaga, dotée d'une hôtellerie modèle, s'enorgueillit encore

de posséder quelques maisons commodes et bien tenues, où les traditions nationales de simplicité ont été modifiées par l'exemple des mœurs étrangères. La plus somptueuse de toutes, celle qui a pris rang parmi les curiosités de la ville, appartient à un riche Gentleman, qui s'est donné la peine d'acclimater dans un palais espagnol les mille détails utiles et commodes de la vie d'outre-Manche. La situation, d'ailleurs, est charmante, juste entre le port et l'Alameda. Un élégant *patio*, un escalier d'une grande architecture, rappellent l'art des maîtres Toscans. De nobles salons largement aérés entourent la cour carrée; un mobilier simple, mais riche, orne les appartemens dont le sol est uniformément recouvert de ces fines nattes, qui sont de si frais et si riches tapis. Quant au goût, il a dû suivre naturellement la fantaisie du maître, à qui l'on ne saurait contester le droit de classer comme il l'entend des objets qui lui appartiennent. C'est ainsi qu'une très-belle Madone de Murillo brille comme un diamant au milieu de tableaux de famille et de peintures d'amateurs qui n'ont qu'une valeur de sentiment. — Mais la vraie gloire de ce beau logis, c'est une netteté sans pareille: ce soin est poussé jusque dans les derniers détails; aussi pas un n'est-il épargné aux visiteurs émerveillés. Cette admiration toujours croissante se termine à une magnifique cuisine où chacun se récrie sur la physionomie neuve, les peintures immaculées et la fraîche température du lieu; autant de symptômes cependant qui devraient inquiéter pour le régime habituel du propriétaire. En sortant de ce laboratoire culinaire si parfaitement intact, on a comme un souvenir frissonnant de la tour d'Ugolin.

Parmi les industries originales et qui sont propres au pays, il en est une très-gracieuse, qui n'est guère exploitée avec succès qu'à Malaga. Je veux parler de la fabrication des *Munejas*. Les *munejas* sont de jolies figurines, moulées au moyen d'une terre particulière, et qu'on revêt d'une peinture lorsqu'elles sont suffisamment séchées. Les sujets les plus ordi-

naires de ces statuettes sont les costumes nationaux, dont la grande variété résiste encore, du moins dans les campagnes, aux invasions de la mode disgraciense du Nord. — On retrace aussi par des groupes animés, toutes les phases des courses de taureaux, les habitudes des mendiants, des artisans de toutes les professions. Ces sculptures témoignent d'une certaine connaissance de l'art : les têtes, les extrémités y sont traitées avec beaucoup de finesse. Il est à regretter seulement, que le coloriage dont elles sont revêtues ne soit pas appliqué par des mains plus exercées. La dorure des costumes de toreadores est surtout lourde et grossièrement rendue. Au reste, le prix de ces amusantes bagatelles est assez raisonnable pour que les étrangers se laissent séduire par le désir de conserver un souvenir de leur voyage sous sa forme la plus pittoresque. Les artistes en ce genre ne manquent pas de commandes : Léon, le plus habile de ces statuaires en miniature, entretient un nombreux atelier que nous visitons avec intérêt, et où nous levons une armée entière de majos, de mañolas, de toreros et d'alguazils, destinée à nous rappeler, sur les côtes de l'Italie, le peuple original que nous ne cessons d'étudier dans toutes ses attitudes.

Aujourd'hui notre désir de visiter la Cathédrale a dû échouer devant le refus du sacristain de se déranger à l'heure de la sieste. Ayant pénétré dans une chapelle contiguë à la Basilique, nous y sommes restés pendant plus d'une demi-heure, attendant le résultat d'une négociation entamée sur la grave question de savoir si le sacristain viendrait ou ne viendrait pas. Les mendiants qui nous faisaient une compagnie assez affable inclinaient pour la négative, et ils avaient raison. Notre parlementaire, qui s'était un peu trop vanté à l'avance, est revenu avec cette réponse : — Le seigneur sacristain priait nos seigneuries de revenir à une heure plus commode pour lui. — Soumis par principe à toutes les puissances, nous nous inclinons devant cette décision caractéristique. N'est-ce pas un

heureux et fier mortel que celui qui préfère une heure de sa sieste au gain éventuel d'une misérable piastre ! Nous ne fûmes dédommagés de notre infructueuse tentative que par la découverte imprévue d'une délicieuse fenêtre dans le goût mauresque, joyau délicat perdu dans une ruelle voisine de la Cathédrale ; puis tout fut dit, ce jour-là, pour l'art.

Le soir nous trouve dans une usine à fer, où votre ami marche de ce pas ferme et sûr dont on foule le sol de la patrie. La vaste industrie des frères Heredia se déploie sur un terrain merveilleusement approprié aux divers établissemens qu'elle comporte. Ce sont d'abord trois hauts fourneaux avec leurs feux d'affinerie, où les procédés les plus nouveaux pour l'emploi des flammes perdues et des gaz ont reçu une savante application ; puis une puissante machine à souffler qui stimule avec un ronflement affreux les trois gigantesques brasiers. Pour charger chacun de ces fourneaux, les wagons qui portent le charbon ou le minerai sont enlevés sur un plancher mobile et s'élèvent en un instant jusqu'au niveau de la plate-forme. Une mince colonne d'eau opère ce mouvement fantastique, et mes compagnons, assez peu forgerons du reste, ne se lassent pas d'admirer la grandeur des résultats et la puissance des moyens. Le minerai de fer est ici d'une incomparable richesse. Il se transforme, dans l'usine de MM. Heredia, en barres, en tôle et en fer étamé ; et comme les ateliers sont au bord de la mer, les produits sont embarqués tout aussitôt. Plus loin, une manufacture de produits chimiques, exempte d'odours et de gaz délétères, fonctionne sans bruit et ne se révèle que par son immense cheminée, vrai monument de briques, qui n'a pas moins de 300 pieds de hauteur et 30 pieds de diamètre à la base. Les deux frères Heredia, jeunes gens d'une haute instruction théorique et pratique, comme il la faut aujourd'hui lorsqu'on veut présider à une grande entreprise, ne laissent à personne le soin de diriger ces travaux incessans. Si l'un des deux voyage, l'autre reste et se montre sans

cesse à ses nombreux ouvriers. Possesseurs de vingt vaisseaux de fort tonnage, qui commercent avec l'Inde, les Amériques et la Chine, ces grands industriels écoulent eux-mêmes leurs matières travaillées, profitant naturellement de tous les avantages que leur offrent leurs moyens variés de création. C'est ainsi qu'ils augmentent une fortune qu'on dit énorme, mais qu'on voudrait, dans toute la contrée, voir plus brillante encore, tant les possesseurs en font un noble et judicieux usage. Le plus appréciable de tous leurs bienfaits est l'existence aisée et occupée que trouvent trois mille ouvriers dans les différentes branches d'industrie exploitée par les frères Hcredia. En-mêmes se louent beaucoup de l'aptitude des travailleurs, de leur intelligence et de leur excellente discipline. Nouvel exemple de ce qu'on peut, avec une direction sage et ferme, demander à ce peuple qui s'emploie si bravement en toutes choses.

La nuit était venue depuis longtemps, et avec elle tous les émouvans spectacles qui se révèlent dans une forge — cet enfer, que le saint travail sait convertir en paradis. — Après nous être rassasiés de ces scènes variées, nous nous en allâmes chacun à son gré, après avoir pris congé de nos hôtes, qui montés sur de superbes étalons andalous, nous avaient escortés jusqu'à l'entrée de la ville.

Malaga, ville exclusivement commerçante et maritime, s'inquiète peu d'autres intérêts. Elle possède cependant un Cercle de lecture où l'on trouve de nombreux journaux. Nous y fûmes courtoisement conviés comme visiteurs. L'annuaire local signale encore quelques institutions littéraires, mais cet annuaire lui-même est à la fois le plus imperceptible des almanachs et le plus mince des in-64. Il est cependant curieux d'y retrouver enregistrée avec une certaine préférence la notice des calamités dont Malaga fut frappée à diverses époques. C'est un vrai martyrologe; car depuis la date éloignée de 1493, il ne s'est guère écoulé plus de quatre ans en moyenne, sans que cette ville fût visitée ou par la peste ou par des fièvres

contagieuses, ou par l'inondation et les tremblemens de terre. Nous omettons les discordes civiles. Malaga a lutté héroïquement, et n'en a pas l'air plus malade sous son beau ciel qui semble écarter toute idée de maligne influence. — Pourtant, il faut en convenir, nous remarquons parmi ce peuple, et chez les femmes surtout, beaucoup de visages empreints de souffrance; et ce qui nous étonne, c'est de voir certains hommes à l'apparence assez robuste en proie à une toux déplorable. Les variations brusques de la température, suffisamment indiquées, du reste, par les habitudes casanières du soir, sont un indice du danger de trop vivre en plein air. Quoi qu'il en soit, une partie de la population aime, dans cette saison brûlante, à bivouaquer au dehors. Il n'est pas rare de voir dans les faubourgs, des familles entières, qui après avoir passé la soirée sur le seuil des portes autour d'une guitare, apportent dans la rue nattes et couvertures, et improvisent un campement parfaitement respecté par les *Serenos*.

Ce corps de gardiens de nuit, puisque l'occasion m'amène à en parler, est régi ici par une organisation excellente mais cruellement fastidieuse. Dès neuf heures du soir on voit les escouades des *serenos* sortir de l'*ayuntamiento*, le fanal allumé et la pique à la main. Chacun gagne son quartier respectif; mais malheur aux habitans qui, comme nous, demeurent sur la limite de deux arrondissemens. Le cri sinistre se répète de demi-heure en demi-heure: ce hurlement poussé par des poitrines d'airain, pénètre jusqu'au fond des réduits les plus retirés. On s'endort sur la foi d'un instant de silence, et l'on est réveillé en sursaut par cette annonce perpétuelle et sonore de l'heure et du beau tems. Les citadins sont heureux, dit-on, d'entendre cet éternel qui-vive redouté des voleurs; mais si on ne se délivre de quelques malfaiteurs qu'à la condition de tenir toute une ville éveillée, convenons que le remède est pire que le mal.

Le *sereno* aidant, je pus attendre l'heure fixée pour notre

départ, en parcourant quelques pages de l'histoire de Malaga. La fondation de cette ville se perd, selon l'expression consacrée, dans la nuit des tems ; puis la cité partage toutes les phases historiques de ses sœurs de la côte méridionale. Il ne fallut pas moins qu'une armée de 70,000 hommes aux Rois Catholiques pour l'arracher aux Maures. Après un siège de trois mois et onze jours, Ferdinand et Isabelle y pénétrèrent le 19 août 1487. — La ville, sous leur domination, prit bientôt un accroissement successif dont les traces se retrouvent dans les enceintes ruinées qui sillonnent les quartiers élevés. Un des événemens les plus importants de l'histoire de Malaga, fut le soulèvement qui s'y déclara en 1516, et qui avait pour motif les exactions des Amiraux de Castille, dont les lieutenans opprimaient la population et faisaient peser sur elle un régime de terreur d'une cruauté inouïe. L'énergique cité, poussée au désespoir, se jeta dans une sédition violente dont on n'eut raison qu'en abolissant les privilèges exorbitans des amiraux. Toujours facile à émouvoir, Malaga ne pouvait manquer de prendre une part active et glorieuse à la défense de la patrie durant la guerre de l'Indépendance. Elle fut une des premières à s'insurger contre l'invasion, et sa garnison en masse, sous la conduite du Gouverneur Théodore de Reding, courut renforcer l'armée qui frappa ce grand coup de Baylen, la première et incurable blessure faite à l'orgueil de Napoléon sur le sol de l'Espagne. Dans la confusion de ce soulèvement général, le Consul de France et un Français furent sacrifiés. Les Français occupèrent Malaga en février 1810 et n'évacuèrent la place qu'en août 1812. Ils avaient laissé la forteresse minée, mais un hasard heureux empêcha l'explosion. Malaga était trop rapprochée de la région où s'étaient réfugiées les dernières espérances et les dernières libertés de l'Espagne, pour ne pas participer à l'exaltation qu'inspire un salut miraculeux, ainsi qu'aux idées nées d'une situation héroïque. — Toute nation qui sent sa force, ne tarde pas à se créer des droits. La fameuse

constitution de 1812 trouva Malaga toute disposée « à se prononcer » c'est le terme consacré. Le *pronunciamiento* se manifesta de nouveau en 1820, lors des événemens inattendus de l'île de Léon. Loyale dans sa foi monarchique, cette cité voulait cependant tenter prématurément un essai qui ne devait s'acclimater que plus tard.

Les constitutions, telles qu'on les rêvait en Espagne en ce tems-là, avaient l'immense inconvénient d'être imposées à la Royauté. Ce que celle-ci put accepter plus tard comme un pacte qui, loin de blesser sa dignité, l'exalte au contraire de toute la hauteur de l'inviolabilité, elle ne pouvait s'y soumettre sans se renoncer elle-même, alors qu'un langage coercitif ne prenait pas même la peine de se masquer sous les formes respectueuses léguées par les traditions. Cette longue et déplorable lutte ramena en Espagne une force étrangère, et les troupes du Duc d'Angoulême occupèrent Malaga en 1823. Depuis lors, l'accord de plus en plus rapproché de la Monarchie et du peuple, des concessions raisonnables et quelquefois généreuses des deux parts, ont inauguré le nouveau système, qui ne vit et ne respire réellement que depuis la fin des guerres civiles. Notre ville, trop sage pour ne pas comprendre le bien immense qui suit la paix, s'est faite franchement commerçante et industrielle; aussi la grande majorité de ses habitants est-elle enrôlée aujourd'hui sous la bannière tutélaire de l'opinion modérée et du régime conservateur.

Je m'arrête à cette appréciation politique et j'y crois, pour tout le bien que je veux déjà à cette ville laborieuse et agissante: Malaga est sur la bonne voie. — L'essor donné, dans ces dernières années surtout, à son commerce maritime, accroît les fortunes, satisfait les intérêts et fonde un grand avenir.

A l'heure convenue, c'est-à-dire à cinq heures du matin, le 4 Août, une immense diligence vide vient s'arrêter devant le portail de marbre de la Fonda de l'Alameda.

Une telle voiture admet d'ordinaire trois voyageurs dans

le coupé et huit dans le compartiment snivant, où l'on voyage de côté. Nous ne sommes pas plus de sept pour occuper ces onze places, et nous nous en applaudissons d'abord avec toute l'imprudence qui caractérise des voyageurs inexpérimentés. Les préparatifs sont bientôt faits : nous partons. Le mayoral et le zagal occupent une planchette sur le devant du coupé, huit mules toutes bruissantes de grelots, toutes ruisselantes de passementeries aux couleurs nationales, nous entraînent sur un pavé strident. Pour être exact, je dois dire que ce ne sont pas huit mules, car le huitième animal, placé en tête à gauche, est un cheval monté par un enfant, lequel enfant accomplit ainsi tout le voyage, quelque long qu'il soit. Il en est de même du mayoral : celui-ci, assis sur sa planche en Empereur Romain, tient les rênes pendant seize ou dix-huit heures par jour. Au reste, tout cet attirail d'une diligence espagnole a déjà été tant de fois décrit et par des peintres si précis, que je ne devrais pas vous en parler ; mais cependant comment ne pas esquissier à mon tour cet étrange équipage, et surtout le zagal, satellite tout-à-fait inconnu ailleurs qu'en Espagne ? Le Zagal, — n'oublions pas que le Z espagnol se prononce généralement comme un S en français et que ce nom signifie un jeune homme fort et courageux ; — le zagal, qui change à chaque relais, est un homme jeune d'ordinaire. Chaussé d'espargates, vêtu comme ses collègues le mayoral et le petit postillon, c'est-à-dire d'une veste brune à grandes fleurs dans le dos, dite *Calesera*, ce coureur infatigable est une sorte de chien de berger, qui toujours hurle et jure, jappe et frappe au flanc des mules et autour de la voiture lancée à toute vitesse. D'un bond il est sur le siège, et tout-à-coup le voilà sur le chemin, perdu dans la poussière. C'est lui qui connaît les mules, qui les interpelle par des noms qu'elles entendent merveilleusement ; c'est lui qui leur jette de sa voix gutturale et saccadée, tantôt des flatteries, tantôt des injures fort grossières et souvent fort injustes, comme vous en jugeriez si on pouvait les traduire.

L'attelage docile parcourt tout le relais au grand trot, quel que soit l'état de la route. De ce long chapelet de mules, les deux qui se trouvent sous la main du mayoral sont seules bridées et rênées. Le reste, attelé par les traits seulement, à un groupe de chaînes qui part de la base du timon, court sans bride, à la parole, et aussi aux coups redoublés d'un bâton de coudrier de la grosseur du doigt et manié par le zagal. Le mayoral fait une provision de ces verges flexibles, et on en brise une douzaine par jour sur le dos et la croupe pointue des misérables bêtes.

Nous voilà donc partis, comme je vous l'ai dit, entraînés rapidement, au bruit des imprécations réunies du mayoral et du zagal, sans compter bon nombre d'assistans, *aficionados* à leur manière, qui, lors d'un départ, ne résistent pas au plaisir d'exercer leur talent pour ces hurlemens sauvages.

Pendant trois heures nous avons contourné les montagnes, par un chemin serpentant jusqu'au sommet de l'immense amphithéâtre qui domine Malaga. Ces montagnes, en ce tems-ci, sont arides et grillées, à l'exception des magnifiques pentes couvertes de vignes de la plus verdoyante fraîcheur. Le Chef Politique de Malaga, dont j'aurais dû mentionner plus tôt l'obligeante sollicitude, Don Melchor Ordoñez, nom qui restera toujours pour nous le symbole de la plus admirable hospitalité, avait échelonné sur notre route des couples de gardes civils que nous rencontrions sur chaque point culminant et qui nous accompagnaient de loin et du regard, jusqu'au moment où nous parvenions en vue d'un autre poste. Cette précaution avait paru nécessaire au chef suprême de la contrée, bien qu'il fût convaincu lui-même qu'elle n'aurait à nous protéger que contre des dangers imaginaires. — A Dieu ne plaise, me disait-il hier, que vous rencontriez même l'ombre d'un malfaiteur: je croirais l'hospitalité Espagnole déshonorée. — C'était véritablement contre cette ombre que les soldats de la Milice urbaine, tel est le nom de ce beau corps, avaient pris les armes et battu

la campagne dès l'aube du jour. Au reste cette protection télégraphique n'ayant pas été jugée nécessaire au-delà des gorges de montagnes, nous ne la rencontrâmes plus sur le revers, lorsque nous embrassâmes d'un seul coup d'œil l'immense plan incliné qui nous emporta tout d'un trait jusqu'à Colmenar, lieu du premier relais.

A la montée les choses s'étaient assez bien passées. Balancés un peu rudement quelquefois, nous retrouvions notre équilibre dans les intervalles plus calmes où l'effort des mules luttait contre une ascension difficile. — A la descente ce fut autre chose ! d'abord une surprise, puis un vertige étourdissant, inoui, sans fin. Suffoqués par la poussière, assourdis par le bruit des roues et des ais qui semblaient vouloir éclater, enlevés violemment et précipités les uns sur les autres, pendant que la voiture sautait avec un tanguage furieux par-dessus les roches, les trous, les ornières, les fondrières d'un prétendu chemin livré depuis trois siècles au ravage des eaux et des vents ; c'est une angoisse, une déroute générale. Celui-ci veut parler, et sa voix étranglée par la poussière et le cahot se change en un cri rauque et sauvage ; « *Vox faucibus hæsit.* » Un autre veut relever une vitre, et la vitre vole en éclats. — Nos provisions de bouche s'élancent violemment hors des paniers ; on cherche à les sauver, et on retombe meurtri par un bond qui vous a lancé vers l'impériale. En un mot, et pour ne plus revenir sur cette description, qui n'est comique au reste que par souvenir, c'est ainsi que s'accomplit tout notre voyage jusqu'à Grenade, et c'est ainsi qu'eut lieu le retour. Pendant tout le trajet c'est toujours le même train désespéré, toujours la même convulsion, régime auquel on n'a même pas le loisir de se résigner, car le moyen de philosopher lorsque l'on est secoués sans relâche « Comme des rats dans une souricière ? »

Cette comparaison, la seule qui rende avec une précision frappante la situation d'un voyageur dans les diligences Espa-

guoles, je l'emprunte à un écrivain Français qui excelle à peindre les choses d'un mot. M. Théophile Gauthier la trouva précisément sur ce même chemin de Grenade, et nous l'y reprenons comme l'expression la plus pittoresque de nos angoisses. Dieu sait pendant combien de siècles encore cette plaisanterie sera une vérité ! Dans ces abominables sauts, ce qui surprend le plus, c'est d'abord que la voiture résiste aux chocs affreux qu'elle éprouve, et ensuite c'est l'adresse incomparable des conducteurs du tumultueux attelage. Ils savent vous faire rouler comme la foudre le long de ces sentiers brisés, dans ces brusques tournants, sur un sol raviné par les orages et que rien ne sépare des précipices. — Au demeurant on arrive ; et comme c'est le problème à résoudre, peu importent les détails.

Cependant le pays que nous traversons entre Colmenar et Loja, n'est d'abord qu'un désert, mais un désert sublime de désolation. Ce sont de grands plateaux, fauves et dénudés, encints de masses énormes de roches grises et ternes, où la forme rachète rarement la morne sévérité de la couleur ; et pourtant tout cela est beau comme une pensée de Salvator Rosa. — Après avoir dépassé à gauche un village sans verdure à l'aspect terreux et ruiné, qui porte le nom trompeur de Casa-Vermeja, nous pénétrons dans une vallée peuplée de chênes verts, les plus robustes et les plus magnifiques qu'on puisse voir. — Ici des moissons avaient récemment couvert le sol, et nous rencontrons çà et là les laboureurs travaillant sur des aires en plein vent à séparer le grain de la paille. Trois ou quatre chevaux attelés de front entraînent circulairement un traîneau qui n'est qu'une simple plate-forme de bois. Le conducteur homme ou femme se tient debout sur cette légère machine, dont il guide la marche rapide avec un équilibre où se développent avantageusement sa force ou sa grâce. — C'est, en vérité, un joli tableau de genre que l'un de ces quadriges tourbillonnant sur la paille brillante et hâchée ; emportant une

femme que son œil animé, ses cheveux dénoués et flottans à la brise, sa jambe nue sous une jupe qui fouette, et sa pose cambrée, transforment facilement en une nymphe champêtre. — Au reste, le sentiment de l'art chez un peuple est toujours en rapport avec sa conformation physique. Une race lourde et vulgaire n'aurait eu garde d'inventer cette course gracieuse, qui pour accomplir un travail utile devient un jeu d'une coquetterie charmante. Les Grecs n'avaient imaginé la lutte, la course et les exercices où la forme humaine se dessinait sans voiles, que parce qu'ils se savaient beaux. Les Andalous, beaux et poètes, font des tableaux et de la poésie sans s'en douter.

Loja est notre station du milieu du jour: nous nous y arrêtons justement assez de tems pour courir vers une fontaine où nous nous mirons épouvantés de notre aspect hérissé et poudreux. Loja est une petite ville qui eut jadis son importance. Pour nous, c'est pour ainsi dire la barrière du royaume des fées, car nous voici entrés tout-à-l'heure dans le domaine des légendes chevaleresques. Nous n'avons pas le tems d'aller chercher à la crête du rocher qui plonge sur la Véga, la trace du coursier Arabe, trace qu'on distingue encore aujourd'hui, selon la tradition. — Au tems où l'armée chrétienne cernait Grenade et occupait toute la Véga, un Roi Maure régnait à Loja, et là, du haut de son Alcazar escarpé, il bravait les efforts des Rois catholiques. Quelle ne fut pas son épouvante, un jour qu'il parcourait à cheval ses lignes de défense, d'apercevoir un corps nombreux qui, guidé par la Vierge des Cieus elle-même, escadait son repaire par des sentiers jusque là invisibles! Le pauvre Roi, ne consultant que son désespoir à la vue d'un tel miracle, poussa son cheval au bord du précipice et disparut avec lui dans l'abîme. Les fers du noble animal sont restés empreints dans la pierre: — ainsi parle la légende, qui dès ce moment nous tend son fil enchanté pour nous guider dans son riche et poétique domaine, le Royaume de Grenade.

Loja dépassée, on cotoye quelque tems une vallée où

d'abondantes eaux entretiennent la végétation et favorisent les plus belles cultures. Le chemin n'en est pas meilleur pour cela : au contraire : à chaque instant il se trouve quelque cours d'eau à la rive escarpée, quelque fossé à moitié comblé par des pierres jetées au hasard. Nos mules, toutes fraîches encore, se jonent de ces obstacles qu'elles franchissent d'un galop acharné. Plus loin la scène change, et tout reprend l'aspect du désert : nous ne voyons plus que des champs dépouillés où les vents poussent des nées compactes de poussière rougie par les rayons déjà obliques du soleil : tout devient lourd et morne dans cette atmosphère étouffante. Quelques troupes défilent lentement sur les plateaux, des cavaliers haut montés sur leurs coursiers à l'encolure forte, à la croupe arrondie, l'escopette à l'arçon, le manteau drapé autour du corps, trottent gravement sur le sol brûlé et retentissant. Ces hommes ont, en général, l'air insouciant et fier : ils sont peu curieux des étrangers ; notre rencontre ne paraît pas mériter un de leurs regards. Peu à peu les teintes de la nuit éteignent les vives couleurs du couchant, et c'est presque dans l'obscurité que nous prenons notre dernier relais à la *Venta de Carcin*, maison perdue dans ces solitudes. Dès ce moment le voyage devient vraiment pénible. Être brisés et épuisés par quinze heures de secousses, littéralement étouffés par la poussière, et se sentir enfermés et entraînés dans la nuit, parmi ces steppes sans chemin tracé, c'est une épreuve trop prolongée ; aussi appelions-nous de tous nos vœux Grenade, ce but poétique acheté par tant de prosaïques misères !

Cependant quelques lumières apparaissent tout au loin devant nous. Longtemps à la même distance, elles semblent se jouer de notre martyre ; mais à la fin nous voici bien à Grenade : un sentiment d'air rafraîchi sous le feuillage, le bruit fugitif d'une eau bondissante, consolent nos poumons et flattent notre oreille. — Nous traversons comme une tempête bruyante quelques espaces éclairés et médiocrement animés ; puis tout d'un coup, non loin d'un grand édifice, on nous arrête

en pleine rue. — Une maison de modeste apparence s'illumine de quelques maigres flambeaux, et nous faisons notre entrée comme de poudreux fantômes dans la *Fonda del Leon d'oro*.

Le logis est pauvre mais assez propre : une petite cour toute mystérieuse pavée en cailloux diversement colorés et où jaillit jour et nuit un mince jet d'eau, tel est le vestibule. Le reste est comme partout. Des murailles blanches, des portes vermoulues, ornées de ces compartimens en caissons polygones qui décorent, je crois, toutes les portes et tous les volets de la Péninsule. — Puis, dans chaque chambre, une collection de ces gravures crûment barbouillées dont nous avons eu occasion de parler ailleurs. Dans ce luxe chacun s'empresse de se choisir un gîte, et nous y mettons tant de hâte, qu'un officier, venu dès cette heure même pour nous offrir les bons offices du Capitaine général, nous voit disparaître les uns après les autres cédant à l'invincible fatigue qui nous domine.

Se réveiller à Grenade, n'est-ce pas là une douce sensation ? Qui n'a pas, une fois dans sa vie, rêvé qu'il toucherait à cette Terre promise ? Qui de nous, inspiré par les descriptions si connues de l'Alhambra, du Généralife, n'a pas bâti dans son imagination une ville fantastique toute parfumée de la senteur mélancolique des cyprès et de la tiède odeur des roses ? Il faut, pour être sage, amortir d'abord ces élans poétiques, et convenir que Grenade à son premier aspect ressemble infiniment aux autres villes d'Espagne. Ce sont les mêmes rues étroites et mal alignées, les mêmes balcons protégés de stores ; point de coloris tranchant ou particulier. Loin de là, dans notre voisinage, nous ne voyons qu'un grand théâtre assez vulgaire, isolé de toutes parts ; — une petite place ornée d'une colonne dont nous apprendrons l'histoire, — quelques cafés de médiocre apparence, des marchands de pastèques en plein vent, couchant pêle-mêle avec leurs fruits sous l'abri d'un lambeau de tente et procédant sommairement à la toilette matinale. Tel est l'effet du premier coup d'œil jeté sur les environs de la

Fonda del Leon d'oro. Mais patience! l'air est bien pur sur nos têtes, et ce ciel matinal bleu comme la turquoise, doit couronner non loin d'ici quelques autres scènes en harmonie avec sa splendeur diaphane. Nous sommes bien véritablement à Grenade; patience donc! la poésie, l'histoire, l'admiration et l'enthousiasme des siècles ne peuvent mentir, et les merveilles tant rêvées ne nous feront pas défaut. Ceci pensé, procédons sans perdre de tems à nos découvertes. Nous sommes au 5 Août, et à cette date, en Espagne, des voyageurs ne doivent rester sous un toit que juste le tems nécessaire pour reprendre de nouvelles forces.

Deux officiers, au lieu d'un, se trouvent dès le matin disposés à nous servir de guides. La présence de ces obligeans délégués du Capitaine général doit nous ouvrir toutes les portes. Tant que durera notre séjour, ces Messieurs sont destinés à partager notre existence nomade: aussi leur nom comme leur souvenir doit-il rester consigné dans ces notes où nous ne voudrions oublier, bien que la tâche soit difficile, aucune des personnes qui nous ont tendu une main amicale dans cette trop courte pérégrination. — Nous voilà donc sous l'égide et la protection de Don Gaetano Enriquez y Seguerria, jeune commandant, de manières et de figure extrêmement distinguées, et de Don Gabriel de Torres y Currado, officier supérieur du même grade, charmante et mignonne nature, qui, sans la mâle énergie empreinte dans toute sa personne, rappellerait aux dames — j'entends à celles qui connaissent Beaumarchais — la vive et séduisante image de Don Chérubin coiffé de son chapeau d'officier. Par une prévenance pleine d'à-propos, le Capitaine général nous a destiné ces aimables compagnons précisément parce qu'ils parlent français à merveille.... et qu'ils l'entendent *passablement*: cette remarque, que j'ai pu faire ailleurs, n'est pas sans vérité quoi qu'il en semble. Ici comme dans d'autres pays, nous avons trouvé bon nombre de personnes qui parlant très-facilement une langue ne la comprennent qu'impar-

faitement. Cela vient sans doute de ce que l'étude a eu lieu en dehors de la pratique du langage. Les livres se laissent comprendre à loisir, mais la pensée parlée court trop vite dans sa forme familière pour être aisément saisie par une oreille étrangère. — De là une conversation parfois difficile, quoique suffisamment correcte des deux parts.

Nous eussions voulu tout d'abord courir à l'Alhambra, mais il fallut régler notre impatience sur le tems nécessaire pour recevoir les autorisations; et d'ailleurs, nous devons nos premières visites aux chefs civil et militaire de la Province de Grenade, dont nous étions déjà les protégés avant de les avoir vus. En attendant l'heure favorable pour nous présenter, nous entrâmes dans la Cathédrale. C'est partout le début naturel et classique : à Grenade toutefois, l'Alhambra doit souvent usurper la préférence.

La Cathédrale offre tout d'abord un ensemble saisissant ; mais pour étudier ce grand édifice, pour énumérer les tableaux, les marbres, les sculptures qui l'ornent à profusion, il faudrait nécessairement recourir aux livres spéciaux. — Or, quels mortels, sauf une certaine classe de voyageurs d'outre-Manche, auraient le courage de suivre sur place la description prolixe du meilleur guide, fût-ce le guide de Murray, le plus méthodique de tous sans contredit ? Quant aux manuels locaux, ces domestiques de place imprimés, ce sont d'ordinaire d'assez futiles recueils donnant la même importance, le même espace, aux banalités et aux faits dignes d'attention. Au reste, vous le savez, si vous avez lu nos précédens chapitres, je ne prétends rien juger que comme juge un passant ; c'est-à-dire d'après la première impression. Le sentiment net et prompt qui jaillit de la pensée, constitue par-dessus tout le charme intime, le stimulant le plus vrai des voyages : c'est pour cette émotion qu'on quitte si aisément son pays et qu'on parcourt les terres et les mers. Ce sentiment, traduit aussi clairement qu'il puisse l'être, est le seul tribut qu'on soit en

droit d'attendre du voyageur, si tant est qu'on attende de lui quelque chose, et qu'on se soucie des prétendues richesses qu'il exhibe au retour. Si d'aventure il produit autre chose qu'un journal, si sa fantaisie ou une étude favorite le portent à donner un trait plus correct de quelques objets de prédilection, c'est à ses risques et périls qu'il s'élève ainsi. Il lui faut alors lutter contre les livres; l'histoire, les voyages, les traités d'art rendent sa tâche bien grave de facile qu'elle était, et de plus, il faut encore qu'il contente les penseurs, les artistes, les hommes politiques de tous les pays, gens qui dédaigneront le plus souvent son léger bagage. Entre ces écueils, j'en reviens à ma manière de raconter si semblable à ma manière de voyager; rapide ou prolix selon le lieu et l'heure, fidèle autant que ma vue et mon jugement le peuvent être, et résumée toute entière par le poète français :

« Je dirai: j'étais là, telle chose m'advint. »

La cathédrale de Grenade est donc un noble et grand édifice du 16^e siècle. Elle s'élève, comme presque toutes les églises célèbres de l'Espagne, sur l'emplacement d'une ancienne mosquée qui occupait l'espace aujourd'hui rempli par le *Sagrario*, sanctuaire particulier séparé de la cathédrale. Philippe II voulut que cette Basilique fût l'une des plus somptueuses de la chrétienté, et en effet rien n'y fut épargné.

L'église fut commencée en 1529, sur les dessins de Diego de Silva né à Burgos. C'est à cet artiste que l'on doit, dit-on, en Espagne, le retour au système d'architecture Greco-Romaine, bien qu'il n'ait pas toujours fait un usage très-pur de ce style. En 1560 la Cathédrale fut consacrée, bien qu'elle ne fût pas encore achevée; et Diego de Silva étant mort, la fin de l'œuvre fut confiée à Juan de Maeda.

Une belle façade à trois portes, malheureusement perdue dans une rue de quelques pieds de largeur, donne accès dans l'édifice divisé lui-même en trois nefs. La voûte est hardie,

les colonnes élancées, le style, Roman orné, est bien étudié et d'une harmonie imposante. La voûte principale s'évide dans son point central pour laisser surgir une tour lumineuse terminée elle-même par une coupole d'un port, d'une légèreté, d'une élégance admirables. Trois étages de balcons circulaires et dorés plaquent sur l'intérieur de la tour et sont reliés entre eux par une riche ordonnance de pilastres, de niches, de fenêtres, dont le style se modifie, d'étage en étage, jusqu'au plus ingénieux gothique fleuri qui décore la coupole. Cette conception est grandiose, magique, et je ne lui connais point d'analogue. Le dessin, l'ornementation, l'effet, font de cette partie de l'édifice une œuvre accomplie. Comme dans toutes les églises d'Espagne, le chœur est fermé par un corps d'architecture sculpté et se rattache au sanctuaire par une enceinte de grilles. C'est ordinairement dans la façade du chœur, que les artistes Espagnols rivalisent de richesse et d'imagination. Ici, la profusion des marbres rares comme des pierres précieuses, l'élégance, la perfection, le fini des marqueteries, réalisent une splendide merveille. L'intérieur du chœur est très-largement sculpté en bois et par une bonne main; deux buffets d'orgues, blanc et or, de proportions colossales, paraissent suspendus à droite et à gauche au-dessus de ce chœur d'un effet sombre.

On ne saurait se rendre compte du nombre des tableaux et des figures sculptées en bois qui décorent cette Basilique: une grande quantité de ces dernières est due au ciseau d'Alonzo Cano, dont le nom se retrouve à chaque moment dans cette visite. Comme sculpteur, comme peintre, comme architecte, Alonzo Cano est le Michel-Ange de l'Andalousie, c'est le plus populaire de ses artistes, et il doit sa popularité au nombre immense de figures de bois qu'il a produites. Ces figures remplies d'expression, enduites de couleurs naturelles et souvent vêtues de costumes qui changent suivant la soleunité du jour, sont les objets qui parlent le plus vivement

à la dévotion sensuelle du peuple Espagnol. Aussi le fécond auteur de tant d'images vénérées est-il apprécié dans tous les rangs de la société. — Il y a des légendes, des contes, des biographies merveilleuses à son sujet. Je vous donnerai ici un de ces *ana*, assaisonné de l'esprit du terroir, « *de la sal Andaluz*, » c'est-à-dire du sel Andalou, qui n'est pas toujours le sel Attique.

Non loin du maître-autel, deux splendides niches en œil-de-bœuf servent d'encadrement à deux bustes en bois réellement remarquables, et qui sont l'œuvre de Cano. On ne vous dira pas quels Bienheureux ces bustes représentent ; mais rien au monde n'empêchera guides et sacristains de vous raconter leur histoire. — Cano mourant, était sollicité par une vieille et fidèle servante de ne pas l'oublier dans ses dispositions dernières. — Quant à toi, ma bonne, lui dit-il, tu hériteras de ce qui est sous le lit. — La pauvre duègne se retira fort scandalisée de cette plaisanterie *in extremis* ; mais vous devinez que sous le lit se trouvaient les deux merveilleux bustes, et que la vieille les vendit un prix fou, 8000 douros, dit la chronique. — Cette anecdote un peu malséante dans sa naïveté, je ne vous l'eusse pas rapportée, si je n'avais tenu à vous donner en passant, une idée de la manière des Cicéroni de l'endroit à propos des chefs-d'œuvre de l'art pieux ; et après tout, si le récit est un peu scabreux, la morale en est consolante et conforme à la poésie populaire de tous les pays.

Je ne sais si en effet Alonzo Cano fut un artiste facétieux jusqu'au lit de mort ; mais je sais qu'ici, à Grenade, j'ai ressenti, à propos d'un de ses ouvrages capitaux, une impression que je n'oublierai de ma vie.

Dans la chapelle la plus sombre de la Cathédrale, on peut distinguer peu à peu, et lorsqu'on s'est familiarisé avec l'obscurité, un objet saisissant. C'est une tête—un chef-d'œuvre—où l'auteur a voulu représenter le Christ mourant. Ce Christ, hélas ! n'est qu'un mortel qui expire, c'est un mourant humain, qui rend

le dernier soupir avec une convulsion qui fait frémir. Cette tête à peine éclairée, maigre, froide, livide, décharnée par l'agonie, est d'un aspect admirable d'épouvante. Certes l'Artiste a porté au plus haut degré la vérité de la terreur, car son œuvre donne une sueur froide. Mais est-ce bien là le Sauveur, le Dieu fait homme, celui qui expire en poussant ce grand cri qui va retentir pendant les siècles dans le ciel et sur la terre? Nous avons déjà visité assez d'églises Espagnoles pour pouvoir émettre une opinion sur ce point de l'art religieux. Il est bien évident pour nous, que les Espagnols ne comprennent point comme les autres peuples chrétiens l'idéalité du Christ Rédempteur. Grâce aux suaves inspirations de l'art Byssantin et de l'art Italien, les autres fidèles vivent et meurent avec un plus noble type imprimé dans le cœur par leurs sens captivés. L'homme souffrant en Dieu, le Dieu résigné à mourir comme un homme, c'est toujours pour nous cette noble figure, cette beauté suprême, auguste et paisible même sous les épines de sa couronne, plus belle et plus calme à mesure que le supplice s'avance; divine tout-à-fait après la mort! Les grands génies qui ont ainsi rendu la mystérieuse idée de Jésus de Nazareth, croyaient au Dieu de l'Evangile, au Dieu qui pardonne, au bon pasteur, à l'éloquent et divin poète, dont toutes les paroles furent des symboles de paix et des inspirations naïves d'union et de bonheur. Le Christ de Cano, et après lui les productions de ses imitateurs, sont quelquefois des représentations cruelles de suppliciés. Jamais un artiste Espagnol n'a oublié ni la plaie ni le sang: ils la font béante, ils sculptent le sang goutte à goutte, et comme si ce n'était pas assez du relief, ils le colorent d'un rouge hideux dont la repoussante vérité saisit le peuple d'admiration. « Voyez le sang, voyez la plaie! » c'est ce qui se répète pour attirer l'attention sur une figure quelquefois magnifique d'exécution. Il semblerait que le divin sacrifice ne puisse être compris de ces peuples qu'à la condition d'une vulgaire agonie. A qui en est la faute, du reste, si ce

n'est à ceux qui n'ont pas su faire l'éducation de la nation. Les cruautés des exécutions publiques longtemps données en spectacle, les courses de taureaux qu'on n'a pas su maintenir dans ce qu'elles avait de noble et qu'on a laissé dégénérer, les excès déplorables des discordes civiles; voilà quelques unes des causes pour lesquelles ce peuple est devenu peut-être cruel sans le savoir. — Ceux qui ont permis à ces tristes instincts de se développer quand ils avaient tant de moyens de les contenir et de les diriger, tant de puissance pour agir sur une nation croyante et fidèle, ceux-là ont été la cause de grands maux, bien difficiles à réparer.

Nous voilà un peu loin de la Cathédrale de Grenade et de ses nombreuses chapelles que nous visitons cependant les unes après les autres autour de l'édifice. Chacune de ces chapelles opulentes a sa collection de tableaux précieux, de saintes reliques, de blasons chers à l'histoire. L'une d'elles renferme deux portraits curieux, ceux de Ferdinand et d'Isabelle, les conquérans de Grenade. Les Rois Catholiques, *Los Reyes Catolicos*, comme on a coutume de nommer cet illustre couple, sont représentés à genoux, et on affirme que ces tableaux sont de l'époque même des Augustes personnages. Autant qu'on en peut juger dans l'ombre de la chapelle, ce sont deux bons et naïfs portraits. Au reste, ils ont servi de types à tous les Rois Catholiques de bois, de pierre ou de peinture qu'on voit agenouillés dans Grenade, où vraiment ils semblent régner encore.

Un malencontreux badigeon jaune, dont nous ignorons la date, mais dont la fraîcheur atteste un attentat récent, reconvre toutes les parties planes et non ornées de la grande Basilique de Diego de Silva. Bien plus, et comme si ce n'était pas assez de cet affront pour effacer tout mystère, toute poésie religieuse dans ce monument humilié, un arrêté de l'Alcalde, avec approbation du curé, pourvoit au maintien des mœurs dans le lieu saint. Voici cet édit comminatoire tel qu'il

est peint en noir et en grandes lettres, sur dix piliers de la Cathédrale de Grenade chrétienne.

« *Nadie se pasée, hable con mugeres, ni este en corrillos en estas naves, pena de escomunion y dos dur', para obras pias.* »

« Nul ne doit se promener ou causer avec des femmes, ou former des groupes dans les nefs de cette église, sous peine d'excommunication et de deux duros à employer en bonnes œuvres. »

Adieu donc à toutes ces belles et chastes amours commencées à l'église et que nous racontaient si bien les poètes et les romanciers de l'Espagne vaillante et galante. L'Alcade n'entend pas qu'on prenne Dieu à témoin de la foi jurée ; il renvoie les amans par-devant l'écharpe municipale. Autres tcms, autres mœurs !

Ma prochaine lettre vous introduira dans le *Sagrario*, ce Sanctuaire tout rempli d'histoires pieuses et guerrières.



GRENADE.

Avril 1847



Une porte gothique, un bijou d'architecture d'une délicieuse élégance, établit la communication entre la Cathédrale et le Sagrario. A la place où s'élevait, comme je viens de le dire, la grande Mosquée de Grenade, on voit aujourd'hui une église qui est comme le sanctuaire, le trésor de la Basilique. Ce second édifice annexé à la Cathédrale, fut commencé en 1705 et achevé en 1759 sous le règne de Philippe V. Le Sagrario lui-même se divise en deux parties : — l'Eglise proprement dite, et la *Capilla Real*.

L'Eglise est une œuvre imposante, correcte de lignes, svelte, élevée, mais gâtée par la plus indiscrete profusion d'ornemens qu'on puisse imaginer. Cette broderie n'est par le style, ni grecque, ni romaine, ni mauresque, ni rocaille; c'est

une invention bâtarde, qui pendant tout le cours du seizième siècle eut une telle vogue en Espagne, qu'aucun monument de cette période n'échappa à ce mauvais goût dont elle est le type le plus étrange. Du reste, le Sagrario se distingue par l'abondance de ses marbres colorés, fournis par la Sierra Nevada, la montagne voisine de Grenade. Si la richesse de la matière et le fini de l'exécution pouvaient suppléer à l'art et racheter ses défauts, rien ne manquerait à ce Sanctuaire pour être un monument accompli ; mais en vérité, l'œil plus surpris que charmé s'égare dans ces mille labyrinthes d'ornemens heurtés qu'il ne peut suivre sans fatigue et sans déception. A chaque instant l'harmonie échappe. C'est particulièrement dans les angles que se révèle d'une façon choquante l'embarras de l'architecte. Perdu dans la profusion de pilastres amoncelés qui doivent rappeler la disposition des masses latérales, l'artiste s'est vu obligé ici de combiner dans chaque encoignure huit chapiteaux et autant de frises et de corniches, qui représentés chacun par un fragment aigu, produisent l'effet le plus extravagant. Les sculptures, les peintures, les ornemens dorés, accumulés dans le Sagrario et dans le Baptistère en particulier, offrent une réunion de magnificences qu'on ne rencontre que dans les églises d'Espagne. Mais combien on regrette, au milieu de ces splendeurs écrasantes, combien on se prend à aimer les masses calmes et majestueuses des nefs gothiques ! Il est telle modeste église normande ou saxonne, qui avec ses sombres arceaux, son ogive aux fines arêtes, ses frêles colonnettes et son pavé de tombeaux, inspire cent fois plus de recueillement, de rêverie religieuse, que tous les lambris d'or et de marbre dont nous avons été éblouis depuis quelques jours. Ici on comprend Dieu comme une Royauté, et on lui élève des palais ; — ailleurs on s'humilie devant sa pensée infinie, et on l'adore dans des temples imposans de simplicité : la foi, dans son universalité, procède, selon les tems et les pays, par des voies différentes.

Une nef d'un grand et sévère caractère, c'est la Chapelle royale, ainsi nommée parce qu'elle donne asile à plus d'une royale sépulture. On y salue d'abord ces deux grands noms unis dans la mort comme dans la vie, Ferdinand et Isabelle, nobles époux dont la double couronne brille encore sur l'Espagne comme une auréole à la fois sainte, glorieuse et poétique. Isabelle était morte en 1504 à Medina, et son corps reposait dans l'église de Saint-Ferdinand de l'Alhambra. Lorsque le Roi Catholique son mari mourut en 1516, ses restes furent rénnis à ceux de la Reine ; mais en 1525 la Chapelle royale ayant été terminée, les deux cercueils furent transportés, avec des cérémonies d'une grande magnificence, dans ce temple construit en vue de recevoir ces augustes sépultures.

L'Eglise, ou plutôt la salle funéraire est d'un beau gothique germain. Des pilastres aux fûts élancés se groupent en faisceaux jusqu'à la naissance de la voûte qui est fort élevée, puis se répandent en jets élégamment combinés dans une ogive un peu surbaissée. On attribue cet édifice à Philippe Vigarni, le même qui dota l'Espagne de si beaux monumens à Burgos, à Tolède et à Séville. Toutefois l'Empereur Charles-Quint, imbu d'idées particulières en fait de majesté, ne trouva pas, dit-on, cette grande œuvre digne de sa royale destination. — En s'avancant du côté de l'autel, on rencontre une grille immense d'une merveilleuse richesse d'ornement, et derrière cette grille on se trouve en face de deux mausolées en marbre transparent comme l'albâtre. L'un de ces monumens représente, couchés côte à côte, les deux *Rois Catholiques* Ferdinand et Isabelle ; l'autre offre les images également couchées, de Philippe II et de la Reine Jeannc. — Ces deux mausolées en forme de cénotaphes antiques, sont d'un travail exquis et chargés de délicieuses figurines de génies, de médaillons, de guirlandes de fruits et de fleurs, attributs gracieux qui rendent plus sereine et plus consolante l'image de la mort empreinte sur ces Rois et ces Reines de marbre à jamais immobiles. Le style du tombeau de Philippe est moins

délicat et moins recherché que celui du premier mausolée. — Tous deux datent cependant de la même époque, et ont plus d'une fois servi d'étude aux artistes soit par le moulage soit par le dessin.

Au-dessous de ces deux monumens, règne un caveau assez étroit ; sur une table de pierre au milieu de l'espace, sont déposés les cercueils de plomb cerclés de fer de Ferdinand et d'Isabelle. Sur une banquette à gauche repose Philippe II ; à droite est la Reine sa femme.

La Cathédrale offre à l'extérieur ce beau ton doré que nous retrouvons sur tous les édifices de l'Espagne. On dirait que cette atmosphère diaphane colore à plaisir les plus nobles pierres, et que quelques années seulement ont passé sur ces murailles. Si le ciel se montre ainsi conservateur, il n'en est pas de même du sol, qui tremble assez souvent à Grenade. — Cinq jours avant notre arrivée, on avait ressenti une de ces légères secousses dont les habitans prennent peu de souci.

Nous avons dit que la Cathédrale de Grenade s'élève à la place même où fut jadis la grande Mosquée, édifice carré, disent les historiens, soutenu par de magnifiques et innombrables colonnes de jaspe. La Mosquée avait trois portes, et l'emplacement d'une de ces portes se retrouve encore dans la communication même qui existe entre la Cathédrale et le Sagrario. C'est là une place toute illustre, car sous le senil, qui fut le théâtre de son exploit le plus hardi, dort Hernan Perez del Pulgar ; le guerrier que la voix publique, pour le distinguer des autres Pulgar, a nommé *El de Hazanas*, « celui des hauts faits. »

C'était vraiment un hardi chevalier que cet Hernan Perez del Pulgar, dont un grand écrivain moderne, M. Martinez de la Rosa, nous a raconté les exploits dans un livre qui a tout le charme d'un roman de chevalerie. C'était l'un des plus vaillans parmi ces vaillans « *Estos valientes* » qui combattirent si longtems sous les murs de Grenade. Ferdinand l'aimait entre tous et le traitait avec une royale familiarité. — Un jour que le

brave chevalier discutait avec son maître sur quelque point de guerre, — Jo veux, s'écria-t-il, qu'on m'enterre avec Votre Majesté si je ne dis vrai ! — On assure (et pourquoi pas ?) que c'était dans ces tems une formule énergique d'affirmation fort en usage. — Avec moi, non ; reprit le Roi, mais près de moi, tu peux y compter. — Et en effet le Pulgar « des hauts faits, » est couché en travers de l'entrée du Sanctuaire où gît son Roi, dont il est encore après la mort le fidèle garde-du-corps.

Quant à son bel exploit, accompli à cette même porte, tout le monde le connaît en Espagne, et la poétique narration dont nous avons parlé l'a célébré en des termes dignes de se graver dans la mémoire de tous les amateurs de grandes aventures épiques.

Pulgar était à Alhama avec un corps de soldats de l'armée catholique qui s'était emparé de cette place après des prodiges de valeur. Alhama est une ville du Royaume de Grenade, à neuf lieues de la Capitale. Pendant que les soldats se reposent des fatigues du siège, Pulgar entre dans une église et s'y oublie dans de pieuses et belliqueuses pensées. Il se retrace les exploits de chacun de ses amis, de ses émules de gloire, il gémit amèrement sur les lenteurs du siège de Grenade qui arrête sous ses murs la plus brave armée du monde. Exaltée par cette méditation, son âme s'embrace d'un ardent transport, et il s'engage à genoux devant l'autel de la Mère de Dieu, à accomplir un acte qui en jetant la terreur parmi les infidèles, proclamera hautement la gloire du nom divin de Marie. Son vœu prononcé — et entendu, comme Pulgar l'espère dans sa foi fervente, — il rassemble ses amis. C'était une noble et vaillante cohorte, on peut le croire, que ces amis de Hernan Perez del Pulgar, quinze chevaliers tous illustrés par les plus beaux faits d'armes. — « Compagnons, leur dit-il, vous tous qui êtes des héros, vous aimez à me nommer votre frère. Je réclame aujourd'hui votre assistance pour une prouesse dont je veux vous faire partager la gloire ! Ne me demandez pas de quoi il

s'agit, car je ne puis le dire, mais je dois vous déclarer aussi que si cette condition du secret porte l'hésitation dans vos esprits, je ne réclame de vous aucun service et n'en suis pas moins résolu à tenter seul mon entreprise. » — Les guerriers lui répondent par une acclamation qui est un serment de le suivre quelle que soit l'aventure. — Sur ma foi, dit un des chevaliers, je crois, Pulgar, que tu veux aller mettre le feu à Grenade ! — Pour le moins, reprend-il. — Puis il leur donne leurs premières instructions.

C'était au mois de décembre, le froid et la tempête régnaient sur toute la contrée. Pulgar sort de la ville d'Alhama, à la nuit close, suivi de ses compagnons. — Un vieillard se trouve par hasard à une fenêtre, et voit passer dans l'ombre la troupe mystérieuse ; il reconnaît le chef qui la guide. — Eh ! vous autres qui allez ainsi avec Pulgar, s'écrie-t-il, il faut que les épaules vous démangent terriblement ! — Le chevalier sourit à ce pronostic trivial, et sort d'Alhama pour conduire sa vaillante escouade dans un antre caché, où ils passent tous ensemble le reste de la nuit, couchés dans leurs manteaux sous le vent et la froidure. Le lendemain, le chef emploie tout le jour à donner à chacun de nouvelles instructions, mais sans trahir ses projets ; il les munit de légers flambeaux et de cordes, il anime par ses discours ces courages qui brûlent de le suivre, puis la nuit venue, « nuit noire à ne pas voir les doigts de la main, » dit la chronique, les seize chevaliers gagnent la rive du Darro, et pour dérober leur marche, descendent un à un dans le lit du torrent où l'onde écumante couvre le bruit de leurs pas.

Ils remontent ainsi, à travers mille périls, ces eaux fougueuses et glacées qui tantôt se brisent au poitrail des chevaux, tantôt les enlèvent avec leurs cavaliers. Dans cette obscurité profonde, dans ce gouffre rapide, pas un bruit, pas une parole ne trahit la présence des hardis aventuriers. Quelques uns, entraînés et presque submergés, sont

silencieusement sauvés par leurs amis. De tems en tems Pulgar s'arrête, et les faisant défiler devant lui comme des ombres, il les compte en leur serrant la main en silence, et son cœur remercie le ciel par un soupir de bonheur, lorsqu'il a vu passer le dernier. Deux heures s'écoulaient dans ce pénible trajet, et enfin le chef réunit sa troupe héroïque sous la voûte d'un pont, à l'endroit même où le Darro et le Jenil, les deux artères vivifiantes de Grenade, unissent leurs eaux fraternelles. — « Compagnons, leur dit-il, jusqu'ici la tâche a été rude, mais Dieu a béni nos efforts. Le plus difficile reste à faire, mais c'est à moi votre ami, votre guide, que cette tâche est réservée. Attendez-moi donc une heure en cet endroit, cachez vos coursiers dans l'ombre la plus épaisse du pont, et n'échangez pas une parole. Si avant une heure vous me voyez revenir vers vous, j'aurai sans doute besoin de votre aide, — préparez vos épées. Si, l'heure écoulée, je ne parais pas, alors, amis, retournez sans moi au camp de nos Augustes Maîtres, et annoncez que Herman Perez del Pulgar a succombé dans une entreprise tentée pour la gloire de Dieu, de la Vierge Marie, et pour le renom de la Chevalerie de Castille et de Léon. » — A ces mots tous les guerriers vont se récrier; ils entourent, ils pressent Pulgar, ils veulent ou se perdre ou se sauver avec lui. S'il insiste, ils se trahiront, ils attireront les Maures sur leurs traces et mourront du moins en combattant. Noble et long combat entre ces âmes généreuses! Pulgar veut invoquer l'obéissance promise, il ne trouve plus que des amis rebelles à ses ordres. Combien de nobles paroles, combien d'éclats chaleureux échangés dans cette sombre nuit, au sein de ces eaux glacées! Bref, Pulgar doit céder, sous peine de tout perdre. « Snivez-moi donc, amis, dit-il, et que Dieu nous protège. » On abandonne les chevaux attachés à l'aventure, et par un sentier prochain on monte à tâtons vers la ville.

Grenade était tranquille: c'était l'heure où la vigilance s'endort sous le poids de la fatigue. Nos héros ne rencontrent

personne; ils atteignent la bergo et s'engagent dans un dédale de rues étroites dont quelques unes ne donnent passage qu'à un seul homme. — Tout est silence autour d'eux, tout est obscurité; de distance en distance seulement, une faible lampe veille solitaire à la porte d'une Mosquée. Pulgar qui guide ses compagnons, arrive enfin à une place étroite où il avise une petite porte mauresque richement sculptée dans la pierre: il lève les yeux et reconnaît la masse de la grande Mosquée, masse obscure comme le ciel lui-même. « Amis, c'est ici le lien, dit-il; serrez-vous près de moi. » — Les chevaliers obéissent, et, l'épée à la main, ils entourent leur chef. Celui-ci allumant un flambeau à la lampe de la Mosquée, communique le feu aux torches que ses amis avaient apportées; puis tout-à-coup, sous cette éblouissante lumière, aux yeux de ses compagnons stupéfaits, Hernan tire de son sein un parchemin et saisit son poignard. — Le parchemin c'est l'*Ave Maria*, tracé en lettres d'or sur un fond d'azur; la dague c'est le clou qui va fixer ce signe audacieux de la foi chrétienne sur la porte du temple Musulman. Pulgar frappe un coup retentissant et enfonce sa lame dans la porte en s'écriant: — « Au nom de la Vierge Marie, moi Hernan Perez del Pulgar et mes compagnons d'armes nous prenons possession de cette ville et de ce temple profane, qui tomberont bientôt sous les efforts des armées catholiques; en foi de quoi, et pour qu'on ne s'y méprenne, je laisse ma dague pour gage de notre entreprise! » — Mais déjà la ville s'est émue, des pas précipités se font entendre. — Les guerriers éteignent les torches et se donnent à voix basse rendez-vous sous le pont: ils reprennent le chemin de la rive. — Aperçus par quelques uns, mais protégés par le labyrinthe obscur des ruelles, obligés de se défendre contre quelques attaques, ils se rejoignent enfin, montent leurs bons coursiers, et se fiant désormais à leur vitesse, ils sont bientôt hors de la portée de leurs ennemis, laissant à Grenade la stupeur et l'épouvante, qui avec le jour naissant se répandirent dans toute la cité.

Tel était Hernan Perez del Pulgar. Si cette légende chevaleresque, ainsi contée en peu de mots et comme tout le monde la conte, vous donne envie de lire l'histoire authentique et consciencieusement reproduite de ce miroir de la chevalerie, vous chercherez ce livre, où un sage, un enchanteur, — un poète est-il autre chose? — a rassemblé les nobles prouesses du héros populaire de Grenade. Moins haut placé que Gonzalve dans l'imagination des peuples, Pulgar est cependant une figure plus solide, une personification plus saisissante de la vaillance téméraire et toujours suivie de succès, qui fait les délices des Espagnols de toutes les classes.

C'est sous cette impression que nous sortons du *sagrario*, où la scène décrite tout-à-l'heure se retrace si facilement à l'imagination, qu'on croirait la voir encore. — Mais non, le héros dont le cœur conçut cette prouesse inouïe, dont la main hardie l'exécuta, Hernan Perez del Pulgar est étendu sous nos pieds; nous foulons sa dépoñille mortelle.

On nous conduit vers l'hôpital. Nous avons parlé ici avec tant d'éloge de celui de Valence, qu'on se flattait peut-être de nous faire voir une institution comparable à cet admirable modèle. Espoir bien vite déçu! — L'hôpital de Grenade, fondé jadis par les Frères de Saint-Jean-de-Dieu, occupe un fort beau local. Les moines ont pendant de longues années servi les malades, et il est à croire que de leur tems cette bonne œuvre s'opérait avec toute la pieuse sollicitude d'une vocation spéciale. — Aujourd'hui il reste de tout cela un monument parfaitement convenable, un cloître tout oriental revêtu de fresques et de tableaux, un escalier dont le plafond en marqueterie est un chef-d'œuvre de goût et de délicatesse, de vastes salles suffisamment éclairées, des dégagemens spacieux et la vue sur la campagne; mais les malades ne jouissent guère que de cette belle disposition naturelle des lieux.

Nous qui disons avec tant de bonheur ce qui est bien, nous avons acquis le droit de déplorer ce qui est triste. Ici

le régime est dur, barbare, négligent; le spectacle hideux et repoussant. 130 militaires et 270 malades civils occupent les lits, ou plutôt les grabats de cet asile de si noble apparence. Nous avons visité une salle de blessés civils: ce sont pour la plupart des jeunes gens frappés de coups de couteau ou de coups de pierre dans les rixes perpétuelles auxquelles se livre le peuple: la tenue de cette salle est misérable. Dans le quartier militaire, même apparence repoussante: un soldat mort depuis quelques heures gît encore crispé par les convulsions dernières sur un lit horrible à voir. Un autre à qui on a appliqué des sangsues perd son sang çà et là, sans un aide compatissant qui l'assiste. Un autre enfin, pauvre jeune homme, au dernier terme de la phthisie, lutte tout seul contre les spasmes de sa fin prochaine: personne ne s'occupe de lui. — A quoi bon, puisqu'il va mourir? Hélas! de tels spectacles brisent le cœur! Ces malheureux sont couchés les uns à terre, les autres sur les tréteaux de bois....

Nous passons dans le dortoir des vieilles femmes. — Autre série de douleurs. D'abord, il faut le reconnaître, les vieilles femmes pauvres sont en Espagne beaucoup plus affreuses qu'ailleurs. Est-ce parce qu'elles ont été belles de bonne heure, et que leur vie inaugurée par une puberté précocce s'est usée et desséchée plus vite? Le fait est qu'elles sont hideuses, et que nous cherchons en vain, dans les asiles de la charité publique visités par nous avec tant de soin, un visage de vieille qui attire le respect ou seulement la pitié. Eh bien, au milieu de ces pauvres femmes, il y en avait une qui venait d'expirer tout-à-l'heure, horrible, convulsive, les bras tendus, la tête odieusement grimaçante! Un frisson de terreur courut dans nos membres! En face d'elle, une autre misérable créature était couchée sur un matelas à terre: celle-là, vivante encore; des millions de mouches la dévoraient littéralement. Nous reculâmes d'effroi! On nous dit qu'elle était folle! Puis tout-à-coup, entre ces deux lits de mort, apparaît

la directrice du district des femmes, une fraîche et grasse matrone de trente-six ans, qui vint nous rendre ses devoirs, toute souriante et charmée de notre visite!

Singulier peuple! étranges contrastes! ou plutôt, non, il n'y a point ici de contrastes; c'est tout simplement une nature qui n'a pas d'entrailles pour les souffrances humaines, parce qu'elle méprise la mort, parce qu'elle la voit avec indifférence. La preuve que ce sentiment doit être vrai, c'est que le directeur de cet abominable hôpital a eu le courage ou plutôt la bonhomie de nous accompagner dans toute cette visite. — Il a attiré avec orgueil notre attention sur sa pharmacie, où en effet les bocaux sont supérieurement rangés, sur ses bureaux d'administration où les registres sont rigoureusement bien tenus. — En vérité, cet homme avait l'air très-content de lui-même, et les officiers, nos obligeants compagnons, ne semblaient pas désagréablement émus. Est-ce donc nous qui nous trompons, et serait-ce là un véritable hôpital? Heureusement que le souvenir de Valence est présent pour nous dire qu'on sait admirablement bien faire en Espagne, lorsqu'on le veut.

Tout à côté de ces misères, voici la grâce et la splendeur: des marbres, des pierres précieuses, de l'encens et des fleurs, de belles robes de saints couronnés et chaussés d'or. L'hôpital de Saint-Jean-de-Dieu a aussi son église, et cette église c'est un trésor! des buffets d'orgues admirables, des tableaux et des statues de bois; statues de cette école expressive qui touche toujours à la terreur; visages de saints et de martyrs, qui nous font peur surtout à cause de ces visages de créatures humaines qui sont là tout auprès. Le sanctuaire, le reliquaire, où l'on monte par un escalier particulier dont la rampe de bois sculptée est un modèle de goût charmant, tout est marbre, tout est dorure, de cette dorure où se fondait si libéralement l'or des Amériques.

On raconte encore avec prédilection en Espagne des

histoires déjà assez anciennes, mais que le peuple de ces contrées n'a pas oubliées. Un général français qui commandait à Grenade, qui embellit la ville, répara l'Alhambra, éleva un théâtre et construisit un pont qui a conservé son nom, n'est pas exempt ici des imputations vraies ou hasardées qui ont poursuivi jadis quelques glorieuses renommées. On lui impute d'avoir enlevé le reliquaire et de ne l'avoir restitué que moyennant une rançon. Quoi qu'il en soit de cette histoire, qui doit être une suprême injustice envers un chef qui fit beaucoup pour la ville confiée à son commandement, Saint-Jean-de-Dieu possède encore d'inestimables joyaux, et son trésor, sans parler des reliques, bien entendu, est assez opulent pour consoler des désastres de la guerre. On y remarque surtout une longue chaise renfermant un corps momifié et richement habillé. C'est un chevalier Romain, dit-on, un chrétien des premiers tems, qui a mérité par son martyre l'honneur d'être ainsi conservé à la vénération des fidèles. Les moines de Saint-Jean-de-Dieu, heureux longtemps d'avoir sauvé tant de richesses, ne jouissent plus de ces biens périssables. Dispersés et proscrits, ils ont été chassés de ces autels qui faisaient leur gloire; ils se sont vus forcés d'abandonner leurs pauvres malades, et ceux-ci sont devenus les victimes innocentes de la proscription qui a frappé leurs protecteurs. Avec les moines se sont perdues les traditions consolantes, les vertus dévouées qui faisaient de ce lieu un sanctuaire de charité; il n'y reste plus qu'un déplorable refuge de malheureux, une transition terrifiante entre la maladie et la mort. Nous nous abstenons d'en dire davantage!

Tout en face de l'ancien monastère de Saint-Jean-de-Dieu, se trouve l'église de San Geronimo, qui faisait partie d'un monastère fondé en 1492 par Fernando de Talavera religieux de Saint-Jérôme, et confesseur des Rois Catholiques. L'ordonnance hardie de cet édifice charme et surprend la vue. Du reste, toujours même profusion de marbres fins et précieux, de sculptures délicates, de tableaux importants; buffets d'or-

gues dorés qui se distinguent par leur riche architecture By-santine ; chœur en noyer sombre d'une belle et austère composition. Mais ce qui rend surtout cette chapelle illustre et vénérable entre toutes pour les habitants de Grenade, c'est qu'elle renferme la tombe de ce héros si poétique et si célèbre, que l'Espagne a doté du beau surnom de « Grand Capitaine, » Gonzalve de Cordoue.

Le Grand Capitaine, disent les chroniqueurs du tems, vivait dans la retraite à Loja, dévorant l'amertume des chagrins que lui avait causés l'injustice du Roi Catholique. Accablé d'infirmités, il vint à Grenade où il mourut le 10 de décembre 1515. Il avait son logis dans la calle de la Duquesa, rue ainsi nommée à cause de la femme de Gonzalve, Dona Maria Manrique duchesse de Sesa et de Terranova. Le héros Andalous fut inhumé dans la capilla mayor de San Francisco, où on lui rendit pendant neuf jours les honneurs funéraires. Son tombeau était ombragé de 700 drapeaux et étendarts fruit de ses victoires. L'église de San Geronimo était alors en construction, et la Duchesse veuve demanda à l'empereur Charles V la concession du chœur de cet édifice pour y placer la sépulture de son mari, la sienne et celle de leurs descendans, promettant d'achever magnifiquement et à ses frais l'édification de la chapelle. Le monarque accéda à cette pieuse prière, et l'œuvre fut confiée à Diego De Silve. Le 4 octobre 1552, les restes du Grand Capitaine furent transférés dans les caveaux de la chapelle, où l'on plaça aussi ceux de sa noble épouse. On voit aux deux côtés du maître-autel leurs figures sculptées en bois, grandes comme nature, pieusement agenouillées et peintes de couleurs naturelles selon l'usage général.

Si on en croyait cependant un bon livre, un recueil fait avec soin, et publié à Grenade, un vol sacrilège, odieux, aurait été commis à une époque qu'il ne précise pas. L'Espagne aurait perdu même les os de son Grand Capitaine; et, dit le livre, « aucune autorité n'a fait les investigations nécessaires

pour châtier le sacrilège ! et les caveaux ne se sont pas écroulés pour écraser le lâche qui a osé profaner la tombe du héros Espagnol ! »

Ce fait grave, bien qu'il soit consigné dans un ouvrage qui nous a paru très-estimable, n'a pas acquis, apparemment, la notoriété universelle, car la population de Grenade eroit fermement à l'existence des dépouilles de son guerrier favori dans la chapelle principale de San Geronimo.

L'heure approche où il faut se rendre chez le Capitaine Général ; nos aimables aides-de-camp nous accompagnent jusqu'au Lion d'Or, où nous devons nous métamorphoser en gens du monde. Chemin faisant, ils nous font parcourir à dessein quelques rues de l'ancienne Grenade. Dans aucune autre ville au monde, peut-être, on ne rencontrerait des chemins aussi tortueux et aussi exigus. Une rue assez longue n'est, *littéralement*, praticable que pour un seul homme de front, et chose étrange, cette rue est nette, fraîche, exempte d'émanations incommodés. Tout un quartier de Grenade conserve encore ce cachet antique ; et si les Maures sortaient des cavernes où ils sont enchantés, comme on sait, pour revenir peupler leur ville chérie, chacun pourrait sans hésiter retrouver sa maison. — C'était le jeune commandant Torres qui se livrait chemin faisant à cette poétique hyperbole, puisée, du reste, à une charmante source de narrations dont M. Washington Irving a rassemblé les trésors, lorsqu'il entreprit autrefois un long et gracieux pèlerinage à l'Alhambra.

Cet aimable écrivain a immortalisé le guide qui le servit alors, l'ingénieux Mateo Ximènes. Celui-ci a longtemps vécu sur le renom dont la fantaisie de son maître temporaire l'avait gratifié. Mais le long Ximènes, le fils de l'Alhambra, le petit-fils du vieux tailleur aux mille et un contes, est aujourd'hui redescendu aux simples proportions d'un médiocre domestique de place, bavard comme ses collègues, mais affaissé, terni et fort peu digne du feu follet de célébrité, qu'un charmant génie

a fait briller sur sa tête. Nous ne recherchâmes point sa compagnie, parce qu'il nous fut rapporté que Mateo ne parle que l'espagnol. Il nous fallait un Français; on nous l'avait annoncé d'avance, et nous le trouvâmes tout d'abord, dans la personne de Louis Salmon, ancien soldat qui habite Grenade depuis 34 ans.

Salmon, plus que sexagénaire, est grand, droit et robuste. Il marche comme un basque et se rit des pentes rapides des environs. Sa tête petite et qu'un phrénologue désirerait un peu moins conique, est coiffée d'un chapeau andalou, et son visage offre encore sous ses rides une teinte assez fraîche. Tel est Louis Salmon lorsqu'on le voit, mais on ne saurait le voir une minute sans l'entendre. Ses poumons fonctionnent si largement, sa langue infatigable est si preste, que ce n'est pas un homme qui vous accompagne, c'est une machine parlante. Ajoutez que, par malheur, Salmon est doué d'un organe de basse grondeuse et souterraine qui éclate malgré lui. Si vous lui imposez silence, ce qui arrive à chaque instant, Salmon, en vieux soldat, sait obéir, mais non se taire. Dans ce cas là, comme il ne dépend pas de lui de cesser de parler, il se retire à l'arrière-garde où il continue son discours à l'état de monologue. Dans ce flux intarissable, le vieux soldat laisse à coup sûr déborder bien des sottises, mais pourtant il faut reconnaître « qu'il sait bien son Grenade; » il est pour le moins aussi fort que Ximènes son ancien en traditions mystérieuses. — Salmon s'enorgueillit aussi d'un client illustre, M. Théophile Gauthier. Au lieu de décrire l'Alhambra, c'est l'histoire du spirituel écrivain que Salmon vous raconte, sous les voûtes brodées du palais mauresque. — Voici le nom de Monsieur Gauthier; il l'a écrit lui-même sur ces murs sacrés, en présence de Salmon. — Monsieur Théophile a couché là. — C'est ici qu'il aimait à fumer sa cigarette. — Il y a aujourd'hui sept ans et trois mois que Monsieur Théophile Gauthier passait à cette place. — On voit que Salmon a autant de mé-

moire que d'amour-propre ; il doit bien en effet cette longue gratitude à la manière à la fois pittoresque et flatteuse dont le poète a dépeint le vieux grognard, dans un livre plein d'esprit et de charme. D'autres artistes fameux ont passé depuis, sous la conduite de Salmon : sa récente et aristocratique aubaine de ces derniers tems n'est rien moins que M. Alexandre Dumas. Il faut entendre de quel ton péreniptoire Salmon vous arrache à vos méditations pour vous dire : — « Venez ici ! voyez cela ! il paraît que c'est beau ! ce sont *mes artistes* qui le disent. » —

Voilà une esquisse de notre guide, de l'homme à qui nous appartenons, et que nous sommes forcés de suivre du matin au soir. Au demeurant, ce pauvre diable est zélé, expéditif, et a l'air quelquefois de comprendre ce qu'on lui dit. — Quant à sa couleur politique, tenez-vous pour assuré que Salmon fait toujours partie intégrante du 76^e régiment de ligne. S'il a plu à l'armée française d'évacuer Grenade en 1813, tant pis pour elle : Salmon a tenu bon, et il continue l'occupation de la Péninsule pour son compte privé. Aussi il faut voir avec quel air d'aisance il bouscule le vaincu, et de quelles aménités il régale ceux qui barrent son chemin ou qui voudraient jeter un mot importun dans le torrent de sa parole. Du reste, les Grenadins, qui connaissent tous le vétéran français, prennent fort bien ses airs de grande armée : une soumission de trente-quatre années prouve du moins que le vieux conquérant a des qualités qui le font aimer du peuple ; et d'ailleurs, ce peuple spirituel n'est-il pas le même qui se prêtait si galamment aux ravissantes folies de *l'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte* ?

Nous avons nommé Monsieur Alexandre Dumas : le fécond écrivain vient, dit-on, de publier son excursion en Espagne. — Nous n'en avons rien lu encore. Heureux si nous trouvons à glaner quelque peu parmi les brins échappés de sa gerbe si riche. — En attendant, nous recueillons parfois sur la trace de l'illustre voyageur quelque historiette dont il est le héros. Il paraît que dans sa tournée en Andalousie l'auteur d'Antony

s'était fortifié d'une ceinture de pistolets et de poignards, qui occupait beaucoup le monde; si bien qu'il fut arrêté à Grenade sous la prévention d'amas d'armes. — Il était armé comme un détachement, — nous disait une vieille moustache.

La visite au Capitaine Général Solar d'Espinosa fut signalée par une réception des plus gracieuses, ainsi que l'annonçaient, du reste, les précédentes prévenances de ce haut fonctionnaire.

Après un dîner de l'école Espagnole, dîner où la conversation tient la plus grande part, et durant lequel le commandant Torrès fit preuve d'une grande érudition en *tanromachie*, nous montâmes en voiture à six heures. Deux équipages, l'un représentant parfaitement le pompeux carrosse du siècle dernier, l'autre ayant quelque prétention à simuler une calèche, nous attendaient devant la Fonda. Quatre mules avec les houppes et les clochettes d'usage, étaient attelées à chaque véhicule; ce splendide appareil réunit autour de nous une centaine de spectateurs.

Nous dépassons la Plaza nueva, bel espace orné d'un côté par le vaste et riche édifice qu'on nomme la Chancellerie, et dominé de l'autre par le mont où est situé l'Alhambra et par la tour de la Vela, qui semble jeter sur la ville et particulièrement sur la place un regard de milan veillant sur sa proie. Notre ascension triomphante commence dans un faubourg fort pierreux et fort ardu, au grand ébahissement des habitants de ce quartier de l'Albayssin, qui est, à proprement parler, la vieille Grenade. Impatients des lenteurs de l'équipage, nous mettons pied à terre, et nous abordons le frais bocage, qui, comme les bois sacrés des anciens, environne l'Alhambra de son ombre embaumée.

On monte à la forteresse *manresque* par des allées en pente assez douce, ombragées et ornées de fontaines à chaque rond-point. De chaque côté du chemin, l'eau murmure dans des rigoles qui entretiennent sous ces ombrages une fraîcheur

charmante. Ces allées découpées en réseau sur le flanc méridional de la montagne, se croisent et se rencontrent à des points fréquens. Arrivés au sommet, une pente plus rapide qui tourne brusquement à gauche conduit à la porte principale de l'Alhambra. Voilà bien l'ouverture à ceintre mauresque si souvent retracée que chacun la connaît sans l'avoir vue. On se dit tout aussitôt : « C'est la *Porte de Justice*, et on cherche sur la pierre qui ferme la voûte, la petite main gravée qui devait saisir la clef tracée sur une pierre éloignée, avant que les Chrétiens se rendissent maîtres de la forteresse.

La main et la clef sont restées séparées; les siècles ont passé sur l'Alhambra, depuis que les Chrétiens en sont devenus les maîtres, et le tems consume lentement l'invincible asile des Rois Maures. La Porte de justice donne accès sur une vaste esplanade où ce qui frappe les yeux tout d'abord, c'est un grand parallélogramme percé de fenêtres vides et surmonté d'un étage, le tout en architecture ambitieuse et pesante. — C'est un palais qui fut commencé par Charles Quint pour effacer la gloire de l'Alhambra: ce Prince voulut élever son renom au-dessus du souvenir des vaincus, et trôner à son tour, à cette place où pendant huit siècles les Rois voluptueux et chevaleresques de Grenade avaient établi leur étroite et gracieuse demeure. — Vain projet! l'ambitieux Empereur n'a laissé qu'un monument d'impuissance. — On dirait que pour le punir d'une profanation, le destin frappa de mort son œuvre dans son principe. Le palais inachevé de Charles V est condamné à rester une ruine, mais une ruine privilégiée, que le tems respecte et que les siècles ont pour ainsi dire momifiée. La nature et la magnificence des matériaux sont cause de cette surprenante conservation. Le Prince avait fait venir d'Italie les artistes les plus en renom. On avait fouillé les montagnes si riches de Grenade pour en extraire les plus beaux marbres. Une foule de colonnes d'un seul jet et de la matière la plus précieuse, des bas-reliefs de marbre et de pierres dures,

tout cela s'appliquait à mesure que les assises sortaient du sol ; la sculpture marchant du même pas que l'architecture. On avait impitoyablement renversé, pour faire place aux nouvelles constructions, l'élégant palais d'hiver des Rois Mahométans, dépendance importante de l'Alhambra. — Les architectes, avides de faire du nouveau, avaient eu la pensée bizarre de pratiquer au centre de ce vaste édifice, une cour parfaitement ronde, d'où il résulte un désaccord inévitable entre les lignes extérieures et la disposition intérieure de l'édifice. Bref, cette ambitieuse entreprise, étouffée sous le mauvais goût de sa conception, avorta, mais trop tard, car des sommes énormes furent dépensées dans ce cadavre de palais. On passe avec un certain dédain de mauvaise humeur devant cette imposante masse, pour aller chercher dans un coin la modeste porte qui s'ouvre sur l'Alhambra : l'œuvre de Charles V, malgré les immenses détails fournis par les livres et des Guides officiels, n'arrête pas un instant le visiteur pressé d'aller respirer une atmosphère moins pesante.

La porte de l'Alhambra s'ouvre tout simplement dans un mur vulgaire. Je crois qu'aucun homme de goût, aucun ami des arts n'a jamais frappé à ce seuil sans que son imagination se soit émue. Que va-t-il se passer, en effet, cette porte une fois franchie ? Fandra-t-il y laisser l'illusion, qui est aussi une espérance ? La renommée féérique de ce lieu tant vanté, tant chanté, va-t-elle s'évanouir ? Ou bien le charme talismanique va-t-il s'emparer de nos sens et nous rendre, nous aussi, les fanatiques d'un rêve ? Muslmans d'une heure, allons-nous nous convertir au prophète en pénétrant l'*arcanum* de ses mystères et de sa poésie sensuelle ?

La solution est proche, et chacun la diffère ; sans nous le dire, il se trouve que personne de nous ne se hâte de porter la main sur le marteau de cette porte qui devrait être, comme celle des songes heureux, sculptée dans l'ivoire.

Mais le coup est frappé : un petit homme qui ressemble à

tous les portiers du monde, nous reconnaît prudemment par l'huis entre-baillé. Nous exhibons nos titres, le petit homme s'incline jusqu'à terre, et nous voilà dans l'Alhambra, ou, pour être plus correct, dans « la Alhambra » de Grenade.

XIII.

GRENADÉ.

Avril 1847



Nous descendons quelques degrés, et déjà le problème est résolu : c'est bien là le rêve ; seulement les proportions semblent petites, on s'attendrait à plus d'espace. Au lieu d'un monument imposant nous ne voyons qu'un écrin délicat. Rien n'exalte la pensée, mais tout la charme : rien n'est au-dessus de la mesure humaine ; c'est tout simplement une demeure adorable, une cage délicieusement ornée et adaptée à l'existence sensuelle et cachée de ses maîtres, prisonniers couronnés, dont le mystère centuplait le prestige et la puissance.

Nous voici d'abord dans une cour, médiocrement grande ; le milieu est occupé par un vivier long et étroit comme la cour elle-même ; ses eaux limpides et profondes ont la couleur de l'émeraude. — Une haie massive et épaisse, soigneusement émondée,

accompagne les bords du bassin; elle est composée de myrtes odorans, qui donnent leur nom à cette charmante cour. L'espace entre la haie et les murailles est assez large et pavé de belles dalles. Du côté long de la cour des myrtes, les murs sont percés de portes et de fenêtres ornées d'arabesques merveilleuses sculptées en relief et souvent évidées à jour. Aux côtés étroits, c'est-à-dire sur les faces qui répondent au nord et au sud, règne à la face du sud un portique charmant surmonté d'un étage en galerie à jour; c'était la principale entrée du Palais d'hiver que Charles Quint fit détruire. Il n'en reste plus que cet élégant placage. — En face, c'est-à-dire vers le nord, s'élève un autre portique, élégant péristyle qui sert d'introduction à la salle des ambassadeurs, située sous la tour de Comares. C'est là vraiment que commence l'admiration; le péristyle et le salon sont deux merveilles d'ornementation. Le sol et les lambris jusqu'à hauteur d'homme revêtus d'azulejos, les murailles toutes couvertes de dessins d'une variété infinie dans lesquels s'enlacent des inscriptions formant les frises et les encadrements; c'est une richesse prodigieuse, dont on peut juger encore l'ancien effet, car des traces de peinture et de dorures ont permis à des artistes attentifs de retrouver l'ancienne coloration de ces fantastiques arabesques.

A droite et à gauche lorsqu'on entre dans la salle, on trouve à trois ou quatre pieds de hauteur deux niches délicieusement ornées; là se déposaient les babouches. Le plafond de la salle des ambassadeurs est en compartimens de bois peints et dorés avec un goût parfait. Deux alcoves règnent à droite et à gauche, et le fond est occupé par une admirable croisée d'où l'on domine le précipice qui sépare l'Alhambra du Généralife, et au fond duquel coule le Darro. — On revient sur ses pas dans la cour des myrtes, qui se nomme aussi la cour du vivier ou la cour de Comares. Au milieu de la longue paroi du côté de l'est, on voit une porte d'un riche ornement laissant apercevoir une autre cour, que l'on reconnaît aussitôt pour la

cour des Lions. — Cette cour est petite; elle est environnée d'une galerie d'arcades à mille dentelles, supportées par de petites colonnes de marbre blanc, d'une seule pièce. Deux avant-corps, de la même architecture et formant trois arcades en saillie, ornent les deux extrémités étroites de cette cour, et le milieu est occupé par la fontaine célèbre dont la vasque inférieure repose sur des lions de marbre, ou plutôt sur des figures qui ont une ressemblance imparfaite et grossière avec ces animaux. Jadis un jet d'eau partant de la vasque supérieure, rafraîchissait l'air, et la cour elle-même était toute remplie d'arbustes et de verdure. Aujourd'hui elle est pavée de larges dalles, et les eaux ne sont mises en jeu qu'en certaines occasions. — Des réparations qu'on faisait aux conduits nous empêchèrent de jouir de ce spectacle, conçu, du reste, sur une très-petite échelle. Tout ce qui entourait cette vie intérieure est petit et mignon. Les colonnes ne sont pas hautes, et les arcades sont elles-mêmes d'une proportion assez exigüe; mais tout cela est si joli, si rempli de gracieuse fantaisie, qu'on ne se lasse pas d'admirer la riche et féconde imagination qui a enfanté ces délicieuses merveilles.

Au fond de la cour des Lions s'ouvre la salle de justice, édifice à trois compartimens dont deux sont ornés de plafonds peints qui représentent des sujets tracés avec une grande naïveté et une certaine grâce. L'un de ces plafonds représente des chasses et des combats, l'autre un divan autour duquel siègent des hommes en costume mauresque, avec divers attributs. Les couleurs, dans les parties conservées, sont encore vives et harmonieuses, le dessin est net et intelligible. Ces deux plafonds sont-ils une œuvre des Maures, ou bien ont-ils été exécutés après leur expulsion par les Chrétiens, au tems où les Rois conquérans avaient établi leur cour dans ce palais des vaincus? C'est une question qui, dit-on, a divisé les artistes. D'un côté on n'admet guère chez des Musulmans cette représentation de la figure humaine; de l'autre, les sujets

eux-mêmes, où des Chrétiens sont représentés vaincus et humiliés, ne laissent pas penser que ces tableaux soient l'ouvrage d'artistes chrétiens. Ce n'est point à nous qu'il appartient de prononcer sur ce point douteux.

La cour des Lions donne encore accès à deux salles des plus importantes de l'Alhambra; ce sont la salle des Abencérages et la salle des deux Sœurs « *de las dos hermanas*. » On sait la tradition sanglante qui signale la première, et quelle cruelle exécution eut lieu dans cette même cour des Lions, où ces chevaliers, ces frères d'armes, amenés un à un, furent inhumainement décapités. La salle qui rappelle cette sanglante catastrophe nous apparaît tout aussi gracieuse, tout aussi aimable que les autres: des alcoves enfoncées à droite et à gauche, et de petites fontaines jaillissantes, devaient rendre ce lieu charmant à habiter lorsque les fleurs et les arbustes complétaient cette voluptueuse recherche. — Quant à la salle des deux Sœurs, c'est le miracle de l'Alhambra. Figurez-vous un vaste salon carré, relié à une coupole par quatre pendentifs, et toute cette voûte, tous ces pendentifs revêtus d'ornemens suspendus comme des stalactites, ouvrages réguliers et délicats qu'on dirait confus et jetés au hasard, caprices coloriés encore pleins de charmes et d'harmonie, bien que le tems ait effacé les couleurs et rongé les dorures.

Ainsi donc, la cour des Myrtes, la salle des Ambassadeurs, la cour des Lions, la salle des deux Sœurs, la salle des Abencérages et la salle de Justice, voilà les grandes divisions de l'Alhambra, ses corps principaux; mais autour de ces grands centres viennent se grouper d'autres parties, toutes remplies aussi de charme et de souvenirs. C'est ainsi que nous avons vu la tourelle qu'on nomme aujourd'hui « *el Tocador de la Reyna* » la chambre de toilette de la Reine. C'est une charmante demeure aérienne, ainsi nommée parce que la Reine Isabelle, et après elle plusieurs Reines qui sont venues habiter l'Alhambra, avaient fait de ce lieu une sorte de bou-

doir. — Des artistes Italiens appelés à diverses époques ont décoré de leurs peintures l'extérieur et quelques parties de cet élégant colombier. Les Maures lui avaient donné une autre destination : c'est dans ce joli réduit que se rassemblaient les Sultaness, et de là, sans être vues et derrière les jalousies, elles assistaient, en planant pour ainsi dire sur la vallée, au vol des fancons que lançaient leurs royaux époux.

Cette première visite, abrégée par l'approche de la nuit, ne nous permet pas d'en voir davantage aujourd'hui. — Nous ne jetons qu'un coup d'œil hâté sur le petit jardin de Lindaraxa avec sa coupe d'albâtre. — Tout auprès, une cour intérieure est entourée d'un balcon garni d'une grille qui en faisait une sorte de prison; et la captive fut, dit-on, la Reine Jeanne la Folle. Mais nous ne voyons plus qu'en courant ces détails assombrés, recueillant à la hâte quelques mots d'explication jetés çà et là. — Le jour baissant rapidement, nous sortîmes de l'Alhambra pour remonter sur la grande esplanade, qui sert de lien commun entre le Palais moresque, le Palais avorté de Charles Quint, et les grandes tours fortifiées parmi lesquelles on compte la tour de la Vela, célèbre beffroi de l'Alhambra.

La grande place dont il s'agit reconvre une immense citerne. Pendant tout le jour les âniers et les muletiers montent de la ville pour faire leur provision d'eau, qu'ils revendent en détail en faisant retentir leurs cris : *Aqua fresca! quièri bever? Aqua mas fria que la nieve!* Une roue élève l'eau de la citerne, et de grandes nattes étendues au-dessus, forment un abri et protègent contre le soleil les groupes d'*aguadores*. Ceux-ci, afin d'attendre patiemment leur tour, se livrent à mille conversations. C'est à ce club en plein vent que le charmant auteur des contes de l'Alhambra emprunta quelques uns de ces récits dont il a tiré un si délicieux parti. — Sur cette même esplanade, on nous présenta un livre richement et solidement relié, destiné à recevoir les noms des voyageurs qui visitent ce lieu célèbre. Je retrouve avec

plaisir en tête de ce registre, qui date de 1829, le nom de son donateur, le Prince Dolgorouki, mon aimable parent et le compagnon de voyage de M. Washington Irving.

Nous nous mîmes en devoir de descendre vers la ville, car la nuit était venue; mais, dès les premiers pas, le cocher de notre plus bel équipage, un manchot, ayant laissé tomber une de ses mnles, ce fut une longue affaire que de dégager le pauvre animal. — Nous dûmes redescendre à pied, comme nous étions montés, à travers des bosquets embanmés par la brise du soir. Nous franchîmes bientôt, au bas de l'allée principale, une porte monumentale; puis laissant à notre gauche les fameuses tours vermeilles, nous nous trouvâmes en ville. — Près de cette porte triomphale élevée par Charles Quint on nous montra une maison mauresque que la tradition donne pour maison de ville à Boabdil. Mais il faut remarquer que le Roi Boabdil, à Grenade, assume toutes les anecdotes, toutes les légendes. Ce dernier des Rois Maures vit encore dans tous les souvenirs. — A propos de faits historiques on nomme inmanquablement à Grenade Boabdil, comme à propos de peinture on nomme invariablement, et partout, Murillo.

Nous descendîmes la rue des Gomères, grande voie directe de l'Alhambra, puis nous traversâmes de nouveau la place neuve, et nous nous rendîmes au *Zacatin*, le Bazar ancien et actuel de Grenade. Ce Bazar, ou plutôt ce quartier, est composé de plusieurs rues fort étroites, bordées d'arcades à colonnes légères sous lesquelles s'ouvrent une quantité de magasins d'étoffes et de vêtements. Les environs sont occupés pendant le jour par un marché de comestibles.

La Viva Rambla ou la Bibarambla que nous parcourûmes ensuite, est un espace qui sert de promenade du soir. Il n'y a point d'arbres, et un parapet de pierre servant aussi de siège sépare la promenade des rues qui l'entourent.

Dès sept heures du matin, le lendemain, nos équipages carillonnent joyeusement sur la petite place voisine du Lion

d'Or. — Cette place, bornée d'un côté par le théâtre, sert de rendez-vous aux causeurs de nuit, race incommode et assez nombreuse. Là se trouve aussi le quartier-général des Serenos armés de leurs lanternes. — Ces utiles gardiens de la cité se reposent tour-à-tour près d'un marchand de pastèques, qui vit avec sa famille à l'abri d'une toile tendue tant bien que mal, et qui se couche, comme chez lui, avec femme et enfans, à la belle étoile. Toute la nuit on cause, on râcle de la guitare, on chante, avec cet accent guttural et traînant familier aux Andalous, d'interminables ballades semblables à des gémissemens d'enfant qui pleure. — Ajoutez que ces scènes nocturnes sont quelquefois animées par de terribles combats de chiens errans; de telle sorte qu'avec le cri lamentable du Sereno, avec ces ébats plus ou moins poétiques de la rue, avec l'assaut incessant que vous livre dans la maison une légion de moustiques affamés, c'est un problème insoluble que de trouver le sommeil: les nuits vraiment ne sauraient nous compter comme un repos.

Nous nous dirigeons ce matin vers la Chartreuse, la *Cartuja*, couvent situé sur une légère éminence, au nord de la ville. Dans cette belle abbaye aujourd'hui déserte, il reste une église, un chef-d'œuvre de grâce et de richesse. C'est le but de notre visite.

Un pauvre moine, seul hôte de ces lieux où il connut de meilleurs jours, le Père Séraphin, nous reçoit et nous guide. L'extérieur de l'église est simple et de la plus modeste ordonnance; mais le portail à colonnes est de marbre précieux, et le fronton qui domine la corniche est orné d'une superbe statue de marbre blanc représentant Saint Bruno, fondateur de l'ordre des Chartreux. L'attitude de la figure est simple, la draperie large, et la tête surtout est admirable d'expression ascétique, de souffrance et de résignation. L'intérieur de l'église, le Sanctuaire et la Sacristie, sont de ces objets qu'il faut voir, que la mémoire retient comme une vision

charmante, mais qui échappent à une analyse exacte. Ces édifices sont revêtus intérieurement en stuc blanc et tout surchargés d'ornemens bizarres, contournés, rocailleux, et pourtant élégans et gracieux. C'est une profusion, une richesse d'invention, qui étonnent et captivent. La séparation du chœur et de l'*atrium*, est un trésor de marbres précieux comme nous commençons à nous accoutumer d'en voir. Le sanctuaire tout doré, tout couvert de fleurons, contient des reliques et renferme encore une statue en bois de Saint Bruno différant d'expression avec la figure de marbre du fronton extérieur, mais belle aussi et d'une exécution sage et pieuse. On l'attribue comme de raison à Alonso Cano. L'autel principal se compose de deux plaques énormes d'un marbre fin comme la plus belle agate. En général, tous ces marbres sont d'un ton jaune roux, qui mêlé à des marbres noirs ou d'un blanc laitex, produisent les plus charmantes combinaisons.

Les portes du chœur, qui lutteraient contre les portes d'un boudoir mondain, sont en bois des fies incrusté d'argent, d'écaille, d'ivoire et d'ébène ; un vitrage en garnit la partie supérieure. Quant aux chapelles et aux tableaux, nous ne les comptons plus, mais nous cherchons encore, sans le trouver, le peintre aimé dont on prodigue ici le nom à tant de toiles sans valeur. Sauf une Madone vue à Malaga, pas un des cent tableaux de Murillo qu'on nous a déjà montrés, ne mérite l'honneur qu'on leur fait en les attribuant à cet illustre maître.

En passant de l'église à la sacristie, on remarque un charmant bénitier de marbre blanc délicatement sculpté : c'est l'imitation d'une de ces vastes coquilles, à qui on a donné le nom de bénitiers, tant leur destination paraissait naturelle. Une main supporte la partie inférieure, tandis que l'opercule supérieur entr'ouvert laisse passage à la main des fidèles. Cela est d'un effet neuf et gracieux. Mais tout le luxe, l'élégance et le prestige de cette charmante église de Chartreux, de cette retraite d'un goût presque voluptueux, préparée pour la plus austère

des communautés, toute cette recherche, disons-nous, est encore surpassée par l'ordonnance de la sacristie. C'est une broderie d'ornemens en stuc blanc, qui convre tout l'édifice comme une immense guipure. — La nef est divisée en travées, et chaque travée est remplie par une vaste crédence, œuvre de marqueterie sans prix, pareille à celle que nous avons signalée sur les portes du chœur. Ces meubles enchâssés dans une architecture grandiose et éclatante de blancheur, prodnisent un effet ravissant. — Des tableaux et des statues complètent l'ordonnance de cette Sacristie, où nous trouvons encore un Saint Bruno en bois, plein d'expression et magnifique de dessin. Cette figure revient de droit à Cano, l'auteur incontestable de toutes les bonnes sculptures en ce genre.

On montre, après toutes ces merveilles, un réfectoire qui n'offre plus que des murs dénudés, sauf une croix peinte en trompe-l'œil pour imiter la saillie naturelle. Une chapelle en grisaille, cherchant également à rendre le relief d'un ordre d'architecture assez élégant, se remarque après ce réfectoire. — Ces deux objets sont, à ce qu'il paraît, en possession de la faveur populaire, car notre guide, le vieux Chartreux, n'eut pas de repos qu'il ne nous eût entraînés à observer ces jeux de l'art, fort médiocres du reste; et lorsqu'il nous vit jeter un regard assez distrait sur l'objet de ses prédilections artistiques et quitter la place, le pauvre religieux parut réellement désappointé.

La fondation de cette Chartreuse remonte à des tems reculés. A l'époque où florissait le Grand Capitaine Gonzalve tout chargé de gloire et de renommée, huit ou neuf Chartreux vinrent s'établir à cette place. — Ils y bâtirent d'abord une modeste demeure; plus tard ils obtinrent du Grand Gonzalve la promesse qu'il serait inhumé dans leur église après sa mort. — Cette promesse faite, l'œuvre prospéra, et les dons arrivant de tous côtés, on commença à élever le beau couvent qu'on admire encore; mais les Chartreux avaient des concurrens re-

doutables. Les moines de San Geronimo avaient de leur côté capté la bienveillance de la Duchesse de Sesa, femme du Grand Capitaine, qui demeurait dans leur voisinage, et ils aspiraient aussi à recueillir les cendres de Gonzalve. — Une nuit, dit-on, les neuf Chartreux furent massacrés. — Avant qu'il en revint d'autres, les dispositions avaient été changées, et les moines de San Geronimo furent assurés de posséder la sépulture des deux nobles époux. Singulière destinée que celle de ces reliques illustres, s'il est vrai qu'en définitive les restes de Gonzalve soient devenus la proie d'un profanateur inconnu.

De la Chartreuse nous redescendons en ville. On rentre dans Grenade par une vaste esplanade plantée symétriquement d'arbres encore jeunes, et on nomme cette place *El Trionfo*. C'était l'ancien champ de sépulture de Grenade, aux tems brillans de sa splendeur, alors qu'elle comptait quatre cent mille habitans. Le Trionfo est déjà aujourd'hui et deviendra plus tard une belle promenade. — Au milieu de l'emplacement on a élevé une colonne d'une remarquable richesse. Son fût léger est tout couvert de délicates sculptures, et au sommet s'élève un groupe de la Vierge ou de la *Conception*, comme on dit ici, entourée d'Ange, dans le goût des Madones de Murillo. Ce groupe est dû certainement à un ciseau habile. Au reste, cette colonne est célèbre à Grenade, et les Guides imprimés en donnent une description détaillée.

Un faubourg long, étroit, populeux, qui continue l'ancien quartier de l'Albayzin, nous conduit, toujours en montant, jusqu'aux environs du Généralife. Si l'on s'éloigne un peu de la rue principale, on trouve une population entière de Gitanos, logée dans des masures assez proprement entretenues. Parfois aussi, ces tribus occupent de simples grottes sans autre mobilier que quelques nattes et la chaudière héréditaire de la famille.

Le Généralife est un petit palais autrefois réservé, dit-on, aux récréations des Rois Maures, qui se dérobaient à l'élégante

étiquette de l'Alhambra pour venir dans ce lieu écarté, rafraîchi par mille fontaines, embelli par de frais ombrages, goûter des plaisirs apparemment plus intimes ou plus cachés. La demeure est étroite en effet et sent sa destination ; c'est une suite assez irrégulière de petites chambres et de galeries, mais tout cela est admirablement situé. Plus élevé que l'Alhambra, et dominant ce palais et sa colline, dont il n'est séparé que par la vallée du Darro, le Généralife occupe le plateau culminant d'une montagne assez abrupte. Des cultures étendues, des jardins fruitiers où bruit de tout côté le murmure des eaux, précèdent la demeure enceinte de murs. Lorsqu'on y pénètre, on traverse un joli parterre en miniature, peuplé de tonnelles de roseaux, orné de fleurs et de jets d'eau, minces filets d'argent qui se dissolvent en pluie invisible. La même eau coule à gros bouillons partout, distribuée en canaux qui se croisent dans tous les sens, et c'est une sensation délicieuse que de se trouver environné de toutes parts des flots de ce cristal limpide et glacé.

Les salles exiguës du Généralife sont, ou plutôt ont été couvertes d'arabesques comme l'Alhambra, mais une main profane a passé sur ces délicats ornemens une grossière peinture qui a effacé les reliefs et émoussé les contours.

Dans une salle à gauche du vestibule on montre aux curieux quelques portraits des descendans de Don Pedro I, à qui les Rois Catholiques conférèrent, après lui avoir donné le baptême à lui et à sa femme, le titre de la Maison de Grenade. Ces portraits sont d'assez médiocres copies ; mais il en est un parmi eux, qui passe pour une image fidèle de *Boabdil*, le Roi expulsé qui vit finir avec lui l'Empire des Maures dans sa noble cité de Grenade. De tems immémorial les gardiens du Généralife ont exhibé ce tableau comme la ressemblance exacte du Monarque, et les voyageurs devaient naturellement l'accepter les yeux fermés sur la foi de ces héritiers de la tradition. Les livres n'ont pas manqué de répéter cette histoire.

Nous aurions donc pu nous laisser persuader comme tant d'autres ; mais après avoir examiné avec attention le prétendu Boabdil, nous fûmes frappés d'abord de l'anachronisme du costume. Le portrait, en effet, offre une figure couronnée à la manière des Rois Chrétiens. — Or, vous vous souvenez d'avoir vu chez moi en Italie, une image fidèle et authentique, où le Roi Maure est représenté avec une petite coiffure brune, un fez marocain, couronnant un visage long et olivâtre, orné d'une barbe légère et pointue. Le tableau en question n'avait rien de commun avec Boabdil, comme il fut facile de nous en convaincre. Ce tableau apocryphe, suspendu assez haut, porte vers sa partie supérieure une inscription qu'on ne saurait lire d'en-bas, et à laquelle d'ailleurs on fait peu d'attention ; et en effet, du moment où le cicerone a dit : ceci est Boabdil, pourquoi donc ne se contenterait-on pas de sa parole ? Dans le doute qui s'élevait, nous fîmes descendre la toile, et l'inscription déchiffrée de près nous donna les lignes suivantes :

« *Aben-hut, Rey de Grenada y Cordova y de lomas de Andalusia del linage de los reyes de Zaragoza de Aragon y de los Godos, fué preminente Rey en justicia, verdad y liberalidad.* »

Voici donc Abu-Abdallah-Boabdil dépossédé même de son image séculaire et remplacé par un Aben-hut, qui n'est peut-être pas beaucoup plus authentique. Ne nous applaudissons pas trop de cette rectification, qui n'empêchera pas, bien entendu, notre ami Louis Salmon, ni Mateo Ximènes, ni le gardien lui-même du Généralife, de montrer toujours aux curieux le véridique portrait de Boabdil, et ceux-ci de s'en aller tout aussi satisfaits que par le passé.

On nous a fait voir aussi l'épée de Boabdil, et ici nous n'avons rien à dire, si ce n'est pourtant que quelques lumières seraient les bien-venues, pour faire connaître comment cette précieuse relique se trouve conservée au Généralife. Mais comme c'est un point de critique d'art que quelques

recherches ultérieures ne manqueront pas d'éclaircir, nous passons outre et admirons de confiance. L'épée, du reste, est d'un travail exquis, d'une forme originale et gracieuse: l'or pur et l'or émaillé s'y mêlent avec un goût qui rappelle les plus jolies imaginations de Benvenuto Cellini et de son école. Raffet n'a pas manqué de prendre une esquisse de cette arme précieuse.

La promenade dans les jardins fameux du Généralife a confirmé pour nous tout ce qu'on a dit de tout temps sur cette retraite délicieuse. C'est partout cette coquette disposition des Arabes, qui réunit gracieusement l'eau et les fleurs: lo dessin est petit, les échappées choisies avec goût, et à chaque place favorable on a ménagé des percées qui dominent tout le magnifique paysage des environs. En un mot, c'est un séjour de fées. — Les Orientaux des tems anciens, dont la vie contemplative n'était souvent qu'un demi-sommeil, possédaient au plus haut degré le tact d'harmoniser l'art avec la nature. Ils appréciaient le charme rêveur d'un vaste horizon; aussi ont-ils toujours su placer leurs demeures sur les points les mieux choisis et les plus pittoresques. — La grandeur du coup d'œil n'est-elle pas une des plus aimables jouissances de la vie indolente, comme un des plus suaves repos pour la vie occupée? — Les gens qui vivent de la pensée ou de la rêverie, la plus douce façon de ne pas penser, ont toujours aimé à planer sur un espace étendu où l'œil peut conduire l'esprit jusqu'aux limites du vague. — Ce que la réalité commence, le rêve l'achève. — Voyez les moines de tous les pays; n'ont-ils pas invariablement placé leurs couvents sur les points précis qu'un artiste aurait choisis pour demeure? Cet instinct de l'art est un besoin de la vie isolée. Aussi les Monarques Mahométans, dont l'existence cachée aux autres mortels constituait une sorte de régime claustral, n'ont-ils jamais manqué à cette recherche naturelle du goût. — L'homme, en général, ne consent à vivre seul, qu'à la condition de compenser par des conditions de bien-être matériel ou idéal, ce

qu'il perd au défaut de commerce avec ses semblables. Telle prison sera mortelle à ses reclus, parce qu'elle est entourée de rues infectes et de sombres murailles; mais dans une riante plaine ou sur une montagne, avec des arbres, de la brise, les bruits de la campagne et un riant horizon, la prison devient une espèce d'ermitage, où l'âme et le corps se reposent par la vue de l'espace. Il y a là de quoi consoler les plus longues infortunes.

Revenons au Généralife. Les eaux sortant du sommet même de la montagne, il est aisé de les faire courir à volonté: aussi les bassins, les rigoles, les jets d'eau abondent de toutes parts. Pour monter au sommet et jouir du coup d'œil ravissant qu'offre la terrasse, dite le Pavillon de l'Empereur, on gravit un escalier dont les balustrades d'appui elles-mêmes ne sont autre chose que deux cascades d'eau cristalline qui bouillonne en se précipitant sur la rampe même où s'appuie la main. De la terrasse d'un pavillon moderne élevé sur les fondations anciennes, on embrasse toute la Véga. Grenade est sous les pieds, avec ses toits gris, ses places, ses arbres et ses rues qui se dessinent en étroits filets d'ombre. Vers le sud, à l'endroit où cessent les plateaux, et où commencent les montagnes de Malaga, il est un point bien connu qu'on nomme le *dernier soupir du Maure*: c'est le lieu où la montée s'élève et où un détour de la route va dérober à la vue tout cet Eden de Grenade. Une histoire poétique et touchante, que vous connaissez déjà, se rattache à cette place. Le dernier Roi des Maures, — vous voyez! toujours Boabdil! — entraîné dans la fuite de son armée au-delà des plaines, s'arrêta sur ce chemin même où il allait perdre pour toujours la vue de son beau royaume. Alors il jeta en arrière un regard suprême, puis il pleura amèrement. Sa mère, une femme forte de cœur, lui dit ces mémorables paroles: — « Pleurez, mon fils, pleurez comme une femme ce Royaume que vous n'avez pas su défendre comme homme! » — Puis les augustes fugitifs disparurent pour toujours

derrière la montagne du côté de Loja, et il ne resta plus rien d'eux, que ce dernier et mélancolique souvenir — « le dernier soupir du Maure : » souvenir aussi durable que les montagnes où se passa cette scène attendrissante.

Le Pavillon culminant du Généralife est lui-même dominé par un mamelon très-voisin que couronnent quelques ruines d'une belle construction. C'est une sorte de bloc cubique dont les assises sont demeurées saines et exemptes de dégradations. — Encore une tradition, mais celle-ci se rattache à des tems de prospérité. *La silla del Moro*, le siège du Maure, tel est le nom qui distingue ce bloc. Là, dit-on, les Rois heureux et puissans de Grenade se plaisaient à s'asseoir pour contempler leur belle capitale : — autour d'eux le Généralife aux eaux mormurantes ; — plus bas l'Alhambra ; — plus bas encore, Grenade, et jusqu'à l'horizon la fraîche Véga, verte ou dorée selon que les champs donnaient ou promettaient la moisson. — De ce poste élevé, aussi, les Rois observaient au loin la marche de leurs armées ou surprenaient les invasions de leurs ennemis. Mais tout cela n'est plus qu'un rêve ! Un rêve ? Oui sans doute ! si nous ne foulions le même sol, si nous ne touchions de nos mains ces mêmes objets touchés par ces Rois élégans, chevaleresques, qui ont légué à l'Espagne une ère si longue de poésie et de civilisation ; héritage qui s'en va et se gaspille si l'on n'y prend garde ! — Le régime constitutionnel pourra dépoétiser l'Espagne et l'initier aux finesses de la politique : le niveau plombé des droits civiques pourra refouler les natures franches et généreuses de ce peuple, et en faire ce qu'il y a de plus prosaïque au monde, à savoir des citoyens patentés, électeurs trois ou quatre fois par an ; mais il y aura toujours sous ce ciel de Grenade deux souvenirs impérissables de gloire et de mélancolie, touchans symboles qui survivront à tout : « le siège des Rois, et le dernier soupir du Maure ; » — le Capitole et la Roche Tarpéienne.

Nous redescendons vers l'Alhambra. La chaleur com-

mence à devenir insupportable, et nous nous refugions avec bonheur dans les salles fraîches et sombres du Palais. Nous y trouvons un jeune architecte Allemand, qui pour achever ses études voyage en Espagne; il a visité quelques parties de l'Andalousie. N'ayant encore à son service qu'un talent peu mûri pour une aussi belle excursion, le blond artiste se fatigue à copier des arabesques et à entreprendre les vues intérieures des salles et des galeries de l'Alhambra. Il voulut bien nous introduire dans son domicile, une tour faisant partie de l'enceinte de l'Alhambra derrière le Palais, avec un petit jardin où M. Irving a placé une charmante aventure de page et de faucon échappé.

L'enceinte de la forteresse est immense : on peut se la figurer si on accepte comme avéré que quarante mille hommes fussent autrefois nécessaires pour sa défense. — Outre le palais, on trouve dans cette enceinte des bois, des cultures, un couvent autrefois très-important, et une sorte de bourg habité par une population changeante et par intervalles peu recommandable. Les gouverneurs de la place ont plus d'une fois épuré cette population, et les Gitanos ont été rejetés hors de la forteresse, et se sont emparés, en vrais oiseaux de proie qu'ils sont, de nids creusés dans les roches d'alentour. — La muraille de l'Alhambra est flanquée de tours, parmi lesquelles, celles qui dominent le Darro ont retenu quelque célébrité, soit pour avoir servi de demeures à des personnes attachées à la famille des Rois, soit pour avoir servi de prison à quelques reclus illustres, soit enfin pour quelque tradition merveilleuse. La tour des Infantes et la tour *del vino* sont dans ce cas. Comme le Généralife, l'Alhambra a eu ses mystères amoureux. — Nous venons de voir dans les jardins du Généralife un énorme cyprés aujourd'hui adossé à une terrasse qu'il soutient de sa masse. Cet arbre géant fut le témoin des fatales amours d'une Reine avec l'un des Abencérages, et vit commencer sous son noir feuillage un lamentable drame. — Surpris ou trahis, les deux

amans expièrent leur crime, la Reine par la prison et son amant par la mort. De même dans l'Alhambra on trouve la tour des Infantes, renommée par la réclusion de trois filles de Roi que leur père voulait préserver des séductions du monde. Deux des infantes s'évadèrent avec des Chevaliers Chrétiens prisonniers dans la forteresse; la troisième, qui avait aussi son Chevalier, n'osa se confier à une frêle échelle de corde; elle demeura seule, mourut bientôt de chagrin, mais son âme revint longtemps toute plaintive soupirer dans la solitude des nuits. L'Alhambra est riche de ces légendes romanesques qui ont longtemps, avec les histoires de trésors enfouis par les Maures, défrayé les conversations des oisifs de la Citerne. Les Espagnols sont restés conteurs comme les Arabes, et encore aujourd'hui on les captive aisément par le récit de ces belles histoires de Dames, de Chevaliers et de sombres cavernes toutes retentissantes du bruit des armes et du hennissement des coursiers.

En quittant le jeune artiste Allemand, nous remarquâmes une petite maison située près d'une des portes de l'enceinte extérieure de la forteresse: elle se compose d'une seule pièce au rez-de-chaussée et d'une à l'étage supérieur. Cet édifice est tout gracieux et tout empreint du plus pur type mauresque. Vous ne vous étonnerez pas qu'un Anglais ait acheté cette romantique bicoque. Le maître se proposait d'y passer six mois de l'année, et faisait exécuter tous les objets de goût nécessaires pour meubler richement ce nid oriental. — Mais la mort a mis fin à ce caprice, et les héritiers, dit-on, ne demandent pas mieux que de trouver un acquéreur épris de la même fantaisie.

Le Généralife, vu de la plate-forme de l'Alhambra, rivalise avec ce dernier, d'effets pittoresques et charmans. Ses tours, ses galeries, se détachent sur une riche verdure. C'est en vérité une délicieuse demeure. Cette propriété, unique dans le monde, va se trouver à vendre, assure-t-on. Elle appartient au Marquis P***, qui habite l'Italie et qui n'est jamais venu voir

l'incomparable domaine qui lui est échu par le hasard d'une antique descendance de la maison de Grenade. Si cette vente a lieu, ce sera un curieux spectacle que d'assister aux enchères: il n'y aurait rien d'étonnant qu'un acquéreur mystérieux arrivât tout à point d'un monde inconnu, comme dans la Dame Blanche, pour enlever cette noble proie à l'or d'un Nabab ou à la cupidité d'un spéculateur.

En reprenant le chemin de la ville, nous nous arrêtons non loin de la forteresse, chez un maçon, mais un maçon homme de goût, qui a restauré plusieurs parties de l'Alhambra. Cet homme a moulé si habilement les ornemens de l'édifice, il en a reproduit les dessins et les a appliqués avec tant de goût, qu'on a peine à s'apercevoir des restaurations opérées par lui, tant elles font illusion. Grâce à cette application d'un art habile, beaucoup de parties du Palais mauresque pourront être sauvées de la ruine. C'est assurer à ces charmantes retraites un avenir plus long, et rendre un vrai service à l'art et à la science archéologique.

Le déjeuner nous attendait au Lion d'Or: cette pauvre hôtellerie se met pour nous en frais de bonne volonté. Son hospitalité stimulée enfante des prodiges, et nous y trouvons plus de ressources que nous n'en devions attendre de sa modeste apparence. Dans cette maison au type mauresque, on entend de toutes parts le murmure des eaux: trois ou quatre fontaines qui coulent jour et nuit rafraîchissent les petites cours sombres, et un jet d'eau jaillit sous le plus modeste des vestibules. — Grenade comptait jadis plus de dix mille fontaines; il en est resté un nombre infini. Chaque maison, pour ainsi dire, renferme cette précieuse condition d'hygiène. Toutefois, les habitans n'usent pas, pour boire, de ces eaux domestiques. — On achète l'eau puisée à la citerne de l'Alhambra, ou bien on lui préfère encore celle qui vient du Généralife; mais l'eau la plus recherchée, la plus limpide, celle que les Rois Chrétiens se réservaient et qu'ils envoyaient chercher au loin

pour leur usage, c'est celle de la fontaine des Avelines, source charmante que nous devons visiter. Dans ce pays l'eau a ses gourmets, ses fins dégustateurs, et le choix de la source qui désaltère la famille n'est pas sans importance.

L'artiste Germain nous a entretenus du voyage de Gibraltar à Malaga, qu'il a accompli par terre. On traverse un pays très-accidenté, et on visite les villes de Gauzin et de Ronda: s'il en faut croire quelques croquis naïfs du jeune architecte, on ne perd pas ses peines en suivant un tel chemin. Ce nouvel itinéraire, fait pour réunir l'assentiment général, nous a aujourd'hui paru digne d'être pris en considération. Il y a, *dit-on*, de Malaga à Gibraltar quatre journées de cheval à neuf lieues d'Espagne chacune. Ne vous étonnez pas du doute que j'exprime: rien n'est moins facile ici, que d'obtenir une donnée certaine sur les distances.

On sait que Grenade, au centre de son beau jardin, est arrosée par deux fleuves, le Darro et le Jenil, vrais fleuves Espagnols, c'est-à-dire un nom sonore et des cailloux en été; mais à défaut d'eaux fluviales constantes, les trésors de l'Alhambra et du Généralife recueillis enfin dans la ville, servent à alimenter des canaux qui portent partout la fraîcheur. C'est par ce moyen que Grenade possède des promenades comme on en chercherait vainement dans les plus riches capitales. — *La Bomba* et *los Salones* sont une suite d'allées spacieuses, ombragées d'arbres séculaires et toutes peuplées de fontaines monumentales d'un grand effet. Des rigoles d'eau courante entretiennent une fraîcheur éternelle au pied de ces arbres qui végètent ainsi dans le plus bel état de vigueur. — Chaque dimanche la musique militaire attire sous ces belles allées la population entière de Grenade. Dans les autres soirées, c'est seulement la société oisive qui vient y respirer le frais. Ces *Salons* et l'*Alameda* qui se trouve plus loin, au quartier d'Albaycin, rendent Grenade attrayante entre toutes les villes d'Espagne. Pourquoi faut-il que de si abominables chemins séparent cette

ville de la côte méridionale? — Quel nombre de touristes, d'oisifs, de valétudinaires afflueraient dans ce délicieux pays! Quels plus doux printems, quels plus tièdes automnes trouverait-on dans le monde entier? Les ardeurs de l'été elles-mêmes y sont tempérées matin et soir par le voisinage de la Sierra Nevada, l'abondante glacière de l'Andalousie. Au moment où nous sommes, cependant, des chaleurs exceptionnelles ont fait disparaître presque toute la couronne neigeuse de la noble montagne. — Quelques filons brillans dessinent seuls les anfractuosités du sommet. Il ne faut qu'une nuit et une brise du nord pour rendre à la contrée cette source salubre d'eaux et de fraîcheur, à laquelle la Vêga de Grenade doit sa température de paradis terrestre.

Ici, comme dans toute l'Andalousie, les habitans vivent renfermés dans leurs maisons pendant les heures brûlantes de la journée. Le matin ils pourvoient à leurs affaires, le soir est réservé pour la promenade et le plaisir. Dans les classes inférieures, les hommes ont la charge d'approvisionner le ménage. — On les voit parcourir les marchés et rapporter sous le manteau la très-frugale pitance qui nourrit une famille Espagnole. Chemin faisant, tous ces hommes, les muletiers, les *mozos de mulas*, les porteurs d'eau, les étudiants eux-mêmes, prennent, au coin de la rue, un premier déjeuner, qui consiste à avaler quelques figues de Barbarie, produit des Nopals qui garnissent tous les chemins. Les femmes qui débitent cette vulgaire marchandise, savent couper si adroitement l'enveloppe de la figue, que le chaland peut saisir le fruit dans son écorce entr'ouverte, et le consommer sur place. Les plus affamés absorbent jusqu'à une douzaine de ces pulpes cotonneuses et sans goût, et donnent en échange la plus mince monnaie. Les marchandes mettent de côté et emportent avec grand soin les écorces dangereuses, dont le moindre contact fait pénétrer dans la peau des milliers de dards invisibles qui déterminent une horrible sensation de douleur et peuvent causer de graves accidens.

Le soir venu, toute cette population semble riche et insoucieuse, les promenades se remplissent de femmes dont il serait difficile de deviner le rang social, tant elles semblent toutes égales par la grâce et presque aussi par la parure. Il faut bien reconnaître cependant quelques dames qui tiennent absolument à être distinguées de la foule, et qui pour cela ont eu recours à la malencontreuse importation du chapeau Français. Est-il concevable que des femmes qui ont reçu de Dieu la plus admirable parure de cheveux noirs soyeux et brillans, aient l'extravagante pensée de cacher ces trésors sous les ridicules cornets inventés à Paris pour protéger toutes les fraudes et enchâsser toutes les physionomies dans une même uniformité? Au reste, cette observation prouve peut-être en faveur de la candeur des dames Andalouses. Plus coquettes, elles auraient une juste horreur de cette absurde coiffure, et devineraient bien vite tout ce qu'elles perdent à suivre les modes étrangères. — La parure des hommes du monde est généralement simple et de bon goût: c'est un milieu entre la régularité Anglaise et la recherche luxueuse des méridionaux de France et d'Italie. Un jeune Espagnol bien élevé est, selon nous, un modèle accompli de mise, de tact et de manières. Assez de fierté pour donner beaucoup de prix à une affabilité charmante; assez de retenue pour faire valoir le laisser-aller naïf qui succède bien vite aux premières relations; dans tous les actes de la vie, l'étincelle de l'honneur tel que l'entendaient leurs pères; beaucoup de courage sans forfanterie, de gaieté sans désordre; une grande déférence pour les choses respectables malgré la folie et la vivacité de l'âge; enfin un culte ardent et dévoué pour les femmes, qu'on sait, en les aimant, honorer jusqu'à l'idéal: tels sont les principaux traits d'une jeunesse dont nous avons pu observer des types assez nombreux pour conclure en faveur de la généralité. Et ce n'est pas là, de nos jours, un des caractères les moins remarquables de l'Espagne. Dans un tems où des doctrines fatales, attaquant tout ce qui

était sacré et vénérable, pervertissent profondément les jeunes hommes et égarent leur raison; dans un tems où tout est flétri dans sa fleur, depuis les études de l'enfance jusqu'aux joies de la jeunesse; dans un tems enfin où cette jeunesse elle-même n'existe presque plus, et où tant d'enfans' indisciplinés deviennent sans transition des hommes dangereux; n'est-il pas consolant de rencontrer une génération pleine de cœur pour aimer, pleine de foi pour croire tout ce qui a fait l'amour et la croyance de ses pères?

Sur cette pensée je vous quitte pour vous retrouver bientôt, vous le compagnon absent, mais jamais oublié, de notre active existence.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER.



AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

DÉDICACE A S. M. LA REINE D'ESPAGNE.

I. — BARCELONE.	<i>Page</i>	<i>1</i>
Entrée de Barcelone.	8	
La Rambla.	9	
Théâtre du Lyceo.	10	
Arsenal des Alarazanas.	13	
Artillerie montée sur mulets.	18	
Mont-Juich.	19	
La Muraille de mer.	20	
Expérience sur la vapeur appliquée à la navigation en 1543.	21	
II. — BARCELONE.	25	
M. Ferdinand de Lesseps, Consul général de France.	27	
Cimetière pour les Chrétiens des cultes dissidens.	28	
Le Consul d'Angleterre.	29	
Village de Grazia.	33	
Le Capitaine général Pavia.	34	
Corps des Nozos de la escuadra.	37	
Le Casino Barcelones.	42	
La Librairie à Barcelone.	43	
Un Cabinet d'Histoire naturelle.	45	
III. — BARCELONE.	49	
Origine antique de Barcelone.	51	
La Cathédrale — le Cloître.	52	
Le Christ de Lépante.	58	
Musée d'antiquités — Casa dell'Arcediano.	60	
Légende de Juan Garin.	62	
Buste du Regomir.	64	
Casa del Consejo.	66	
Casa de la Deputacion.	70	
Archives d'Aragon.	71	

IV. — VALENCE.	<i>Page</i> 79
Le Brick l'Alerte et le général Prim.	85
La Tartana.	86
Chemin du Grao à Valence.	88
Tribunal des Coqueros.	91
Le Capitaine général comte de Liebregat.	93
Le Lieutenant-colonel D. Cucchiari.	95
Le cercle de Valence.	ibid.
Don Pedro P*** et sa collection de tableaux.	96
Promenades de Valence — la Gloriette.	102
V. — VALENCE.	105
Le matadore Nentes.	106
Les paysans de la Huerta.	107
L'Université et sa Bibliothèque.	108
Le docteur Vidal.	109
Question pénitentiaire.	110
Le Presidio et le Colonel D. Manuel Montesinos.	115
Première Course de Taureaux.	127
VI. — VALENCE.	135
Continuation de la première Course de Taureaux.	ibid.
Les Aficionados.	138
Francisco Guillen dit <i>Cuchares</i> .	148
La nuit à Valence.	151
Notre salon à la Fenda de las Diligencias.	152
Deuxième Course de Taureaux.	155
Troisième Course de Taureaux.	159
VII. — VALENCE.	165
Réflexions sur les Courses de Taureaux.	ibid.
Assistance publique.	169
Colegio Imperial de San Vicente.	170
Ensenanza de las Niñas.	173
Le pénitencier des femmes dit la <i>Galera</i> , et son Directeur.	174
La Beneficencia.	185
La Misericorde.	187
L'Hôpital général et l'Hospice de l'allaitement.	188
Les aliénés.	190
VIII. — VALENCE.	193
Réflexions sur les aliénés.	ibid.
La Huerta.	195
La Vierge des Desemparados.	197
Le village et les lacs d'Albufera.	201

<i>La Cathédrale de Valence.</i>	Page 203
<i>Le Campanario dit El micalote.</i>	207
<i>Le Palais de l'Audiencia.</i>	210
<i>Eglise de San Juan.</i>	211
<i>La Lonja de la Seda.</i>	212
<i>Fabrique d'Azulejos.</i>	214

IX. — ALICANTE. 217

<i>Aspect général d'Alicante.</i>	220
<i>Palais de l'Ayuntamiento.</i>	222
<i>Collection de tableaux du Marquis d'A***.</i>	223
<i>Eglise principale d'Alicante.</i>	224
<i>Forêt de dattiers à Elche.</i>	225
<i>Le Théâtre.</i>	226
<i>La Forteresse de San Juan.</i>	ibid.
<i>La Manufacture des tabacs.</i>	229
<i>La Danza de los Barrios.</i>	232
<i>Aspect de Carthagène.</i>	238
<i>La Casa de pupillos.</i>	239
<i>Arsenal de Carthagène.</i>	241

X. — CARTHAGÈNE. — ALMERIA. 245

<i>Le Consul de France à Carthagène.</i>	ibid.
<i>Le Presidio.</i>	247
<i>Du chanvre d'Orhuela.</i>	249
<i>Culture du chanvre à Murcie, à Orhuela et à Grenade.</i>	254
<i>Production du chanvre aux Etats-Unis.</i>	257
<i>Renseignemens sur les moutons mérinos.</i>	264
<i>Aspect d'Almería.</i>	265
<i>La Cathédrale.</i>	267
<i>Le Paseo.</i>	268

XI. — MALAGA. — GRENADE. 271

<i>Premier aspect de Malaga.</i>	ibid.
<i>L'Alameda.</i>	ibid.
<i>Métallurgie.</i>	273
<i>Une Maison modèle.</i>	275
<i>Les Munejas.</i>	276
<i>Usines à fer de MM. Heredia.</i>	278
<i>Histoire de Malaga.</i>	281
<i>Départ pour Grenade.</i>	282
<i>Loja.</i>	287
<i>La Cathédrale de Grenade.</i>	291

XII. — GRENADE.	<i>Page</i> 299
Le Sagrario.	<i>ibid.</i>
Hernan Perez del Pulgar.	302
L'Hôpital de Saint-Jean-de-Dieu.	307
L'Eglise de San Geronimo.	310
Le guide Louis Salmon.	313
Le chemin de l'Alhambra.	315
Palais de Charles-Quint.	316
XIII. — GRENADE.	320
Premier coup d'œil sur l'Alhambra.	<i>ibid.</i>
La Chartreuse.	325
La Plaza del Trionfo.	328
Le Généralife.	<i>ibid.</i>
Le portrait de Boabdil.	329
Le dernier soupir du Maure.	332
Seconde visite à l'Alhambra.	334
Les promenades à Grenade.	337

